L'HÉRITAGE

DE

PIERRE LE GRAND

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Le Roman d'une impératrice. — *Catherine II de Russie*, d'après ses mémoires, sa correspondance et les documents inédits des Archives de l'État. 17e édition. Un volume in-8°, accompagné d'un portrait d'après une miniature du temps. . . . . 8 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)

Autour d'un trône. — *Catherine II de Russie.* Ses collaborateurs. — Ses amis. — Ses favoris. 9e édition. Un volume in-8°, accompagné d'un portrait. . . . . . 8 fr.

Pierre le Grand. — *L'Éducation.* — *L'Homme.* — *L'OEuvre*, d'après des documents nouveaux. 7e édition. Un volume in-8°, avec un portrait en héliogravure. 8 fr.

Marysienka. Marie de La Grange d'Arquien, reine de Pologne, femme de Sobieski (1641-1716). 4e édition. Un volume in-8°, avec un portrait en héliogravure. 7 fr. 50

La Dernière des Romanov : *Élisabeth Ire, impératrice de Russie* (1741-1762), d'après des documents nouveaux et en grande partie inédits puisés aux archives des Affaires étrangères de Paris, aux archives secrètes de Berlin et de Vienne et dans divers autres dépôts, ainsi que dans les publications russes et étrangères les plus récentes. 3e édition. Un volume in-8° cavalier avec un portrait en héliogravure. 8 fr.

Les Origines de la Russie moderne. **Ivan le Terrible.** 5e édition. Un volume in-8° avec une carte. . . . . 8 fr.

Les Origines de la Russie moderne. **La Crise révolutionnaire** (1584-1614). (Smoutnoié Vrémia.). Un volume in-8°. . . . . 8 fr.

Les Origines de la Russie moderne. **Le Berceau d'une dynastie.** *Les premiers Romanov* (1613-1682). 2e édition. Un volume in-8°. . . . . 8 fr.

Les Carrosses du Roi. 3e édition. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16391.



Héliog et Imp A Maire

Plon Nourrit & C.ie Edit

Catherine I

D'après un dessin à la plume de Rigaud

(Galerie Dachkov à St Pétersbourg)

K. WALISZEWSKI

L'HÉRITAGE DE PIERRE LE GRAND



RÈGNE DES FEMMES

GOUVERNEMENT DES FAVORIS

1725-1741

Avec un portrait en héliogravure

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1911

A

Madame la Duchesse DECAZES

Madame,

Il y a vingt-cinq ans, en ouvrant à ma curiosité les Archives du Quai d'Orsay, le Duc Decazes, Ministre des Affaires Étrangères, m'a donné le goût des études historiques. Permettez que je fasse hommage à sa veuve d'un des volumes où j'ai essayé d'acquitter envers lui et envers son pays, dont je suis resté l'hôte depuis cette époque, une double dette de reconnaissance.

PRÉFACE

L'ordre dans lequel ces études se présentent au public n'a, en dépit des apparences, rien d'arbitraire. Il a été déterminé, je le confesse ingénûment, par le sens présumé d'une curiosité à laquelle l'auteur ne pouvait prétendre à imposer ni son talent ni son sujet. Dans les contrées peu explorées, ce sont les points les plus rapprochés, et aussi les plus élevés, qui ont chance d'attirer d'abord les voyageurs. Il s'agit, dans ce volume, d'aborder les espaces intermédiaires. Mais le guide sera-t-il suivi?

J'engage mes lecteurs à prendre conseil du proverbe russe : *Gromada viélikiï tchéloviék*, une foule d'hommes est un grand homme. Pierre I[er] lui-même, j'ai essayé de le montrer, n'a été que l'expression d'un ensemble collectif d'énergies accumulées, dont le développement n'a pas conservé, après lui, une allure également vertigineuse, mais dont le caractère et la force intime se sont accusés alors surtout. En absorbant ces éléments dans sa personnalité puissante, il les comprimait et les masquait. Voici qu'ils paraissent au jour et avec quel relief! Au point de vue du mouvement politique et social, l'époque où nous allons pénétrer correspond à une de ces périodes d'arrêt, de recul, pourrait-on

même croire, qui, dans l'évolution du peuple russe semblent faire partie d'une loi constante. On dirait d'un retour au chaos. La vie y palpite pourtant, sous des dehors confus, bizarres, monstrueux parfois.

Le reproche m'a été fait déjà d'un goût excessif pour le côté pittoresque des aspects historiques. Je risque plus encore de l'encourir cette fois. Je demeure convaincu qu'il y a, à cet égard, entre mes critiques et moi, simple malentendu et confusion de l'effet avec la cause. Cette querelle est un peu celle qu'un habitant de la Beauce pourrait faire à un naturel du canton de Berne : Vous ne me montrez que des montagnes ! Encore l'histoire de la Russie au dix-huitième siècle n'est-elle pas un paysage de la Suisse. Un paysage de l'époque cosmogénique plutôt. Vous assistez à la naissance d'un monde. Tout s'y montre en saillies, en éruptions, en contrastes violents. On a fait des romans et des drames avec la matière de tous les chapitres, ou peu s'en faut, que vous trouverez dans ce volume. Et l'on n'a eu que le tort d'y introduire une part de fiction, combien superflue ! La simple réalité y est pour défier l'imagination de tous les Dumas.

Ce cachet romanesque, le *règne des femmes* a dû l'imprimer de lui-même à une époque où il s'est perpétué pendant près de trois quarts de siècle. D'autant que nulle loi d'hérédité n'intervenait pour l'établir ou le maintenir. Le pays s'est librement donné cette théorie de souveraines, ainsi qu'une série de maîtresses. Et il en a usé de même. En échappant au despotisme du créateur de la grandeur nationale, l'esprit anarchique et l'esprit d'aventure, qui constituent le fond de toute société en voie de formation, ont réclamé leurs droits sous diverses formes. La gynécocratie en a été une, et le gouvernement des Favoris en a été une autre.

L'une et l'autre ont favorisé singulierement l'éclosion de ces légendes et de ces anecdotes, que l'on m'a accusé aussi de trop aimer. Je les aime quand elles sont plaisantes, sans me refuser au devoir d'en faire justice quand elles sont fausses. C'est le cas neuf fois sur dix. Mais alors encore je les crois susceptibles de donner un sens vrai. Comment? Je l'ai dit ailleurs. Par superposition et concordance. Eh quoi, la quantité me garantirait la qualité! L'objection m'a été faite. Elle ne m'a pas convaincu. Interrogez deux hommes que vous voyez courir dans la rue. L'un d'eux vous apprendra que le feu est au Théâtre et l'autre que les pompiers sont à l'Hôtel de Ville. Vous ne risquerez pas beaucoup en concluant qu'on a vu de la fumée quelque part. Une femme, à qui la légende attribue vingt amants différents, passera difficilement pour irréprochable à mes yeux, sans que je veuille en tirer une autre indication. Il est énorme d'en avoir même de cette espèce-là en histoire.

Au gré de certains autres critiques, je ne mets d'ailleurs habituellement que trop de réserve dans mes conclusions. Je ne me crois pas, en effet, par état, marchand de certitudes. Il est aisé de ne recueillir qu'un son en n'écoutant qu'une seule cloche. Je tiens à en mettre le plus possible dans mon carillon.

Parmi les documents que j'ai utilisés, un petit nombre seulement sont entièrement inédits. J'ai pris soin de contrôler les autres aux sources, et cette précaution ne m'a pas été inutile. Je prie mon jeune ami, M. Sichel-Dulong, qui m'a gracieusement aidé, aux archives de Dresde, pour cette partie de mon travail, de recevoir ici mes remerciements. Un tribut particulier de reconnaissance est encore dû, cette fois, de ma part à Son Altesse le Prince de Hohenlohe, chancelier de l'empire d'Allemagne et à M. Koser, directeur des Archives d'État de Berlin, qui ont bien voulu l'un m'ouvrir l'accès,

l'autre me faciliter l'utilisation de ce précieux dépôt, où j'ai trouvé pour ce volume quelques indications et quelques textes nouveaux, dont on appréciera l'intérêt et la saveur, et plus de matériaux précieux encore pour le volume qui va suivre.

L'HÉRITAGE

DE

PIERRE LE GRAND

PREMIÈRE PARTIE

LA FEMME ET LE PETIT-FILS

CHAPITRE PREMIER

LE RÉGIME DES COUPS D'ÉTAT. — CATHERINE Ire

I. La succession de Pierre le Grand. — Le néant. — Ni testament, ni dynastie, ni loi d'hérédité. — Les partis en présence. — Catherine, bien conseillée, agit adroitement. — La journée du 28 janvier 1725. — Une assemblée électorale improvisée. — Intervention de la garde. — Catherine Ire acclamée. — II. Les coups d'État périodiques. — Dictature militaire. — Ses conséquences politiques et sociales. — L'affranchissement des classes. — La gynécocratie. — Ses éléments historiques. — La femme dans l'antiquité slave. — Types féminins en Russie. — III. Physionomie morale de la nouvelle souveraine. — Son entourage, sa cour. — La domesticité. — La famille. — La maison de Holstein. — La Duchesse de Courlande. — Confidents et amants. — Aventuriers allemands et transfuges polonais. — Lœwenwolde. — Sapiéha. — Mœurs intimes. — Orgie perpétuelle. — Absence apparente de gouvernement. — La clef de l'énigme.

I

Le projet légendaire de décret révolutionnaire en deux articles : « Art. 1. Il n'y a plus rien. Art. 2. Personne n'est « chargé de l'exécution du présent décret », trouvait une application littérale en Russie, au lendemain de la mort de son

grand homme. Plus de souverain dans un pays où le souverain s'est arrangé pour que tout pouvoir émanât de lui seul, et personne pour le remplacer. Pas d'héritier et pas davantage de loi dynastique. La loi, c'était pour le moment ces quelques mots que Pierre avait tracés d'une main défaillante dans les affres de l'agonie : « Rendez tout à... » Il n'avait pu achever, et de sa volonté qui était tout il ne restait ainsi rien.

L'ancien État de Moscou n'avait réglé cette question que par voie de coutume. Elle tendait à suivre la loi naturelle d'hérédité dans la ligne descendante, et, à la fin du XVI[e] siècle, le principe paraissait consacré. Mais en 1598, à la mort du dernier fils d'Ivan le Terrible, il ne put recevoir son application, la race des Rurikovitch se trouvant éteinte. Le premier des Romanov (1613) prit possession du trône au titre électif. Il fut l'élu de tout le pays — ou de ce qu'on appelait alors tout le pays, — au sein d'une assemblée de la noblesse territoriale. Le principe sembla réinstauré ensuite, avec Alexis succédant à son père, Michel Fiodorowitch, puis avec Fiodor Alexiéiévitch recueillant de même la succession paternelle. Mais, à la mort de Fiodor, nouvelle chute dans le néant et l'arbitraire. Pierre I[er] est élu, mais il partage le trône avec son frère aîné, Ivan, et tous deux sont dépossédés pendant quelque temps de la partie essentielle de l'héritage par leur sœur Sophie. En 1722, Pierre, à son tour, s'avise d'introduire dans cette loi si terriblement éprouvée un principe nouveau : le droit pour le souverain de désigner son héritier. On veut qu'il en ait usé, en effet, au moment de son départ pour la campagne de Perse, dans un testament qui désignait Catherine. Mais l'affaire Mons survint là-dessus (1), et le testament fut déchiré. Donc retour au néant.

C'est à la théorie évolutionniste de la création des organes par les fonctions que nous devrions recourir pour nous expli-

(1) Voy. WALISZEWSKI, *Pierre le Grand*, p. 313 Comp. la dépêche de l'envoyé danois Westphal, Moscou, 24 avril (5 mai) 1729 dans le *Recueil de la Société Impériale d'Histoire russe (Sbornik)*, LXVI, 81. Même témoignage au sujet du testament dans un mémoire de Campredon (1724), Aff. Étr. Russie, vol. XIX, fol. 479.

quer comment on est arrivé à sortir de cette impasse. Au rapport de l'envoyé de l'Empereur, Rabutin (1), il y avait en présence à Pétersbourg trois partis principaux. En dehors de ses filles, nées de Catherine (Anne et Élisabeth), Pierre laissait des cousines germaines, filles de son frère aîné, Ivan (la duchesse de Mecklenbourg, la duchesse de Courlande et Prascovie Ivanovna), dont les droits pouvaient paraître supérieurs, et un petit-fils, le fils de l'infortuné Alexis, né lui-même de la première femme du réformateur, Eudoxie. L'enfant n'avait que neuf ans et se trouvait hors d'état de gouverner. La lutte n'en parut pas moins circonscrite entre ses partisans et ceux de sa belle-mère, la seconde femme de Pierre. La noblesse était acquise dans son ensemble au petit Pierre Alexiéiévitch, qui représentait à ses yeux une revanche à prendre contre le réformateur et contre la réforme. Malheureusement, Pierre avait éclairci autour du trône les rangs de cette aristocratie. Quelques Galitzine, et quelques Dolgorouki y voisinaient seuls avec deux vieux généraux, le prince Repnine et Boris Chérémétiev. Et le plus vaillant des Galitzine, Michel, était en Ukraine avec l'armée. Le surplus du haut personnel gouvernemental se composait d'un tas de parvenus, créatures du réformateur que sa disparition menaçait d'une chute dans les basfonds d'où il les avait tirés. Perpétuer le grand règne était leur seule chance de salut. Ainsi leurs vœux allaient naturellement à la compagne du Tsar, avec laquelle ils se sentaient en communauté d'ambitions et d'intérêts. Elle était de leur bord, parvenue et créature comme eux. Menchikov avait des raisons particulières pour la juger sienne. Mais les Devier et les Iagoujinski en avaient aussi pour lui donner la préférence. A défaut de testament, ils invoquaient en sa faveur des paroles équivoques que Pierre aurait prononcées à la veille du couronnement de sa femme, en festoyant chez un marchand hollandais (2). On en était là!

(1) *Buschings Magazin*, XI, 437.
(2) Herrmann, *Geschichte d. russ. Staats*, 1849, IV, 470, d'après le récit de Bassewitz. Comp. *Büschings Magazin*, XI, 290 et suiv.

Un troisième parti rêvait d'une limitation du pouvoir absolu, dans le goût de la constitution suédoise, sauf à se prononcer pour celui des candidats qui s'y prêterait avec la plus grande complaisance.

Mais Pierre avait surpris son monde, mourant comme il avait vécu et agi, en coup de foudre. De part et d'autre il ne se trouvait rien de préparé. Aucune organisation. Catherine seule disposait de ressources réelles. Elle avait encore pour elle tous les étrangers, qui redoutaient un retour aux vieilles traditions moscovites, dont le fils d'Alexis semblait les menacer. Donc tous les *Collèges* aussi, peuplés d'étrangers. Elle avait le Synode, issu de la réforme, et, parmi les collaborateurs de Pierre, les plus énergiques et les plus influents. Quelques représentants même de l'aristocratie : Tolstoï parce qu'il avait été le bourreau d'Alexis, et le grand amiral Apraxine, parce qu'il était étroitement lié avec Tolstoï et Menchikov (1). Elle avait le duc de Holstein, fiancé à l'une de ses filles, et, par lui, les sympathies des provinces conquises sur la Suède, Livonie, Esthonie, Carélie, qui attendaient vaguement de ce prince un retour possible à la mère patrie. Enfin elle avait les clefs de la caisse.

Bien conseillée, elle sut y puiser avec discernement. Pendant les vingt-quatre heures qui précédèrent la catastrophe, elle quitta fréquemment le chevet du moribond pour s'enfermer dans son cabinet et se livrer à des marchandages savants. Les majors et les capitaines de la garde y défilèrent tour à tour, emportant des promesses accompagnées d'acomptes : paiement immédiat des arriérés de solde qui montaient à 18 mois; trente roubles de gratification pour chaque soldat. Un des lieutenants-colonels était Menchikov. L'autre, Ivan Boutourline, appartenait par toutes ses liaisons de famille au parti opposé. Mais il avait une querelle personnelle avec le prince Repnine, président du Collège de la guerre, et Catherine eut sa visite.

(1) Soloviov, *Hist. de Russie*, 1868, XVIII, 272 et suiv. Comp. Herrmann, *loc. cit.*, IV, 472. Soloviov s'appuie principalement sur la correspondance de l'envoyé français, Campredon.

Ainsi fut préparée la journée du 28 janvier (8 février) 1725. Pierre était mort à 5 heures. A 8 heures, le Sénat, le Synode et ce qu'on appelait la *Généralité* — corps de fonctionnaires appartenant aux quatre premières classes d'après le tableau des rangs établi par Pierre Ier — se trouvèrent réunis au Palais. Qui les avait convoqués? Personne. Il était habituel qu'au moment des grandes crises, les soutiens naturels du trône se portassent spontanément au siège du gouvernement. Le débat sur la succession s'engagea aussitôt et le début en fut orageux, le prince Dmitri Galitzine prenant le premier la parole pour proposer comme successeur le petit Pierre Alexiéiévitch, avec une régence partagée entre l'Impératrice et le Sénat. De son propre mouvement, cette assemblée improvisée s'érigeait en collège électoral. Tolstoï répliqua avec chaleur. La régence de Sophie avait laissé de mauvais souvenirs. Catherine se recommandait par ses talents, ses vertus — et la couronne que Pierre lui-même lui avait décernée. Pendant qu'il parlait, un murmure approbateur s'élevant d'un coin de la salle attira l'attention sur un groupe de bas officiers qui se tenaient là, et dont rien ne justifiait la présence en si haute compagnie. Repnine bondit, les apostrophant violemment. Pour toute réponse, Boutourline s'approcha d'une fenêtre, fit un signe de la main et aussitôt un roulement sonore de tambours retentit. Les cours intérieures et les abords du Palais étaient occupés militairement. Les deux régiments de la garde s'y trouvaient au complet. « Qui a osé... sans mes ordres? » clama encore Repnine. « J'ai pris ceux de S. M. l'Impératrice », expliqua Boutourline, sans s'émouvoir.

Ceci dit, on ne discuta plus que pour la forme. Pour la forme Apraxine interrogea le secrétaire de Cabinet, Makarov, sur l'existence d'un testament. Comme il assurait qu'on n'en connaissait aucun. « Allons présenter nos hommages à l'Impératrice régnante! » opina l'amiral. Et tous y allèrent. Catherine régna.

A quel titre? Le manifeste publié le même jour invoqua, lui aussi, le couronnement de 1724 comme ayant désigné la nou-

velle souveraine. Mais tout le monde comprit qu'elle devait le pouvoir au choix de quelques-uns de ses sujets, appuyé par cette démonstration militaire qui avait coupé court aux discussions. Repnine, Dmitri Galitzine et les Dolgorouki demandèrent, parait-il, que l'œuvre ainsi consommée reçût au moins la ratification d'un vote collectif, auquel toutes les classes prendraient part. Mais les officiers de la garde ne voulurent rien entendre. Ils parlaient de tailler en pièces quiconque se refuserait à acclamer *leur impératrice* (1). Il y eut quelques résistances individuelles. Deux *Raskolniki* se refusèrent à prêter le serment : « Puisqu'une femme est devenue tsar, c'est aux femmes à lui baiser la croix. » Mais après deux séances dans le *Zastiénok* (chambre de torture) leur opiniâtreté fut vaincue (2). La masse se montra entièrement docile.

II

Ainsi un mode nouveau était créé pour la transmission du pouvoir souverain. Il devait se perpétuer, avec quelques variantes, jusqu'à l'avènement de Paul I[er] en 1796. Catherine I[e] laissera bien un testament appelant Pierre Alexiéiévitch à lui succéder ; mais, en violation nouvelle de la loi de 1722, elle prétendra y établir un ordre perpétuel de succession, avec retour au vieux principe d'hérédité en ligne descendante. Et, Pierre Alexiéiévitch venant à mourir après quatre années de règne, il ne sera même pas question d'exécuter ce testament. Anne I[re], Ivan III, Élisabeth et Catherine II devront successivement leur élévation à des coups d'État semblables à celui dont je viens d'indiquer la physionomie, la garde y figurant toujours dans le rôle du chœur antique. Derrière les auteurs de la révolution de 1762 il n'y aura même plus l'ombre d'un principe

(1) Brückner, *Messager de l'Europe*, 1894, I, 124 ; d'après les rapports du Résident de Vienne, Hohenholz.

(2) Kostomarov, *Monographies et Recherches historiques*, XIV, 319

quelconque, et les Orlov prendront, pour arriver au but avec la femme de Pierre III, la voie la plus courte, celle dont tous les soldats sont disposés à user quand ils sont les plus forts (1).

Cette dictature militaire ne fut d'abord qu'un instrument aux mains de quelques chefs. Plus tard le corps dont elle émanait eut des idées indépendantes, qui se ressentirent de sa constitution. La fleur de la noblesse y servait jusque parmi les simples soldats. Et des conséquences importantes en résultèrent ou point de vue politique et social. Le rôle ainsi attribué à une de ses fractions donna à la noblesse entière le sentiment d'être la classe dirigeante du pays, Des tentatives d'oligarchie, puis de réforme constitutionnelle, auxquelles elle se porta présomptueusement, étaient condamnées à un prompt avortement. Mais en courant après cette ombre, elle eut la chance de ne pas rester les mains vides. Le trait essentiel de l'époque allant de la mort de Pierre le Grand à l'avènement d'Alexandre I[er] est l'affranchissement progressif des classes, successivement libérées des corvées de toute espèce que l'organisation de la vieille Moscovie et celle même de la Russie moderne leur avait imposées. Et la noblesse fut la première affranchie. Pierre avait subordonné, chez elle, sa qualité de détentrice du capital principal du pays, la terre, à sa qualité de servante de l'État. La paix, sous ses successeurs, fit passer au second plan cette dernière fonction, en même temps que l'importance acquise par la classe dirigeante engageait le gouvernement lui-même à la soutenir dans ses intérêts économiques. Sans rien perdre de ses droits et même en en obtenant de nouveaux, elle arriva ainsi peu à peu à se libérer du service militaire, qui, de ses charges correspondantes, constituait la plus lourde. Les autres classes eurent à en souffrir d'abord, puis par le jeu naturel des solidarités sociales, elles arrivèrent à bénéficier, elles aussi, des franchises ainsi gagnées. Nous aurons à suivre les progrès de cette évolution.

Avec le régime des coups d'État, la gynécocratie s'implanta

(1) Ditiatine, *Études sur l'Histoire du Droit russe*, 1895, p. 621-26.

dans le pays pour une période de 70 années. Le phénomène n'était que naturel en terre slave. En Russie, comme en Bohême et même en Pologne, la femme a fréquemment dans l'antiquité des traits d'Amazone. Cosme de Prague parle de la fondation d'une ville féminine, Diévine, (*diéva* : fille), sur un rocher voisin de la capitale. Une suivante légendaire de la fameuse Libussa, Vlasta, aurait rêvé de mettre en quenouille le gouvernement de la Bohême entière par des procédés d'un radicalisme farouche. Il s'agissait d'enlever à tous les enfants mâles l'œil droit et deux doigts de chaque main, l'index et le pouce. Mais l'opération rencontra de la résistance et Vlasta succomba dans la lutte. Dans la légende russe, un des héros du cycle Kiévien, Dobrynia, devient prisonnier d'une *polénitsa* (guerrière), qui, l'empoignant par ses cheveux roux, le soulève de terre. De ces défaites, qui sont fréquentes, les vaincus arrivent à prendre revanche parfois, — par l'amour. Mais gare aux infidélités ! L'infidèle entend alors ce discours : « J'ai deux « épées, deux poignards ; je me ferai un siège avec tes bras et « tes jambes ; je me ferai de la bière avec ton sang ; je me ferai « de la chandelle avec la graisse de ton corps. » Et l'héroïne trompée tient parole. Elle invite à un banquet les parents du traitre et leur propose cette énigme : « Je suis assise sur « l'aimé, j'en bois et je m'en éclaire. » Ilia de Mourom lui-même, le plus invincible des guerriers, trouve un adversaire digne de lui dans Palka, fille de Solovieï, le brigand. La femme de Dounaï l'emporte sur tous les tireurs d'arc de Kiév.

Cette supériorité ne tient pas seulement à la force ou à l'adresse physique. L'antique monde slave apercevait volontiers dans la femme une magicienne, en relation avec le monde surnaturel et en possession de secrets puissants. L'amour qu'elle inspirait lui semblait dû lui-même à un sortilège. En fait, les premiers grands souverains, législateurs, juges, organisateurs des pays slaves, furent des femmes : Libussa en Bohême, Olga en Russie — le grand homme de son siècle, comme la femme de Pierre III sera *Catherine le Grand*. — La tradition nationale ne se rompit que sous l'influence de

Bysance et de la conquête tatare. L'organisation patriarcale lui porta enfin un coup décisif, créant un nouvel ordre de choses, dont l'esprit se traduisait éloquemment en ce dicton populaire : « Qui doit porter l'eau ? — La femme. — Et qui doit « être battu ? — La femme. — Et pourquoi doit-elle être battue ? « Parce qu'elle est une femme. » Parmi les tribus altaïques, le mépris de la femme faisait la base de l'existence sociale, et dans le pays d'Olga, le principe patriarcal trouva, en dépit des précédents, un terrain si favorable à son développement, que la société russe du XVIe et du XVIIe siècle semble voisine, à ce point de vue, du Japon, de la Chine, ou de la Rome patricienne. L'esprit d'individualisme ne s'y fait jour nulle part.

La tradition garda cependant des racines profondes. A Novgorod, malgré Bysance, les femmes paraissaient encore aux assemblées populaires. Marie Boretskaïa dans cette République, les grandes duchesses Eudoxie et Sophie à Moscou, Eudoxie et Anasthasie à Tver, Anne à Riazan, Hélène à Souzdal participaient à la vie publique, donnaient des audiences aux envoyés, figuraient dans les banquets. Il en resta quelque-chose au milieu des pires déchéances de l'époque moderne. Fuyant les disgrâces du foyer domestique, les femmes du XVIIe siècle organisaient des bandes armées. Les *polénitsas* de la légende se perpétuent jusqu'à des temps très récents et entrent dans l'histoire. A la tête d'une des bandes qui suivent la fortune de Stenka Razine (1671), Georges Dolgorouki trouve une femme, qu'il fait brûler peu galamment.

Jusque dans le *terem,* avant la réforme de Pierre le Grand, la femme russe n'a pas, d'autre part, une physionomie entièrement orientale. On l'y tient enfermée, il est vrai, et on évalue sa beauté au poids, 5 pouds (80 kilos) passant pour un minimum acceptable. L'aime-t-on? Physiquement et brutalement, sans plus. Et le trait se retrouve jusque dans la légende poétique, où un sensualisme grossier tient place du sentiment toujours absent. Tourguéniev l'a dit : « Ce qu'on appelle notre littéra- « ture épique, seule parmi toutes les autres de l'Europe et de « l'Asie, ne fournit pas un couple typique d'êtres qui s'ai-

ment » (1). Voyez la légende du Kniaz Piétr et de sa femme Févronia. Chassés de Moscou, ils descendent un fleuve en bateau. Un des compagnons du prince s'avise d'en conter à la princesse. Elle lui dit de puiser de l'eau à droite, puis à gauche, et d'en boire. — « L'eau est-elle plus douce d'un côté ou de « l'autre? — Elle est la même. — Eh bien, la femme est la « même aussi où que vous la preniez. » Mais, tyrannisée et avilie, la femme garde, dans la sphère de la vie domestique, une part de royauté. La loi et la coutume s'accordent pour lui attribuer ici, en un sens, une condition tout à fait privilégiée. Elle gouverne sa maison. Elle peut, sur un pied d'égalité parfaite avec l'homme et d'indépendance absolue, posséder un domaine, des serfs, et en disposer à son gré. Le type de la *barynia-khaziaïka* (dame-maîtresse de maison) reçoit de ces circontances un relief puissant. Et c'est lui aussi qui s'affirme dans ce régime de féminité exaltée quand même, appelée aux honneurs et aux charges du rang suprême, dont l'histoire remontant aux temps héroïques ne s'arrête qu'au seuil du XIXe siècle. Anne et Élisabeth, après Catherine Ire, ne font pas d'autre figure sur le trône, avec la même simplicité patriarcale, dont la première *dvorianka* (femme noble) venue, à l'époque d'Alexis Mikhaïlovitch, faisait preuve en administrant sa *vottchina*. Avec la même rudesse aussi. La duchesse de Mecklenbourg, Catherine Ivanovna, assistant à une représentation de tragédie en compagnie d'un diplomate étranger (Bergholz), et lui annonçant avec un sourire au milieu d'une réplique, que l'acteur qui joue le rôle du Roi, étant un de ses serfs, a reçu deux cents coups de bâton avant d'entrer en scène, est pour nous donner une idée exacte du personnage.

Avec la sœur de Pierre le Grand, Nathalie Alexiéiévna, un autre type de femme artiste, écrivain, fait son apparition, annonçant la doctoresse de l'avenir. Et dans le développement rapide que nous lui voyons prendre de nos jours, une part d'atavisme historique doit sans doute être reconnue. Mais, en

(1) Fumée.

somme, l'histoire comme la tradition ont été plutôt contraires ici à l'épanouissement des dons purement intellectuels dans cette sphère. Sur cinq cents illustrations recueillies depuis le légendaire Boïane, le dictionnaire de Bantych-Kamienski n'en a trouvé que douze féminines, d'un mérite très douteux (1). Aussi bien n'est-ce pas dans les qualités de cet ordre qu'il convient de chercher le secret de la prodigieuse fortune échue en partage à *la captive de Marienbourg*.

III

« La Russie d'avant Pierre le Grand est allée à la Russie nou- « velle par une maison publique, » a dit Herzen. Le trait est excessif; ce que j'ai eu à dire déjà (2) des origines et des allures de l'étrange héritière appelée à continuer le règne du Réformateur, suffirait cependant à défendre l'injurieux publiciste contre un démenti absolu. On a révoqué en doute la valeur de certains témoignages auxquels j'ai fait appel à ce propos. En voici un qui échappe à toute controverse. Je le prends dans une publication officielle contenant, en extraits choisis, la correspondance des souverains russes. On imagine bien que le choix n'a pu avoir rien de délibérément malveillant. Le 18 juin 1717, écrivant à sa femme, de Spa où il faisait une cure, Pierre confie sa lettre à une maîtresse qu'il renvoie sur l'avis de ses médecins, lesquels lui ont interdit, pour le moment, tout « divertissement domestique » . Voici la réponse de Catherine : « Vous dites que vous avez renvoyé votre petite maî- « tresse pour cause de retenue, parce que, prenant les eaux, vous « ne pouvez vous réjouir avec elle. Je le crois ; mais je sup- « pose que vous l'avez renvoyée plutôt à cause de sa maladie

(1) Comp. Mikhniévitch. *La femme russe au* XVIIIe *siècle,* 1895, p. 288 et suiv.

(2) *Pierre le Grand,* p. 288 et suiv.

« qu'elle a daigné aller soigner à la Haye et je ne voudrais pas « que son galant arrivât ici avec la santé qu'elle nous a fait « voir ». Le message contient une pointe de malice, mais sans rancune, car il continue ainsi : « Vous me félicitez à l'occasion « de la fête du *vieux* (c'est Pierre lui-même) et de celle de « *Chichenka* (c'est le petit Pierre Petrovitch enlevé peu après « à l'affection de ses parents). Je suis convaincue que si le « vieux était ici, un autre *Chichenka* viendrait l'année pro- « chaine » (1). Nous sommes loin évidemment de Louis XIV et de Marie-Thérèse, voire même de Mlle de La Vallière et des modèles les moins édifiants légués par la galanterie contemporaine en pays d'Occident. Et je demeure convaincu d'être allé au plus près de la vérité accessible dans le portrait que j'ai essayé de tracer de la plus invraisemblable des Impératrices et sur lequel je n'ai plus à revenir. Des lacunes et des points d'ombre y subsisteront toujours, je le crains bien. Herzen parle encore d'une gravure suggestive qu'il aurait aperçue dans une auberge. Elle représentait Pierre, assis devant une table couverte de mets et de flacons, Menchikov lui amenant une plantureuse beauté, en guise de dessert. Au-dessous cette légende : « Le « bon sujet cède à son Tsar bien-aimé ce qu'il a de plus pré- « cieux ». Cette image, si elle existe, résume tout ce qu'on peut découvrir de certitude dans le passé de Catherine *Première* jusqu'à son élévation au rang d'épouse et de souveraine. En 1702 elle s'appelait Marthe, et, entre la maison du pasteur Glück et le camp des conquérants de la Livonie, faisait métier de bonne fille allemande, dressée aux plus humbles fonctions domestiques et aux complaisances d'ordre intime, que ses pareilles ont eu coutume d'y joindre de tous les temps. Vers la fin de l'année suivante, Pierre l'installa à Moscou, où naquirent, hors mariage, ses deux filles, Anne et Élisabeth, et où elle se laissa convertir à la religion orthodoxe par le pope Vassili Antipiev, devenu depuis l'archimandrite Varlaam (2). Elle prit

(1) *Correspondance des souverains russes*. Publication de la commission pour l'impression des documents d'État, 1861, I, 70. 166.

(2) *Biographie de l'Archimandrite Varlaam* dans l'*Archive russe*, 1874, I, 538.

alors seulement le nom de Catherine. Son mariage avec Pierre date de 1712. J'ai à parler ici de ce qu'elle a été en devenant autocratrice de toutes les Russies.

Au dire de Campredon elle ne savait ni lire ni écrire, mais arriva, au bout de trois mois de pratique, à signer convenablement les documents d'État (1). Vous vous défiez des témoignages diplomatiques, et vous n'avez pas tort. Mais voici un autre témoin que vous ne serez pas tenté de récuser. C'est le livre de dépenses de la souveraine de 1722 à 1725 (2). Tout un portrait moral s'en dégage ingénument. J'y relève avec plaisir jusqu'à des encouragements pécuniaires donnés à la science : cinq ducats à un soldat du régiment Préobrajenski, qui va étudier à Amsterdam et vingt ducats à l'auteur d'une grammaire française. C'est tout, par exemple. Le gros des libéralités impériales est pour des éleveurs de chiens, des jardiniers producteurs de salades rares et de primeurs, des jongleurs. Un de ces derniers, qui marche la tête en bas, reçoit trente ducats, alors que la tsarevna Nathalie Alexiéiévna n'en obtient que huit dans une bourse neuve, à l'occasion de sa fête. En mars 1724 la princesse Galitzine est presque aussi bien traitée que le jongleur : vingt-trois ducats *pour qu'elle pleure la mort de sa sœur*. Et, dit le livre de dépenses, *elle a pleuré à cette date*. De ci, de là, quelques traits d'humanité et de compassion. La femme russe du XVIII[e] siècle est bienfaisante et secourable aux malheureux. Dans les *Mélanges* de Catherine II, une scène d'intérieur, la visite du neveu chez la tante à héritage, est instructive à cet égard. Pour arriver à elle, il doit sauter à pieds joints par-dessus tout un monde de mendiants, d'aveugles, d'infirmes. Les antichambres de Catherine I[re], quand elle en posséda, présentèrent un spectacle analogue. Des soldats, des matelots, des ouvriers y venaient quotidiennement, qui pour solliciter un secours, qui pour demander à la Tsarine qu'elle voulût bien servir de marraine à son enfant. Elle

(1) Mémoire présenté en août 1726. Aff. Étr. Mémoires et Documents, Russie, vol. V.

(2) *Archive russe*, 1874, I, 513 et suiv.

ne refusait jamais, donnait quelques ducats à chacun de ses filleuls. Elle dotait des orphelines, faisait des pensions aux vétérans de la guerre de Suède, distribuait des aumônes aux prêtres, aux moines, aux chanteurs de noëls. Je trouve deux ducats pour un paysan qui s'est plaint de ne pas pouvoir payer la capitation; mais j'en trouve dix pour un autre, qui, à quatre-vingt-quatre ans, s'est montré capable de grimper à un arbre. Vous apprécierez la différence. Une seule grosse dépense de cent trente-deux ducats payés en 1724 (Catherine ne disposant encore que d'un pécule fort modeste), pour un lot d'eau-de-vie de Danzig. L'indication reçoit un complément d'éloquence aux feuillets suivants : le 25 septembre 1725, Pierre étant déjà mort, dix ducats à la princesse Anastasie Galitzine (la *princesse abbesse* des orgies du règne précédent), pour avoir vidé à la table de Sa Majesté deux verres de bière anglaise; le 12 octobre, vingt ducats à la même pour avoir vidé deux verres de vin rouge. Huit jours plus tard, la princesse Galitzine s'étant distinguée sans doute déjà par de copieuses libations, un verre supplémentaire lui est servi au souper avec quinze ducats déposés au fond. Elle vide le verre, et prend l'argent. On remet cinq ducats dans un autre verre, mais, cette fois, elle refuse le marché, et la somme échoit à l'échanson.

Où sommes-nous? Un relent de mauvais lieu monte de ces pages. Et les diplomates n'y sont pour rien, ni les conteurs d'anecdotes. Mais ils abondent dans le même sens. C'est le secrétaire de la légation saxonne, Frenssdorff, mettant en scène les visites matinales de Menchikow à son ancienne servante qu'il trouve encore au lit. La conversation commence invariablement par : « Qu'est-ce que nous allons boire? » Là-dessus, on vide plusieurs verres d'eau-de-vie, et les *tournées* continuent jusqu'au soir, le vin alternant avec la *prostaïa* (eau-de-vie ordinaire) et les liqueurs de provenance étrangère (1). C'est Campredon intercalant dans son Mémoire de 1726, le récit pittoresque que voici : « Il y a quelque temps qu'après le souper, la con-

(1) Herrmann, *loc. cit.*, IV, 487.

« versation, qui n'est pas ordinairement sérieuse, tomba sur la « petite princesse Nathalie (1), morte peu de jours après le « Tsar. La Tsarine se mit à pleurer. Son affliction répandit un « morne silence dans toute la compagnie. C'était immédiate- « ment après le souper et avant que les surnuméraires se fus- « sent retirés pour laisser une entière liberté à la petite partie « de la nuit, qui dure journellement depuis six mois jusqu'à « neuf heures du matin. Le comte Sapiéha, assez étourdi et « ne respirant que la joie, prit un grand verre à la main et cria « à haute voix : Masse qui dit! (*sic*) (2). La Tsarine répondit : « Tope! Et, séchant ses larmes, avala le verre de vin. »

Sur la nature des « petites parties » ainsi préparées, et sur la qualité des participants, le Mémoire se montre fort explicite.

« Menchikov n'est plus que pour le conseil. M. Iagoujinski « est de tout à son tour et chacun a le sien... Le baron de Lœ- « wenwolde paraît des plus accrédités... Le sieur Devier est « encore du nombre des favoris d'éclat... Le comte Sapiéha « occupe aussi son poste. C'est un beau garçon, bien fait, dans « la vigueur de la jeunesse. On lui envoie souvent des bouquets « et des bijoux... Il y a d'autres favoris de seconde classe, « mais ils ne sont connus que de la demoiselle Johanna, « ancienne femme de chambre de la Tsarine et dépositaire de « ses plaisirs. »

Ce Mémoire n'est que le résumé d'une correspondance antérieure qui de 1725 à 1727 abonde en traits analogues :

14 *octobre* 1725. — « Cette princesse (Catherine Ire) conti- « nue à s'abandonner un peu trop au plaisir jusqu'à en altérer « sa santé. »

22 *decembre* 1725. — « La Tsarine a été assez mal d'une « débauche qui se fit le jour de la Saint-André... Une saignée « l'a tirée d'affaire; mais, comme elle est extrêmement replète

(1) Fille de Catherine et de Pierre.

(2) Au jeu des dés, on engageait la partie en disant par exemple : « Masse dix pistoles. »

« et qu'elle vit fort irrégulièrement, on croit qu'il lui arrivera « quelque accident, qui abrégera ses jours (1). »

L'envoyé danois, Westphal, a calculé, de son côté, la consommation de vin de Hongrie et d'eau-de-vie de Dantzig faite à la cour en deux années de règne, et il est arrivé à près d'un million de roubles (2), un joli chiffre pour un pays dont le revenu total ne montait pas à dix millions!

Des témoins hostiles? Soit. Mais le livre de dépenses? Je consens à m'y tenir. Campredon, d'ailleurs, n'est nullement un détracteur de parti pris. Il rêvait, à ce moment, d'une alliance franco-russe et mêlait à ses rapports les considérations les plus flatteuses sur « les talents » et « l'esprit » de la souveraine, tout en disant comment elle avait donné la question *manu propria* à une de ses femmes de chambre, coupable « d'avoir jasé et fait sortir de dessous son lit » (celui de l'Im« pératrice) un chambellan qui, feignant d'être ivre, voulait y « attendre l'heure du berger ». Il rendait hommage au courage et au sang-froid de la vaillante compagne, à qui Pierre s'était plu à attribuer son salut pendant la fatale campagne du Pruth. Il la montrait assistant à l'exercice de ses gardes et essuyant sans sourciller une décharge, qui, accident ou malveillance, tuait un homme à quatre pas d'elle. « Cette balle n'était pas destinée à ce pauvre diable, » l'entendait-on dire simplement, en même temps qu'elle appelait l'officier commandant la manœuvre et lui arrachait son épée (3). Mais à l'envoyé français comme à tous ses collègues, le train général du nouveau règne faisait l'impression d'une fête perpétuelle, que les instincts de la souveraine et les traditions même du règne précédent convertissaient en orgie.

L'entourage intime de l'Impératrice, visages anciens et visages nouveaux, aurait suffi à lui donner ce caractère. Les femmes de chambre d'abord. Elles étaient trois Allemandes : Anne Krahmer en tête, une ancienne connaissance pour mes

(1) Aff. Étr., Russie.
(2) Korsakov, *L'avènement d'Anne Ire*, 1880, Annexes, p. 75.
(3) 12 février 1726. Aff. Étr., Russie.

lecteurs, captive, comme sa maîtresse, à la prise de Narva et envoyée avec sa famille à Kasan. Le gouverneur de la ville, Apraxine, après l'avoir *appréciée,* comme dit le prince Dolgoroukov dans ses *Mémoires* (1), imita Menchikow en la cédant à Pierre, qui la plaça d'abord auprès de Mlle Hamilton (une de ses maîtresses), puis auprès de Catherine elle-même, dont elle fut la demoiselle d'honneur, en attendant qu'elle gouvernât sa maison, pour passer ensuite en qualité de maîtresse de cour auprès de la grande-duchesse Nathalie Alexiéiévna. Justine Grünwald et Jahanna Petrova, dont le nom germanique ainsi déguisé a échappé à mes recherches, complétaient le trio en 1725. Deux années plus tard, la Krahmer en compagnie d'une quatrième Allemande, la Caro, échappée, celle-ci, assurait-on, d'une maison publique de Hambourg — voici Herzen à peu près justifié ! — devaient encourir la prison pour un vol de bijoux. A la mort de la grande-duchesse Nathalie, une des bagues de la princesse se retrouvait au doigt d'un secrétaire allemand du jeune prince Dolgorouki, favori de Pierre II (2).

En fait de Russes, deux dames seulement admises aux honneurs de l'intimité : Mlle Tolstoï et la Princesse Galitzine susnommée, dont on a vu les prouesses.

Un joli monde! Et la famille valait la domesticité. Le 21 mai (1er juin) 1725, avait lieu le mariage de la fille aînée de l'Impératrice, Anne Petrovna, avec le duc de Holstein, Charles-Frédéric. Trois jours après, le résident saxon mandait à sa cour .

« On m'a protesté que depuis le mariage, le duc de Holstein « a découché trois fois, soit par rebut, soit pour la grisette de « Moscou qui est ici. La mère est au désespoir du sacrifice de « sa fille. » La jeune femme sacrifiée fit autre chose que de se désespérer. L'année d'après, au témoignagne du même diplomate, elle prenait sa revanche, passant les nuits dehors « chez les uns et chez les autres », en compagnie de sa cousine, la future impératrice Anne Ire (3).

(1) 1867-71, I, 10.
(2) *Sbornik*, V, 328. Comp. Essipov, *Une femme de chambre de Catherine Ire; Messager historique*, 1880, mars.
(3) Herrmann, IV, 476, 488.

L'introduction de cette tige holsteinoise dans la maison de Romanov et dans l'histoire de Russie avait été la dernière pensée de Pierre le Grand. Fils unique de la sœur aînée de Charles XII, Hedvige-Sophie, et de Frédéric IV, duc de Holstein, l'époux d'Anne Petrovna semblait destiné à recueillir un jour l'héritage de son oncle. Le vaincu de Poltava l'entraina dans sa ruine. Le propre patrimoine du malheureux prince devint la proie du Danemark, si bien qu'à bout de ressources, il s'avisa de venir chercher asile en Russie, où une fortune inespérée l'attendait. Maladif, disgracieux, peu intelligent, il n'avait rien pour plaire. Il plut cependant assez à Catherine pour qu'elle voulût en faire son gendre, et Pierre approuva le choix. En sa double qualité de prétendant à la couronne de Suède et de propriétaire légitime d'un domaine usurpé par le Danemark, le jeune homme se prêtait à des combinaisons de haute politique. Catherine, qui ne faisait pas de politique, a gardé le secret de ses préférences, mais on peut en avoir le soupçon. La sympathie des vices est une des lois les plus certaines de la nature. Anne Petrovna fit quelque résistance. Elle méritait, semble-t-il, un meilleur parti. Chantreau lui-même, peu suspect de flatterie, dit qu'elle était « parfaitement belle » et l'anecdote qu'il rapporte au sujet d'un comte Apraxine, dont elle eut à repousser les hommages importuns, serait pour prouver qu'elle ne manquait pas d'esprit. Comme ce Lovelace trop entreprenant lui présentait une épée, en réclamant, affirmait-il, la mort de sa main, à défaut d'autre faveur, elle fit mine de se servir de l'arme et mit l'agresseur en fuite (1). Après le mariage, qui ne fut que retardé par la mort de Pierre, elle ne manqua pas non plus, on l'a vu, de consolations, en même temps que l'avènement de Catherine poussait le mari au premier rang, faisant de lui le confident et le conseiller le plus écouté de sa belle-mère. Au bout de quelques mois, il arriva à exercer une sorte de régence, en compagnie de son ministre, Bassewitz.

(1) *Voyage en Russie*, 1794, I, 76.

La compagne des revanches nocturnes qu'il laissait prendre à sa femme, Anne de Courlande, fille du frère aîné de Pierre, Ivan, était veuve depuis 1710, c'est-à-dire depuis le lendemain de son mariage. Pierre avait bâclé cette union, entre deux courses à travers l'Allemagne, non sans y mêler aussi une arrière-pensée, qui se trouva être un trait de génie. Rattachée à la Pologne par un lien de vasselage qui subissait l'usure des siècles, la Courlande était devenue depuis longtemps une proie offerte aux convoitises d'autres voisins plus puissants. Le duc de Courlande n'eut pas à la vérité le temps d'y conduire sa femme, étant mort en route pour avoir trop bu à son repas de noces. J'ai encore l'air de conter un rêve d'ivrogne! Pierre n'en voulut pas moins que la veuve tînt garnison à Mittau. Elle s'y ennuya et se donna des prétextes pour de fréquentes apparitions sur les bords de la Néva où elle trouvait également à se consoler. Reinhold Lœwenwolde était son agent à Pétersbourg.

D'une famille originaire du Lunebourg, mais établie depuis le treizième siècle en Livonie, il avait servi dans l'armée suédoise, puis, après Poltava, s'était laissé engager à suivre la fortune du vainqueur. Très doué pour l'intrigue, il se servit de la duchesse de Courlande pour se faire une place à la cour et la servit en mettant à sa dévotion tout un parti, dont la princesse Volkonskaïa, née Bestoujew, très remuante et très influente personne, formait le centre. Anne Ivanovna, que son douaire de Courlande ne nourrissait guère, avait de pressants et continuels besoins d'argent, et ses amis s'employaient à y subvenir en réduisant à la partie congrue ses sœurs qui criaient misère (1). Ayant obtenu à la faveur de ce manège ses grandes et ses petites entrées, le maître courtisan réussit à les utiliser pour son propre compte. Représentant typique de ces Allemands, qui sous Pierre Ier se tenaient « plus tranquilles que l'eau, plus bas que l'herbe », selon un dicton du pays, et qui sous les règnes suivants firent voir de si

(1) Khmyrov, *La comtesse Colovkine et son temps,* 1867, p. 133.

hautes et de si turbulentes ambitions, il joua des coudes furieusement. Bel homme, nul avec de grandes manières, dépensant magnifiquement au jeu et ailleurs l'argent qu'il soutirait aux femmes, organisateur savant des fêtes et des parties de plaisir intimes, il ne pouvait être que le bienvenu dans le cercle où Catherine se délassait de ses rudes corvées d'autrefois. Elle le prit pour amant en même temps que Pierre Sapiéha.

Celui-ci, issu d'une des plus illustres familles de Pologne, inaugurait en Russie un autre type d'aventuriers, transfuges qui, dans le prochain désastre de leur patrie, devaient chercher à sauver leur propre fortune au prix dont se payent généralement de tels compromis. Après avoir été désigné pour la plus haute charge militaire de la République, son père était destiné à mourir dans la peau d'un feld-maréchal russe et d'un agent secret à la solde de ses nouveaux maîtres (1). Une fortune encore plus avantageuse, mais encore moins glorieuse, attendait le fils. D'après une tradition, Catherine aurait été autrefois serve dans un domaine appartenant à la famille des deux gentilshommes, ce qui expliquerait leur arrivée à Saint-Pétersbourg après l'élévation de l'ancienne *Krépostnaïa*.

Ce monde, c'était la cour ! En le voyant se livrer à ses penchants naturels, le corps diplomatique, qui ne voyait que lui, n'était-il pas excusable dans l'idée qu'il se faisait d'un gouvernement livré en apparence à de tels gouvernants? Lefort écrivait donc :

14 *juillet* 1725. — « Il n'y a plus moyen de définir la con-
« duite de cette cour. Du jour la nuit; hors d'état de vaquer
« au soin de tout. Tout languit; rien ne se fait,... nul ne veut
« prendre aucune affaire sur soi... Le palais devient inacces-
« sible, plein d'intrigues, de brigues et de dissolutions...

25 *mai* 1726. — « J'ai lieu de craindre de passer pour un
« menteur quand je dirai la vie que l'on mène à la cour... Qui
« pourrait croire qu'elle fait du jour la nuit dans des ivrogne-

(1) Aff. Étr., Russie. Correspondance de Magnan et plus tard de Bernis avec l'Hôpital. Notamment, 20 décembre 1728 et 1er octobre 1758.

« ries affreuses... Il n'est plus question d'affaires; tout languit
« et périt...

15 *mars* 1727. — « Les caisses sont épuisées; les monnaies
« ne vont pas; personne n'est payé... Enfin, Sire, je ne sau-
« rais ramasser des couleurs assez vives pour dépeindre ce
« chaos.(1). »

Ce n'était qu'une apparence. Catherine se montrait très incapable assurément de vaquer aux soins du grand ménage qui lui incombait maintenant et qui ne ressemblait en rien à ceux où elle avait brillé autrefois, quand elle blanchissait le linge de Menchikov, ou même quand, plus tard, elle préparait pour un nouveau maître des plats de sa façon. Elle pouvait bien assister à la manœuvre de quelques régiments et prendre goût au spectacle. Elle y revivait cette vie des camps qui, si longtemps, avait été sienne. Et puis on avait chance d'apercevoir là de beaux hommes et de faire son choix. Mais, entre deux verres d'eau-de-vie, les aptitudes de la souveraine comme ses préoccupations n'allaient pas plus loin. De toute évidence, elle ne songea pas un instant à gouverner. Il y eût pourtant un gouvernement, qui se débattait, à la vérité, dans le chaos dont parle l'agent saxon, mais qui n'y sombrait pas, sans quoi ce règne et les règnes suivants, qui lui ressemblèrent d'assez près, fussent devenus la fin de la Russie. La gynécocratie a eu, dans ce pays comme ailleurs, une contre-partie naturelle, à la fois funeste et salutaire : le favoritisme, dont je vais essayer maintenant de préciser la physionomie et la valeur historique. Le phénomène ne donne pas la clef entière d'une énigme qui a dérouté tous les observateurs contemporains : le maintien et le développement d'une puissance formidable dans des conditions d'existence faites, selon toutes les apparences, pour déterminer sa ruine. La Russie avait d'autres raisons pour vivre et pour grandir, que je tâcherai de mettre en évidence également. Mais la participation au pouvoir des Menchikov et des Patiomkine a été un des éléments de cette prodigieuse destinée.

(1) *Sbornik*, III, 433, 440, 463.

CHAPITRE II

LE FAVORITISME. — MENCHIKOV

. Origines historiques du favoritisme. — Menchikov aux prises avec ses compétiteurs. — Conflit aigu. — Création du Conseil Suprême. — Caractère et conséquences de la réforme. — Défaillances périodiques du pouvoir absolu. — Effacement de Catherine. — L'autocratie et le favoritisme menacés. — La revanche de Menchikov. — II. La succession de Catherine. — Agitation en faveur de Pierre Alexiéiévitch. — Projets de mariage. — Interventions du Danemark et de l'Autriche. — Le comte de Rabutin. — Mlle Krahmer. — Pierre Alexiéiévitch, fiancé à Mlle Menchikov. — Triomphe du Favori. — Mort de Catherine. — Son testament. — Avènement de Pierre II. — III. Bilan général du règne. — La part de Catherine. — Néant et fange. — Comment la Russie ne l'a pas suivie dans cette chute. — Le pays et ses ressources naturelles. — Éléments de force et causes de faiblesse. — La réforme sans le réformateur. — Impuissance du pays à la soutenir. — Embarras financiers. — Économies imposées. — On sauve la façade. — L'Académie des Sciences. — Prestige extérieur. — La diplomatie de Pierre le Grand. — Situation européenne. — L'alliance française. — Causes de son avortement. — Louis XV et Élisabeth. — Menaces de guerre. — L'alliance autrichienne. — Adhésion de la Prusse. — La première Triplice. — Bases de sa formation et vues d'avenir. — Résumé. — Développement intérieur et extérieur ralenti mais non interrompu. — L'évolution continue.

I

Complément naturel, dans sa forme définitive, du gouvernement féminin, le favoritisme a, en Russie, double visage. Les Lœwenwolde et les Sapiéha n'en montrent qu'une face, la plus vile. Avec Menchikov, avec Patiomkine plus tard, le type s'élève au rang d'une force politique et sociale et devient un rouage essentiel de la machine gouvernementale. Ce rouage, le régime autocratique tendait déjà à le produire. J'ai indi-

qué (1) l'espèce de dédoublement de sa personne auquel, un peu par fantaisie mais un peu aussi par nécessité, Pierre s'était prêté, en voulant que tantôt Romodanovski et tantôt Menchikov lui-même se substituassent à lui dans l'exercice de quelques-unes des fonctions fondamentales de la souveraineté. En l'absence de corps d'État susceptibles de prendre leur part des charges multiples qui lui incombent partout, isolé et concentré en lui-même, le pouvoir suprême croulait ici sous leur poids, fût-il représenté par une individualité exceptionnellement puissante. Catherine et ses successeurs immédiats n'essayèrent même pas de porter le fardeau et il retomba de lui-même sur les épaules les plus proches. Au lendemain de la mort de Pierre, Menchikov n'eut qu'à faire ce qu'il avait fait dix fois pendant les absences ou les distractions du souverain défunt. Le lendemain comme la veille, dressés à une obéissance passive, les organes administratifs, Sénat, collèges, bureaux de toute catégorie, se montrèrent également incapables de toute initiative. Menchikov y suppléa et il gouverna comme par le passé. Il fut le maître.

A quel titre? Comme substitut toujours de la volonté et de l'autorité souveraine, sans que cette émanation du pouvoir absolu fût inscrite dans aucune loi. C'est l'essence même du favoritisme, partout où l'histoire l'a vu se produire.

La mise en pratique de ce régime n'alla pas sans encombre. Du vivant de Pierre, quand le Favori faisait la besogne du Souverain, celui-ci était derrière lui pour ratifier les décisions arbitraires et les procédés sommaires de son *alter ego*. Catherine se montra disposée à imiter son époux à cet égard, mais elle n'avait pas la poigne de fer du Réformateur et elle avait un entourage où Menchikov rencontra des compétiteurs. Le duc de Holstein affirma dès le premier jour des prétentions rivales et peu de dispositions à s'accommoder des allures altières qui, chez l'ex-garçon pâtissier, allaient naturellement en grandissant. Bassewitz s'employait activement à exciter les ambi-

(1) *Pierre le Grand,* p 189

tions et les susceptibilités de son maître, Menchikov, dont je n'ai plus à refaire le portrait, manquant et de la souplesse et du tact qui eussent été nécessaires pour en conjurer l'effet. Comme il présentait un jour au prince son fils âgé de huit ans, le gamin se levant au cours de l'audience, toute l'assistance du duc en fit autant, sans que le Favori jugeât à propos de trouver excessive cette marque de déférence. L'incident fit scandale. D'autres résistances s'accusèrent. Vaincus dans la journée du 28 janvier, mais non conciliés, les Galitzine et les Dolgorouki n'abandonnaient pas leur rêve d'oligarchie constitutionnelle. L'histoire de la vie intérieure du pays tient en partie dans les péripéties de cette lutte.

On la vit aboutir vers la fin de 1725 à un conflit aigu. Une recrue de la dernière heure parmi les collaborateurs allemands de Pierre, l'ingénieur Münnich, destiné dans un avenir prochain à un grand rôle, était obscurément occupé en ce moment à la construction du canal de Ladoga. A défaut d'autre main-d'œuvre on lui donnait des soldats, et il en réclamait 15,000 pour l'année 1726. Le Sénat était sur le point de faire droit à sa demande, quand Menchikov prit sur lui d'avertir la haute assemblée qu'elle ne pourrait disposer d'un seul homme, quelque décision qu'elle put prendre. Cette façon de trancher les questions était entièrement conforme aux précédents; mais, Pierre manquant pour la sanctionner, l'effet fut cette fois tout autre. Le Sénat fit mine de s'insurger. Quelques-uns de ses membres parlèrent de ne plus paraître aux séances et le bruit courut en ville que le mouvement de révolte ainsi provoqué ne s'arrêterait pas là. Campredon se crut à la veille d'une nouvelle révolution. Il voyait en perspective un gouvernement « établi sur le pied à peu près de celui d'Angleterre », et croyait savoir que le projet en était dressé et envoyé secrètement à l'armée d'Ukraine « d'où viendrait le premier coup ». L'idée d'une réforme dans le sens constitutionnel demeurait effectivement dans l'air, le parti holsteinois et le parti oligarchique essayant de lui donner corps chacun à sa façon. Au Sénat même, les débris de la *Staraïa znat* (vieille aristocratie)

décimée par la réforme s'entendaient avec quelques parvenus tels que Iagoujinski pour trouver insupportable le despotisme du Favori.

Menchikov fut effrayé et assez adroitement se prêta à un compromis, qui, comme la plupart des transactions de cette nature, s'opéra sur le dos de l'assemblée, cause première du conflit. Le 3 février 1726 un oukase décréta l'établissement d'un *Conseil Suprême secret* (*Viérkhovnyï Taïnyï Soviet*), de neuf membres qui désormais prendrait en main les affaires d'État les plus importantes d'ordre intérieur ou extérieur. Les étrangers eurent de la peine d'abord à saisir le sens de cette création. Campredon y vit l'œuvre de Menchikov lui-même et de Tolstoï, destinée à raffermir l'autorité ébranlée de Catherine et leur propre pouvoir, mais non sans quelque contradiction, il s'obstina à y deviner aussi un acheminement au régime anglais ou suédois (1). C'était bien un compromis transactionnel (2). La *staraïa znat* eut dans ce nouveau corps, avec Apraxine et Dmitri Galitzine, une représentation capable de satisfaire provisoirement ses ambitions et ses rancunes et le duc de Holstein y voisina avec Menchikov et Tolstoï. On se partageait le pouvoir, sans avoir pris soin d'ailleurs d'en définir exactement les limites. D'où en partie l'incertitude de l'opinion contemporaine, qui trouve un écho aujourd'hui encore en de savantes polémiques.

Mais en somme on n'avait fait qu'un changement de noms et de personnes. L'événement correspondait à une mainmise du nouveau Conseil sur les trois fonctions, législative, exécutive et judiciaire, que le Sénat exerçait jusqu'à ce jour et dont il ne conserva que des miettes. La réforme avait ainsi le caractère d'une simple substitution. Dans l'organisation, qu'il tenait de Pierre, le Sénat lui-même existait déjà, en effet, à l'état de Conseil restreint, plutôt que de Chambre. Il ne comptait que onze membres et, en fait, la plupart exerçant

(1) Dépêche du 26 février 1726, Aff. Étr., Russie.

(2) Voy. Tratchevski, *Histoire de Russie,* 1895, II, 153. Klioutchevski, *Cours lithographié d'Histoire russe.*

d'autres fonctions, les présences réelles se réduisaient à trois ou cinq au plus (1). Il garda maintenant encore, théoriquement, une certaine initiative en matière de législation; seulement il eut à soumettre ses projets au Conseil, au lieu de les adresser, comme par le passé, à l'Impératrice. De même dans le domaine de l'administration et de la justice administrative, où ses attributions restèrent, en principe, très étendues, le Conseil lui enlevant seulement les hautes parties de cette large compétence. Aucun texte n'en régla d'ailleurs la répartition, si bien qu'au premier moment il y eut doute, jusque parmi les intéressés directs, sur la réalité de cette *diminutio capitis*. Un oukase *postérieur*, daté du 9 février, augmenta l'incertitude, en ordonnant expressément au Sénat de « demeurer dans le même état et dignité »; et, dans la correspondance officielle, l'assemblée conserva le titre de « Sénat gouvernant ». On ménageait la transition par des touches et des retouches discrètes : oukase du 7 juin 1727 réduisant la compétence des Sénateurs, dans les affaires criminelles; oukase du 27 juin 1727 leur enlevant l'administration de la Petite-Russie. Et ainsi de suite.

Dans les circonstances qui présidèrent à l'éclosion et au développement du nouvel organe, il y avait à la vérité le germe d'une réforme autrement importante et presque d'une révolution, en effet. Considérés de plus près, le Conseil et son fonctionnement apparaissent comme le produit du travail intérieur que le régime autocratique subissait ici depuis des siècles sous la double influence de son omnipotence théorique et de sa débilité réelle, l'antagonisme du pouvoir personnel et du principe représentatif déterminant dans son sein des décompositions successives, dont le conflit actuel et sa solution n'étaient qu'un exemple, comme dans le passé la création de divers Conseils spéciaux, qui, à toutes les époques, durent se substituer aux défaillances périodiques de l'absolutisme. (2) Et l'absolutisme représenté par Catherine menaçait de succomber définitivement dans cette autre lutte plusieurs fois séculaire.

(1) Filippov, *Histoire du Sénat*, 1895, p. 214 et suiv.
(2) Serguiéiévitch, *Leçons sur l'histoire du droit russe*, 1883, p. 840.

Les procès verbaux des séances tenues par le nouveau Conseil contiennent, à cet égard, des renseignement instructifs. Le 23 décembre 1725, après avoir délibéré hors de la présence de S. M., les membres du Conseil passaient dans les appartements de l'Impératrice et — y écoutaient d'abord le carillon d'une pendule récemment acquise. Sa Majesté daignait ensuite prendre connaissance d'un rapport, dont la lecture durait une demi-heure, et elle s'en allait dîner, en invitant les conseillers à sa table. Elle avait donné aux affaires tout l'effort dont elle était capable. L'année suivante, du 1er janvier au 6 mai, date de sa mort, elle n'assista pas une seule fois aux réunions du Conseil (1).

Ainsi exercée, *l'autocratie* devenait la plus irréelle des fictions. Et cette fiction même, le Conseil s'arrangea bientôt pour la réduire jusque dans ce qui subsiste le plus longtemps de toutes les réalités condamnées à disparaître : soit dans la formule du serment à prêter par les Conseillers, soit dans les oukases émanant d'eux, Catherine ne fut jamais désignée comme *autocratrice*.

Car ils eurent ou ils se donnèrent le droit de légiférer *motu proprio*. La question a été, il est vrai, et est encore controversée; mais un oukase du 4 août 1726, *modifié* par le Conseil, après qu'il eût été revêtu de la signature de la Souveraine, semble trancher le débat. La mesure fut prise en l'absence de Menchikov et dirigée contre lui, notamment contre la pratique des dispositions verbales ayant force de loi, dont le Favori s'était attribué le privilège. Elle n'en est que plus significative. D'après la lettre, les oukases du Conseil furent toujours *nominatifs,* rendus au noms de l'Impératrice, qui était censée présider toutes les réunions, mais nous savons ce que valait cette supposition (2).

(1) Procès-verbaux publiés dans le *Sbornik,* LV, 586, LXIII, 1-473. Comp. Filippov, *loc. cit.*, p 49-50.

(2) Les idées de M. Filippov que j'adopte sur ce point ont été combattues par M. Alexiéiev, qui avait paru d'abord les partager dans son *Histoire du droit politique russe,* 1895, mais qui s'est rangé depuis à une opinion contraire. Voy. sa brochure : *La légende des tendances oligarchiques du Conseil Suprême,* 1896.

L'usurpation ainsi mise en pratique finit même par recevoir une consécration absolument légale et incontestable dans le testament de Catherine, celui-ci déférant au Conseil, pendant la minorité de Pierre II, la Régence, « avec le pouvoir entier du souverain autocrate. » Et le premier usage que les Conseillers firent de ce pouvoir consista à ne tenir aucun compte des autres dispositions suprêmes de la Souveraine. Mais, entre temps, la bataille qui paraissait tourner contre le favoritisme lui-même, comme émanation directe du pouvoir personnel, et semblait devoir l'exclure des destinées futures du pays, avait fourni à Menchikov l'occasion de la plus brillante des revanches; si bien qu'il se trouva à même un instant de balancer encore la fortune de ses adversaires et de revendiquer contre eux tous ses anciens avantages.

II

Le choix auquel les partisans de Catherine s'étaient portés en lui attribuant le pouvoir suprême ne tarda pas à apparaître à leurs yeux avec son véritable caractère, qui était celui d'un expédient extrêmement précaire. Elle approchait de la cinquantaine, et sa santé, déjà fortement ébranlée, réclamait des ménagements auxquels elle refusa de songer, se ruant au plaisir et à la débauche sous toutes les formes. Il fut évident bientôt que de ce train elle n'irait pas loin, et l'éventualité de sa mort prochaine était pour mettre les auteurs de sa fortune dans le plus cruel embarras. Que l'héritage allât, pour le coup, au fils d'Alexis ou à l'une des filles de Pierre, les Menchikov et les Tolstoï s'en jugeaient également menacés. La duchesse de Holstein avait un mari qui ne leur promettait rien de bon. Sa sœur, Élisabeth, après qu'on eut vainement cherché à la marier en France — je reviendrai sur cet épisode — trouva en 1726 un parti infiniment moins brillant, et ce fut encore dans la

maison de Holstein. Son fiancé, cousin germain de son beau-frère, frère d'un des nombreux candidats au trône de Courlande et évêque de Lubeck, à défaut de mieux, mourut avant d'arriver à l'autel, et le problème resta entier. L'homme qu'elle finirait par épouser un jour au l'autre pourrait bien être aussi un ennemi. Ostermann, le futur grand homme d'État, qui commençait à percer, donna peu après la plus terrible alerte au Favori et à ses amis en proposant d'unir les deux branches rivales de la descendance de Pierre par un mariage entre la tante et le neveu, entre Élisabeth et le fils d'Alexis. L'Église se mit en travers ; mais la combinaison ne faisait que trahir, dans sa bizarrerie, une conviction qui s'imposait à tout le monde, à savoir que les droits du jeune prince ne pourraient être méconnus une seconde fois. Comme le clergé, le peuple voyait en lui l'héritier légitime. L'archimandrite de Nijni-Novgorod, Isaïe, priait publiquement « pour notre Souverain, Pierre Alexiéiévitch », et, interpellé à ce propos, répondait : « Coupez-moi la « tête, je n'agirai pas autrement; c'est notre Souverain, et « l'héritier. » Au bureau de la police d'État, vestibule de la Chambre des tortures, on amenait tous les jours des hommes et des femmes coupables d'avoir manifesté des sentiments analogues (1).

L'injonction faite aux église de nommer les deux Tsarevny avant le Tsarévitch dans les prières publiques, la préséance accordée au duc de Holstein sur le petit Pierre dans les cérémonies officielles, ne servaient qu'à irriter les esprits, hantés toujours par l'idée d'une intervention de la force armée, qui, cette fois, s'exercerait pour le bon droit. On reparlait de l'armée d'Ukraine. On la disait en marche.

Le coup de force par lequel, au cours de 1726, Menchikov s'avisa de tenir tête à Maurice de Saxe en Courlande et de s'y établir à sa place eut certainement pour cause cette situation inquiétante. J'aurai à dire plus loin comment l'aventure tourna mal pour les deux compétiteurs. Mais Menchikov ne tarda pas

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XIX, 87.

à trouver pour lui-même un lot beaucoup plus avantageux.

L'avènement possible au trône de Russie d'une des filles de Catherine menaçait aussi le Danemark, à cause du différend schleswigois. Incapable de conjurer le péril par ses propres forces, le ministre danois, Westphal, s'adressa à son collègue d'Autriche. Pierre Alexiéiévitch était neveu de l'Impératrice d'Allemagne, ce qui faisait au représentant de l'Empereur une situation privilégiée. Appartenant à une ancienne famille bourguignonne, allié par sa mère à la maison de Holstein (elle était une princesse de Holstein-Wiesenbourg, d'une branche de cette maison établie en Saxe et en Silésie), le comte de Rabutin avait un pied dans les deux camps et arrivait ainsi à exercer une grande influence. Il imagina, pour tout concilier, un accommodement plus singulier encore que celui dont Ostermann s'était avisé.

Menchikov avait deux filles pour lesquelles il concevait des prétentions très hautes. Il venait de refuser pour la cadette un prince d'Anhalt-Dessau, en alléguant que la mère de l'épouseur était de trop basse extraction. On la disait fille d'un apothicaire. L'aînée, Marie-Alexandrovna, aussi belle et gracieuse que modeste, au témoignage des contemporains, était promise depuis 1721 à Pierre Sapiéha. Elle adorait son fiancé, ce qui ne faisait pas le compte de Catherine et l'engageait à retarder le mariage. Brusquement, l'Impératrice se décida à rompre cette union en réclamant le fiancé pour sa nièce Skavronskaïa, qui promettait sans doute de moins tenir à ce mari. Sapiéha accepta le troc avec une docilité parfaite, mais Menchikov gronda, parla d'un dédommagement qui lui était dû, et Rabutin se trouva à propos pour lui suggérer l'idée d'en demander un, dont peut-être le Favori, quelque extravagance qu'il eût dans ses ambitions, ne se fût pas avisé. Le projet aurait passé pour fou dans tout autre pays; mais le subtil diplomate connaissait son monde. Mademoiselle Krahmer reçut 30,000 ducats pour appuyer la chose auprès de l'Impératrice (1) et en mars 1727 la nouvelle

(1) Chtcherbatov, *OEuvres*, 1898, II, 172; Dolgoroukov, *Mémoires*, I, 10.

se répandit à Pétersbourg que Pierre Alexiéiévitch était désigné comme héritier par le testament de la Souveraine et qu'il allait épouser Mademoiselle Menchikov, le père de celle-ci recevant à cette occasion, de l'Empereur Charles VI l'investiture du duché de Cosel, en Silésie, avec admission dans le collège des princes souverains de l'Empire.

Les deux Tsarevny eurent beau se jeter aux pieds de leur mère en la suppliant de ne pas infliger cette injure au sang des Romanov. Menchikov l'emporta, soutenu ostensiblement par le chef du parti aristocratique, Dmitri Galitzine, qui n'apercevait pas d'autre moyen d'assurer l'avènement du fils d'Alexis. On devine la colère et la terreur de Tolstoï, qui se voyait trahi par son ami et livré à des représailles certaines. Il essaya une résistance désespérée. Éconduit par Apraxine toujours pusillanime, privé du concours de Iagoujinski que Menchikov avait eu la prudence d'éloigner sous le prétexte d'une mission en Pologne, il ne trouva que des alliés de peu de valeur : Boutourline et Devier (1). Encore ne s'entendirent-ils pas. Devier penchait pour Anne Petrovna qui, disait-il, ressemblait à son père, et Tolstoï préférait Élisabeth, reprochant à la Duchesse de Holstein son mari, qui ne considérerait sans doute le trône de Russie que comme un marchepied pour celui de Suède. Stockholm gardait encore du prestige à Pétersbourg! Aucun n'osa faire auprès de Catherine une démarche décisive. Ils se renvoyaient la commission. Des jours et des semaines s'étaient passées dans l'inaction, quand le 10 avril 1727 Catherine tomba malade. Le 8 mars déjà Lefort avait écrit en son français barbare : « La Tsarine doit être sévèrement attaquée d'une enflure « aux jambes qui monte à la cuisse et qui ne signifie rien de « bon. On tient cela pour une cause bacchique (2) ».

La force que le futur beau-père du futur Empereur tenait de de sa situation se manifesta en cette occasion, comme aussi le néant où les corps d'État, quels qu'ils fussent, tombaient ici,

(1) Le vrai nom de cet aventurier portugais paraît avoir été *de Vieira*. V. Bilbassov, *Notes sur l'édition russe du livre de Helbig*, 1899, p. 111.

(2) Herrmann, *loc. cit.*, IV, 487.

aussitôt qu'en dehors de leur train ordinaire, des circonstances exceptionnelles sollicitaient leur intervention. Menchikov mit le Conseil Suprême dans sa poche, lui dicta ses volontés. Il fut entendu que Pierre Alexiéiévitch serait mineur jusqu'à 16 ans et que son beau-père exercerait jusque-là, en fait, la Régence qui, en droit, devait appartenir au Conseil. A la majorité de leur neveu, les deux Tsarevny, Anne et Élisabeth, recevraient chacune 1,800,000 roubles et partageraient les diamants de leur mère.

Tolstoï jugea la partie perdue et se tint coi. Mais Menchikov n'ignorait rien de ses agissements antérieurs et il profita de quelques imprudences qui échappèrent à Devier, pour frapper tous les fauteurs du complot. Il avait d'ailleurs d'anciens comptes à régler avec le Portugais, dont il était devenu le beau-frère à son corps défendant. (1) Il le fit arrêter. L'acte d'accusation, auquel le malheureux eut à répondre, est un modèle de la procédure criminelle du temps. On lui reprochait de n'avoir pas, en présence des Tsarevny témoigné une tristesse suffisamment décente à l'occasion de la maladie de Sa Majesté; d'avoir entrepris malicieusement d'égayer la nièce de l'Impératrice, qui pleurait, en l'engageant à essuyer ses larmes et en la faisant danser. Il s'était laissé aller encore à des familiarités inconvenantes avec le Tsarévitch, s'asseyant sur son lit et lui parlant à l'oreille. Il avait été même jusqu'à le plaisanter sur sa fiancée, disant qu'il lui ferait la cour et le rendrait jaloux. Une des Tsarevny entrant à ce moment dans la pièce, il ne s'était pas levé, mais lui avait dit : « Pourquoi te chagrines-tu? Bois un verre d'eau-de-vie. »

Toutes ces charges ne servaient que de prétexte, on le devine bien, pour amorcer une instruction dans les formes usuelles, estrapade et knoute. Conduit au *zastiénok*, Devier avoua ses conciliabules avec Tolstoï et Boutourline. Ce dernier, puissamment apparenté, en fut quitte pour un exil dans ses terres. Les deux autres, privés de leurs charges, titres et biens,

(1) *Pierre le Grand*, p. 246.

durent prendre le chemin de la Sibérie, Devier après avoir reçu encore, sur un ordre exprès de Menchikov, quelques coups de knoute supplémentaires (1).

Mais la complicité des deux Tsarevny paraissait également acquise au complot. Le duc de Holstein, effrayé, s'empressa de négocier un accommodement par l'entremise de Bassewitz, et Menchikov se montra conciliant, consentant à ce que les princesses reçussent de suite deux millions à partager entre elles et ne fussent pas oubliées dans l'ordre de succession à établir pour l'avenir. Le duc eut même la promesse que l'on confirmerait les anciennes conventions par lesquelles Pierre s'était engagé à appuyer éventuellement ses droits à la couronne de Suède. Tout cela dut se trouver dans le testament de Catherine, dont Bassewitz entreprit une nouvelle rédaction, Menchikov prenant sur lui de la faire signer par l'Impératrice. Enfin, sur le million accordé à la Duchesse de Holstein, le favori réclama pour lui-même 60,000 roubles, ne se doutant pas qu'il aurait à répondre avant peu de cette petite coquinerie.

Ces événements se passaient dans les premiers jours de mai. Le 6, Catherine succomba et aussitôt, le testament garantissant en effet les droits d'Anne et d'Élisabeth, pour le cas où Pierre Alexiéiévitch mourrait sans postérité, fut lu en présence de la famille impériale, du Conseil Suprême, du Sénat, du Synode et de la *Généralité*. Il violait ouvertement la loi établie par Pierre le Grand pour la désignation de l'héritier, comme aussi la loi naturelle, en ne faisant aucune mention des filles légitimes d'Ivan, le *frère aîné*, auxquelles les *bâtardes* du frère *cadet* se trouvaient substituées. Sapiéha, qui n'avait pas quitté le chevet de l'impératrice mourante, affirmait de plus qu'elle n'avait rien signé (2). Mais aux yeux de la grande majorité, il suffisait que les droits du fils d'Alexis fussent enfin reconnus. On acclama le nouvel Empereur, comme on avait acclamé

(1) Affaire Devier aux Archives d'État à Moscou. Comp. Soloviov, *loc. cit.* XIX, 95; Kostomarov, *Monographies*, XIV, 353; Alabine, *Biographie de Boutourline dans l'Antiquité russe*, 1878, XXIII, 162.
(2) Sbornik, III, 473.

Catherine, et le peuple accepta cet autre règne comme il avait accepté le précédent, sans demander pourquoi. Le secrétaire du cabinet impérial, Makarov, annonça l'événement au personnage le plus important de Moscou, le vieux comte Moussine-Pouchkine, par une lettre curieuse, où Pierre II paraît bénéficier à la fois d'une désignation testamentaire, d'un vote lui conférant la souveraineté et d'un droit d'hérédité : « D'après le « *testament* de S. M. l'Impératrice défunte, *élection* a été faite « d'un nouvel Empereur en la personne de l'*héritier* du trône, « son Altesse le Grand-Duc Pierre Alexiéiévitch. » (1)

Le règne de Catherine avait duré deux ans et deux mois. J'ai maintenant à en établir rapidement le bilan général, au double point de vue de la politique intérieure et extérieure.

III

La part personnelle de Catherine y est mince, ainsi que je l'ai indiqué déjà ; bornée, pendant les premiers mois, à une distribution de récompenses et une suite aussi de mesures réparatrices, en faveur des nombreux titulaires de grands ou petits rôles dans les drames du règne précédent. On vit ainsi paraître à St-Pétersbourg tout un peuple de revenants : Chafirov, Skorniakov-Pissarev, Lestocq, et les moines du monastère de Souzdal, compromis dans l'affaire d'Eudoxie et les amis de l'infortunée princesse et les parents du malheureux Glébov (2). Ouchakov, le bourreau de Mons et de ses complices, fut chargé maintenant de faire revenir de Sibérie la confidente des amours coupables où Catherine avait risqué sa fortune, Matrena Balk et ses enfants. Le secrétaire de l'amant supplicié, Stoliétov, le fou Balakirev impliqué dans le tragique procès, quittèrent les travaux forcés, en même temps que les

(1) Soloviov, XIX 98.
(2) *Pierre le Grand*, p. 266.

documents se rapportant à cette cause célèbre étaient mis sous scellés, à l'exception d'une lettre, sans doute particulièrement compromettante — qui fut brûlée (1).

Eudoxie seule ne bénéficia pas de la clémence impériale. On lui fit quitter, il est vrai, le monastère où elle était enfermée, mais pour lui donner une prison plus sûre à la forteresse de Schlüsselbourg, et guère moins douce. Des crédits suffisants furent alloués à la vérité pour son entretien ; mais ils n'empêchèrent pas qu'elle n'eût à souffrir de la faim. Ils fondaient entre les mains des geôliers, et Catherine manqua de loisir pour en surveiller l'emploi.

Elle s'amusait. Et, quand elle se mêlait même des choses du gouvernement, celles-ci n'y gagnaient pas trop. Comme nous l'avons vue assistant à l'exercice de ses soldats, elle se piqua aussi d'inspecter sa flotte et même de présider à des manœuvres en mer. Mais le grand amiral Apraxine ne s'en apercevait pas moins que ses matelots manquaient d'uniformes, quelques-uns même de chemises. Les bâtiments vieillissaient et n'étaient pas remplacés. Pendant tout le cours du règne on ne mit à la mer que deux vaisseaux de ligne. En 1726, des armements furent ordonnés, mais l'argent fit défaut pour les exécuter. L'amiral fut obligé d'avancer 2,000 roubles de sa poche pour les besoins les plus urgents (2). Pierre avait trouvé dans la *captive de Marienbourg* la compagne qui convenait à ses goûts et à ses habitudes ; mais elle ne fut jamais à ses côtés qu'une plante grimpante sur un tronc puissant. Le chêne tombant, elle tomba au néant ou à la fange.

En imaginant que la Russie la suivrait dans cette chute, les observateurs contemporains s'abusèrent sur ce qui avait fait la substance et la grandeur du règne précédent. L'énergie fougueuse et la vigueur héroïque du Réformateur s'y étaient exercées sur un organisme vigoureux déjà par lui-même et capable de subsister et même de grandir encore, en tirant de son propre fonds des éléments de force et de croissance.

(1) Siémiévski, *Catherine Alexiéievna*, 1884, p. 245.
(2) Viéssiélago, *Histoire de la flotte*, 1893, I, 78.

L'impulsion, qui d'un bond avait fait franchir au pays des étapes de progrès se mesurant ailleurs par des siècles, parut absente maintenant, certes. La masse du peuple, n'ayant rien compris aux réformes, n'avait ni le désir ni la possibilité de garder dans cette voie, dont elle n'apercevait pas l'aboutissement, une allure dont Pierre lui-même arrivait à se lasser. Et, pour continuer l'œuvre personnelle du Réformateur, ses héritiers naturels en dehors de Catherine, Menchikov en tête, manquaient à la fois d'idées directrices et même de connaissances techniques. Il les avait mis au travail comme il s'y était mis lui-même, sans préparation ni accord établi entre la besogne à faire et les aptitudes; sans qu'il eût pris la peine aussi d'initier ses collaborateurs au plan général de l'édifice qu'il se proposait de construire. La plupart ignoraient le sens réel comme l'objet final des menus détails qu'on les chargeait d'exécuter. La plupart étaient enfin des aventuriers, ne voyant dans cette besogne qu'un gagne-pain ou un instrument de fortune. Livrés à eux-mêmes, ils allèrent à ce qui les intéressait le plus, et firent surtout de la politique de cour.

Le règne de Catherine Ire marqua ainsi un temps d'arrêt dans l'évolution commencée. Mais peut-être ne fut-ce pas un mal. Il semble bien, en effet, que par ses proportions colossales et son éclat le génie de Pierre ait masqué l'incapacité du pays à soutenir pour le moment, dans son ensemble, cette civilisation dont on l'écrasait. De même, dans l'aménagement du nouvel ordre des choses, certains défauts d'une conception trop hâtive avaient échappé à la vue et se revélaient après coup. Il y avait dans ce pays, je l'ai dit, et un avenir prochain devait le montrer, des ressources énormes, mais peu propres encore à être utilisées selon les formules savantes des économies occidentales; des vies humaines disponibles, des courages et des dévouements à profusion, mais peu de bourses bien garnies; plus d'hommes prêts à se faire tuer pour le souverain que de contribuables capables de mettre ne fût-ce que quelques roubles dans son trésor. La confiance robuste du Réformateur dans le développement rapide d'une industrie et d'un commerce créés

de la veille recevait des démentis cruels. Loin d'augmenter, les revenus paraissaient en voix de décroissance alarmante. On arrivait avec peine en 1725 à dix millions de roubles — une misère pour le grand État européen qu'il s'agissait de maintenir sur pied. Et au cours des années suivantes on devait tomber à huit millions! Le phénomène s'explique aisément si on tient compte de la répartition contemporaine des forces sociales et économiques. La classe industrielle et commerciale n'y figurait en 1722, date de la première *revision*, que pour 2,9 °/₀, soit 172,000 âmes sur 6,000,000 environ, formant la population des provinces de la Grande Russie. La période quinquennale suivante ne devait accuser à cet égard, qu'un progrès insignifiant, les chiffres respectifs ressortant à 195,000 et 6,400,000. Pour l'ensemble de l'Empire, cette statistique combinée avec les données recueillies par un diplomate contemporain, Vockerodt (1), donne un résultat encore moins flatteur. La noblesse, les fonctionnaires et le clergé représentant 3,8 °/₀, 1,5 °/₀ et 2,3 °/₀ dans un total de 15,135,000 habitants, on ne trouve que 2,6 °/₀ pour la part contributive de la bourgeoisie. Et le reste? Le reste, soit près de 90 °/₀ — c'étaient les paysans. Or cette dernière classe, la seule vraiment productive, se montrait accablée précisément par le nouveau train d'existence imposé au pays, et hors d'état d'en supporter le poids. En 1724 déjà il y eut un million en retard sur le revenu de la capitation, soit 25 °/₀. Le système administratif inauguré par Pierre I[er] était fait lui-même pour rendre plus lourde la charge disproportionnée des impôts pesant sur ces contribuables uniques. Ce système avait à la base deux éléments d'origine et de valeur très différentes : l'organisation collégiale et l'appel au concours des forces locales, venant l'une de l'étranger, l'autre de la tradition nationale. Le premier se montra absolument vicieux dans la pratique, et, en l'éliminant, les héritiers du grand homme ne firent qu'obéir à l'instinct de conservation ; le second pouvait et devait donner de

(1) *Russland unter Peter dem grossen,* 1872. Étude contemporaine, publiée par Herrmann.

bons résultats dans l'avenir, mais, en l'absence de Pierre, les applications qu'on essaya d'en faire parurent prématurées. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, la réforme sans le Réformateur ressemblait à une machine dont on aurait enlevé le moteur.

Avec le génie, Pierre avait la foi qui soulève les montagnes. Ces miracles ne durent jamais. On a supposé que la nationalisation progressive des institutions administratives empruntées au dehors faisait partie du plan général conçu par le Réformateur (1) et je veux bien lui en faire honneur, quoiqu'il n'ait rien fait voir de ses intentions à cet égard; mais à lui seul ce problème dépassait les capacités de ses successeurs. Ils eurent un sentiment assez juste de la situation dont ils héritaient. Une commission fut établie sous la présidence de Dmitri Galitzine pour examiner l'état des villes et des campagnes et remédier aux défauts d'une fiscalité mal agencée, qui les précipitait à la ruine. Le trop grand nombre de fonctionnaires s'occupant de la répartition des impôts, la rigueur des exécutions, la tyrannie exercée par les autorités locales, les inconvénients résultant du cantonnement de l'armée dans les districts furent signalés avec raison par elle comme autant de causes d'un épuisement qui allait en s'aggravant. Le remède fut plus difficile à trouver, et on n'eut pas le temps de le chercher. Les intrigues de cour, la lutte des partis en présence absorbèrent les esprits. On se battit pour ou contre Menchikov, et, entre deux combats, on n'imagina, pour se tirer d'embarras, qu'un retour peu glorieux à la pratique du XVII[e] siècle, alors que les *voiévodes* étaient à la fois, dans leurs provinces, administrateurs, juges et collecteurs d'impôts. Dans la tradition de cette époque, ils portaient, à la vérité, le nom de « loups dévorants » ; mais ces choses s'oublient volontiers à l'heure des recommencements, dont l'histoire de tous les pays est coutumière. On ajouta des potences pour les concussionnaires et les exacteurs et on espéra, moyennant cette précaution, empêcher le renouvellement des

(1) V. Milioukov, *Les Finances de la Russie*, 1892 p. 672, 730.

abus. La situation ne s'améliorant pas, les recettes continuant à baisser, on se résigna à réduire les dépenses. Non seulement on renonça à achever la maison selon le plan apparent du génial architecte, qui l'avait rêvée si grande, mais on inclina à en sacrifier certaines parties déjà édifiées ou en voie de construction. Jusque dans le domaine de l'instruction publique, cette pierre d'angle de l'édifice civilisateur, le mot d'ordre fut d'appliquer la plus sévère économie, et, en octobre 1726, un oukase décréta la fusion des écoles laïques avec les séminaires ecclésiastiques, anéantissant d'un trait de plume une des créations les plus essentielles de la réforme (1).

La façade seule, bâtie par Pierre le Grand un peu en trompe-l'œil, subsista intacte, avec son aspect décoratif. Catherine Ire sembla même, à ce point de vue, faire honneur aux fières paroles par lesquelles elle avait inauguré son règne, disant qu'avec l'aide de Dieu elle espérait achever tout ce que son époux avait commencé. Elle acheva l'établissement de l'Académie des Sciences, que le grand homme laissait à l'état de projet, et, dans un pays où les neuf dixièmes des habitants ne savaient pas lire, elle présida à l'expédition scientifique de Behring, décidée sous le règne précédent. Behring était un Danois, comme Blumentrost, le président de l'Académie, était un Allemand, et, en tirant gloire de leurs travaux et de leurs exploits, la Russie se donnait l'air de faire la roue avec des plumes d'emprunt, en même temps qu'elle détournait d'un emploi moins ambitieux, mais plus utile, des moyens qui, nous l'avons vu, faisaient défaut pour les nécessités les plus urgentes. Mais l'excentricité semble, sous tous les aspects et dans toutes les directions, faire partie des lois gouvernant le développement de ce pays.

A bout d'haleine et de ressources, selon les apparences, il se montrait capable en même temps de maintenir au dehors, dans son intégrité, l'héritage politique de Pierre. Les compa-

(1) Soloviov, *loc. cit.* XVIII, 298. Comp. Nil Popov, *Tatichtchev et son temps*, 1861, p. 91. Procès verbaux du Conseil Suprême. Années 1726-7, passim. (*Sbornik*, vol. LV-LVI.)

gnons d'armes du héros, Dolgorouki, Matiouchkine, Levachov, défendirent ses conquêtes en Perse. Galitzine surveilla les nouvelles frontières de l'Empire du côté de l'Ukraine, Mengden du côté de l'Autriche, Buchholz du côté de la Sibérie. Alexis Golovkine à Berlin, son frère Ivan à La Haye, Kourakine à Paris, Lantchinski à Vienne, Golovine à Stockholm, Neplouiév et Roumiantsov à Constantinople conservèrent à une diplomatie qui venait de naître tout le prestige qu'elle avait été capable déjà d'acquérir. En Chine même, le Comte Sava-Vladislavitch Ragouzinski fit des progrès auprès des mandarins, grâce aux Jésuites, dont il n'hésitait pas à solliciter le concours, avec la largeur de vues dont Pierre avait donné l'exemple, en promettant à la Compagnie des facilités pour le passage, à travers la Russie, de sa correspondance et de ses missionnaires. (1) En réussissant, d'autre part, à prendre à sa solde le malheureux souverain de la Géorgie, Bakhtang, cette diplomatie révéla l'ampleur et la variété des moyens dont elle disposait pour la solution du grand problème oriental.

A elle aussi pourtant Pierre avait légué une situation pleine d'embarras et de périls. L'Europe, on le sait, se trouva, peu après l'avènement de Catherine, divisée en deux camps. L'Autriche se joignit à l'Espagne pour enlever Gibraltar à l'Angleterre. Il y avait un projet de mariage entre Marie-Thérèse et Don Carlos, le fils aîné de la seconde femme de Philippe V. Le sceptre impérial ainsi placé dans la main d'un prince espagnol devait assurer l'hégémonie de l'Autriche en Italie, où Parme, Plaisance et la Toscane assurées à Don Carlos s'ajouteraient à ses domaines de Naples et de Sicile. Au traité de Vienne, signé le 30 avril 1725 par l'Empereur et l'Espagne avec ces arrière-pensées, l'Angleterre répondit au mois de septembre suivant par la confédération rivale du Hanovre, où malgré l'opposition de Walpole, elle engagea la Prusse et la France (2). La Prusse n'y figura pas longtemps. En marge

(1) Bantych-Kamienski, *Relations diplomatiques avec la Chine*, 1882, p. 117.

(2) Lecky, *Histoire d'Angleterre au* XVIIIe *siècle*, 1878, I, 350. Sur l'opposition de Walpole v. Lord Hervey's Memoirs, I, 140-141.

d'un rapport que ses ministres lui présentaient sur les avantages de cette alliance, le roi Frédéric-Guillaume avait écrit : « Je suis la fiancée pour laquelle on danse. Aussi je veux avoir « quelque chose de réel en retour, sinon personne ne m'aura. » Il varia à l'infini dans la conception de cette réalité désirable. C'étaient tantôt les prétentions de la Prusse sur Juliers et Berg, tantôt la garantie de la succession de Mecklenbourg, et tantôt encore une somme de 300,000 écus par mois, sans laquelle il se déclarait hors d'état d'entrer en campagne. Il fit si bien qu'on lui tourna le dos, en le décidant à changer de camp. Mais l'attitude de la Russie avait été pour beaucoup dans ses hésitations.

L'héritage politique de Pierre comprenait des relations avec l'Angleterre, sinon hostiles, du moins très tendues. Les rapports diplomatiques étaient suspendus en fait. Campredon s'employa à les rétablir. Une alliance franco-russe demeurait en préparation et elle entraînait une réconciliation avec l'Angleterre. Malheureusement c'était un édifice qu'on bâtissait sur une illusion. Catherine, après Pierre, lui donna pour base cette impossibilité : le mariage de Louis XV avec Élisabeth. J'estime que, même à ce prix, le sacrifice des intérêts naturels de la Russie partout où ils entraient en contact et en conflit, alors, avec ceux de la France, en Turquie, en Danemark, en Suède, en Pologne, ne se justifiait pas. La question de la possession du Schleswig, garantie au Danemark par la France et l'Angleterre, creusait à elle seule, un abîme de ce côté. Et le prix ne fut même jamais discuté sérieusement à Versailles. A cet égard, le dossier authentique de cette négociation, qui a prêté à de nombreux malentendus, ne laisse place à aucun doute. Le 11 avril 1725, donnant audience à Campredon et lui parlant en suédois pour ne pas être comprise par son entourage, Catherine déclarait à l'envoyé français que « l'amitié et l'alliance « françaises lui seraient préférables à celles de toutes les autres « puissances du continent », et ce même jour, l'Impératrice

(1) Droysen, *Geschichte der preussischen Politik*, 1869-1886; ıvᵉ partie, vol. I. p. 406.

s'étant refusée à entrer dans des explications plus précises, Menchikov allait trouver Campredon et mettait ouvertement sur le tapis la question du mariage, en se montrant fort accommodant sur les conditions : Élisabeth se ferait catholique! L'ambassadeur ne put que se dire très flatté par la proposition, tout en demandant un délai pour la transmettre à Versailles et recevoir des ordres en conséquence. Avant que son courrier fut de retour, la nouvelle circula à Pétersbourg d'une union projetée pour Louis XV avec une princesse d'Angleterre. Grand émoi! Mais si vif était le désir de mêler le sang de la paysanne livonienne au plus noble sang d'Europe qu'on se résignait aussitôt à un pis aller. Le duc de Holstein servant cette fois d'interprète à Catherine, Campredon fut avisé qu'elle se contenterait du duc d'Orléans. Nouveau courrier. La double réponse qu'il rapporta, expédiée de Versailles le 21 mai, fut, hélas, pour couper court à toutes les espérances. Elle mêlait l'expression d'une reconnaissance infinie au plus catégorique des refus, à peine enveloppé dans quelques formules polies . on craignait « l'inconvénient qu'il y aurait peut-être eu pour « la Tsarine de faire aux yeux de tous ses sujets changer de « religion à la princesse sa fille;... le duc d'Orléans avait pris « d'autres engagements .. »

L'alliance se trouva enterrée le jour où on connut à Pétersbourg le sens, sinon le contenu, de cette dépêche. Les pourparlers pour cet objet qu'on s'y donna l'apparence de vouloir continuer, les projets et contre-projets de traité que Campredon se donna le ridicule de prendre au sérieux, ne trompèrent personne en France. Si bien que, dès le 8 novembre 1725, on prescrivit à l'envoyé d'arrêter les frais, et, comme il s'obstinait, on lui fit savoir en décembre, qu'il n'avait plus absolument rien à faire auprès de la Tsarine. Les diplomates russes ne cherchaient qu'à masquer leur déconvenue — et des négociations déjà entamées avec la cour de Vienne. Campredon ne les ignorait pas. Iagoujinski en parlait publiquement à la table du ministre de l'Empereur, en se promettant de « faire trembler « bientôt les Anglais et leurs amis. » En janvier 1726 l'envoyé

français se fit lui-même l'écho d'une nouvelle alarmante qui transpirait à ce sujet : la Tsarine et son Conseil avaient résolu d'attaquer le Danemark dès que les glaces seraient rompues. On n'hésita pas encore à Versailles sur l'accueil qu'il convenait de faire à cette menace. On chargea aussitôt Campredon d'y répondre par les « représentations les plus fortes », accompagnées de l'avis que le Roi ne pourrait manquer de prendre part aux hostilités ainsi provoquées. Il ne s'agissait plus d'alliance ! La France, défiée, présentait la pointe de l'épée. Campredon demanda une audience de l'Impératrice, ne put l'obtenir, et se fit envoyer l'ordre de partir sans prendre congé de la Souveraine. On allait à la guerre (1).

On n'y arriva pas heureusement. En mai 1726 une flotte anglaise forte de 23 vaisseaux et une escadre danoise réunies sous le commandement de l'amiral Wager parurent dans les eaux de Revel. L'objet de cette démonstration, qui ne tourna pas à l'avantage des alliés, reste à l'état d'énigme. Très sagement, la Russie garda ses vaisseaux à l'abri des défenses naturelles d'une côte inhospitalière et répondit à la provocation par deux manifestes pacifiques (juin et août 1726), qui autorisaient les Anglais à faire librement commerce chez elle. Quand, en septembre, Anglais et Danois se furent décidés à lever l'ancre, cap à l'ouest, sans avoir tiré un seul coup de canon, elle eut les rieurs de son côté, et tout le bénéfice d'une victoire.

Consommée le 6 août 1726, son accession au traité de Vienne sembla d'abord moins raisonnable et soulève aujourd'hui encore des critiques amères. Qu'allait-elle faire dans cette galère? Quel besoin avait-elle de s'engager à mettre trente mille hommes au service de l'Empereur? On lui en promettait autant contre la Turquie. Mais un nouveau conflit avec la Turquie demeurait parmi les éventualités très lointaines, alors que les champs de bataille de l'Allemagne menaçaient de réclamer d'un jour à l'autre la présence des auxiliaires russes.

(1) J'ai suivi pour cet épisode la Correspondance de Campredon aux Aff. Étr Russie.

On a mis en cause, à ce propos, les intérêts du duc de Holstein, voir ceux de Menchikov qui se seraient substitués, dans la transaction, aux avantages que la Russie pouvait s'en promettre. L'Empereur s'était en effet porté en même temps à adhérer au traité russo-suédois de 1724, qui promettait au duc de Holstein la récupération de son patrimoine, et une convention secrète dans le même sens fut annexée au traité austro-russe lui-même. Menchikov, d'autre part, avait les raisons que l'on sait pour vouloir du bien à l'Autriche. Mais ce n'étaient là que des combinaisons accessoires et éphémères. La Suède devait bientôt se détacher de l'alliance russe et son adhésion à la ligue hanovrienne, décidée en mars 1727, eut Menchikov lui-même pour auteur. Ayant reçu 5,000 ducats d'argent anglais, le Favori n'avait pas hésité à avertir les Suédois que le *Conseil Suprême* était très divisé sur la question des intérêts du duc de Holstein, Catherine très malade et lui-même, Menchikov, très disposé à laisser la Suède épouser tel parti qui lui conviendrait (1).

Que le gendre de Catherine n'ait jamais réussi à gagner à sa cause, sur les bords de la Neva, des sympathies bien décidées, c'est ce qui semble en effet ressortir de tous les documents que j'ai pu consulter à ce sujet. Au Conseil et dans l'entourage de Catherine on inclinait plutôt à s'en débarrasser avec un sacrifice d'argent.

Ainsi la Suède se trouva avec la France dans un camp et la Russie dans l'autre, sans que les prétentions du jeune prince à l'héritage de Charles XII et ses droits plus incontestables à la possession du Schleswig y fussent pour quelques chose. Menchikov, d'autre part, aurait été impuissant, je crois, à lier ensemble les destinées de son pays et celles de l'Autriche, si la pente naturelle de leur évolution historique n'y avait tendu. Cette alliance faisait partie aussi du legs de Pierre le Grand, qui la désira passionnément pour venger sa défaite du Pruth et se désola de ne pouvoir l'obtenir. Elle était dans la logique

(1) Soloviov, *loc. cit.* XIX, 72.

des relations créées par lui entre la Russie et ses voisins de l'ouest.

Sans s'être mêlée en rien du mariage de Mlle Menchikov, la Prusse allait suivre, à bref délai, l'exemple de l'Autriche. Tout en louvoyant et en marchandant à droite et à gauche, Frédéric-Guillaume fut entraîné irrésistiblement de ce côté. Après la mort de Pierre, son ministre à Pétersbourg, Mardefeld (1), lui demandant comment il devait porter le deuil du Tsar, « comme après moi, » répondait-il. Et à sa cour le deuil fut de trois mois alors qu'on le réduisait ailleurs à six semaines. Même après être allé à Hanovre, il s'ingénia à convaincre Golovkine que les intérêts de la Russie n'auraient pas à en souffrir, et se mit en frais d'un projet pour l'accession de cette puissance à la ligue, où il s'était laissé enrégimenter provisoirement. La question du Schleswig paraissant faire obstacle à la combinaison, bravement il offrit à Golovkine en échange, la Courlande!...

— Mais la Courlande ne vous appartient pas, Sire!

— Qu'importe! Pourvu qu'elle échappe à la Pologne et à la Saxe!

La question polonaise se laissait voir déjà au fond de tous les débats engagés entre les voisins du nord-est européen. Aussi quand, en juillet 1726, la Russie eut fait déguerpir Maurice de Saxe de Mittau, Frédéric-Guillaume se hâta d'en témoigner sa reconnaissance, et le 10 (21) août suivant Mardefeld signa en son nom à Pétersbourg une convention, qui, sous couleur de renouvellement des anciennes liaisons avec la Russie, inaugurait en réalité un nouveau système politique (2). Il s'agissait encore de la Pologne, les puissances contractantes s'engageant à y favoriser, après la mort d'Auguste II, l'élection d'un candidat indigène. La convention fut complétée le 12 octobre suivant, à Wusterhausen, par une entente austro-prus-

(1) Gustave, baron de Mardefeld. Il représenta la Prusse à Pétersbourg jusqu'en 1728, époque à laquelle il eut pour successeur son neveu, Axel Mardefeld, qui y demeura jusqu'en 1746.

(2) Droysen, *loc. cit.* 4e partie I, 411.

sienne, et le faisceau se trouva lié qui, à travers diverses vicissitudes et des revirements accidentels, devait amener le bouleversement de l'équilibre européen par la ruine de la puissance turque et la suppression de l'indépendance polonaise.

J'ai eu l'occasion déjà de dire toute ma pensée sur la valeur, même purement politique, de cette première *triplice*. Je persiste à croire que la Russie avait mieux à faire en Pologne que d'y associer les convoitises germaniques à ses propres ambitions. Mais Pierre s'était acharné à engager son pays dans le jeu des combinaisons européennes; il avait voulu que sa diplomatie figurât et pontât à tous les brelans diplomatiques du continent, sauf à y sauver sa mise, aux moments critiques, en renversant la table et en bousculant les joueurs. L'héritage du terrible homme s'imposait sur ce point encore aux héritiers, et pour continuer la partie sans en courir les risques, ils n'avaient ni sa désinvolture hautaine, ni son audace, ni son bonheur.

En dépit pourtant de leurs défaillances, la Russie, on ne saurait le nier, est restée gagnante, grâce à un enchaînement de circonstances favorables, où certains esprits se plairont à apercevoir l'intervention soit de quelque providence lumineuse, soit de quelque fatalité obscure, mais où il est aisé de reconnaître l'action de causes très naturelles : puissance infaillible de l'instinct national, poussée incoercible des forces accumulées dans l'immense empire et orientation en résultant dans une voie où, à défaut de telle solution supérieure dont le grand homme se fût peut-être avisé, les problèmes vitaux laissés dans sa succession se sont trouvés réglés, sinon au mieux des intérêts à y faire valoir, du moins sans un dommage irréparable pour eux.

Mes lecteurs polonais voudront bien me comprendre : je parle ici en historien, et je renoncerais à faire de l'histoire si je me surprenais à y laisser intervenir mes sympathies personnelles. Je n'ai pas à prendre fait et cause pour ou contre le partage de la Pologne, mais à mettre en lumière les éléments

d'une supériorité, qui ont permis à la Russie, en l'opérant, de conquérir moins assurément que ce à quoi elle aurait pu et dû prétendre en terre slave, mais pourtant une situation digne d'envie dans l'Europe du nord.

De ces éléments, les héritiers immédiats de Pierre n'ont pas su mettre toujours et partout en valeur l'ensemble redoutable; ils n'en ont compromis aucun. Ils ont, au dehors surtout, gardé et même amélioré sur certains points les situations précédemment acquises. Comment? Par l'intervention de quelles forces occultes suppléant à l'insuffisance si apparente de ressources et de capacités? Je ne saurais mieux répondre à la question qu'en entrant dans quelque détail au sujet de cette affaire de Courlande, que Lefort qualifiait malicieusement de « guerre de quenouilles » et que l'on peut considérer comme ayant été la grande affaire d'un règne peu apte à en entreprendre de plus importantes. Les ressorts qui ont fait mouvoir la politique étrangère de Catherine Ire s'y montrent en pleine lumière, et mes lecteurs y gagneront encore de faire plus ample connaissance avec quelques-uns des acteurs principaux appelés à figurer dans les drames nouveaux dont, après la mort de la souveraine, Pétersbourg et Moscou devaient, à bref délai, devenir le théâtre.

CHAPITRE III

LA GUERRE DES QUENOUILLES. — MAURICE DE SAXE

I. La succession de Courlande. — Origines de la candidature de Maurice de Saxe. — Projets de mariage avec Anne Ivanovna et Élisabeth Petrovna. — Maurice en Pologne. — Ses succès auprès des dames de Varsovie. — Auguste II favorise son entreprise. — Opposition de la noblesse polonaise. — Revirement du Roi. Départ secret de Maurice pour Mittau. — Il séduit Anne Ivanovna et gagne les suffrages des Courlandais. — Son élection. — II. Lutte des partis à Pétersbourg. — Les cotillons sont pour Maurice. — Candidature de Menchikov. — Son arrivée à Mittau. — Entrevue avec Maurice. — Fausses légendes. Maurice reste maître de la place. — III. Projet de traité en sa faveur entre Auguste II et la Russie. — Avortement. — La diète polonaise se prononce contre l'élu des Courlandais. — Proscription. — Nouvelles combinaisons matrimoniales et escapades amoureuses de Maurice. — Il s'aliène la Duchesse de Courlande. Double intervention de la Russie et de la Pologne. — Fuite de Maurice. — IV. Il reprend les négociations. — Chances de succès auprès d'Élisabeth. — Déception finale. — V. Épilogue. — Dix années après. — Renouveau d'illusions. — Élisabeth couronnée à Moscou. — Maurice y est appelé. Réception pleine de promesses. — Le roman tourne court. — Les destinées de la Courlande et celles de la Russie.

I

Le duché de Courlande était un fief de la Pologne constitué au milieu du seizième siècle en principauté héréditaire, sous le protectorat de la République, par le dernier grand-maître de l'ordre teutonique, Gotthard de Kettler. En 1698, un de ses descendants, Frédéric-Casimir, mourut, laissant une veuve, princesse de Prusse, et un fils âgé de six ans, Frédéric-Guillaume, qui eut pour tuteur son oncle, Ferdinand. En 1709 cet héritier prit le pouvoir avec l'assistance de Pierre le Grand et mourut l'année suivante, ainsi que j'en ai fait mention plus haut, peu après être devenu l'époux d'Anne Ivanovna. L'héri-

tage échut à Ferdinand; mais vieux, adonné à la dévotion, en querelle perpétuelle avec les États de Courlande ou avec la Pologne, le duc demeura à Danzig, abandonnant le palais de Mittau à Anne et le gouvernement à qui voulait ou pouvait le prendre. Le roi de Pologne, la République, les États de Courlande et la Russie se le disputèrent avec acharnement. Cette dernière y eut la plus grande part, grâce à Bestoujev, placé auprès d'Anne Ivanovna par Pierre le Grand en qualité de maître de cour. Anne en fit son amant, en attendant Bühren, et l'aida de son mieux à régenter les malheureux Courlandais. Quant aux Polonais, toujours disposés à lâcher la proie pour l'ombre, ils escomptaient surtout l'avenir, en rêvant une annexion, dont la mort de Ferdinand leur fournirait le prétexte(1).

Cette solution ne pouvait agréer ni à la Russie, ni à la Prusse, ni même au roi de Pologne, qui vaguement ambitionnait le duché pour un de ses fils. Le moyen le plus efficace pour le prévenir eût été de remarier Anne Ivanovna, et, comme elle ne demandait pas mieux, divers candidats furent successivement mis en avant. En décembre 1717, Pierre signa même avec la cour de Saxe une convention qui assurait la main de la princesse et un héritage qui ne lui appartenait pas au duc Jean-Adolphe de Saxe-Weissenfels (2). Le projet ayant avorté, Berlin proposa, en 1722, le prince Charles de Prusse. Puis ce fut le tour du prince Charles-Alexandre de Wurtemberg, qui deux années auparavant, avait déjà cherché à gagner le ministre de Russie à Vienne, en lui offrant une bague de grand prix. Ce ministre n'était autre que Iagoujinski, et le prétendant ne pouvait plus mal s'adresser. En rivalité perpétuelle avec Menchikov et évincé par lui, cet aventurier disait volontiers entre deux vins qu'il en avait assez de la Russie; il songeait à s'établir en Pologne et se ménageait des amitiés à Varsovie et à Dresde (3). Il garda la bague et négligea l'affaire.

(1) Szujski, *Histoire de Pologne*, 1866, IV, 279.
(2) Cruse, *Curland unter den Herzögen*, 1833, p. 278.
(3) Weber, *Moritz, Graf son Sachsen*, 1863, p. 91.

Un des princes de Hesse-Hombourg, que Pierre fit venir en 1723 à Pétersbourg pour voir s'il ne conviendrait pas à une de ses nièces, et enfin un prince apanagé d'Anhalt-Zerbst, Jean-Frédéric, figurèrent encore sur les rangs.

L'idée de la candidature de Maurice semble être née dans le cerveau fécond de l'agent saxon à Pétersbourg, Lefort. Elle vit le jour en 1725 à la mort de Pierre I[er], qui parut ouvrir un champ plus libre à toutes les intrigues. Le fils naturel d'Auguste II et de la belle Aurore de Koenigsmark avait à ce moment vingt-neuf ans et la réputation du plus brillant et du plus débauché des officiers. Menant à Paris une vie dissipée, jouant un jeu d'enfer, il s'était cependant procuré les moyens d'acquérir un régiment d'infanterie allemande au service de la France et laissait deviner le futur capitaine à la façon dont il le commandait. Anne Ivanovna se trouvant à Pétersbourg en septembre 1725, une de ses amies, stylée par Lefort, lui parla du beau cavalier, dont les aventures galantes défrayaient la chronique, de Paris à Varsovie. Elle n'eut pas de peine à enflammer une imagination en quête d'aliment. Maurice, averti, n'hésita pas un instant de son côté, et, s'arrachant des bras d'Adrienne Lecouvreur, se hâta d'accourir en Pologne. Il avait fait déjà un mariage d'argent avec Victoire von Lœben, et, endetté jusqu'au coup après un divorce retentissant, soupirait depuis longtemps après une autre héritière.

Il rencontra à Varsovie une députation de la noblesse courlandaise, qui semblait avoir pris déjà le mot d'ordre de la duchesse douairière et qui lui offrit incontinent la couronne Mais, à Pétersbourg, Lefort changeait brusquement d'avis. Dans l'entourage de Catherine on s'occupait précisément à cette heure de trouver un mari pour Élisabeth et l'idée de substituer la jolie fille de Pierre à la peu gracieuse fille d'Ivan s'empara de l'ingénieux diplomate. Il s'empressa d'envoyer à Maurice son portrait en y ajoutant des commentaires alléchants : « bien faite et d'une belle moyenne taille, un visage rond fort gracieux, des yeux remplis de jus de moineau (*sic*), le teint beau et belle gorge ». Il lui jura que celle-ci, tout comme

l'autre, était « folle » de lui et l'attendait « avec démangeaison », en même temps qu'il devançait sans doute Mme de Staël dans l'idée « qu'un désir de femme russe est suffisant pour faire sauter une ville ».

Ainsi placé entre deux partis également séduisants pour des raisons différentes, le jeune héros éprouva pour le coup quelque difficulté à faire son choix. Élisabeth avait plus de charmes, mais Anne était à Mittau. Il finit par trouver que le plus sûr serait de s'y installer d'abord avec son concours, sauf à se retourner ensuite. Son coup d'œil de stratège lui indiqua aussi que la base de l'opération à tenter se trouvait pour le moment à Varsovie plutôt qu'à Saint-Pétersbourg, et les débuts de la campagne furent pour lui donner raison.

En avril 1726, un conseil des ministres saxons décida qu'il convenait de le faire nommer coadjuteur du vieux duc de Courlande. Le fait, nié plus tard par le comte Flemming, premier ministre d'Auguste II, est constant. Le roi alla plus loin, en autorisant par décret la convocation d'une diète courlandaise, qui devait procéder à cette élection. Quant au consentement de la Russie, Maurice, sur les avis de Lefort, ne douta pas de l'obtenir en allant à Pétersbourg, sous un prétexte que sa mère se chargeait de lui fournir. Elle était depuis des années en instance, sur les bords de la Néva, au sujet de quelques domaines qu'elle prétendait recueillir, en Esthonie, dans la succession de son frère. Tout sembla d'abord marcher à souhait. Un des députés courlandais qui était en même temps commissaire dans l'armée polonaise de Lithuanie, et qui, sur l'ordre du grand général, faisait la navette entre Varsovie et Mittau, donna les meilleures assurances sur les dispositions de ses compatriotes. Le grand-général de Lithuanie lui-même, Pociey, gouverné par sa femme, se montra disposé à appuyer la candidature avec tout le crédit dont il disposait. « Il s'est engagé dans cette affaire comme Adam dans le péché », disait de lui Flemming. La femme du grand-maréchal de la couronne, Biélinski, une sœur naturelle de Maurice, fit preuve, comme de raison, d'un zèle tout aussi grand. « Elle a prêté au

comte sa vaisselle et même la personne du comte d'Astel pour y prendre un peu garde », écrivait le major de Glasencamp, un des compagnons du futur duc(1). L'argent lui-même ne fit pas défaut à cet enfant gâté de la fortune. Madame de Kœnigsmark, il est vrai, essaya en vain d'obtenir du Roi de Pologne qu'il dégageât trois grandes perles, pesant jusqu'à deux cents grains l'une et estimées douze mille écus, sur lesquelles elle en devait sept mille à un joaillier. Elle n'avait plus autre chose à offrir à son fils! Auguste, qui les avait déjà payées une fois, promit et manqua de parole(2). Mais Adrienne Lecouvreur vendit une partie de ses bijoux et envoya quarante mille livres; Madame Pociey puisa dans la cassette de son mari, et Maurice se trouva convenablement équipé.

Il se disposait à partir, quand son père éprouva brusquement des scrupules et des craintes que l'état des esprits à Varsovie justifiait assez. On pense bien que, Mesdames Pociey et Biélinska s'en mêlant, l'entreprise n'avait pas tardé à y être ébruitée. Elle provoqua une vive émotion et un tolle général. Ainsi, non content d'introduire ses filles naturelles dans les plus illustres familles du pays, Auguste prétendait maintenant doter ses bâtards avec des lambeaux arrachés au patrimoine national! On cria au voleur. Le grand chancelier Szembek, qui s'était refusé à apposer son sceau sur le décret de convocation de la diète, fit entendre des paroles sévères; les ministres saxons furent unanimes pour conseiller à leur maître d'abandonner la partie, et le 21 mai 1726, jour fixé pour le départ de Maurice, le comte de Manteuffel se présenta chez lui avec des paroles embarrassées, dont le sens était pourtant que le Roi désirait que son fils restât à Varsovie.

Botté, éperonné, le comte n'attendait plus qu'une lettre d'introduction que son père lui avait promise pour l'Impératrice de Russie.

— Est-ce un ordre? demanda-t-il.

— Il me semble que oui.

(1) 1er juin 1726. Archives de Dresde.
(2) Weber, *loc. cit.* p. 102.

— Je n'ai garde de désobéir au Roi; mais si je ne pars, tout est perdu.

Manteuffel comprit que le jeune homme était décidé à passer outre et il courut en prévenir le Roi, qui, déjà au lit, ne put le recevoir. Les historiens russes inclinent à penser que ce jour-là Auguste avait, de propos délibéré, avancé l'heure de son coucher et peut-être n'ont-ils pas tort. Maurice partit en effet dans la nuit, après avoir pris congé de quelques dames, en les assurant que « bien vite serait celui qui le rattraperait». Pociey lui donna une escorte de dragons lithuaniens.

A ce moment même Campredon quittait la Russie et, en passant par Mittau, apprenait l'arrivée du comte. On lui disait « qu'il s'était arrêté à une maison du baron Behr, voisine de celle où la duchesse de Courlande passait l'été; qu'il avait déjà rendu deux visites à cette princesse et que son mariage comme son élection ne faisaient pas de doute ».

En effet, Maurice ne perdit pas de temps. Renonçant pour le moment à Pétersbourg, il prit le parti de brusquer la situation en Courlande. Avec l'argent d'Adrienne Lecouvreur et de Mme Pociey il leva une milice; avec ses allures martiales il enthousiasma la noblesse du pays, en même temps que ses façons cavalières et sa mine superbe faisaient tomber en pâmoison la grosse Anne. Le 1er juillet, avec ce mépris héroïque de l'ortographe qui fait partie de sa physionomie légendaire, il put écrire au comte de Friesen, fiancé jadis, lui aussi, de mademoiselle de Lœben et époux depuis, de la comtesse de Cosel, autre fille naturelle d'Auguste : « Je vous aimme trop, mon cher comte, pour ne vous pas faire pars de ce qui viens de m'arriver. J'ay eter élus duc suxesseur de Courlande et l'on m'a defferes le gouvernement, j'uscasse le duc Ferdinand pusse aitre einvestis par le Roy ».

II

Il imaginait qu'à Pétersbourg comme à Varsovie on accepterait le fait accompli. Les événements qui s'y étaient produits dans l'intervalle n'offraient cependant rien de bien rassurant. Pressé par la clameur de la « szlachta » polonaise, Auguste, que son fils appelait irrévérencieusement « un roi en peinture », avait dû envoyer sur les pas de celui-ci le staroste de Ciechanów, Nakwaski, porteur d'un nouveau décret qui interdisait la convocation de la diète (1). Les Courlandais, qui, affirmait Maurice, « ont la taite aussi près du bonet que les Français », firent mine de jeter à la rivière l'envoyé du Roi, mais leur zèle s'arrêtait aux démonstrations. « Ils ouvraient leurs cœurs au souverain de leur choix, mais point leurs bourses », a dit un historien allemand (2). En faisant plus tard appel à leur dévouement pour se donner une garde, Maurice n'arriva pas à réunir cent hommes. A Pétersbourg, les choses avaient tourné plus mal encore. Anne, très éprise, s'était bien hâtée d'écrire à Menchikov et à Ostermann pour qu'on lui permît d'épouser le comte (3). Dans le petit monde féminin que Lefort avait su gagner à la cause de son protégé, il y eut une explosion de joie. « Nos amis et surtout les femelles, écrivait l'agent saxon, n'en dorment pas... S'il (Maurice) ne vient pas bientôt, j'appréhende qu'elles ne lui courent au-devant. Autant de mille écus que notre héros va faire d'Actéons m'accommoderait fort » (4). Mais dès le 16 mai 1726 le *Conseil Suprême* se décida pour un autre parti, faisant choix de l'évêque de Lubeck, Charles-Auguste de Holstein, cousin germain de l'époux d'Anne Petrovna, comme candidat éventuel à la succession de Courlande et Bestoujev

(1) Szujski, *loc. cit.* IV, 280

(2) Förster, *Friedrich-August II*, 1839, I, 217. Comp. Weber, *loc. cit.* p. 142.

(3) Correspondance des Souverains russes, IV, 141-3.

(4) Weber, *loc. cit.* p. 108.

dut en conséquence protester à l'avance contre l'élection de Maurice. Menchikov, à la vérité, restait étranger et hostile à cette résolution; mais le comte de Saxe n'avait pas à se louer des motifs qui inspiraient le Favori. Mis en échec à ce moment, ainsi que je l'ai dit, par des brigues puissante, Menchikov songeait à se ménager une retraite, et, sous main, avec le concours du général Ronne, Courlandais au service de la Russie, travaillait à se créer un parti dans le duché. Ses projets, auxquels il sut gagner l'approbation de Catherine, éclatèrent brusquement en juin, l'Impératrice paraissant au Conseil pour annoncer qu'elle avait changé d'avis et entendait proposer aux électeurs courlandais Menchikov lui-même, qui recevait l'ordre de se rendre immédiatement à Mittau en compagnie de Vassili Loukitch Dolgorouki, diplomate de l'école de Pierre, rompu aux missions difficiles. Si les Courlandais n'en voulaient pas, on leur donnerait à choisir entre l'évêque de Lubeck et un des princes de Hesse-Hombourg servant en Russie.

Ainsi, la diète s'ouvrant, la candidature de Menchikov y avait été ouvertement posée par un des députés, qui s'était longuement étendu sur les ressources dont disposait ce candidat pour appuyer ses prétentions, comme aussi pour défendre ses intérêts et ceux de la Courlande contre tous les adversaires. Maurice l'avait emporté, mais du côté de Pétersbourg surtout l'horizon restait menaçant. Bientôt des courriers se succédèrent à Mittau annonçant l'un l'arrivée prochaine du candidat évincé, l'autre l'irruption sur le territoire courlandais de douze mille Russes. Le 8 juillet Dolgorouki fut à Mittau et témoigna au maréchal de la diète le mécontentement de l'Impératrice. Elle n'acceptait pas le vote d'une diète irrégulièrement tenue, sans l'agrément du Roi de Pologne, et réclamait une nouvelle convocation.

— Mais le Roi de Pologne ne l'agréera pas davantage!

— C'est l'affaire de l'Impératrice.

Menchikov attendait à Riga le résultat de cette première sommation. Anne y courut, plaida le cause de Maurice avec des larmes. Le Favori fut inébranlable. La Russie ne voulait

pas de ce duc et une Tsarevna ne pouvait épouser un bâtard. Le 10 juillet, il rejoignit Dolgorouki à Mittau et dans la nuit fit occuper la ville par un détachement de troupes russes. Le lendemain eut lieu la célèbre entrevue des deux rivaux, qui a prêté à des récits fantaisistes et dont les détails demeurent incertains. Très orageuse au début, elle semble avoir pris ensuite une tournure tout à fait pacifique. L'interpellation grossière de Menchikov : « Quels sont vos père et mère? » et la réplique du fils d'Aurore de Kœnigsmark : « Et les vôtres? » sont rapportés par le comte de Rabutin, qui se trouva à ce moment en correspondance suivie avec Maurice et qui eut en sa possession un journal détaillé des événements dont Mittau fut le théâtre en juin et juillet (1). Maurice, par contre, n'a jamais soufflé mot lui-même d'une provocation qu'il aurait adressée à Menchikov, en lui proposant de vider la querelle séance tenante avec les armes de son choix. Comme le Favori parlait de prouver aux Courlandais à coups de bâton qu'il était le maître, le futur vainqueur de Fontenoy, « pour éviter personnellement cette démonstration », s'avisa moins héroïquement, s'il faut l'en croire, et c'est le plus sûr dans la circonstance, de proposer à ce terrible adversaire un cartel — de cent mille roubles. Celui des deux qui resterait duc de Courlande et arriverait à être reconnu en cette qualité par le Roi de Pologne payerait la somme à l'autre. Là-dessus la conversation était devenue immédiatement amicale, Menchikov acceptant l'expédient et demandant naïvement une lettre de recommandation pour le Roi. La requête parut si plaisante à Maurice qu'il s'exécuta séance tenante. La copie de la lettre s'est conservée et Menchikov devait plus tard se prévaloir de l'original comme d'un acte de désistement. On y lit, en effet, cette phrase équivoque : « Il (Menchikov) souhaite, sire, que je vous recommande ses intérêts, et comme je désirerais lui témoigner combien ils me touchent, je supplie V. M. d'y avoir une attention particulière ».

(1 Archives de Dresde. Affaires de Courlande. Correspondance et documents.

Quoi qu'on doive penser de ce dénouement singulier donné à un aussi grave débat, il est encore pour démentir les autres épisodes dramatiques, où on s'est plu à mettre aux prises les deux adversaires. Neel après d'Alençon, de la Bare-Duparcq après le baron d'Espagnac ont raconté le siège soutenu par Maurice contre les dragons de Menchikov, avec l'assistance de la garde particulière d'Anne Ivanovna. Herrmann lui-même (1) a reproduit cette fable, en y mêlant la fille d'un bourgeois de Mittau qui se serait trouvée à cette heure critique auprès de Maurice et l'aurait aidé à s'en tirer sain et sauf. Confusion, larmes, déguisement sous les vêtements du bel officier, évasion par la fenêtre, joie des assaillants qui en s'emparant de la fugitive croient tenir le héros, colère, puis attendrissement du chef des assiégeants, qui garde la captive et l'épouse, tout est vraisemblablement de pure invention dans le récit d'une aventure dont Maurice n'eut assurément pas manqué de faire part à ses amis, s'il y avait figuré. Or il s'est borné à leur apprendre qu'il avait cru être attaqué dans la nuit du 11 au 12 juillet et s'était mis sur le qui-vive avec ses compagnons, en passant son temps à boire et à jouer aux cartes. Mais rien ne troubla cette veillée passablement joyeuse et dès le lendemain Menchikov quittait Mittau, avec *tanto di naso*, écrivit Maurice au comte de Friesen, en dessinant un pied de nez en marge de sa lettre. « Ma situation, ajoutait-il, devient de jour en jour plus gaillarde; mais je m'en f... »

Le Favori, à ce moment, n'avait sous la main que quelques centaines de dragons, force qu'il jugea sagement insuffisante pour engager bataille avec l'homme résolu que son rival paraissait être. Il se ratrappa avec les Courlandais, parlant d'envoyer en Sibérie le maréchal de la diète, le chancelier, ainsi qu'une douzaine de députés et de revenir avec vingt mille hommes, s'ils ne réunissaient la diète avant dix jours et ne le faisaient élire par elle. Il prit au collet un secrétaire de Bestoujev, ordonna de mettre sous scellés tous les papiers d'Anne Ivanovna et fit fouet-

(1) Geschichte *d. R. S.* IV, 485.

ter quelques-uns de ses domestiques. Mais, à bout de menaces et de brutalités, Maurice ne faisant pas mine de déguerpir, il prit le parti de regagner Pétersbourg, où la duchesse de Courlande le suivit portant ses doléances et ses supplications. Les Courlandais se plaignirent de leur côté; la Pologne protesta; le *Conseil Suprême* estima lui-même que Menchikov était allé trop loin; et en août Bestoujev fut avisé que l'Impératrice abandonnait l'idée de faire élire le Favori, mais qu'il avait à mettre en avant les autres candidats russes, et, si le Roi de Pologne ne les agréait pas, abandonner le choix aux Courlandais, à l'exclusion de Maurice. Celui-ci n'en restait pas moins maître de la place, en attendant un nouvel orage qui, cette fois, devait venir de la Pologne.

III

A Saint-Pétersbourg, vers la fin de l'année, ses chances parurent s'améliorer. En dehors de Lefort, il y possédait maintenant un avocat moins remuant mais plus discrètement habile, le colonel français de Fontenay, qui préparait dans l'ombre une combinaison propre à concilier les intérêts de la plupart, sinon de tous les compétiteurs en présence. Elle peut sembler assez fantaisiste aujourd'hui, mais en octobre 1726, Magnan, l'agent d'affaires français laissé à Saint-Pétersbourg par Campredon, la croyait près de réussir. Pierre avait reculé ici les limites du réel et du possible et ses successeurs s'y perdaient. Il ne s'agissait de rien moins que d'un partage de la Lithuanie entre Pociey, Menchikov et le comte de Saxe, qui arrondirait ainsi son domaine courlandais, Auguste appréciant l'accommodement en père et non en roi de Pologne et le jugeant trop avantageux pour ne pas y prêter les mains (1). On sait que d'une manière générale les transactions mettant en cause l'intégrité du territoire de la République ne lui répugnaient pas.

(1) Dépêche de Magnan du 18 mars 1727. Aff Étr. Russie.

Mais Lefort, de son côté, s'obstinait dans l'idée de substituer Élisabeth à Anne et contrecarrait ainsi les démarches de l'amoureuse duchesse. Il faisait tenir à la gouvernante de la jolie Tsarevna des renseignements détaillant « toutes les qualités de « l'élu des Courlandais, jusqu'aux plus secrètes ». Et Catherine ne sachant plus à qui entendre, Menchikov paraissant entrer dans les vues de Fontenay, Maurice lui-même se laissa persuader qu'on lui donnerait Élisabeth avec la Courlande, moyennant un traité en bonne et due forme entre l'Impératrice et le Roi de Pologne, la République devant faire les frais de la combinaison. « Saitoit une affaire bâclée », écrivit-il plus tard, en expliquant comme il suit l'avortement de ses espérances : « Le « courrier que j'ai ressu de Pétersbourg, je lenvois (l'envoyai) « au Roi, qui le ressut à Biallastock (Bialystok) chez Branicki. « Sur saitte bonne nouvelle l'on but et le Roi, qui recommande « toujours aux autres de se taire eut la bonté d'en faire confi- « dence à saitte grande haquenée de corongine (chorazyna, « femme du porte-étendard de la couronne), qui la dabor dit « à qui le voulus entendre. On luy a parler de confédérations, « la peur lui a pris. Vous savez le reste. »

Il est probable que, toujours prompt aux illusions, l'impétueux héros s'exagérait les chances de succès qu'il avait eues et que les choses n'étaient pas aussi avancées, à Saint-Pétersbourg tout au moins. Mais l'indiscrétion d'Auguste est vraisemblable et la mise au jour de l'intrigue certaine à ce moment précis, ainsi que les conséquences auxquelles Maurice fait allusion. Ce fut, dès le 11 octobre 1726, la décision prise par les ministres saxons de ne plus soutenir une affaire qui menaçait de soulever la Pologne entière. Mme Pociey eut beau parler en français à Flemming pendant que son mari lui parlait en latin. Cédant aux instances de la diète polonaise réunie à Grodno en septembre 1726, le roi signa en même temps un décret rappelant Maurice et le 9 novembre suivant, la diète, que l'envoyé de Russie, Iagoujinski, avait vainement essayé de rompre (1), pro-

(1) Soloviov, *loc. cit.* XIV, 58.

clama la réunion de la Courlande à la République, après la mort de Ferdinand, annulant l'élection du comte de Saxe, le proscrivant comme ennemi du pays et nommant une commission pour y régler les affaires pendantes. Il fut question même d'envoyer une députation à l'ambassadeur de France, pour obtenir qu'on enlevât au proscrit son régiment, comme à un homme *décrété d'infamie.*

Maurice n'en fut pas encore engagé à quitter Mittau. Sans argent, réduit au témoignage du comte Cronhielm, gentilhomme suédois placé auprès de lui par sa mère, à passer au lit la plus grande partie de la journée et à se faire lire Don Quichotte, il attendit un retour de fortune. Il n'avait pas absolument tort. En éveillant les susceptibilités de la Russie et de la Prusse, les résolutions de la diète de Grodno créaient au comte de Saxe des chances nouvelles. A la fin de 1726, Devier fut envoyé de Pétersbourg à Mittau pour examiner la situation. Il vit Maurice et ne lui parla plus de casser son élection. Il manda à l'Impératrice qu'à plusieurs reprises en entendant prononcer son nom le comte avait eu des larmes aux yeux, et Catherine, toujours aux prises avec la « guerre des quenouilles », parut s'attendrir. De nouvelles instructions prescrivirent à Devier de laisser les choses en l'état. En janvier, l'infatigable Lefort mit en avant une autre combinaison et un autre cotillon. Anne Ivanovna était brouillée avec Menchikov, Élisabeth compromise dans les dernières négociations avec Auguste; en demandant la main de Sophie Skavronskaïa, qui échangerait volontiers un prince polonais contre un duc régnant, Maurice était sûr de toucher la Tsarine à l'endroit le plus sensible de son cœur et d'atteindre ainsi l'objet de ses ambitions.

Maurice repoussa la proposition avec dédain. Il aimait encore mieux la grosse *Nan,* comme Lefort appelait familièrement la duchesse de Courlande. Mais le mois d'après il se laissait aller à compromettre aussi ses avantages de ce côté. Du moins l'aventure que ses biographes ont rapportée à cette date semble vraisemblable encore, eu égard aux circonstances et au caractère du héros. Anne lui avait donné un appartement dans son palais

où — il lui arrivait de recevoir la plus séduisante des dames d'honneur de la Duchesse. Une nuit, comme il reconduisait la belle, que sa conversation avait retenue jusqu'à une heure tardive, en la portant dans ses bras, à cause de la neige épaisse qui tapissait la cour du palais, une vieille femme tenant une lanterne se trouva sur son passage. Elle crut voir un fantôme à deux têtes et poussa des cris de terreur. En voulant éteindre d'un coup de pied la lanterne qu'elle avait laissé choir, Maurice glissa et tomba avec son fardeau sur la malencontreuse noctambule, qui n'en cria que plus fort, si bien que l'éveil fut donné et qu'Anne apprit, selon l'expression pittoresque de Carlyle, que son prétendant « n'aimait pas le jambon de Westphalie sous cette forme particulière », ou du moins entendait s'en délasser avec d'autres friandises (1). Elle se hâta d'envoyer à Pétersbourg l'expression de sa colère et de son désenchantement, et bientôt Maurice apprit par Lefort que ses affaires y prenaient une tournure fâcheuse. En même temps, il est vrai (février 1727), la diète courlandaise confirmait son premier choix, Maurice se félicitant d'être venu à bout de ce monstre, « qui « a tende taite, plus de bouche, peu d'oreille et poin de bras », et le baron Medem était chargé par ses compatriotes d'aller à Varsovie et d'y faire valoir leurs préférences. Mais les Polonais avaient leur siège fait et l'ambassadeur fut arrêté en route. En avril 1727, Maurice alla à Dresde avec deux domestiques seulement, puis à Paris, en quête d'appui et d'argent. Il négocia sans succès un emprunt en Angleterre, finit par traiter avec le juif parisien Lehmann qui lui avança 20,000 écus, revint en Saxe où son père se refusa à lui parler de la Courlande, et, quittant secrètement Dresde pour regagner Mittau à travers la Pologne, apprit en route la mort de Catherine, qui lui enlevait tout espoir (2).

Menchikov redevenait tout-puissant. A Mittau, Maurice se

(1) Carlyle, *Story of Frederic the great*, II, 37. La ressemblance de la Princesse avec un jambon de Westphalie avait frappé l'historien anglais. Comp. *Histoire de Maurice de Saxe*, 1752, I, 199.

(2) Weber, *loc. cit.* p. 142-3.

trouva en présence du général Lacy, qui, commandant deux régiments d'infanterie russe et deux régiments de cavalerie, l'engagea à vider la place, « s'il ne voulait risquer un voyage « en pays éloignés ». Il se retrancha dans une île du lac d'Usmaiten, qui porte aujourd'hui encore le nom de *Moritz-Holm*, et essaya de parlementer. Mais il n'avait avec lui que trois cents hommes environ — des recrues pour la plupart amenées des Pays-Bas par mer, — Lacy ne voulut rien entendre et, le 19 août, le duc détrôné prit le parti de décamper, traversant le lac dans une barque de pêcheur, puis gagnant le port le plus proche, tandis que sa petite armée se rendait avec armes et bagages. Les prisonniers furent bien traités par les Russes puis livrés aux Polonais, qui gardèrent les soldats pour leur armée et congédièrent les officiers. La garde-robe de Maurice lui fu rendue, moyennant un présent offert au commissaire polonais Krasinski. Son valet de chambre, Beauvais, sauva, dans une cassette, le documentd e l'élection. Mais la vaisselle en argent de Mme Biélinska disparut dans le désastre.

Réfugié à Dantzig, Maurice ne donna pas encore partie gagnée. En même temps qu'il réclamait auprès de Lacy ses bagages, en affirmant qu'on lui en avait pris pour 74,960 écus il chargerait le général russe d'une note pour Menchikov lui-même avec les conditions d'un accommodement : 40,000 écus en échange de la renonciation du Favori à ses prétentions sur la Courlande. Mais le message arriva à Pétersbourg au moment d'une catastrophe, qui ruinait définitivement, cette fois, la fortune du Favori (1) et, sur les pas de Lacy, les commissaires polonais paraissaient à leur tour avec l'évêque Cristophe Szembek en tête et un millier de dragons de Lithuanie. Au milieu du désarroi créé à Pétersbourg par la mort de Catherine, le général russe, bien que disposant d'une force supérieure, n'osa pas tenir tête à cette commission, qui représentait le droit. Elle convoqua à nouveau la diète courlandaise, et, en décembre 1727, lui fit ratifier les décisions de la diète polonaise de Grodno.

(1) Bantych-Kamiénski, *Relations Diplomatiques*, 1882; III, 25

Mais, de toute évidence, ce n'était qu'une solution provisoire et qui, telle quelle, laissait intacte la situation de la Russie. Avec Anne, toujours installée à Mittau et les régiments de Lacy toujours prêts à se prévaloir de l'avantage du nombre et de la discipline, le gouvernement de Saint-Pétersbourg gardait le moyen de parler en maître, et il ne pouvait marquer d'en faire usage un jour prochain. Maurice seul n'en fut pas persuadé, montrant là jusqu'au bout cette tenacité, qui, sur d'autres champs de bataille, devait mieux le servir.

IV

En novembre 1728, un nouvel émissaire envoyé par lui à Pétersbourg, Bacon, le représenta comme seul capable d'empêcher l'annexion de la Courlande à la Pologne. Gouvernant le pays avec l'appui de la Russie, Maurice y serait son vassal, s'engagerait à lui payer un tribut de 40,000 roubles et à entretenir autant de troupes qu'elle voudrait. On écouta Bacon d'une oreille distraite et on finit, en janvier 1728, par lui donner congé. La Pologne n'était pas seule hostile à ses ouvertures. L'Autriche s'en inquiétait, insinuant que Maurice était homme à ouvrir à l'Angleterre un des ports courlandais. Mais derrière Bacon qui s'en allait, Lefort s'agita de plus belle, expédiant message sur message à Dresde avec l'assurance qu'on ne l'avait fait partir que pour qu'il ramenât Maurice au plus vite. On revenait en haut lieu à l'idée de faire choix de ce mari pour Élisabeth, qui ne demandait qu'à « voir si la marchandise lui plairait ». Et l'information n'était pas absolument fausse. A ce moment, l'ambassadeur d'Espagne, duc de Liria, qui suivait de près les intrigues de cour, crut lui-même que Maurice était en passe de réussir. Le successeur de Catherine, Pierre II, témoignait pour sa tante une tendresse, qui, en remettant à l'ordre du jour les anciens projets d'Ostermann, inquiétait beaucoup de monde. Le parti oligarchique y aperce-

vait une menace pour ses ambitions et son désir de tenir en tutelle le nouvel empereur. Le nouveau ministre d'Autriche, Wratislaw, prévoyait que la fille de Pierre le Grand, si elle venait à épouser son neveu, ferait retourner la Russie à son ancien état de barbarie et l'empêcherait de se mêler des affaires d'Europe, lisez d'envoyer trente mille hommes au secours de ses alliés. Les uns et les autres ne songeaient qu'à faire quitter le pays à la Tsarevna en la mariant, et Pétersbourg vit à ce moment un véritable concours de prétendants, le vieux duc Ferdinand lui-même mettant sur les rangs sa peu séduisante personne. On lui conseilla de rechercher plutôt *la grosse Nan*, ce qu'il ne se fit pas dire deux fois. Mais la duchesse repoussa ses hommages, et, au commencement de 1729, Élisabeth ne voulut plus de personne. Pierre II l'abandonnait et elle s'en consolait de façon à décourager les plus résolus des épouseurs. Lefort lui-même avouait que la conduite de la princesse enlevait aux amis du comte de Saxe la possibilité de souhaiter pour lui une pareille union (1).

Cette fois, Maurice lâcha pied, et s'en retourna en France, où de si éclatantes revanches l'attendaient. Il n'avait pourtant pas encore dit un adieu éternel ni à la Courlande ni à Élisabeth, et je veux rappeler ici de suite, pour en finir, l'épilogue romanesque de cette étrange aventure.

V

Dix années se sont écoulées. La Courlande a subi divers maîtres, après avoir vu monter sur le trône de Russie *la grosse Nan* si longtemps malchanceuse, et si peu destinée, en apparence, à pareille fortune. Un obscur aventurier a pris à Mittau la place si ardemment convoitée par Maurice. Tout semblait fermer définitivement les voies de ce côté à ses anciennes am-

(1) Lettre du 7 février 1729. Archives de Dresde. Voy. Saint-René Taillandier, Maurice de Saxe, 1865, p. 172. Comp. Dépêches de Liria, *Dix-huitième siècle* (édit. Barténiev), II, 34-118; Magnan, dépêche du 30 décembre 1728. Aff. Étr. Russie.

bitions, quand, en 1741, la chute de Bühren et l'avènement d'Élisabeth bouleversèrent tout, remettant en question le sort du malheureux duché. Et aussitôt Maurice de se reprendre, entre deux victoires, à son beau rêve d'autrefois. Le 12 juillet 1741, il écrit de Paris au comte de Brühl : « Je n'ai point « de fantaisie là-dessus ; si pourtant vous pouviez faire traîner « l'affaire en longueur, peut-être que la fortune et le brouilla- « mini général pourraient me favoriser en quelque chose. Je « n'ai plus rien à espérer du côté des Russes et par conséquent « rien à ménager (1). » Comme au début de l'entreprise avortée, il imaginait encore que le plus court chemin de Paris à Mittau était par Varsovie. Des avis venant de la lointaine Moscou, où Élisabeth se faisait couronner, lui indiquèrent bientôt une autre route et même un but différent. Élisabeth n'était toujours pas mariée et ses confidents actuels, La Chétardie, le très entreprenant envoyé de France, et Lestocq, le plus audacieux des intrigants, en corrrespondance tous deux avec le comte de Saxe s'employèrent à ouvrir devant ses yeux un horizon éblouissant. Il se laissa tenter. Vaiqueur à Prague (1741), vainqueur à Egra (1742), il obtient un congé, et, pendant que l'armée française évacue la capitale de la Bohême, il s'enfonce dans les plaines inhospitalières de la Russie. Le 11 juin 1742, il voit enfin Élisabeth, qui le même jour l'engage à danser une contredance avec elle. Deux jours après, la Chétardie donne un grand dîner en l'honneur de l'illustre voyageur. L'Impératrice y vient au retour d'une promenade à cheval. Elle porte un vêtement masculin, indice certain — nous retrouvrons ce trait — qu'elle est en frais de coquetterie. Elle traite Maurice en camarade avec une familiarité charmante et s'attarde fort avant dans la soirée en sa compagnie. Le 18 juin, on se retrouve chez Vorontsov pour un déjeuner à la russe, qui dure neuf heures. En se levant de table, les convives montent à cheval, pour accompagner la Tsarine, qui galope à travers les rues illuminées de Moscou. Un orage oblige la joyeuse cavalcade à se

(1) Vitzthum, *Maurice de Saxe*, 1867, p. 379.

réfugier au Kreml, où Élisabeth montre elle-même à Maurice l'appareil du couronnement. Puis on se remet en selle, l'Impératrice demandant comme à l'improviste à la Chétardie s'il ne voudrait pas lui offrir à souper. L'ambassadeur était prévenu. En arrivant devant son hôtel à une heure du matin, on trouva une illumination splendide, des fontaines de vin blanc et de vin rouge sur la place pour le peuple qui s'amassait en foule. Deux tables de vingt et de trente couverts splendidement servies attendaient les soupeurs. Élisabeth changea de costume — elle était trempée — et, dit l'envoyé saxon Petzold, « il était près « de six heures du matin, lorsque Sa Majesté, faisant honte au « soleil par sa beauté, se retira satisfaite (1) ».

Mais le roman ébauché s'arrêta court sur ce chapitre si plein de promesses, Maurice ne tardant pas à s'apercevoir qu'il n'y avait place pour lui aux côtés de l'Impératrice que dans ces passe-temps galants. Il quitta Moscou bientôt et la Chétardie le suivit de près.

Je me suis arrêté sur cet épisode, parce que, dans son cadre restreint, il met admirablement en relief la physionomie générale de l'histoire russe pendant le second quart du dix-huitième siècle. Tout en apparence y est chaos incohérent, caprice et choc tumultueux d'ambitions et de passions particulières. Entre les entreprises de Maurice et les « démangeaisons » des belles de Saint-Pétersbourg, les destinées de la Courlande semblent livrées aux jeux de l'amour et du hasard, sans que l'intérêt politique de la Russie y ait la moindre part. C'est cet intérêt pourtant qui seul y prévaut à la longue. Maurice, Menchikov, Bühren disparaissent tour à tour, laissant à chaque fois l'hégémonie russe en progrès sur les rives de la Baltique, le protectorat russe plus fortement établi à Mittau, et, le moment venu, Catherine II n'aura qu'à étendre la main pour s'emparer d'une proie que tous ces compétiteurs se seront employés, sans y penser ou même ne le voulant pas, à mettre à sa portée.

(1) Dépêche du 25 juin 1742, Archives de Dresde; Dépêche de la Chétardie du même jour, Aff. Étr. Russie; WEBER, *loc. cit.* p. 185.

CHAPITRE IV

L'EMPEREUR S'AMUSE. — PIERRE II

I. L'éducation du jeune souverain. — Débuts pleins de promesses. Goûts studieux et instincts généreux. — Un précepteur de choix. — Ostermann. — Installation dans la maison de Menchikov. — Politique habile du Favori. — Il cherche à se concilier les Dolgorouki et éloigne la famille de Holstein. — Triomphe complet — II. Maladie du Favori. — Mesures libérales du *Conseil Suprême.* Mise en liberté d'Eudoxie. — Influences nouvelles. — La sœur et la tante. — Nathalie et Élisabeth. — Un rival. — Ivan Dolgorouki. — Sa famille revient à ses anciens sentiments. — Pierre prend le goût de l'indépendance et de la vie dissipée. — Plaisirs de chasse et plaisirs d'amour. — Initiation à la débauche. — Marie Menchikov est oubliée. — Le Favori revenu à la santé essaye de réagir. — Conflits. — La fête d'Oranienbaum. — La disgrâce. — Exil de Menchikov à Oranienbourg. — Rupture des fiançailles — III. Rivalités nouvelles. — Lutte d'Ostermann et de Nathalie Alexiéievna contre les Dolgorouki. — Départ pour Moscou. — Espoir d'Ostermann en Eudoxie. — La mère et le petit-fils. — Déception. — Triomphe des Dolgorouki. — Le couronnement. — Exil de Menchikov en Sibérie. — Bérézov. — Lamentable destinée de la famille. — IV. Pierre II continue à s'amuser. — On essaie en vain de l'interésser aux affaires. — Sa passion pour la chasse et son goût pour la débauche se développent. — Amours incestueux. — Une Egérie transformée en Bacchante. — Existence nomade. — Nouvelle inclination. — Disgrâce d'Élisabeth. — Mort de Nathalie. — V. Catherine Dolgorouki. — Antécédents romanesques. — Manège de coquetterie. — Existence nomade. — Il n'y a plus de gouvernement — A Gorenki. — Désenchantement et méfiance. — Pris au piège.

I

Le titre que j'ai donné à ce livre semble mal définir, à première vue, la nouvelle période de deux années que j'aborde ici, puisqu'elle a mis sur le trône non plus une Impératrice, mais un Empereur. On trouvera, à y regarder de plus près, qu'elle s'en accommode parfaitement. Les femmes y ont régné,

en effet, plus que jamais, et, si les Favoris n'y ont pas gouverné toujours, c'est que le gouvernement a été parfois absent.

Le successeur de Catherine II avait trois ans à la mort de sa mère, l'infortunée Charlotte de Wolfenbüttel. Deux femmes du peuple, incultes et grossières, veuve l'une d'un tailleur l'autre d'un cabaretier, la remplacèrent auprès de lui. Un Allemand, maître de danse de son état, lui apprit à lire et à écrire, et, comme il avait servi quelque temps en qualité de matelot, prétendit lui donner aussi des leçons de navigation. En 1719, après la mort de son père, deux précepteurs plus sérieux, le Russe Mavrine et le Hongrois Zaïkine (1), furent donnés à l'enfant; mais Pierre refusait de s'intéresser à ses progrès qui restèrent très insuffisants. Zaïkine demandant au Tsar d'assister à un examen de son élève, il le renvoyait avec colère.

Solidarisant ses intérêts et ses chances d'avenir avec celles du Tsarevitch, le parti rétrograde voyait avec plaisir cet abandon. A l'idée de rétablir en sa personne l'ordre naturel des successions se rattachait, de ce côté, l'espoir d'un retour possible aux traditions de la vie nationale, où on se passait d'écoles. La perspective d'une limitation, non moins souhaitée, du pouvoir autocratique, à laquelle un souverain ignorant se prêterait plus facilement, souriait aussi aux imaginations, et Pierre II sembla, à son avènement, fait de point en point pour justifier tous ces calculs.

Il était dans sa douzième année et promettait de ne ressembler en rien à son grand-père. Physiquement et moralement, il tenait plutôt de sa mère. L'âme tendre de Charlotte semblait avoir passé dans ses yeux largement ouverts et dans sa figure avenante, comme sa grâce dans l'élégante silhouette du jeune prince. Les diplomates étrangers vantaient à l'envi ses manières affables et le public se plaisait à lui prêter des traits de générosité, de bonté, d'indulgence, qui en eussent fait un souverain modèle. On citait une lettre qu'il aurait écrite à sa

(1) Je n'ai pu retrouver son véritable nom qui a dû être russifié.

sœur, en disant qu'il se promettait d'imiter l'empereur Vespasien, lequel ne voulut jamais que personne le quittât avec un visage triste.

La physionomie morale d'un enfant de onze ans ne saurait être fixée avec précision. Elle n'a encore rien de fixe. Il est possible que le fils d'Alexis portât en lui les germes de toutes les qualités dont on lui faisait honneur; il appartenait à l'éducation de les développer, et, malheureusement, à peine ébauchée, la tâche des Mavrine et des Zaïkine allait être interrompue, cédant la place à tous les entrainements, toutes les tentations, tous les poisons du pouvoir absolu. L'enfant commença, il est vrai, par accepter docilement la situation que lui faisaient les circonstances. Il avait pris l'habitude d'appeler Menchikov : « papa » ; il continua. Il se laissa même enlever du palais impérial, où le Favori craignait de ne pouvoir le surveiller d'assez près. Sous le prétexte que le corps de l'Impératrice défunte devait y rester exposé pendant plusieurs semaines, le futur beau-père installa son futur gendre dans sa propre maison, au Vassili-Ostrov (île de Saint-Basile). Il congédia ses deux précepteurs qu'il jugeait avec raison insuffisants et fit preuve d'un bon jugement, sinon d'un souci clairvoyant de ses propres intérêts, en leur substituant Ostermann. Élevé déjà au rang de vice-chancelier et faisant preuve dans ce poste de qualités éminentes, le subtil Westphalien dont Pierre avait reconnu le génie diplomatique, allait se révéler comme un pédagogue très estimable. Un règlement d'études rédigé par lui en allemand et publié plus tard dans une traduction russe par le futur précepteur de Catherine II, Adadourov, le montre à cet égard sous un jour très favorable. Des leçons courtes et ingénieusement variées, une méthode très large donnant la préférence aux entretiens familiers entre l'élève et le professeur, constituent la base de l'enseignement qu'il préconise.

L'enfant y prit goût d'abord et en témoigna aussi pour le maître. Le matin, en se levant, il courait chez lui en chemise. Et Menchikov ne trouva d'abord, lui aussi, qu'à se louer du petit Empereur. Le 12 mai, il y eut grande réception à la

maison du Vassili-Ostrov, où la cour fut invitée à saluer le souverain dans l'appartement qu'il venait d'y occuper. En paraissant à cette réunion, Pierre II s'avança d'un air résolu au milieu du cercle et dit à haute voix : « Je veux détruire aujourd'hui le feld-maréchal ». Effarement général ! Menchikov était communément désigné sous ce nom. Mais le petit Empereur fit comprendre aussitôt par le bon sourire qui illuminait son visage qu'on avait eu tort de s'émouvoir. Gravement, il tira de sa poche et remit à son futur beau-père un diplôme qui le nommait *généralissime*. Menchikov avait en vain demandé ce titre à Catherine.

Le 22 mai suivant, l'enterrement de l'Impératrice ayant eu lieu le 16, les membres du Conseil Suprême se rendirent chez le nouveau commandant en chef de l'armée et donnèrent leur approbation à l'article du testament de la défunte concernant le mariage de Pierre II avec Marie Menchikov. Deux jours après les fiançailles étaient célébrées en grand apparat, le fiancé se montrant très aimable, rendant les baise-mains *sur la bouche* et distribuant personnellement des verres de vin de Hongrie. La fiancée reçut en même temps le titre d'Altesse Impériale, une cour, et une pension de trente-quatre mille roubles. Sa tante, Barbe Arséniev, vieille intrigante, le mauvais génie de la famille, nommée maîtresse de cour de la future Impératrice, se fit aussi baiser les mains par les dames d'honneur (1).

Sur les sommets où il s'était haussé maintenant, Menchikov montra une grande habileté. Concevant la nécessité de donner des étais à l'édifice prodigieux de sa fortune, il s'avisa de les chercher dans les rangs même de cette aristocratie dont il avait été jusque là l'opprobre et le scandale. L'avènement de Pierre II, dû en partie à ses soins, le réconciliait déjà avec les Galitzine. Il fit choix du prince Alexis-Grigorovitch Dolgorouki comme maître de cour de la grande-duchesse Nathalie Alexiéiévna, sœur de l'Empereur, et l'adjoignit encore comme

(1) Mikhniévitch, *Les deux fiancees de Pierre II.* (Esquisses et récits historiques. 1900).

précepteur en second à Ostermann. Le fils du prince, Ivan, compromis dans l'affaire Devier et chassé de la garde, y retrouva son ancien grade et Menchikov le laissa entrer dans l'intimité du jeune souverain. Michel Vladimirovitch Dolgorouki eut un siège au Sénat et son frère Vassili en fut tellement touché qu'en écrivant à Menchikov il l'appela « son bienfaiteur et son père(1) ».

Restait dans le camp hostile, la famille de Holstein, domptée, mais rongeant son frein avec impatience. Dès le 19 mai elle se trouva affaiblie par la mort du fiancé d'Élisabeth, que la petite vérole emporta. Prenant prétexte du danger de la contagion, Menchikov mit le duc et sa femme en quarantaine et leur prodigua si bien les mauvais traitements de toute sorte que vers la fin de juillet le couple se décida à quitter la Russie. Le Favori ne demandait que cela et se montra très accommodant, à sa façon, dans le règlement de leurs intérêts politiques et pécuniaires que la fille de Pierre le Grand et son époux réclamèrent en partant. Jusqu'à ce que la question du Schleswig eût reçu une solution conforme aux traités conclus à ce sujet avec la Suède et avec l'Empereur ils auraient une pension de cent mille florins d'empire. Sur le million promis à la duchesse de Holstein, deux cent mille roubles devaient lui être payés immédiatement et le reste en huit annuités. Mais le Favori préleva pour lui-même la commission de soixante mille roubles qu'il avait stipulée. Possesseur d'une fortune immense et constamment augmentée par ses déprédations, il se montrait à la fois insatiable et prodigue. Il tira encore du duc une promesse par écrit de vingt mille roubles, dont il fit cadeau à Bassewitz, qui ne devait jamais en toucher un liard. Le 25 juillet 1727, Anne Petrovna s'embarqua pour Kiel, où, l'année d'après, devait naître le futur époux de Catherine II.

Mis en repos de ce côté, Menchikov se débarrassa encore prestement de quelques adversaires de moindre importance,

(1) Soloviov, XIX, 103.

envoyant Chafirov à Arkhangel, Iagoujinski en Ukraine et comblant les vides ainsi créés par des créatures à lui. Le Cabinet impérial dirigé par Makarov lui portait ombrage, comme ayant acquis sous Catherine Ire une indépendance excessive. Il le supprima comme inutile sous un empereur mineur, relégua Makarov à la présidence du collège des finances et se sentit en possession d'un pouvoir qui n'avait plus d'obstacles ni de bornes. Mais, à ce moment même. sa fortune subissait une épreuve accidentelle qui devait lui être fatale.

II

Dans les premiers jours de juillet la santé du Favori, jusqu'alors robuste, se trouva ébranlée. Il eut des crachements de sang et on le crut perdu. Lui-même se vit en danger et fit face à l'inévitable avec un courage et une hauteur d'âme qui ne devaient pas se démentir plus tard au milieu d'autres circonstances faites pour abattre les esprits les plus fortement trempés. Il rédigea, à l'adresse de son pupille, une sorte de testament d'un caractère très élevé et écrivit au *Conseil Suprême* en lui recommandant sa famille. Sa constitution vigoureuse triompha au bout de quelques semaines; mais, dans l'intervalle, et le *Conseil Suprême* et Pierre II lui-même avaient pris l'habitude de se passer de lui. Le *Conseil*, abandonné à ses inspirations, s'était mis en quête de popularité en adoptant plusieurs mesures d'un caractère libéral, comme la suppression des colonnes en maçonnerie et des pieux sur lesquels, en plein Pétersbourg, pourrissaient encore les cadavres et les têtes des suppliciés, empoisonnant l'air et offrant aux étrangers un spectacle peu en rapport avec le cachet européen que Pierre avait voulu donner à sa capitale. C'était une préface de l'abolition du *Préobrajenski Prikase*, bureau d'une police

politique pourvoyeuse des bourreaux, que le règne de Pierre II devait en effet faire disparaître provisoirement. Une certaine impulsion dans ce sens avait été donnée, il est vrai, par Menchikov lui-même. Ainsi, c'est en sa présence et avec son aveu que, dans la première séance présidée par Pierre II, le *Conseil* s'était porté à rétablir le *Hetmanat* en Petite-Russie, mettant fin à un régime d'arbitraire et de violence. Depuis l'emprisonnement, sous Pierre le Grand de son *Hetman* par intérim, Poloubotok, la province était gouvernée par un Collège qui, de Pétersbourg, régentait ses destinées fort cavalièrement. D'autres décisions avaient eu pour objet de réduire les charges et de supprimer les entraves imposées au commerce par la politique fiscale du Réformateur. Mais, en l'absence du Favori, le *Conseil* était entré plus avant dans cette voie. Le lendemain du jour où Menchikov fut alité, un oukase retira encore de Schlüsselbourg Eudoxie Lapoukhine, la *nonne Hélène*, comme on l'appelait depuis 1718(1). Menchikov avait bien compris l'impossibilité de garder en prison la grand'mère de l'Empereur régnant; il n'avait pas osé affronter sa présence et son ressentiment.

Les rigueurs de la longue captivité, à laquelle on mettait ainsi fin, étaient-elles bien réelles? Des doutes se sont produits récemment à ce sujet. Au monastère du lac Ladoga, Eudoxie aurait eu un logement confortable, trois nonnes pour la servir et une somme suffisante — plusieurs centaines de roubles par an — pour son entretien. On dressait un autel dans ses appartements et on y disait la messe. Plus tard, pendant son internement à Schlüsselbourg, Menchikov envoyait ordre sur ordre à l'officier préposé à sa garde pour qu'elle ne manquât de rien. Mais la fréquence de ces recommandations est précisément pour faire douter de leur efficacité, et dans la correspondance d'Ostermann avec cette touchante victime des passions de Pierre le Grand on trouve des allusions très éloquentes aux tortures qu'elle avait eu à subir (2).

(1) V. *Pierre le Grand*, p. 266.
(2) Correspondance des souverains russes, III, 37.

Le *Conseil Suprême* s'occupa en même temps de faire disparaître toute trace du procès de 1718. Les personnes possédant des exemplaires du manifeste publié à cette occasion, avec l'énoncé des méfaits d'Eudoxie et de Glébov, furent invitées à s'en dessaisir, sous la menace des châtiments les plus sévères, entre les mains des autorités désignées pour cet objet. Menchikov, en revenant à la santé, n'osa pas révoquer ces dispositions. Du moins se refusa-t-il à laisser venir Eudoxie à Pétersbourg. Sous prétexte que le couronnement éloignerait prochainement son petit-fils de la nouvelle capitale, il envoya la vieille Tsarine à Moscou, où elle ne devait pas tarder à le voir arriver. Pierre II n'insista pas.

Il avait pris de son côté des allures indépendantes. Échappant pendant ces quelques semaines, à l'étroite tutelle où le tenait son futur beau-père, il s'était d'abord rejeté du côté d'Ostermann, qui, moins rude et grossier, plus souple aussi et plus complaisant, lui agréait mieux de toute façon. Mais aussitôt d'autres influences avaient surgi. La société du précepteur était instructive et plaisante, mais celle de Nathalie Alexiéievna avait plus d'attrait encore. Tous les contemporains, russes ou étrangers, ont été d'accord pour vanter, sinon la beauté, du moins le charme irrésistible de cette princesse. Elle était peu jolie, fortement marquée de la petite vérole et légèrement camuse. Mais d'une année seulement plus âgée que son frère, elle montrait un esprit singulièrement développé et ouvert aux idées les plus élevées, un caractère accessible aux sentiments les plus nobles. Elle donna d'excellents conseils au jeune souverain, l'engageant à travailler et à éviter la mauvaise société, et il parut d'abord l'écouter. Nous possédons une composition, où il s'est évertué à traduire en beau style ses impressions du moment. La théorie du despotisme éclairé exposée en latin de cuisine s'y mêle à l'expression d'une tendre reconnaissance pour la sœur aimée, qui aide l'auteur à faire son éducation comme bon empereur. Malheureusement avec la sœur paraissait aussi au Vassili Ostrov la tante, la belle et joyeuse Élisabeth, et celle-ci ne parlait ni de travail ni de

vertu. A dix-sept ans, avec ses cheveux roux et ses yeux où Lefort voyait du *jus de moineau*, sa taille cambrée et sa gorge opulente, elle était tout plaisir, ardeur des sens et volupté. Elle commença innocemment, en donnant à son neveu le goût des exercices du corps où elle excellait, écuyère intrépide, chasseresse infatigable. L'été venant, elle l'enleva tous les jours pour des chevauchées ou des expéditions cynégétiques, et adieu les cahiers d'études! Ostermann laissait faire; la suite dans les idées faisait partie de ses qualités et nous savons celle qu'il avait conçue au sujet du jeune couple. L'élève se conduisit bientôt de façon à encourager les espérances du professeur. Le fils d'Alexis montrait une grande précocité au point de vue sexuel, et, dans les chasses qu'il fit en compagnie d'Élisabeth, ce ne fut pas le gibier à plume ou à poil qui, avant peu, l'intéressa le plus fort. Mais Ostermann manquait d'expérience en pédagogie comme en amour. Élisabeth elle-même était trop inexpérimentée encore et son neveu trop timide, pour que le chemin où ils s'engageaient, sous les yeux complaisants du maître, ne fut pas semé d'obstacles et bordé de précipices. En revenant de la chasse, Pierre II soupira après sa tante et rima de mauvais vers en son honneur, mais à la nuit tombante, il s'échappa en compagnie d'Ivan Dolgorouki pour courir à des plaisirs plus faciles, dont son roman lui donnait l'idée et le désir. Ce furent désormais des parties réglées, à la faveur desquelles ce compagnon imprudemment choisi par Menchikov gagnait des titres pour lui succéder au poste de favori, en même temps que le jeune Alexandre Menchikov, également placé par son père auprès du souverain, avec le rang de grand chambellan et le grade de lieutenant-général — à treize ans! — donnait matière à des propos malveillants, où on évoquait le souvenir du premier duc de Luynes. On remarqua qu'avec le cordon de Saint-André il revêtait celui de Catherine, réservé jusqu'alors aux femmes seules (1).

Et Marie Menchikov? Elle s'effaçait au milieu de cette vie

(1) Dolgoroukov, *Mémoires*, I, 11.

nouvelle. D'une beauté un peu froide, dépourvue des manières provocantes et des attraits capiteux que son fiancé appréciait chez Élisabeth, elle ne lui avait jamais plu et arrivait maintenant à lui inspirer des sentiments très voisins du dédain, voire de l'aversion. Il la comparait à une statue de marbre. On veut même qu'il se soit mis un jour à genoux devant sa sœur Nathalie, lui offrant sa montre, pour qu'elle l'en débarrassât. Aussi modeste que fière, elle dédaigna de son côté de lutter contre une disgrâce que tout l'entourage féminin et masculin de Pierre travaillait à rendre définitive.

Quand Menchikov rentra en scène, il fit à tout ce monde l'effet d'un trouble-fête. Son apparition dans l'appartement du Souverain devenait le signal d'un sauve-qui-peut général, Pierre s'esquivant par une autre porte et Nathalie sautant par la fenêtre. On l'appelait « le Goliath », « le Léviathan ». Nathalie, qui avait un talent pour l'imitation et la caricature, soulevait des éclats de rire en contrefaisant ses gestes. Il rapportait avec lui ses allures despotiques, qui parurent maintenant insupportables. Il crut devoir les accentuer encore pour réagir contre les symptômes de révolte qu'il apercevait. « Le despotisme « passé n'est qu'un petit garçon auprès de celui qui règne « maintenant, » écrivait Lefort le 5 août 1727 (1). Des conflits se produisirent. La corporation des maçons de Saint-Pétersbourg ayant fait à l'Empereur un cadeau de 9,000 ducats, Pierre envoya la somme à Élisabeth, qui était un bourreau d'argent. Menchikov rencontrant le porteur du gros sac, lui fit rebrousser chemin. Le trésor impérial était à sec et ce secours y serait le bienvenu. Pierre s'emporta : « Je te mon- « trerai qui de nous deux est l'Empereur! » Menchikov ne prit pas garde à ce mot, qui était un avertissement. Peut-être aussi n'avait-il pas d'autre moyen de maintenir son autorité qu'en l'affirmant par les procédés sommaires dont il était coutumier. Délibérément, il se mit en travers du penchant que son pupille témoignait pour Élisabeth et que les diplomates étrangers

(1) Sbornik, III, 487.

qualifiaient déjà de « passion. » Comme le Souverain lui demandait un jour 500 ducats, il l'interrogea sévèrement : « Pour « qui ? — J'en ai besoin. » Il se douta que l'argent était encore pour la Tsarevna et osa le faire reprendre chez elle. Tantôt il renvoyait un valet de chambre qui avait gagné l'affection du jeune maître par ses complaisances, et tantôt répondait par un refus sec aux instances du Souverain en faveur de Iagoujinski.

Mais ce qui faisait la force de cette autorité, la longue accoutumance, le prestige d'une situation qui semblait faire corps avec l'existence de l'État, l'impossibilité apparente de la détruire sans le précipiter au néant, tout cela s'était évanoui au cours de la maladie fatale, dont le Favori sortait ainsi qu'un revenant. L'État, avait subsisté sans lui. De quel droit prétendait-il donc y tenir tant de place? Les jalousies et les compétitions, domptées ou apaisées, se redressaient. Les Dolgorouki, réconciliés tantôt, croyaient apercevoir dans la faveur accordée à l'un d'eux le lever d'un nouveau soleil et revenaient à leurs anciens sentiments. Voyant l'orage s'amasser au-dessus de sa tête, Menchikov essaya de s'appuyer plus fortement sur les Galitzine. Un mariage promptement arrangé entre son fils et la fille du feld-maréchal Michel Mikhaïlovitch sembla lui donner bon espoir de ce côté. Mais l'expédient ne pouvait plus suffire.

L'orage éclata en septembre. Ayant fait construire une chapelle dans son domaine d'Oranienbaum, Menchikov se proposa d'en célébrer la consécration par une fête magnifique, à laquelle son pupille ne pourrait manquer d'assister, donnant ainsi un démenti aux propos qui déjà circulaient sur le refroidissement de leurs relations. Pierre promit en effet de s'y rendre; mais, soit pour ménager les susceptibilités naturelles de sa fille, soit par bravade, le Favori refusa d'inviter Élisabeth, et, au dernier moment, l'Empereur qui se trouvait au château voisin de Péterhof, fit savoir qu'il ne viendrait pas. La fête fut brillante quand même. Les membres du *Conseil Suprême*, les Galitzine au grand complet, le chancelier Golovkine, bien que

froissé par la disgrâce de son gendre Iagoujinski, les généraux Volkov, prince Chakhovskoï, Siéniavine, y assistaient. Féofane Prokopovith officia. Des salves de canon furent tirées pendant le dîner. Mais, en sortant de table les Conseillers coururent à Péterhof pour dénoncer leur hôte, qui, à la chapelle, avait pris la place destinée au Souverain ! La lendemain Volkov conseilla au Favori d'aller aussi rejoindre l'Empereur, et, après quelques hésitations, Menchikov monta en voiture, au bruit encore de salves d'artillerie qui accompagnaient tous ses déplacements. Comme c'était le jour de la fête d'Élisabeth, par un reste d'obstination et de défi il s'arrangea pour n'arriver qu'assez tard dans la soirée, et ne put voir le Souverain. Il avait son appartement à Peterhof et il y passa la nuit ; mais, quand il se présenta le matin chez Sa Majesté, on lui dit qu'elle était partie de bonne heure pour la chasse. Cela sentait la rupture. Il alla chez Nathalie qui, à son ordinaire, prit la fenêtre en l'apercevant. Élisabeth consentit à le recevoir, mais, courtisan maladroit jusqu'au bout, il ne sut que se plaindre devant elle de l'ingratitude de l'Empereur et parler de *tout quitter* et de rejoindre l'armée en Ukraine. Elle ne parut nullement effrayée de la menace. Il se rabattit sur Ostermann, pensa avoir raison de lui, en le rudoyant à son ordinaire.

— Vous détournez l'Empereur de la foi orthodoxe ! Vous risquez d'être roué vif pour ce crime.

La vice chancelier ne broncha pas, et de sa petite voix sifflante, répliqua en regardant bien en face « le Goliath : »

— La roue est pour d'autres malfaiteurs.

— Vous osez ! Lesquels?

— Les faux monnayeurs par exemple.

Le mot frappa Menchikov en plein cœur. On l'accusait depuis longtemps de se livrer à des pratiques de cette nature ; mais pour que l'homme prudent par excellence qu'était Ostermann s'enhardit à se faire l'écho de semblables propos, il fallait que la disgrâce annoncée par l'attitude de Pierre fût irrévocable. Pierre n'était toujours qu'un enfant, Menchikov disposait de toutes les forces de l'empire. Un coup d'audace pouvait le

sauver peut-être. Mais, soit que sa récente maladie eût détendu son énergie, soit que sa longue expérience lui enseignât l'inutilité de la lutte, il ne tenta rien, regagna Pétersbourg et attendit les événements, qui devaient se précipiter. Ce même jour, en revenant de la chasse, Pierre ne fit qu'une courte apparition au bal qui se donnait à Péterhof en l'honneur d'Élisabeth, et, rentrant dans ses appartements avec un air préoccupé, appela le major de la garde, Soltykov, et lui donna l'ordre de faire retirer de la maison du Vassili-Ostrov ses équipages et ses effets personnels. La rupture était consommée.

Menchikov s'agita maintenant comme un homme qui se noie, à l'aventure et sans confiance assurément dans les expédients suprêmes auxquels il avait recours. Aucun ne pouvait plus servir! La faveur du maître lui échappant, la terre s'ouvrait sous ses pieds. Il envoya un courrier au prince Michel Galitzine. La garde avait en respect le vieux guerrier et consentirait peut-être à lui obéir. Il fit rappeler Zaïkine, se repentant trop tard d'avoir substitué le Westphalien au Hongrois. Mais l'un était aux environs de Moscou et l'autre sur le chemin de son pays. Ils n'auraient pas le temps d'arriver, et d'ailleurs, présents même, ils n'eussent été bons à rien. C'était le petit Empereur qu'il fallait avoir avec soi, puisque cet enfant de treize ans tenait tout dans ses mains débiles, hommes et choses. Or dès le lendemain, 7 septembre 1727, Pierre, déjà installé au Palais d'été, prévenait la garde et le *Conseil suprême* qu'ils n'eussent désormais à recevoir des ordres que de lui seul. Le Favori courut au Palais et ne fut pas reçu. Le jour suivant, en faisant retirer la garde d'honneur que le généralissime avait devant sa porte, Soltykov lui annonça qu'il était aux arrêts (1).

Menchikov eut une attaque d'apoplexie et fut saigné. Sa femme, sa belle-sœur Arséniev et son fils guettèrent l'Empereur au retour de l'église et se jetèrent à ses pieds. Il s'éloigna sans mot dire. Les deux femmes s'adressèrent à Nathalie et à Élisabeth qui accompagnaient le Souverain, mais n'eurent

(1) Soloviov, XIX, 142.

d'elles qu'un regard méprisant. Quelques historiens (1) ont mêlé à tort à cette tentative suprême la fiancée du Tsar. Elle s'estimait trop! Mais Madame Menchikov eût mérité un meilleur accueil. C'était une femme universellement respectée. La jeunesse est cruelle. La pauvre créature se traîna pendant une heure aux genoux d'Ostermann sans rien obtenir. En revenant à lui, le Favori écrivit à celui qu'il n'avait plus chance d'appeler son gendre, disant qu'il ne se sentait coupable d'aucun crime, mais qu'ayant eu néanmoins le malheur de déplaire au Souverain, il implorait son pardon et, par égard pour ses services anciens, demandait à être remis en liberté et congédié avec honneur. Il rédigea une autre lettre, dans les mêmes termes à peu près, pour Nathalie. Toutes deux restèrent sans réponse. La fortune d'*Alexachka,* comme Pierre appelait son compagnon, avait vécu. Après avoir étonné le monde par ses proportions et paru défier le temps par sa solidité, l'édifice croulait comme un château de cartes. Bâti sur le sol essentiellement mouvant de la fantaisie souveraine, le favoritisme a toujours eu ici, comme ailleurs, ce caractère fragile, qui a servi d'ailleurs à tempérer ses vices.

Le 9 septembre, Pierre signa un décret rédigé par Ostermann qui exilait Menchikov dans sa terre d'Oranienbourg (aujourd'hui Ranenbourg, dans le gouvernement de Riazan). L'ex-favori perdait ses emplois, ses titres et ses ordres et devait signer l'engagement de n'entretenir de correspondance avec personne. En même temps l'ordre était envoyé aux églises de ne plus nommer dans les prières l'ex-fiancée de l'Empereur. Le lendemain la famille quitta Pétersbourg avec un train plus que princier encore : quatre carrosses attelés de six chevaux, cent cinquante berlines, onze fourgons et cent quarante-sept domestiques. La foule regarda le cortège avec indifférence. Elle s'intéressait peu à ces revirements de fortune dont les causes lui échappaient et dont les effets ne la touchaient pas. On racontait que l'exilé avait sollicité un emprunt du roi de Prusse, en pro-

(1) Kostomarov, *Monographies,* XIV, 414, d'après Lefort (Sbornik, III, 493). Comp. Mikhniévitch, *loc. cit.*

mettant de le rembourser quand il serait empereur; qu'il voulait éloigner les officiers de la garde et les remplacer par ses créatures; que le testament de Catherine avait été contrefait par ses soins (1). Mais cela ne sortait pas du cercle de la cour.

Dans ce milieu, par contre, après le départ de Menchikov, les choses prirent de jour en jour, et pour ainsi dire d'heure en heure, une tournure plus menaçante pour lui. Pierre ne s'était pas résolu sans quelque appréhension à porter la main sur le colosse, qui si longtemps l'avait fait trembler. En le voyant maintenant jeté à terre d'une chiquenaude, il fut tenté de s'acharner sur lui. Il donna libre cours à ses rancunes et aux suggestions d'Élisabeth et de Nathalie, qui faisaient rage contre l'ennemi vaincu, et celui-ci eut bientôt à s'apercevoir que la disgrâce qui le frappait en était seulement à son commencement et qu'il roulait sur une pente menant à d'insondables abîmes. Les courriers se succédèrent derrière les exilés, portant des instructions qui correspondaient à de nouvelles mesures de rigueur : à Vichniï-Volotchok, ordre de désarmer les serviteurs de l'ex-favori; à Tver ordre de renvoyer à Pétersbourg les équipages et les domestiques qui seraient jugés superflus; à Kline ordre d'enlever à Marie Menchikov sa bague de fiançailles et d'enfermer Barbe Arséniev dans un couvent. On devine un travail féminin dans ces reprises de cruauté inutile. Le 3 novembre, après avoir été obligée encore à éviter Moscou dans son itinéraire, la triste caravane gagna Oranienbourg. La maison de Menchikov s'y trouvait dans l'enceinte de la forteresse, ce qui, eu égard aux circonstances, en faisait une prison. Des factionnaires furent placés à toutes les portes et l'ex-Favori ne put écrire qu'en présence d'un officier préposé à sa garde (2).

Il supportait l'épreuve stoïquement, prévoyant de nouveaux coups, qui, en effet, ne tardèrent pas. Ostermann à son tour se montra implacable, en insistant pour qu'on instruisît le procès de son ancien protecteur. Le 9 novembre 1727, un oukase ordonna de procéder à l'inventaire de ses biens. D'après les

(1) Soloviov, XIX, 145.
(2) Essipov, L'exil du prince Menchikov, *Annales de la Patrie*, 1861.

bruits qui circulèrent rien que dans ses maisons de Pétersbourg on aurait trouvé pour deux cent mille roubles d'argenterie de table, huit millions en ducats d'or, trente millions en monnaie d'argent, trois millions de bijoux et d'objets précieux. Mais Lefort qui rapporte ces chiffres les juge lui-même peu croyables (1). Une lettre interceptée fit encore découvrir 70 pouds (1,120 kil.) de vaisselle d'argent dans une cachette (2). Le 17 novembre, le *Conseil Suprême* prit connaissance d'un rapport du comte Nicolas Golovine, ambassadeur à Stockholm, sur les avis que l'ex-Favori avait fait parvenir en Suède au détriment des intérêts de son pays (voy. ci-dessus p. 44). Alors ce fut la débacle. Le flot des accusations monta, grossit démesurément. Tout un passé d'iniquités, d'abus de pouvoir, d'excès de toute nature se leva contre le despote déchu, en même temps qu'une commission judiciaire ordonnait l'arrestation de ses trois secrétaires et lui adressait à lui-même un interrogatoire en cent vingt points.

Une seule chance lui restait : profiter de la division qui, à ce moment déjà, se mettait dans les rangs de ses adversaires.

III

En affirmant le crédit gagné auprès de son élève, au point de paraître redoutable, Ostermann à son tour devait faire des jaloux. Comme il avait l'appui de Nathalie Alexiéiévna, les Dolgorouki et les Galitzine firent la cour à Élisabeth, pensant avec raison qu'elle l'emporterait à la longue. En effet, débarrassé de Menchikov, le jeune Empereur montra une inclination de plus en plus grande à quitter le chemin abrupt du savoir et de la vertu, où la sœur et le précepteur essayaient de le main-

(1) Sbornik, III, 507.
(2) Lefort, dépêche du 20 décembre 1727 non publiée dans le Sbornik (Archives de Dresde).

tenir. Se donnant pour prétexte les soucis du pouvoir qui maintenant l'absorbaient, il renonçait à toute étude; mais le *Conseil Suprême* qu'il avait résolu de présider désormais en personne, ne l'en vit pas davantage paraître aux séances. En décembre 1727, Lefort, esquissant un portrait du souverain, donnait les renseignements que voici sur l'emploi de son temps :

« Le maître n'a d'autre occupation que de courir les rues « jour et nuit avec la princesse Élisabeth et sa sœur, visiter « chambellan (Ivan Dolgorouki), pages, cuisiniers et Dieu sait « encore qui...

« Qui pourrait croire que ces malavisés (les Dolgorouki) prê- « tent la main à diverses débauches, en insinuant (au Tsar) les « sentiments du dernier Russe. Je sais un appartement attenant « le billard, ou le sous-gouverneur lui ménage des parties fines. « Il travaille actuellement à la petite créature qui était chez « Menchikov,... à qui il a fait offrir cinquante mille roubles... « On ne se couche qu'à 7 heures du matin (1). »

Le caractère de Pierre II se révélait en même temps sous un jour de moins en moins favorable. Il devenait irascible, ennemi de toute contrainte. Le jour du mariage de Sapiéha avec Sophie Skavronskaïa, il quitta brusquement la table au milieu du repas. Il boudait sa sœur dès qu'elle hasardait la moindre remontrance. Il se mettait à boire. Rebuté de son côté, réduit à se faire malade, suivant une tactique qui devait lui devenir familière pour masquer sa déconvenue, Ostermann n'avait plus d'espoir que dans la rencontre prochaine de l'élève indocile avec sa grand'mère, qui certainement essayerait de rappeler le petit-fils à de meilleurs sentiments. Au lendemain de la disgrâce de Menchikov, Pierre avait en effet signé le manifeste du couronnement et les préparatifs en étaient poussés avec activité. Ainsi Eudoxie et Pierre II se trouveraient prochainement réunis à Moscou. Mais déjà la vieille Tsarine et son influence présumée étaient l'objet de compétitions ardentes. Les lettres que lui écrivait Ostermann se rencontraient avec des messages

(1) 9 et 20 décembre 1727. Archives de Dresde.

où les Dolgorouki faisaient assaut de prévenances. C'était peine perdue, car elle n'encourageait ni les uns ni les autres. Vivant dans les prières, les jeûnes et l'attente du moment qui allait enfin la rendre aux joies de la famille, elle montrait un détachement absolu des choses de la politique. Acharnés à se combattre, les partis en présence ne désespéraient cependant pas d'y intéresser son cœur, sinon son esprit.

A l'heure du départ pour Moscou, la faveur des Dolgorouki parut ébranlée. Élisabeth avait réussi à introduire dans l'intimité de Pierre le gendre de Michel Galitzine, Alexandre Borissovitch Boutourline, son amant déclaré plus tard, et qui l'était peut-être déjà. En même temps, elle se rapprochait d'Ostermann, qui ne démordait pas du projet que l'on sait, tandis que les Dolgorouki en arrivaient à d'autres vues sur la personne du jeune souverain, qui allaient se manifester prochainement. D'où l'appui donné par eux, en ce moment, à la nouvelle tentative de Maurice de Saxe, l'ambassadeur d'Espagne combinant de son côté un projet de mariage entre la Tsarevna et l'infant Don Carlos.

Le 9 (20) janvier 1728, Pierre se mit en route avec sa cour. Ce fut comme la migration de tout un peuple. Les fonctionnaires de toute catégorie suivaient la personne de l'Empereur, et, comme le bruit se répandait que le parti aristocratique l'emportant, la nouvelle capitale risquait d'être abandonnée pour toujours, l'exode prit des proportions inusitées. Pétersbourg devint désert. A Tver, Pierre gagna la rougeole et dut garder le lit pendant deux semaines. La grand'mère s'inquiéta et s'impatienta. « Je n'ai même pas su quand vous êtes nés, » écrivait-elle à Nathalie, « et voici que je crains de ne plus vous « jamais voir! » Et à Ostermann : « Des gens méchants m'ont « empêché de le voir pendant tant d'années, faut-il que, pour « mes péchés, Dieu me refuse encore cette consolation? (1) » Elle demandait à aller au-devant de son petit-fils. Quand un retard dans les préparatifs pour son entrée à Moscou le retint

(1) Correspondance, III, 111.

encore pendant sept jours aux portes de la ville, elle insista. Mais pour les organes de la sensibilité morale le vice est un poison mortel et Pierre faisait preuve déjà d'une sécheresse de cœur qui déconcertait ses admirateurs de la première heure. Il fit mine de ne pas comprendre ce que la pauvre vieille attendait de lui.

L'entrée eut lieu le 4 février, au milieu d'un grand enthousiasme. Il fait rarement défaut en pareille circonstance. D'ailleurs on avait trop détesté le grand-père sur les bords de la Moskva pour que le petit-fils n'y fût pas populaire. Mais la rencontre si ardemment désirée par Eudoxie, si impatiemment attendue par Ostermann, fut pour décevoir les espérances communes. Petits-fils et petite-fille s'arrangèrent pour couper court aux effusions en mettant Élisabeth en tiers dans l'entrevue. Nathalie que sa grand'mère savait acquise aux idées de la réforme, aux hommes et aux choses de l'Occident, voulait éviter les sujets délicats, et Pierre redoutait d'autres discussions d'ordre intime. Il n'échappa cependant pas à quelques remontrances sur sa vie dissipée. Eudoxie lui conseillant de se marier au plus vite, fût-ce avec une étrangère, il ne répondit rien, abrégea la conversation et pensa se tirer d'affaire en prodiguant à l'ancienne recluse les honneurs et les biens matériels qui lui avaient si longtemps manqué. Elle eut une pension de soixante mille roubles et une cour, où des membres de la haute aristocratie, un prince Elytchev, un prince Khilkov, un prince Lobanov et deux Lapoukhine se disputèrent les places de pages, de chambellans et d'échansons (1). Après quoi, le jeune souverain retourna à ses plaisirs.

Ostermann se vit plus désarmé que jamais. Dans l'atmosphère de la vieille capitale, où il se retrouvaient chez eux, les Dolgorouki eurent vite fait de reprendre l'avantage. Pierre manifesta avant peu ses préférences en introduisant d'un coup deux membres de la famille, Alexis Grigorovitch et Vassili Loukitch, dans le *Conseil Suprême*. En même temps, Ivan Dol-

1) Procès verbaux du Conseil Suprême, Sbornik, CI, 177.

gorouki succédait à Alexandre Menchikov comme grand chambellan, et le triumvirat ainsi constitué sembla destiné à gouverner le jeune prince. Il le tenait par la résolution cynique de favoriser ses goûts de débauche, comme aussi par le souci de le traiter en homme déjà mûr, alors qu'Élisabeth elle-même et les Galitzine à son exemple, sans parler d'Ostermann, ne voyaient en lui qu'un enfant. Cette victoire allait se retourner contre l'exilé d'Oranienbourg.

Le couronnement eut lieu le 24 février (5 mars) 1728. Quelques jours après, devant la porte du Saint Sauveur (*Spasskiié Vorota*) au Kreml, on ramassait une lettre anonyme, contenant un vigoureux plaidoyer en faveur de Menchikov contre les Dolgorouki. Ces procédés de polémiques, se substituant à la presse encore absente, étaient dans la coutume du temps. La rumeur publique attribua la rédaction du libelle aux Galitzine. Plus tard on crut découvrir que l'auteur était un aumônier d'Eudoxie acheté par une sœur de Mme Menchikov, Ksénia Kolytchov, qui vivait à Moscou (1). De toute façon, les Dolgorouki étant mis en cause, la famille usa de sa toute-puissance pour des représailles terribles. Un décret du *Conseil Suprême* prononça la confiscation générale des biens de l'ex-Favori, son exil à Bérézov en Sibérie avec femme et enfants et l'internement de Barbe Arséniev dans un monastère plus éloigné, où elle aurait 25 copecks par jour pour vivre. Palais et maisons sans nombre appartenant au condamné à Pétersbourg, à Moscou, à Oranienbaum, à Iambourg, à Narva, à Koporié, domaines énormes dans trente-six gouvernements de la Grande-Russie, en Ingrie, en Esthonie en Petite-Russie (152,356 *diéssiatines,* — environ autant d'hectares, — dans cette seule province, sans compter des forêts et des pâturages par dizaines de verstes carrées), mobilier somptueux, capitaux (72,570 roubles trouvés dans une maison de Moscou, où il ne mettait jamais les pieds,) tout fut partagé entre le trésor et les triomphateurs du jour. Deux bas-officiers de police (*pristavy*) vinrent le 16 avril 1728 annoncer la sen-

(1) Magnan, 26 avril 1728. Aff. Étr. Russie.

tence au malheureux et l'enlevèrent aussitôt dans une simple *kibitka*. En route, la voiture fut encore rejointe par un détachement de soldats, qui, sous le prétexte d'une revision, dépouillèrent le condamné du peu de bagages qu'il avait pu emporter, en ne lui laissant à la lettre que les vêtements qu'il avait sur le corps, sans une chemise de rechange. On mit aussi la main sur les effets de sa femme et de ses filles. La princesse Daria partit malade et mourut le 10 mai à Ousslonié, aux environs de Kasan. A peine donna-t-on au mari le temps de l'enterrer. Le lendemain on l'embarquait déjà avec ses enfants sur la Kama.

Bérézov, à 1,066 verstes de Tobolsk, sur la rive escarpée de de la Sosva, non loin de son confluent avec l'Obi, est une petite ville de la Sibérie dans un désert de forêts et de marécages. L'hiver y dure de sept à huit mois, avec des gelées qui font tomber souvent le thermomètre à 45 degrés Réaumur au-dessous du zéro, tuant les oiseaux et faisant éclater les vitres. De novembre à décembre, le soleil se lève à dix heures et se couche à trois heures. En juin, il ne disparaît de l'horizon que pour moins de deux heures, mais l'été ne dure que trois semaines, et au printemps et à l'automne d'épais brouillards contribuent à ensevelir le pays dans une nuit glacée. Le ciel est toujours nuageux, le vent toujours très vif, avec des ouragans fréquents. Menchikov arriva dans ce lieu de désolation en août 1728. Enfermé d'abord avec son fils et ses deux filles dans la prison de la ville, il reçut plus tard la permission de se construire une maison. Il mania lui-même la hache, la scie et le rabot, et, la maison bâtie, voulut encore y ajouter une église, en prenant sur ses économies pour la décorer convenablement. Il avait dix roubles par jour et gardait dix domestiques. Il ne faiblissait pas, ne montrait ni désespoir ni dépit. Sur le bateau qui lui faisait remonter le cours de la Kama, on l'avait vu tranquillement occupé à tourner une broche (1). A Tobolsk, comme une foule hostile accueillait les condamnés à coups de pierre, il cria d'une voix forte : « Ne frappez que moi seul. Épargnez les

(1) Lefort, 14 juin 1728, Archives de Dresde. Comp. Herrmann, Diplomatische Beiträge, 1870, I, 16.

« femmes! » Il ne s'apitoya jamais que sur le sort des siens, se reprochant d'avoir causé leur malheur.

Les victimes de la Révolution, en France, ont su mourir; celles de l'autocratie, en Russie, savaient déchoir, ce qui est peut-être encore plus difficile. Les circonstances et les conditions d'existence exceptionnelles se prêtent partout au développement de certaines vertus, comme de certains vices spéciaux. Concussionaire avéré, faux-monnayeur probable, Menchikov fut vil et sublime. On assure qu'il prit de l'embonpoint au milieu de cette terrible épreuve, en même temps que, très frileux autrefois, il s'aguerrissait au froid. Mais l'apoplexie le guettait, et une seconde attaque survenant en novembre 1729, il ne trouva personne à Bérézov pour le saigner à propos. Il succomba à 56 ans. Un mois après, sa fille préférée, Marie, l'ex-fiancée du Tsar, le suivit au tombeau. Le chagrin qu'il éprouvait en la voyant dépérir avait contribué à hâter sa mort.

Une tradition veut que la malheureuse jeune fille se soit unie en Sibérie à un prince Fiodor Dolgorouki, fils de Vassili Loukitch, qui, ayant reçu la permission de voyager à l'étranger, en aurait profité pour suivre cette grandeur déchue, passionnément épris en dépit de ses dédains. La découverte, en 1825, à Bérézov, d'une tombe, que l'on supposa être celle des Menchikov et où se trouvèrent deux petits cercueils d'enfants, donna du crédit à cette légende. On imagina que la princesse Dolgorouki était morte en couches de deux jumeaux morts-nés, qui furent enterrés avec elle (1). On trouva même des preuves matérielles paraissant confirmer l'hypothèse du mariage : une fourrure précieuse conservée dans la famille du prêtre qui avait béni l'union et y passant pour un don de l'époux à cette occasion; un médaillon en or avec des cheveux de la princesse, déposé par lui à l'église de Bérézov après la mort de sa femme (2).

On peut excuser le romancier allemand qui s'est emparé

(1) Choubinski, *Esquisses*, 1893, p. 129 et suiv.

(2) Tableau topographique de l'Oural, publié en 1852 par le Département topographique du ministère de la guerre, p. 86.

d'un sujet aussi fortement documenté; (1) bien qu'à mes yeux le roman soit pour diminuer, en ce qu'elle a, historiquement, de noble, de fier et de touchant, la figure de l'héroïne. Par malheur — c'est plutôt un bonheur dans la circonstance — l'historien est tenu à plus de méfiance. Bérézov était étroitement surveillé à cette époque; on n'y mariait pas les gens en catimini, et aucune trace de ce mariage-là ne s'est conservée dans les dossiers de la police contemporaine. Marie Menchikov méritait le surnom que lui donnait Pierre, et il n'est pas probable que la *statue de marbre* se soit animée sous le ciel de Sibérie. Enfin, la généalogie des Dolgorouki au XVIIIe siècle est connue dans tous ses détails, et le prince Fiodor n'a jamais existé (2). La fille a vraisemblablement été enterrée auprès du père; mais la tombe a disparu. Creusée sur les bords de la Sosva, elle a été emportée par les eaux.

Les deux autres enfants du Favori furent tirés de l'exil et de la misère par un de ses successeurs, Bühren, sans qu'aucun sentiment de pitié généreuse ait eu part à cet acte de clémence. Les banques de Londres et d'Amsterdam où Menchikov avait déposé des capitaux considérables — neuf millions de roubles d'après certains rapports — s'étaient refusées à en opérer la restitution entre les mains du gouvernement russe. Bühren imagina donc d'arriver à un accommodement, en faisant épouser à son frère Gustave la fille du défunt. Le fils recouvra en même temps le titre de prince, ainsi que deux mille serfs sur les neuf mille qui avaient appartenu à son père, et il fut enseigne dans le régiment Préobrajenski, après avoir été lieutenant-général. Sur les sommes dont les banques consentirent alors à se dessaisir, Madame Gustave Bühren eut un million, et son frère partagea le reste avec le trésor. Gustave rendit sa femme très malheureuse, et elle mourut en 1737 sans laisser d'enfants (3).

(1) Auguste Lafontaine. Son œuvre a été traduite en russe sous ce titre : « Le « Prince Fiodor Dolgorouki et la Princesse Marie M..... v. »

(2) Mikhnévitch, *loc. cit.*

(3) Dolgoroukov, *Mémoires,* I, 287.

IV

Cependant Pierre II s'amusait. En avril 1728 la nouvelle de la naissance à Kiel d'un fils de la Duchesse de Holstein, le futur Pierre III, fut l'occasion de grandes fêtes. Il y eut un bal magnifique à la cour, où l'on remarqua l'absence de Nathalie. Elle avait prétexté une indisposition ; mais on sut qu'elle s'était fait conduire chez la Duchesse de Courlande pour y passer la soirée, et les commentaires allèrent leur train. On la disait jalouse d'Élisabeth, emportée à son tour par la folie de débauche où l'existence de son frère s'en allait à la dérive et brûlant d'une flamme incestueuse, Égérie transformée en Bacchante. Après avoir attendu assez longtemps, Pierre ouvrit le bal avec sa tante, puis, contrarié et maussade, se retira dans une pièce voisine pour boire avec ses compagnons habituels. Élisabeth continua à danser et soudain le jeune Empereur s'aperçut qu'Ivan Dolgorouki n'était pas à ses côtés. Il rentra brusquement dans la salle de bal et sa figure se contracta : Élisabeth et le jeune homme dansaient ensemble, et, rouge de mouvement et de plaisir, les yeux noyés et la gorge haletante, la Tsarevna semblait oublier le monde entier dans l'ivresse de l'heure présente. On raconta encore qu'Ostermann excitait cette autre jalousie pour faire échec aux Dolgorouki et pour servir aussi son projet favori (1).

Après Pâques, Pierre alla à la chasse avec Élisabeth et Nathalie ne fut pas de la partie, sérieusement malade maintenant, minée par le chagrin, avec des symptômes de phtisie. Mais le *Conseil Suprême* et la *Généralité* eurent ordre

(1) Dépêches du duc de Liria, *Dix-huitième siècle*, II, 59. D'autres extraits de ces dépêches ont été publiés par l'*Antiquité russe*, et un Journal composé avec la Correspondance de l'Ambassadeur et conservé aux Aff. Étr. (Mém. et Doc., vol. VIII) contient encore quelques textes omis dans ces publications. Je n'ai pu malheureusement utiliser une édition espagnole qui a paru récemment.

d'accompagner le Tsar dans ce déplacement qui devait durer plusieurs mois. Cinq cents équipages allèrent de domaine en domaine, campant dans la forêt ou dans la steppe. On chassait le loup, le renard, le lièvre, avec des chiens anglais; le gibier à plume avec des faucons et des éperviers dressés. On prenait aussi l'ours, mais le Tsar alors se tenait à l'écart. De jeunes et vigoureux valets portant la livrée de l'équipage : caftan vert avec ceinturon d'or ou d'argent, culotte rouge et bonnet d'hermine, attaquaient la bête avec des fusils ou des épieux. Les chasses étaient suivies d'interminables banquets dans le vieux goût moscovite. Des marchands en foule installaient leurs bazars dans le voisinage des campements, où l'orient asiatique revivait ainsi, au gré des Dolgorouki, qui espéraient faire perdre pour toujours à leur jeune maître le goût de St-Pétersbourg et de la vie civilisée.

Pierre se plaisait en effet de jour en jour davantage au sein de cette existence nomade, dont Élisabeth paraissait s'accomoder aussi, alors que son danseur de tantôt, Ivan Dolgorouki, plus raffiné et tourmenté par le regret de plaisirs plus variés, arrivait à s'en lasser promptement. La scène du bal n'eut pas de lendemain, les parents du jeune homme travaillant eux-mêmes maintenant à l'éloigner de la personne du Tsar, pour mieux garder celui-ci à leur discrétion. Et Pierre le vit sans regret reprendre fréquemment le chemin de Moscou, où d'autres entreprises galantes sollicitaient sa présence. Une liaison avec la princesse Troubetzkoï, dont il insultait publiquement le mari en le plaisantant sur son infortune, dut rassurer l'empereur et ôter à Élisabeth ses illusions, si elle en avait. Ainsi la tante et le neveu restaient en tête-à-tête dans la joie des exercices violents et des fêtes rustiques qui les charmaient également, dans l'ivresse de l'attrait voluptueux qui les tenait attachés encore l'un à l'autre.

A la fin de mai, la mort d'Anne Petrovna jeta un voile de deuil sur cette fête perpétuelle, sans l'interrompre. Le corps fut ramené à Pétersbourg, mais Pierre ne songea pas un instant à s'y rendre pour l'enterrement, et le jour de sa fête il y

eut bal comme à l'ordinaire. En juillet, une invasion de Tatares en Petite-Russie nécessita l'envoi d'un corps d'armée, en même temps que la menace d'une coalition entre la Turquie et la Suède appelait l'attention du public sur l'état de la flotte qui dépérissait. Les envoyés de l'Empereur et de l'Espagne s'unirent à Ostermann pour engager l'Empereur à revenir. Il ne voulut rien entendre. Sa passion pour la chasse redoublait à l'approche de l'automne, mêlée à une inclination nouvelle, dont les Dolgorouki avaient savamment préparé l'éclosion. A Gorenki, domaine d'Alexis Grigorowitch, chef de la famille, où celui-ci s'était ingénié à attirer le Souverain, Élisabeth avait trouvé des rivales, possédant sur elle le double avantage d'une attitude plus déférente et d'une conduite moins irrégulière. A peine en effet Ivan Dolgorouki eût-il cessé d'inquiéter Pierre, que Boutourline se substituait à lui, et pour suivre cette autre fantaisie, la Tsarevna se dérobait à son tour à la société de son neveu. Elle rentrait à Moscou et, sous prétexte de pèlerinages, courait les monastères voisins, faisant trente et quarante verstes à pied en compagnie d'une seule femme de chambre et de son amant. Quand Pierre la retrouvait entre deux de ces escapades, elle était malade de fatigue, et ne faisait que se plaindre de ses embarras d'argent, dans lesquels Boutourline était probablement pour quelque chose. Comme chez sa mère autrefois, on faisait chez elle une terrible dépense de vin (1). Les filles d'Alexis Dolgorouki ne donnaient au jeune prince aucun de ces dégoûts, et l'aînée, Catherine, dressée par son père à des manèges de coquetterie savante, discrètement poussée à de troublantes intimités, rêvait déjà de mettre à son doigt la bague enlevée à Marie Menchikov.

En novembre 1728, la maladie de Nathalie s'aggrava. Elle s'en allait de la poitrine, et c'est avec peine que Pierre s'arracha aux délices de Gorenki pour la voir mourir. Avec elle disparaissait la dernière ressource d'Ostermann et des diplo-

(1) Dépêches de Liria, *Dix-huitième siècle*, II, 110 et suiv.

mates étrangers, qui désespérèrent de faire revenir le Tsar à St-Pétersbourg et de l'engager à s'occuper d'affaires. Le vice-chancelier parla même de se retirer (1). Ils avaient essayé en vain de tirer parti de la catastrophe, en falsifiant une correspondance que la mourante consentit à remettre à son frère. C'étaient des lettres de l'Impératrice et du prince Eugène, où l'une et l'autre faisaient des vœux pour que Pierre retournât sur les bords de la Neva (2). Ils tressèrent des couronnes sur la tombe de la pauvre princesse, en lui attribuant tous les mérites et toutes les vertus. J'aurais trop de regret à les effeuiller. Mais le jeune Empereur ne se laissa ni toucher ni convaincre; il passa une partie de l'hiver et le mois de février tout entier à Gorenki et, en mars 1729, partit pour une nouvelle campagne de chasse avec Alexis Dolgorouki, sa femme, ses fils et ses filles. Élisabeth n'était plus conviée à l'accompagner et restait à Moscou, où on commençait à parler publiquement du mariage du Tsar avec Catherine Alexiéiévna. L'événement fut en effet décidé au cours de l'année.

V

Les Dolgorouki, filles d'Alexis, étaient trois. L'aînée, âgée de 18 ans déjà, très belle, avec une taille magnifique, un teint éclatant de blancheur sous une forêt de cheveux noirs et des yeux de flamme, très hardie aussi, impérieuse et hautaine, parut la plus propre à faire la conquête dont dépendait l'avenir de sa famille. Élevée à Varsovie dans la maison de son grand-père, Grégoire Fiodorovitch Dolgorouki qui occupa avec distinction divers postes diplomatiques, elle avait encore sur ses sœurs la supériorité d'une éducation qui développait les

(1) Lefort, 29 novembre 1728, Archives de Dresde. Comp. Herrmann, Dipl. Beitrage, I, 25.
(2) Déoêches de Liria, *loc. cit.* II, 117.

ressources naturelles de son esprit (1). Elle s'acquitta à merveille d'un rôle qui ne convenait que trop bien à son tempérament et à son ambition. La chasse, ce printemps, fut en partie double. En plaine et en forêt, comme sous la tente, à l'heure des banquets et des jeux de société qui alternaient avec la danse le long des soirées, Catherine se trouva toujours à côté du Tsar. Elle ne manqua ni une occasion de se laisser prendre un baiser à la faveur d'une *discrétion* perdue, ni une rencontre fortuite à la brune dans les endroits écartés.

En mai, Ostermann essaya encore d'une diversion, en organisant des manœuvres aux environs de Moscou, où il comptait que le jeune souverain se prendrait au plaisir de jouer au soldat. Mais Pierre venait de décider qu'il irait jusqu'à Rostov pour chasser dans les environs et ne reviendrait que pour sa fête, en juin. Les membres du *Conseil Suprême* prirent alors le parti de se retirer, eux aussi, dans leurs campagnes, le vice-chancelier les imita lui-même, et il n'y eut plus de gouvernement. Le Tsar ne reparut, en effet, à Moscou que le 21 juin, et seulement parce que les moissons levées empêchaient la chasse. On le jugea entièrement accaparé par les Dolgorouki, et, l'automne venant, on fut confirmé dans cette opinion, en voyant qu'il se préparait à repartir en chasse pour un temps indéterminé. Deux cents chiens courants, plus de quatre cents lévriers composèrent cette fois son équipage, qui s'amplifiait toujours. En peu de temps, quatre mille lièvres, cinquante renards, cinq loups et trois ours furent tués ou forcés. Mais l'esprit mobile et le caractère capricieux du jeune souverain laissaient voir en même temps des symptômes de lassitude et de désenchantement. Quelqu'un le complimentant au sujet d'une chasse particulièrement fructueuse, il répondait avec un méchant sourire : « J'ai fait mieux que de prendre trois ours ; « je mène avec moi quatre bêtes à deux pieds ». On comprit qu'il voulait dire Alexis Dolgorouki et ses filles. Le même jour on joua aux gages et quand il sut que, gagnant, il aurait encore

(1) Khmyrov, La comtesse Golovkine et son temps, p. 144 ; Dolgoroukov, *Mémoires*, I, 295.

le bonheur d'embrasser la belle Catherine, Pierre sortit brusquement.

Était-ce qu'il arrivait à voir clair dans le jeu de l'ambitieuse famille et à se convaincre qu'en lui sacrifiant Menchikov il n'avait fait que changer de tutelle? Ou bien les avances de la jeune fille l'inquiétaient-elles, dans leur témérité provoquante? A une époque où rien ne faisait encore prévoir la brillante destinée qui plus tard lui parut promise, elle s'était laissée aller à écouter les déclarations d'un comte Millesimo, attaché à l'ambassade de l'Empereur et parent de l'ambassadeur. Établis en Bohême depuis le quinzième siècle, ces Millesimo étaient une branche de l'antique maison italienne des Caretto, marquis souverains de Savone et autres lieux. Il n'y aurait donc pas eu mésalliance. Le commerce des deux jeunes gens prit pourtant un caractère clandestin. Des rendez-vous furent organisés chez le résident de Hollande et « les poulets marchèrent », s'il faut en croire Lefort (1). D'après d'autres témoignages, on en arriva même à des fiançailles (2) La famille ayant, depuis, porté ses regards plus haut, l'attaché d'ambassade fut prestement éconduit et Catherine passa pour une victime. Ce que nous savons de son caractère est pour nous faire croire que le sacrifice fut assez volontaire de sa part. Mais on en jasa à Moscou, et Pierre put être instruit du roman et des circonstances qui l'avaient fait tourner court. En avril 1729, allant à la *datcha* du comte Wratislaw, Millesimo eut l'imprudence de tirer quelques coups de fusil dans le voisinage du palais impérial, au mépris des interdictions très sévères, publiées à ce sujet. Une patrouille l'arrêta et le conduisit chez Alexis Dolgorouki, « l'un des grenadiers allant devant, l'autre derrière et ce dernier tenant un fouet à la main pour faire

(1) Dépèche du 9 décembre 1728, Archives de Dresde. Comp. SBORNIK, V, 319.

(2) Lady Rondeau, femme du Résident anglais à Moscou, l'affirme dans ses lettres. (Édition anglaise de 1774; édit. russe de 1874) : Bantych-Kamiénski, dans sa Biographie des généralissimes, 1840 (I, 165) n'a contredit son témoignage qu'en confondant Catherine Dolgorouki avec sa sœur Hélène. Voy. MIKHNIÉVITCH, *loc. cit.* Comp. les rapports confidentiels de Hohenholz chez Brückner : « La Russie sous Pierre II. » Messager de l'Europe, 1896.

avancer le prisonnier », rapporte Magnan (1). Après avoir fait quatre verstes à pied en cet équipage par des chemins défoncés, on devine dans quel état le malheureux jeune homme se présenta devant le grand maître de la cour. Alexis Dolgorouki occupait maintenant ce poste. Il fit semblant de ne pas reconnaître celui qu'on amenait ainsi qu'un malfaiteur, invoqua ensuite les ordres du souverain, et Millesimo insistant pour avoir satisfaction, il finit par lui tourner le dos grossièrement. L'incident fit un bruit énorme. Le corps diplomatique prenant fait et cause pour la victime, Ostermann eut toutes les peines du monde à arranger l'affaire, et Pierre ne fut pas encore sans en être averti.

Quand le Tsar parut donc refroidi à l'égard de celle qu'on désignait déjà comme la future Tsarine, les causes de ce changement n'étaient que trop faciles à soupçonner, en dehors même de l'inconstance dont le jeune prince avait déjà donné d'autres preuves. Mais la famille s'était trop avancée pour battre en retraite. On a imaginé un tête-à-tête industrieusement ménagé par elle à ce moment et qui aurait mis Pierre dans le cas de faire honneur à un engagement contracté en quelques minutes d'ivresse amoureuse (2). De façon ou d'autre, il se trouva pris, et le 22 octobre 1729, jour anniversaire de sa naissance qui fut célébré à Toula, Catherine figura déjà comme sa fiancée. Le 19 novembre suivant, ayant réuni au palais Lefort, à Moscou, le *Conseil Suprême* et la *Généralité*, le Tsar annonça officiellement son mariage dont les préparatifs commencèrent aussitôt.

Mais pendant que les Dolgorouki dressaient ainsi leur piège et qu'oublieux de son rang et de ses devoirs, le fils d'Alexis mordait à l'appât, que devenait l'héritage de Pierre le Grand? D'après une note retrouvée dans les papiers de la famille, de février 1728 à novembre 1729, il y avait eu huit mois de grandes chasses, dont l'une ayant duré cinquante-cinq et

(1) 14 avril 1729, Aff. Étr. Russie.

(2) Dolgoroukov, *Mémoires*, I, 295; Lefort, dépêche du 6/17 avril 1730, Archives de Dresde.

l'autre soixante-deux jours, sans compter les moindres déplacements pour le même objet (1). J'ai dit plus haut qu'à un moment le gouvernement entier était entré en dissolution. Comment la Russie s'en passait-elle? Je vais m'occuper de la question.

(1) Dolgoroukov, *ibid.* I, 293.

CHAPITRE V

OLIGARCHIE ET ANARCHIE. — LES HOMMES D'EN HAUT

I. La succession de Menchikov. — La parti oligarchique. — Les Galitzine et les Dolgorouki. — Partage du pouvoir. — Absorption et décomposition des fonctions gouvernementales. — Le Conseil Suprême et le Sénat. — Effacement de Pierre II. — II Résultats. — Désorganisation de la haute et de la basse police. La suppression du *Préobrajenski Prikase* et ses conséquences. — Incendies et brigandages. — Essais infructueux de législation. — Mesures économiques avantageuses dues à l'initiative d'Ostermann. — Défaillances de ses collègues. Il fait à lui seul office de gouvernement. — Dépérissement de l'armée et de la flotte. — Arrêt dans le mouvement intellectuel. — Troubles religieux. — Politique d'attente au dehors. — On sauve encore la façade. — Expansion automatique en Orient. — Traité avec la Chine. — L'expédition de Behring. — III. Inertie générale et tendance rétrograde insuffisamment compensées par ces progrès. — Jugement des observateurs contemporains. Opinions contradictoires. — Comment le gouvernement de Pierre II a été populaire. — Oligarchie aboutissant à l'anarchie. — Bienfaits provisoires du régime. — Raisons qui ont permis à la Russie de le supporter. — Perspectives d'avenir.

I

La chute de Menchikov fut l'œuvre d'un caprice du souverain et d'une intrigue de cour; mais Pierre et ses courtisans étant incapables de recueillir l'héritage politique du « Léviathan », la succession échut au parti oligarchique qui la guettait depuis longtemps.

Les Galitzine y figuraient en apparence au premier rang. Le prince Dmitri Mikhaïlovitch était entré un des premiers au *Conseil Suprême*. Né en 1663 et l'aîné des quatre fils du boïar Michel Andréiévitch, il évoquait le souvenir de Vassili Vassilé-

vitch, l'amant de Sophie (1), son cousin germain. Il avait avec lui plus qu'une parenté de sang, fait comme lui pour donner une idée de ce que la civilisation aurait pu devenir en Russie sans l'initiative violente de Pierre le Grand. Un Russe de l'ancien type. D'âge mûr déjà à l'époque des réformes, passionnément attaché aux traditions de famille et aux coutumes nationales, ne permettant pas à ses frères cadets, l'un feld-maréchal et l'autre sénateur, de s'asseoir en sa présence avant qu'il les y invitât, il n'en possédait pas moins à sa *podmoskovnaïa* (propriété de la banlieue de Moscou) d'Arkhangielskoïé une bibliothèque de six mille volumes avec des traductions en russe de Machiavel, de Grotius, de Locke, de Puffendorf. C'était bien, à part cela, la demeure d'un ancien boïar : une maison en bois voisine de l'église; trois grandes pièces (*sviétlitsy*) en tout; des icones dans les angles; des bancs de chêne sous les murs; des poêles en faïence jaune; des fauteuils recouverts en cuir; un lit en bois de sapin avec draps et oreillers en coutil; un bain attenant à l'une des chambres, et dans la cour, des bâtiments de plus modeste apparence, contenant les cuisines, la cave, le garde-manger. Une grande simplicité partout; mais, dans le parc immense, des serres encore, aussi vastes que la maison et renfermant des plantes rares (2).

Bien qu'il critiquât le renvoi d'Eudoxie, le procès d'Alexis ainsi que le mariage de Pierre Ier avec Catherine et parlât de celle-ci avec le plus grand mépris, Dmitri Mikhaïlovitch fut non seulement épargné pendant le grand règne, mais toujours entouré d'égards. Le Tsar venait souvent l'entretenir de ses projets et attendait patiemment que « le vieux » eut fini ses prières. Aristocrate convaincu, le maître d'Arkhangielskoïé se faisait un idéal de la constitution suédoise. Il avait vu du pays. En 1697, à trente-quatre ans, il était allé étudier en Italie. En 1701 il fut ambassadeur à Constantinople, puis, de 1708 à 1721, gouverneur de la Petite-Russie, où il s'appliqua à grouper les meilleurs éléments intellectuels du pays, conservant,

(1) *Pierre le Grand*, p. 24.
(2) Zabiéline, Essais sur l'Histoire et l'Antiquité russe, 1873, p. 331.

après son retour à Pétersbourg, des relations suivies avec l'académie de Kiev. Il parlait plusieurs langues et n'en détestait pas moins les Allemands. Très autoritaire, ne souffrant pas la contradiction, il se rapprochait par là du type d'Ivan III et de son terrible petit-fils. Ami du progrès, mais détestant les innovations hâtives, il se révoltait surtout contre la révolution que Pierre Ier prétendait opérer dans les mœurs, celles du souverain n'étant pas propres à lui faire goûter le changement. « C'est cela qu'il veut mettre à la place! » l'entendait-on dire.

Vainqueur de Lœvenhaupt à la bataille de la Liésna, « cette mère de Poltava », comme disait Pierre, le frère de Dmitri, Michel, jouissait d'une grande réputation, même parmi les étrangers. « Dans tout autre pays moins barbare », écrivait le duc de Liria, « il eut été un grand homme (1) ». Avec de grands mérites, ni l'un ni l'autre ne possédaient quelques-unes des qualités qui font les hommes d'État, coup d'œil prompt, expérience, énergie, et manquaient totalement de celles qui font les hommes de cour.

A ce dernier point de vue, les Dolgorouki leur étaient infiniment supérieurs. Vassili Loukitch, « le plus aimable et le plus poli des Russes » au témoignage de Bassewitz, avait commencé sa carrière diplomatique à la cour de Louis XIV et s'en souvenait. Pendant un séjour de treize années à Paris, il avait vu d'assez près la révolution anglaise de 1688 et de plus près encore les excès de despotisme auxquels aboutissait le règne du Roi-Soleil. De cette époque dataient aussi des relations avec les Jésuites qu'il se plut à entretenir après son retour en Russie. A Varsovie, il s'était fait, depuis, le confident de Menchikov pour les affaires de Courlande, sauf à se brouiller avec le Favori après l'avènement de Pierre II. A Mittau, il avait connu Anne qui appréciait ses manières affables. Il n'était pas, on le voit, dépourvu de souplesse. Ses cousins germains, Alexis, Serge et Ivan Grigorovitchy, d'éducation nulle, d'esprit grossier, demeuraient attachés aux idées rétrogrades, parmi les-

(1) Correspondance, Additions, *Antiquité russe*, 1873, II, 39.

quelles ils mettaient en première place le souci des intérêts de famille et le désir de gagner la faveur du maître. Un autre parent, Michel Vladimirovitch, faisait bande à part avec son frère, Vassili, qui, soldat ayant fait d'assez bonne besogne sur les rives de la Caspienne, se distinguait par des habitudes de franchise brutale.

La famille paraissait ainsi divisée elle-même en deux camps. Elle se ralliait pourtant dans les grandes circonstances et elle s'entendit encore avec les Galitzine pour partager avec eux au *Conseil Suprême* la direction des affaires intérieures, qui échappait à Menchikov. Pour les affaires extérieures, Vassili Loukitch paraissait indiqué; mais il dut bientôt avouer son impuissance à se reconnaître dans le réseau compliqué des relations et des combinaisons diplomatiques. Ce lot glissa ainsi aux mains d'Ostermann, déjà désigné par son poste de vice-chancelier à en prendre soin et admis en février 1726 parmi les *viérkhovniki* (hommes d'en haut), comme on appelait communément les membres du *Conseil Suprême.*

Déjà commencée sous Catherine, l'absorption progressive, au sein de cette assemblée, des pouvoirs et fonctions nominalement réparties entre les divers organes du gouvernement se précipita maintenant. Le Conseil fit disparaître successivement la Chancellerie des Domaines, puis le bureau de la Police d'État, communément appelé *Préobrajenski Prikase* et s'occupant aussi jusqu'alors ou étant censé s'occuper de la police administrative. Les Collèges de la Guerre et de l'Amirauté, qui du vivant de l'Impératrice conservaient un reste d'indépendance, durent accepter une situation strictement subordonnée. Aussitôt après la chute de Menchikov, le *Conseil* les mit en demeure de lui envoyer des rapports sur les moindres détails de leur administration. Dans le domaine administratif comme dans le domaine judiciaire, il entendait désormais avoir partout la main, en même temps qu'enlevant au Sénat sa fonction législative, il la développait jusqu'à toucher à l'organisation de l'État, comme dans la question du *Hetmanat* en Petite-Russie.

Le Sénat ainsi dépouillé eut pourtant sa part. A mesure qu'il cessait d'exciter la jalousie du nouveau pouvoir, à mesure aussi que celui-ci prenait goût de plus en plus aux problèmes de la haute politique gouvernementale, une décomposition des fonctions trop avidement usurpées s'opérait au profit de l'assemblée déchue. Par une sorte de choc en retour elle se trouva saisie d'un certain nombre d'affaires que « les hommes d'en haut » jugeaient indignes de leur compétence. Ainsi, au moment de la suppression du *Préobrajenski Prikase*, elle hérita de la police administrative. A vouloir tout prendre, le nouveau souverain, je veux dire le *Conseil*, s'apercevait qu'il ne pouvait tout garder et il n'arrivait qu'à démonter rouage par rouage la machine agencée par Pierre le Grand au prix de tant d'efforts.

Le moteur nominal de cette machine restait à l'écart. Après avoir fait acte de présence aux séances du *Conseil* et acte de vigueur contre Menchikov, Pierre II s'effaça, disparut dans le tourbillon joyeux dont j'ai essayé de donner une idée. Ostermann et Alexis Dolgorouki eurent mission d'abord de servir d'intermédiaires entre lui et ses Conseillers. Mais cette double courroie de transmission se montra bientôt hors d'usage. Le vice-chancelier se confinant dans les affaires extérieures, auxquelles le jeune souverain ne voulait ni ne pouvait rien entendre et dont « les hommes d'en haut » se désintéressaient eux-mêmes, et le précepteur en second s'absorbant avec sa tribu dans les intrigues de cour, tous deux se disputant les préférences de leur élève, on ne les vit pas plus que lui paraître aux séances. Je passe aux résultats.

II

La suppression du *Préobrajenski Prikase* provoqua une grande joie. On ne tarda cependant pas à s'apercevoir qu'un

nom justement détesté avait seul disparu. Les prisons ne désemplissaient pas et les crieurs du *slovo i diélo* (1) continuaient leurs lugubres pratiques. Au cours de l'année 1726, un petit clerc de bureau, Vassili Fiodorov, dénonça un capitaine en retraite, Kobyline, à raison de propos séditieux prononcés par lui. Il y eut exécution capitale et confiscation des biens du condamné. Mais le dénonciateur se plaignait : dans la dépouille de sa victime il n'avait reçu qu'une vache avec son veau, un peu de foin, quelques oies et quelques dindons, ce à quoi la veuve du supplicié avait ajouté une volée de bois vert. Il citait l'exemple d'autres *donostchiki* (dénonciateurs) en grand nombre, dont le zèle était mieux récompensé (2). En 1728, dix-huit habitants de Smolensk, coupables de s'être laissé convertir au catholicisme furent ramenés dans le giron de l'orthodoxie par des procédés que les plus féroces agents de l'institution abolie n'eussent pas désavoués. Le bourreau y travailla, knoute et hache en main (3).

Voilà pour la haute police. L'autre ne gagna pas beaucoup à passer aux mains du Sénat. Le 23 avril (3 mai) 1729 un grand incendie éclatant au faubourg allemand de Moscou, des soldats de la garde étaient requis pour l'éteindre. Magnan qui les vit travailler rend compte ainsi qu'il suit de la besogne qu'ils firent : « Fondant comme des enragés dans les maisons du quartier menacé, il les enfonçaient à coups de hache et ensuite les coffres, armoires et caves, et volaient tout ce qui s'y trouvait, menaçant les hôtes qui voulaient s'opposer à leur fureur de leur casser la tête... On leur a vu couper jusqu'aux cordes des puits pour empêcher qu'on ne puisse avoir de l'eau ». Les officiers n'osaient intervenir. La foule applaudissait : « Laissons griller les Allemands ! » L'arrivée de Pierre II sur le lieu du sinistre mit fin au désordre; mais Ivan Dolgorouki, en sa qualité de capitaine des gardes, empêcha la punition

(1) *Pierre le Grand*, p. 194.
(2) Lectures de la Société pour l'étude de l'Histoire et de l'Antiquité russe, II, 21-25.
(3) Dépêches du duc de Liria, *Dix-huitième siècle*, II, 105.

des pillards et il y eut cent vingt maisons de brûlées (1).

Le brigandage à main armée prenait simultanément des proportions inquiétantes sur toute l'étendue de l'Empire. En 1728 une bande, envahissant le village de Prachevo, propriété du prince Kourakine dans le district d'Alatyr, brûlait deux églises et deux cents maisons et massacrait l'intendant (2).

Incapable de faire respecter les lois existantes, le *Conseil Suprême* s'avisa cependant de faire de la législation. L'œuvre de codification n'ayant pas avancé sous Catherine, quelqu'un s'avisa que sous Alexis il y avait eu des députés provinciaux convoqués pour cet objet. Un retour aux traditions d'avant la réforme était pour tenter les *Viérkhovniki*. Ils imaginèrent de réunir à Moscou une nouvelle députation, dont les membres nommés par la noblesse, à raison de cinq par gouvernement, recevraient 50 copecks d'indemnité par jour. L'expérience fut lamentable. Les hommes de quelque valeur étaient déjà au service; le rebut que les provinces envoyèrent, faute de mieux, se montra incapable de tout travail (3).

Une commission pour la revision des lois commerciales fit d'un peu meilleure besogne : abaissement des impôts sur le chanvre et sur la bijouterie; suppression du monopole pour le commerce des tabacs étrangers, du sel, des pelleteries sibériennes; mesures pour l'amélioration du change. L'État demeurant encore le grand producteur industriel du pays, la commission imagina de retenir à l'étranger les bénéfices réalisés sur la vente de ses marchandises, potasse, goudron, fers de Sibérie, suifs, caviar, et d'y créer ainsi des disponibilités pour les besoins du Trésor. La liberté accordée en 1728 à la fabrication et à la vente du sel, ainsi qu'à l'exploitation des mines au delà de Tobolsk, un nouveau règlement pour les lettres de change publié en 1729 complétèrent heureusement cet ensemble de réformes éminemment propices au développement des ressources maté-

(1) Magnan, 9 mai 1729. Aff. Étr. Russie.
(2) Soloviov, XIX, 176.
(3) Soloviov, XIX, 175. Voy. aussi Recueil Complet des lois, n° 5412.

rielles du pays. Mais le *Conseil Suprême* n'y eut aucune part. La commission pour le commerce, voire le gouvernement tout entier à partir de 1728, — ce fut Ostermann, qui devait progressivement se substituer, dans tous les départements, aux défaillances de ses collègues. Il avait beau ne vouloir faire que de la politique extérieure; ils lui forçaient la main, en ne voulant ou en ne sachant rien faire. A son défaut, la machine menaçait tous les jours de s'arrêter. Quand il s'absenta, elle cessa de fonctionner en effet.

Il évita longtemps de se mêler des choses de l'armée et de la flotte. Le résultat fut que l'une et l'autre tombèrent à l'abandon le plus complet. Le Collège de la guerre n'ayant plus de président depuis la chute de Menchikov et le président y ayant jusque là tenu lieu de tout, il fut question d'une commission encore pour le remplacer et remédier à une désorganisation dont on apercevait les symptômes menaçants. Il ne se trouva personne pour la réunir. La flotte fondait à vue d'œil. Abandonnant, pour des raisons d'économie, la construction de gros navires, on décidait de ne mettre en chantier que de simples galères; mais les chantiers restaient vides, et la raison en apparaît suffisamment dans le procès qui en 1727 mettait en cause l'amiral Zmaiévitch convaincu de vol, condamné à mort, puis grâcié et envoyé à Astrakhan, comme commandant de port, pour y exercer sans doute la même industrie. (1)

Vous imaginez ce que le mouvement intellectuel, déjà fort en décroissance sous le règne précédent, pouvait devenir dans ces circonstances. On continuait l'œuvre de cartographie commencée sous Pierre Ier, mais ses progrès se montraient de plus en plus lents. L'Académie des Sciences n'échappait au néant qu'en tombant dans le ridicule Le 24 février 1729, on y célébrait le couronnement de l'Empereur par une séance publique où le professeur Leitmann présenta gravement un polyèdre artistement ouvragé avec la figure d'un aigle qui, se métamorphosant, reproduisait les traits augustes du Souverain. Parta-

(1) Soloviov, XIX, 181.

geant l'unique typographie de la capitale avec le Synode, l'Académie laissait chômer les presses et n'avait pas tort, car la censure de tous les ouvrages publiés appartenait toujours à l'assemblée ecclésiastique et Pierre I[er] n'était plus là pour tempérer son zèle. Au sein du clergé même, le représentant de l'esprit nouveau, Féofane Prokopovitch, avait à lutter avec l'évêque de Rostov, Georges Dachkov, qui rêvait le rétablissement du Patriarcat, en supposant qu'on ne chercherait pas le Patriarche hors de son évêché. Catherine régnant encore, Féofane était couramment traité d'hérétique, accusé de prêcher la doctrine arienne. Sur la dénonciation d'un moine, Marcel Radychevski, il avait eu même affaire au *Préobrajenski Prikase*, heureux de s'en tirer avec une semonce et la menace d'être « traité sans miséricorde, » s'il donnait lieu à de nouvelles plaintes (1). Il possédait maintenant l'appui d'Ostermann et la chute de Menchikov le débarrassait d'un ennemi redoutable; mais le triomphe du parti aristocratique et rétrograde créait pour lui d'autres périls. Énergique et capable, Dachkov s'agita furieusement, en évoquant contre son rival les vieilles accusations de protestantisme. En 1727 le *Conseil Suprême* ordonna la publication du *Kamiène Viéry* (Pierre angulaire de la foi), œuvre de polémique religieuse, où Iavorski avait consigné l'expression de son orthodoxie farouche et de ses rancunes personnelles contre le prélat réformateur. Mais en même temps l'abbé Jubé, amené en 1728 de France par la princesse Irène Dolgorouki, née Galitzine, qui l'avait choisi comme précepteur pour ses enfants, créait à Moscou même un foyer de propagande catholique.

Vous n'ignorez pas que ce fut un homme singulièrement actif, entreprenant et courageux. C'est lui qui, curé à Asnières, refusait de commencer le service divin avant que la marquise de Parabère, maîtresse du Régent, eût quitté l'église. Sur la plainte de la belle, le Régent se contenta de dire : « Pourquoi « diable est-elle allée à l'église? » La princesse Dolgorouki

(1) Lectures, 1862, I, 1-92.

s'était laissé convertir au catholicisme pendant son séjour à l'étranger, sous l'influence de la princesse d'Auvergne, née de Ligne. La famille entière de son père montrait héréditairement des inclinations dans ce sens. Protégé par elle, l'abbé Jubé se rencontrait à la *podmoskovnaïa* du Prince Galitzine avec l'évêque de Tver, Lopatinski, et l'entretenait de la réunion des deux églises (1).

Ainsi, de ce côté, tout n'était que trouble et confusion.

Au dehors, la paix signée par les Turcs, en octobre 1727, avec l'usurpateur persan Eschref, que la Russie s'était également refusée à reconnaître, avait crée, au début du règne, un danger sérieux pour les provinces caspiennes. La Russie ne possédait là qu'un corps d'armée très faible. Encore en enleva-t-on le commandement au prince Vassili Vladimirovitch Dolgorouki, dont la présence parut plus nécessaire à Moscou. La Porte, tout en se plaignant d'être abandonnée par ses alliés, offrit ses bons offices pour un accommodement avec Eschref. Ils furent acceptés, mais ne menèrent à rien, et bientôt Neplouiev annonça de Constantinople que les Turcs songeaient à attaquer les nouvelles acquisitions de la Russie en Perse. Le Résident de l'Empereur, Dahlmann, proposa sa médiation ; mais la Porte ne paraissait disposée à accepter que celle de la France, et Neplouiev affirmait que la guerre serait préférable à cet expédient. Alliée à l'Angleterre, la France lui était doublement suspecte. Il ne fut pas contrarié par les ordres de ses chefs, car on ne lui en envoya point. Toute l'habileté d'Ostermann ne pouvait aller en ce moment qu'à gagner du temps, en sauvant la face et la façade. Sans flotte et bientôt sans armée, la Russie devait garder son apparence de grande puissance européenne. Elle voulut donc être représentée au congrès de Soissons, où elle n'avait aucun intérêt à discuter. Il s'agissait, on le sait, d'un accommodement entre l'Autriche et ses adversaires de la veille et du lendemain, la France, l'Angleterre et l'Espagne.

(1) Tolstoï, *Le catholicisme en Russie*, 1863, I, 165; Philarète (Mgr), *Histoire de l'église russe*, 1848, p. 77; Dolgoroukov, *Mémoires*, I, 7.

La Russie, comme alliée de l'Empereur, prétendit y figurer et obtenir le règlement définitif de la question holsteinoise. C'était un hors-d'œuvre, et l'Autriche ne se soucia pas de le mêler aux pourparlers, qui d'ailleurs n'aboutirent pas. Le traité de Séville, signé en novembre 1729 entre la France, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre, à l'exclusion de l'Autriche, laissa au gouvernement de Pierre II la seule ressource de bouder en cette noble compagnie.

Une revanche lui était réservée à l'autre extrémité de l'immense sphère politique ouverte par Pierre le Grand à l'activité et à l'ambition de ses héritiers. Le 20 août 1727 l'envoyé russe en Chine signa un traité de paix perpétuelle avec le Céleste Empire sur la base du statu quo et de l'établissement de relations commerciales suivies entre les deux puissances. Dans cette direction, le temps se chargeait à lui seul de poursuivre une œuvre, dont nous continuons à voir aujourd'hui encore le lent mais irrésistible avancement. Presque en même temps sur une autre frontière du vaste continent sibérien, Behring découvrait le fameux détroit. Par sa conception et par le commencement même de son exécution, cette œuvre parallèle était encore un legs du grand homme. L'expédition commandée par Behring avait quitté Pétersbourg en janvier 1725. Elle comprenait les lieutenants Spanberg et Tchirikov, deux pilotes, un garde-marine, un géographe, un médecin et 23 matelots ou ouvriers. Par terre ou par eau elle arriva au printemps de 1726 à Iakoutsk et seulement en janvier 1727 à Okhotsk après avoir traversé des épreuves et subi des pertes cruelles. A un moment elle fut réduite à manger le cuir de ses harnais et de ses bottes. A Okhotsk, où il n'y avait alors que dix maisons, Behring dut se bâtir une habitation et réunir des approvisionnements. Un bateau qu'il fallut construire également et une mauvaise barque trouvée sur place conduisirent les explorateurs au Kamtchatka, où fut équipé un vaisseau de plus grandes dimensions, le *Saint-Gabriel*. En même temps Behring apprenait par les indigènes les détails d'un voyage qui, en 1648 déjà, avait conduit le Cosaque Dejniev de l'embouchures du Kolyma au Kamtchatka

— *par mer.* (1) C'était l'existence du détroit établie. En juillet, longeant la côte asiatique et doublant le cap Tchoukhotsk, c'est à dire refaisant en sens inverse jusqu'au 67°, 17 de latitude la route de l'obscur précurseur, l'expédition vérifia la découverte, dont la priorité a pu ainsi devenir l'objet d'une contestation. J'incline à juger celle-ci oiseuse. Dejniev était incapable de donner une valeur scientifique à son exploit, et il n'avait pas vu la rive américaine, dont Behring dut lui-même remettre la reconnaissance à l'été suivant. D'ailleurs, bien que dirigée par un Danois, l'expédition de 1727 fut russe, — sans quoi il n'y aurait eu rien de russe dans l'histoire contemporaine du pays.

III

C'étaient certes des progrès, mais ne rachetant pas l'inertie à tendances rétrogrades, où d'une manière générale s'enlisait le règne du fils d'Alexis. Le maintien du siège gouvernemental à Moscou menaçait à lui seul l'intégrité et l'avenir du grand héritage dont Pierre I[er] avait fixé les assises sur les bords de la Neva. En mars 1728, des affiches apposées aux murs de la vieille capitale menacèrent du « Knoute sans miséricorde » quiconque parlerait de revenir à Saint-Pétersbourg. (2) De passive qu'elle était tantôt, se traduisant par la fuite matérielle des paysans *v mat tikhouiou poustyniou*, dans le sein maternel du désert tranquille, et par la retraite morale des boïars dans les souvenirs du passé, l'opposition aux réformes commençait à se faire active. Mais, en prenant la tête du mouvement et en prétendant remonter la pente où, dans la bousculade du grand règne, la vieille Russie s'était laissé entraîner à la suite du Réformateur, les *rodoslovnyié lioudi,* les aristocrates de vieille

(1) Viéssiélago, *Histoire de la flotte russe*, I, 81-2.
(2) Lefort. 4 mars 1728, Archives de Dresde. Comp. Herrmann, *Diplomatische Beitrage*, I, 10.

roche se montraient incapables de réaliser et même de formuler un programme quelconque. L'éternelle histoire des partis déclassés, des formules usées et des formes de vie dissoutes agitant des fantômes dans le vide recommençait avec eux. Le témoignage des observateurs contemporains est expressif à cet égard et concluant par son unanimité; concert où le Saxon Lefort, l'Espagnol Liria et le Français Magnan n'ont qu'une voix :

Écoutons le premier :

« Quand j'envisage comment cet État est gouverné à pré-
« sent, il me semble être un songe, à considérer le règne du
« grand-père. L'esprit humain ne peut comprendre comment
« une si grande machine peut se soutenir sans aide ni travail.
« Chacun cherche à se débarasser du fardeau, personne ne
« veut rien prendre sur soi, et garde la parole dans le ventre...
« On pourrait comparer (cet État) à un navire flottant menacé
« par l'orage, dont le pilote et l'équipage sont enivrés ou en-
« dormis. La vaste machine flotte au gré de l'intérêt sans nulle
« considération pour l'avenir et il semble que l'équipage n'at-
« tend qu'une violente tempête pour profiter des dépouilles
« du vaisseau... (1)

Et voici Liria lui donnant la réplique :

« Tout va mal, l'Empereur ne s'occupe pas des affaires et
« ne songe pas à s'en occuper. On ne paye personne et Dieu
« sait où en arriveront les finances de S. M. Un chacun vole
« autant qu'il peut. Tous les membres du *Conseil Suprême* sont
« malades, et c'est pourquoi ce tribunal, l'âme du gouver-
« nement d'ici, ne se réunit pas du tout. Tous les départe-
« ments subordonnés ont aussi arrêté leur fonctionnement.
« Les plaintes sont sans nombre. Chacun fait ce qui lui passe
« par la tête. Personne ne songe à y porter remède, sauf le
« baron Ostermann, qui ne peut seul tout faire. Je crois que
« tout est ici mûr pour une révolution... (2) »

(1) Lefort, 18 juin et 25 novembre 1728. Archives de Dresde. Comp. Herrmann, *loc. cit.* I, 16, 23.

(2) Liria, 15 novembre 1728, *Dix-huitième siècle*, II, 111.

La note de Magnan n'est pas plus flatteuse :

« Aucun principe d'honneur, d'amité ou de reconnaissance « n'est point un guide (pour la nation russe), mais uniquement « d'un côté une parfaite rusticité et de l'autre un esprit d'in- « térêt sordide. L'on peut même dire que cette rusticité « semble encore s'accroître, à mesure qu'elle trouve plus « d'indulgence sous ce présent règne (1).

L'Ambassadeur du Roi Catholique était pourtant en liaison très amicale avec les chefs du parti oligarchique, et en communauté d'idées à beaucoup d'égards. Voulez-vous qu'il se soit laissé impressionner défavorablement par les mésaventures qui accompagnèrent son arrivée à Moscou? Ayant laissé son carrosse dans une ornière, il dut faire la dernière étape sur un cheval sans selle, avec une corde tenant lieu de tout harnachement. Mettons qu'il n'ait rien dit. Je les abandonne tous, témoins étrangers, témoins suspects. Mais j'en aperçois un encore, qui est du terroir, ou presque, un Cosaque venu à Moscou pour affaires et y ayant admirablement réussi. Donc rien d'un mécontent. Son journal nous fournit par surcroît des détails curieux sur les conditions contemporaines de la vie matérielle aux abords du Kreml. Il a loué, dans le quartier le plus élégant de la ville, le *Kitaï-gorod*, un logement composé de trois maisons, plus un magasin et une cave, le tout pour trois roubles par mois. Il a acheté une calèche anglaise pour 22 roubles. Il a fait emplette d'une étoffe pour un *kontouche* (sorte d'habit) à 60 copecks l'archine (0,70 mètres), d'une fourrure d'écureuils pour 2 roubles 60 copecks et de 18 paires de martres zibelines pour 140 roubles. En approvisionnant son garde-manger, il a eu un esturgeon, deux saumons et dix sterlets pour 3 roubles, une livre de caviar pour 5 copecks, une livre de thé pour 5 roubles et demi, une livre de café pour 60 copecks. Il s'est composé aussi une bibliothèque, avec six livres de provenance polonaise, dont le *Speculum Saxonum* et la *Politique* d'Aristote, qui lui ont coûté 7 roubles et 10 copecks. Il y a

(1) Magnan, 9 novembre 1729. Aff. Étr. Russie.

ajouté un ouvrage sur la constitution du globe pour 50 copecks; une *Synopsis* russe et deux calendriers pour 1 rouble. Dans la boutique de l'Allemand Moritz il a encore trouvé un baromètre pour 1 rouble. Après quoi il a songé à sa santé, en rendant visite au médecin du Tsar, Bidloo, qui lui a prescrit une décoction ainsi qu'une application de sangsues et lui a réclamé quatre écus.

En fait d'affaires il avait d'abord à tirer d'un mauvais pas son père, qui, colonel d'un régiment, provoquait des plaintes par la façon dont il le commandait. Cela n'alla pas sans difficulté. En s'adressant premièrement à l'archevêque Féofane Prokopovitch et à l'abbesse Olympe Kokhovska, un pays et une payse, il n'avança guère. Il réussit mieux avec le secrétaire du Collège des Affaires Étrangères, qui consentit à lui gagner d'abord quelque argent au *schnip-schnap,* puis à accepter une somme de trente ducats. Mais quarante autres ducats offerts au secrétaire du *Conseil Suprême* firent surtout merveille, si bien qu'en quittant Moscou, du colonel en disgrâce il avait fait un Trésorier général de l'Ukraine (1).

La qualité du gouvernement improvisé sous le nom de Pierre II par les tenanciers de l'ancien régime n'est-elle pas clairement indiquée à vos yeux par ce simple trait?

Un des étrangers qui ont publié sur la Russie contemporaine des mémoires en général peu élogieux, Manstein, s'est inscrit cependant en faux contre cet ensemble de dépositions à charge, jusqu'à en prendre le contre-pied, dans un véritable panégyrique, dont quelques historiens russes, Soloviov (2) après Weydemeyer (3), se sont inspirés à leur tour. Lefort, Magnan et Liria étaient des observateurs superficiels. Ils s'en tenaient aux impressions de cour. Ils n'« allaient pas dans le peuple », suivant la formule chère aux slavophiles modernes. Or si la cour, exilée de St-Pétersbourg, trouvait à se plaindre du gouver-

(1) Jacques Markovitch, Journal (1717-1767), 1895, II, 207.

(2) *Histoire de Russie,* XIX, 167.

(3) Exposé des événements principaux depuis la mort de *Pierre le Grand* jusqu'à l'avènement d'Élisabeth, 1831.

nement oligarchique, le peuple avait les meilleures raisons du monde pour en apprécier les bienfaits. Il ne fournissait plus de recrues à l'armée, qui, maintenue sur le pied de paix, pouvait s'en passer, et il payait moins d'impôts, la nouvelle administration ayant moins de besoins que celle de Pierre I[er], et conséquemment moins d'exigences. Telle est la thèse. En ce qui concerne le témoignage de Manstein, il a une base fragile. Né en 1711, l'auteur des Mémoires n'a pu être, de 1727 à 1729, un spectateur bien clairvoyant. Au surplus, il ne se trouvait pas en Russie, où il n'est arrivé qu'en 1736. Que le gouvernement de Pierre II, tant qu'il y en a eu un, et surtout après qu'il eut cessé d'exister en fait, ait d'ailleurs rencontré des sympathies dans les milieux populaires, je n'y veux pas contredire. Le peuple est partout un enfant, et le moyen le plus sûr, sinon le plus honnête, de contenter les enfants est de ne leur demander aucun effort, de ne leur imposer aucune contrainte, en les abandonnant à leur fantaisie et à leur paresse naturelle. Ils auront à s'en repentir plus tard, mais sur le moment se sentiront parfaitement heureux. C'est cet état de béatitude que les « hommes d'en haut » réussissaient à créer au bénéfice de ceux d'en bas. Comme on ne faisait rien, on ne demandait rien à personne. En 1729, le *Conseil Suprême* s'avisa d'interdire la levée de la capitation pendant la durée des travaux d'agriculture (1). C'était parfait, en tant qu'on pouvait se passer d'argent. On s'en passa quelque temps, la machine qui ne fonctionnait plus ne réclamant pas d'aliment, l'oligarchie aboutissant ici à l'anarchie, au sens propre d'un mot, dont on a tant abusé ailleurs. Il n'est pas de régime moins dispendieux pour peu qu'il dure. Cette durée a des limites variables. Les organismes d'ordre inférieur supportent facilement la privation de certains éléments de vie et même de certains organes, dont l'absence, à un degré supérieur de l'échelle des êtres, devient une cause de mort. Un mollusque se contente de peu et on ne le tue guère avec des amputations.

(1) Recueil Complet des lois, 5451.

Ainsi se résolvait provisoirement le problème qui intrigua le corps diplomatique en Russie de 1727 à 1729 : la survie d'un État qui n'avait plus rien pour vivre, ni cœur, ni estomac. Mais cette solution ne pouvait être durable. Le pays, dans son ensemble, ne s'était pas assez assimilé les éléments d'existence policée que Pierre Ier venait de créer, pour qu'ils lui fussent immédiatement indispensables. Il ne pouvait cependant pas subsister à vide indéfiniment, et le retour aux formes patriarcales du passé se montrant irréalisable, l'asphyxie serait venue infailliblement, si cette catastrophe, que Lefort, Liria et Magnan prévoyaient d'un commun accord, n'avait été prévenue par une autre qu'ils ne prévoyaient pas.

CHAPITRE VI

TRAGÉDIE IMPÉRIALE. — CATHERINE DOLGOROUKI.

I. Fiançailles de Pierre II et de Catherine Dolgorouki. — Au palais Lefort. — Présage funeste. — Rencontre inopportune. — Le Comte Millesimo. — Harangue de Vassili Dolgorouki. — La famille au pinacle. — Projets matriniaux d'Ivan Alexiéiévitch, — Refus d'Élisabeth. — Nathalie Chérémétiev. — Autres fiançailles. — II. Attitude énigmatique de Pierre. — Entrevues secrètes avec Ostermann et Élisabeth. — Terreurs et querelles des Dolgorouki.—Leurs déprédations. — Maladie du Tsar. — En danger de mort. — Conseil de famille au palais Golovine. — Désaccord. — Rédaction d'un testament nommant Catherine Dolgorouki heritière. — Forgerie projetée. — Ivan Dolgorouki et « la main » du Tsar. — III. Obstacles. — Opposition du Conseil suprême. — Hostilité de la garde. — Combinaisons extravagantes. — La grossesse de Catherine. — Tentatives suprêmes. — Eudoxie se récuse. — Ostermann fait bonne garde. — Impuissance du Favori. — Mort de Pierre II.

I

Les fiançailles de Pierre II et de Catherine Dolgorouki furent célébrées le 30 novembre. La famille était pressée. La cérémonie eut lieu au palais Lefort, où Pierre demeurait pendant ses rares apparitions à Moscou. Élisabeth y assista, ainsi que la Duchesse de Mecklenbourg et sa fille qui devait plus tard gouverner un instant la Russie sous le nom d'Anne Léopoldovna. Eudoxie elle-même consentit à sortir pour la circonstance de la retraite profonde où elle vivait. Elle paraissait satisfaite, heureuse de voir réalisé le vœu le plus cher qu'elle eût fait pour son petit-fils, et d'une manière aussi conforme aux traditions. On sait que le mariage des Tsars avec des filles de l'aristocratie et même de la petite noblesse du pays en faisait partie. Les membres du *Conseil Suprême*, la *Généralité*,

les ministres étrangers et toute la haute société moscovite figuraient aussi à la cérémonie. La fiancée, proclamée déjà Altesse Impériale, logeait au palais Golovine avec ses parents. Son frère Ivan y fut la chercher, en sa qualité de grand chambellan, et l'amena avec sa mère et ses sœurs dans un grand carrosse de gala, escorté par des gentilshommes de la chambre, des fourriers et des grenadiers à cheval. Des pages impériaux se tenaient sur le devant de la voiture; des courriers et des heiduques à pied la précédaient; une longue suite d'équipages venait derrière, avec les membres de la famille Dolgorouki. Une escorte de 1,200 cavaliers encadrait tout le cortège : mesure de précaution peut-être superflue. Les Dolgorouki étaient à la vérité détestés au sein de la noblesse, où ils excitaient des jalousies et des rancunes féroces par leur élévation et leur morgue; mais le peuple voyait dans ce mariage une garantie que le Tsar resterait fidèle à « la petite mère Moscou aux murailles blanches, » et, comme Eudoxie, il était disposé à applaudir. A l'entrée dans la cour du palais, une couronne impériale surmontant le carosse de gala, ou, selon d'autres récits, une aigle ornant une porte triomphale fut arrachée accidentellement et tomba à terre avec fracas (1). Ceci fut regardé comme un mauvais présage; mais Catherine Dolgorouki ne parut pas y prendre garde. Donnant la main à son frère, elle pénétra, sereine et majestueuse déjà, dans l'auguste demeure qui allait devenir sienne.

Dans une des salles, sur un tapis de Perse, une table recouverte d'un drap d'or supportait une croix et deux plateaux en or avec les bagues. A gauche de la table on avait placé deux fauteuils pour Eudoxie et pour la fiancée et des chaises sur le même rang pour les princesses de Mecklenbourg et pour Élisabeth. On devine le regard donné par la fille de Pierre le Grand à ces chaises! Le fauteuil de l'Empereur était à droite. Féofane Prokopovitch présida aux rites usuels, deux généraux tenant au-dessus du couple un dais en drap d'argent brodé

(1) Karabanov, *Mémoires anecdotiques, Antiquité russe*, 1871, III, 689.

d'or; puis les salves d'artillerie éclatèrent donnant le signal des félicitations et des baise-mains. Élisabeth dut une des premières baiser la main de Mlle Dolgorouki!

Le Comte Millesimo s'approcha à son tour. Lady Rondeau, dans ses lettres bien connues, a certainement travesti et exagéré l'incident qui se produisit alors. A un geste de Pierre écartant la main de sa fiancée qu'il tenait dans la sienne, Catherine aurait répondu par un autre geste violent, qui rapprocha la main disputée des lèvres de l'étranger. Le détail est certainement faux à s'en rapporter à l'étiquette contemporaine, qui excluait l'intervention du fiancé sous cette forme : *Il ne pouvait tenir la main de la fiancée à ce moment.* Mais on peut admettre que la jeune fille ait été impuissante, cette fois, à cacher une émotion naturelle et qu'insoucieux habituellement de dissimuler les siennes, Pierre se soit laissé aller à quelque brusquerie. Les amis de Millesimo l'entraînèrent et le firent disparaître. Quelques jours plus tard il quittait la Russie.

Catherine Dolgorouki eut à subir une autre épreuve. Vassili Vladimirowitch, l'homme au parler franc, voulut la haranguer. On le disait hostile au mariage, n'en augurant rien de bon pour les siens. Il s'exprima en ces termes : « Hier j'étais « ton oncle, maintenant tu es ma souveraine et je suis ton « fidèle serviteur. Je fais appel cependant à mes anciens droits « pour te donner ce conseil : ne regarde pas celui que tu vas « épouser comme ton mari seulement mais aussi comme ton « maître et ne t'occupe que de lui plaire. Ta Famille est nom- « breuse, mais par la grâce de Dieu elle ne manque de rien. « Si donc quelques-uns de ses membres te demandent des « faveurs, oublie la parenté pour ne tenir compte que du « mérite. Ce sera le meilleur moyen d'assurer tout le bonheur « que je te souhaite (1). »

La future Tsarine ne répondit rien, et, soit trouble causé par l'apparition de Millesimo, soit déplaisir ressenti de l'attitude de Pierre, garda pendant toute la soirée un air maussade.

(1) Soloviov, XIX, 235.

Peu assidu auprès d'elle, semblant l'éviter plutôt, le Tsar paraissait également soucieux et morose. Au milieu de la contrainte générale, Eudoxie seule rayonnait. Il y eut feu d'artifice et bal, mais point de souper et tout le monde fut content d'en être quitte plus tôt. La fiancée retourna au palais Golovine avec l'appareil qui l'avait accompagnée à l'arrivée, et ne parut pas se souvenir des paroles de son oncle. Le lendemain, tandis que le Comte Wratislaw écrivait à Vienne, demandant pour Ivan Dolgorouki le titre de prince de l'Empire et le duché de Cosel promis à Menchikov, le bruit se répandit que le jeune Favori allait être nommé grand amiral. Son père serait généralissime; Vassili Loukitch grand chancelier; Serge Grigorowitch grand écuyer; sa sœur, mariée à un Soltykov, grande maîtresse de cour de la future Tsarine. Une curée de places!

Ivan Dolgorouki faisait mine maintenant de vouloir se ranger. C'était une de ces natures violemment et bizarrement contrastées, comme on en rencontre tant en Russie aujourd'hui encore, terres vierges, où la fusion des antagonismes élémentaires, produit habituel des cultures héréditaires, n'a pas eu le loisir de s'opérer et où de nobles inspirations mêlées aux plus grossiers instincts semblent perpétuellement se livrer bataille. Débauché et débaucheur, le jeune homme était susceptible de retours, qui, moins éphémères, eussent rendu bienfaisante l'influence qu'il gardait sur Pierre. La légende veut que, surprenant le Tsar au moment où il se préparait à signer un arrêt de mort, le Favori l'ait un jour mordu brusquement à l'oreille. Pierre poussa un cri de douleur. « Vous imaginez-vous, dit là-dessus Dolgorouki, ce que cet homme va « éprouver quand on lui coupera le cou? » Le charme qu'il exerçait, en dépit de ses incartades et de ses fugues, l'ascendant qu'il reprenait quand bon lui semblait, tenaient peut-être à ces saillies de tempérament et de caractère. Pendant une maladie que le Favori fit en juillet 1728, Pierre coucha par terre auprès de son lit (1). Le jeune homme se mit en tête main-

(1) Lefort, 26 juillet 1728, Archives de Dresde, Comp. HERRMANN *Diplomatische Beitrage*, I, 18.

tenant d'imiter son jeune maître en se mariant, et, Lovelace converti, imagina de refaire la cour à Élisabeth pour le bon motif. La Tsarevna se récria : elle ne voulait pas d'un sujet pour époux ! Elle en était arrivée d'ailleurs à repousser tout projet de ce genre, ayant pris du goût pour la vie libre et pour les plaisirs qu'elle y multipliait et variait à l'infini. On ne comptait plus ses passades (1). Au cœur de l'hiver elle se retira à la campagne, frondant la famille toute-puissante, battant froid au Tsar lui-même. Mais Ivan Dolgorouki s'entêtait : il lui fallait une femme ! Et pendant plusieurs semaines, le corps diplomatique lui-même s'occupa de ce mariage, indiquant comme choisie par le Favori tantôt la fille de Iagoujinski, tantôt celle de Münnich ou d'Ostermann. On sut enfin que le jeune homme avait jeté son dévolu sur la plus riche héritière de l'empire, la plus jolie aussi, Nathalie Borissovna Chérémétiev, ravissante créature, dont le père avait été le grand homme de guerre de l'époque précédente. Ces autres fiançailles furent célébrées le 14 décembre 1729, en présence du Tsar, au milieu d'une grande pompe et d'un luxe inouï. La bague du fiancé était estimée à 12,000 roubles et celle de la fiancée à 6,000. Il fut convenu que le Souverain et le Favori se marieraient le même jour, et les bals et les banquets se succédèrent dans l'attente de la double cérémonie nuptiale qui mettait le pays en émoi. Moscou se remplissait de gentilshommes accourant du fond des provinces avec leurs familles. De mémoire d'homme on n'y avait vu tant de mouvement et tant de joie.

II

Cependant Pierre montrait à ses sujets un visage de plus en plus sombre. De jour en jour, aux côtés de sa fiancée et au sein de sa nouvelle famille, il se donnait davantage cet air d'oiseau

(1) MAGNAN, 1er septembre 1729. Aff. Étr. Russie.

pris au piège qui en effet paraissait lui convenir dans la circonstance. « La parole du Tsar est changeante. » En méditant ce proverbe national, les Dolgorouki eussent voulu hâter l'événement dont dépendait leur fortune. Malheureusement on était dans l'Avent, et d'autres obstacles de diverse nature firent reculer la cérémonie jusqu'au 19 janvier. Le *Conseil Suprême* avait assigné 50,000 roubles pour les frais et on avait besoin de beaucoup de temps pour dépenser tant d'argent.

Dans l'intervalle, la famille eut de cruelles alertes. Le premier de l'an, le Tsar sortit dans la nuit, à l'insu d'Alexis Dolgorouki, et se rendit chez Ostermann, où se trouvèrent deux autres membres du *Conseil Suprême*. Le vice-chancelier se disait encore malade et gardait la chambre depuis dix jours, et cela seul était pour donner des inquiétudes à ceux qui connaissaient sa manière. Il tramait sans doute quelque chose, ou prévoyait une crise dont il prétendait se garer (1). Pierre vit aussi en secret Élisabeth, qui se plaignait amèrement des Dolgorouki. Ayant tout accaparé, pouvoir et argent, ils la laissaient dans le dénûment. Elle avait contracté l'habitude de mettre la cour à contribution pour les besoins de sa maison, où elle continuait à faire grande dépense, et voilà que, par ordre d'Alexis Grigorovitch, ses officiers de bouche trouvaient maintenant portes closes. Le sel même manquait dans ses cuisines! La famille tirait vengeance du refus dédaigneux essuyé par Ivan qui, de son côté, il l'avoua plus tard, songeait à enfermer la Tsarevna dans un couvent (2). Pierre répondit aux doléances de sa tante par des paroles qui, aussitot ébruitées et sans doute amplifiées, parurent pleines de menaces : « Ce n'est pas ma faute; on ne « m'obéit pas; mais je trouverai bientôt moyen de rompre mes chaînes. » Avertis, les Dolgorouki ne surent faire face au danger qu'en se querellant entre eux. Les Vladimirovitchy trouvaient que les Grigorovitchy allaient trop loin, agissaient trop tôt en maitres. Ivan était aux prises avec sa sœur, qui réclamait les diamants de la grande duchesse Nathalie. Pierre, affirmait-elle,

(1) Liria, 2 janvier 1760. *Dix-huitième siècle*, II, 190.
(2) Affaire Dolgorouki aux Archives d'État à Moscou.

les lui avait promis. Elle prenait exemple d'ailleurs sur son père et ses cousins, qui, une enquête devait le prouver plus tard, organisaient un véritable pillage du trésor de la Couronne, se disputant les parts. Et déjà la catastrophe était proche, qui allait les mettre d'accord, dans la ruine commune de leurs ambitions.

Le 6 janvier 1730 eut lieu la bénédiction des eaux. Toujours ennemi de la contrainte, Pierre arriva en retard pour la cérémonie (1), mais assista à une revue par un froid très vif et revint en compagnie de sa fiancée, se tenant debout derrière son traîneau. Peut-être, chapitré par les Dolgorouki ou subjugué par quelque artifice savant de la belle Catherine, voulait-il couper court par cette galanterie aux bruits de rupture qui circulaient trop librement. En rentrant, il éprouva des frissons et le lendemain la petite vérole se déclarait.

Les Dolgorouki furent consternés. Le corps diplomatique s'agita. Le ministre de Danemark crut déjà voir sur le trône Élisabeth ou son neveu, le duc de Holstein. C'était le Schlesvig perdu ! Il courut chez Vassili Loukitch et lui représenta la nécessité de faire quelque chose, en prévision d'une issue fatale de la maladie. Quoi ? Ce qu'on avait fait au moment de la mort de Pierre Ier. De la femme à la fiancée, la distance n'était pas grande, et la nouvelle Catherine pourrait régner aussi bien que l'autre. Frères et cousins se concertèrent et ne se trouvèrent pas d'accord. La partie semblait trop grosse aux Vladimirovitchy, qui multipliaient les objections. Là-dessus, le 12 janvier, Pierre alla mieux et tout le monde respira. Cinq jours aprés le malade eut l'imprudence d'ouvrir une fenêtre, la petite vérole rentra, et il fut perdu.

Cette fois, Alexis Grigorovitch prit l'initiative des mesures à décider. Des courriers se répandirent dans la ville convoquant les membres de la famille au Palais Golovine. Ayant passé la nuit au chevet du Tsar, le maître de la maison était au lit. On

(1) Voy. à ce sujet, dans le *Messager historique*, juillet 1896, une étude de M. Lvov, fixant certains détails inexactement rapportés dans les Mémoires contemporaines. Comp. Khmyrov, La comtesse Golovkine, p. 148.

dut se réunir dans sa chambre. « L'Empereur est en danger de mort, » dit-il, « il faut choisir un héritier. »

— Qui pensez-vous? demanda Vassili Loukitch.

Alexis leva le doigt au plafond.

— Elle est là!

Catherine avait son appartement à l'étage supérieur. Les Vladimirovitchy hochèrent la tête; mais Serge Grigorovitch insista, formula la pensée qui hantait l'esprit de ses frères : « Un « testament arrangerait tout. La loi de Pierre le Grand subsis- « tait et quel meilleur emploi le maître pourrait-il en faire, « qu'en désignant pour lui succéder celle avec laquelle il avait « voulu partager sa couche et son trône? »

L'idée n'avait, eu égard aux circonstances, rien d'inacceptable. Les diplomates étrangers discutaient l'événement et le jugeaient probable (1). Mais Vassili Vladimirovitch se récriait :

— Ni moi ni personne des miens ne voudrons être ses sujets. Elle n'est pas mariée!

— Elle est fiancée, répliqua Alexis.

— Ce n'est pas la même chose!

La querelle s'échauffa. Les Grigorovitchy parlaient d'avoir raison des résistances, sabre en main.

— Vassili Vladimirovitch! criait Serge, tu es lieutenant au régiment Préobrajenski et Ivan Alexiéiévitch est capitaine. A vous deux vous pouvez faire ce que vous voudrez de vos hommes...

— Nous serions massacrés! affirma encore Vassili, et, sur ce mot, il quitta la réunion avec son frère Michel.

Alors Vassili Loukitch se leva, s'assit auprès de la cheminée où flambaient des troncs de chêne et se mit à écrire. Il rédigeait un testament à soumettre à la signature du Tsar. Mais bientôt il jeta la plume. Son esprit inculte hésitait et ses doigts gourds n'arrivaient à tracer que des lettres informes. Tous les membres restants de la famille s'attelèrent alors à la besogne, les uns suggérant des phrases, les autres s'appliquant à les reproduire

(1) Sbornik, LXVI, 128.

sur le papier et finalement le document appelant Catherine Dolgorouki à l'héritage de son fiancé se trouva prêt. Mais Pierre le signerait-il? Un doute travesa les esprits et les figures se rembrunissaient déjà, quand Ivan Alexiéïévitch eut un cri de triomphe. Tirant des papiers de sa poche, il les mettait sous les yeux de ses parents :

— Voici l'écriture du Tsar et voici la mienne. Vous-mêmes ne sauriez les distinguer. Et je sais aussi signer son nom. Je l'ai fait souvent par plaisanterie.

Prenant la plume, il écrivit · « Pierre » et tous s'exclamèrent : « C'était la main même du Tsar! »

Puis il y eut un silence. Les yeux seuls parlaient et se comprenaient, et la chose fut convenue ainsi, sans qu'on ajoutât un mot avant de se réparer. Le Favori présenterait le testament à la signature du Tsar et si pour une raison quelconque, elle ne pouvait être obtenue, il ferait le nécessaire (1).

III

Encore fallait-il assurer à l'entreprise les concours indispensables. Or de ce côté les objections formulées par Vassili Vladimirovitch ne parurent que trop justifiées. Au *Conseil Suprême* Galitzine et Golovkine taxèrent le projet de folie. La garde, sondée, se montra hostile. Ivan lui-même s'effraya de ce qu'il avait osé concevoir. Faire signer le testament par le Tsar semblait impossible; il n'avait plus sa connaissance, et Ostermann, subitement guéri, ne le quittant pas, la plus habile des forgeries deviendrait suspecte, provoquerait des contestations certaines. Déconcertée, la famille agita d'autres idées, encore plus extravagantes : précipiter la cérémonie du mariage en dé-

(1) Tous ces détails nous sont connus par le dossier de l'affaire Dolgorouki, aux Archives d'État à Moscou. Comp KOSTOMAROV, *Monographies*, XIV, 359-485.

pit de la maladie du fiancé ; jeter la fiancée, même sans bénédiction nuptiale, dans le lit du moribond (1). Ce dernier expédient était peut-être suggéré par une circonstance au sujet de laquelle nous manquons de données précises. D'après divers témoignages, Catherine Dolgorouki était grosse à ce moment, — de Pierre lui-même, selon une des versions, le souverain se trouvant retenu précisément par là de rompre un engagement qui, visiblement, ne lui inspirait que de la répugnance. D'après Chtcherbatov (2), le testament rédigé par les Dolgorouki contenait l'affirmation du fait et la tradition s'en est conservée dans la famille (3). Mais plus tard d'autres suppositions furent mises en avant, dont Lefort s'est fait l'interprète en avril : « La chaste promise du défunt Tsar est heureusement « accouchée mercredi passé d'une fille, digne produit d'un « chevalier-garde nommé Nesterov (4). » Il est infiniment peu probable que l'altière jeune personne se soit laissée aller à compromettre sa fortune dans une aussi vulgaire aventure. Mais la grossesse elle-même paraît avoir été de notoriété publique à ce moment (5). Et, sur le chemin de l'exil, cette maternité inavouable devait attirer à la malheureuse des hommages naïfs, paysans et paysannes se pressant sur ses pas pour faire honneur, en lui baisant les mains, à celle que le Tsar avait honorée à sa façon (6).

Un assaut suprême des ambitions défaillantes fut en tout cas livré auprès du lit de l'agonisant. Eudoxie elle-même s'en trouva effleurée. On lui proposa la régence. Elle s'excusa sur son âge et sur ses infirmités. Le 18 janvier au soir, comme les médecins ne donnaient plus d'espoir, elle se mit en prières dans une chambre voisine et se prépara à recevoir le dernier soupir de son petit-fils. Ivan Dolgorouki allait et venait dans l'appartement, guettant un instant propice, interrogeant les

(1) Mardefeld, 26 janvier 1730, Sbornik XV, 401.
(2) Chtcherbatov, *Oeuvres*, II, 190.
(3) Dolgoroukov, *Mémoires*, I, 295.
(4) 17 avril 1730. Archives de Dresde. Comp. Sbornik, V, 377.
(5) Magnan, 20 mars 1730. Aff. Étr. Russie.
(6) Le même, 27 juillet 1730. *Ibid.*

visages que la peur rendait muets, se désespérant de toujours voir, entre lui et le moribond, l'impassible figure d'Ostermann. A tout hasard, il avait signé un exemplaire du testament et tenait l'autre prêt. Mais le vice-chancelier faisait bonne garde, et Pierre continuait à délirer. A une heure du matin, on l'entendit demander des chevaux pour aller chez sa sœur Nathalie. Quelques instants après il expirait. Manstein veut qu'à ce moment Ivan Dolgorouki ait parcouru le palais l'épée à la main, en criant : « Vive l'Impératrice Catherine! » Ne rencontrant pas d'écho, il rentra chez lui et brûla le testament. L'enquête minutieuse, dont les moindres actes du Favori furent l'objet dans la suite, n'a rien révélé au sujet de cette tentative qui de la part même du jeune fou semble peu probable. Pour évoquer et faire acclamer un pouvoir nouveau au bord de l'abîme où l'Empire sombrait une fois de plus avec l'Empereur, cette voix solitaire ne suffisait pas.

DEUXIÈME PARTIE

ANNE Ire

CHAPITRE VII

TENTATIVE DE RÉGIME CONSTITUTIONNEL. — LA PREMIÈRE CHARTE RUSSE.

I. Réunions nocturnes au Palais Lefort. — Le Conseil suprême s'attribue le droit de pourvoir à la vacance du trône. — Choix d'Anne Ivanovna. — Projet de réforme constitutionnelle. — Ses origines et ses antécédents. — « Les conditions. » — L'idéal politique de Dmitri Galitzine. — La nouvelle Impératrice acclamée. — La première charte russe. — Le Conseil Suprême en fait mystère. — Dangers de cette méthode. — II. L'opposition. — Le clergé. — Féofane Prokopovitch. — La noblesse. — Opinions contradictoires. — Agitation. — Anne accepte « les conditions. » — La noblesse demande à les discuter. — Les contre-projets et leurs signataires. — Le Conseil Suprême débordé. Tentatives de transaction. III. Arrivée d'Anne. — Première violation du pacte constitutionnel. Action occulte d'Ostermann en faveur du pouvoir absolu. — Anne se propose de le rétablir au moyen d'un coup d'État. — Concours de la garde assuré. — Le mouvement absolutiste se propage au sein de la noblesse. — IV. La journée du 25 février. — Pétition de la noblesse. — Elle demande à discuter les bases du nouveau gouvernement. — Intervention de la Duchesse de Mecklenbourg. — Manifestation de la garde. — La noblesse capitule — La charte déchirée en morceaux. — V. Responsabilités de cet avortement. — Ses conséquences. — Déchéance de la noblesse. — Les représailles. — Exil des Dolgorouki. — A Bérézov. — Enquêtes et supplices — A Novgorod. — Ivan Dolgorouki. — L'ex-fiancée du Tsar. — Nathalie Dolgorouki. — Son roman — Ses Mémoires. — L'aube rouge du nouveau règne.

I

Théoriquement, comme après la mort de Pierre Ier, il n'y avait plus rien. En fait, le *Conseil Suprême* restait debout, puisant dans la situation même un surcroît d'autorité que personne ne pouvait songer à lui disputer. Il comprenait, à ce

moment, cinq membres faisant office de ministres : le chancelier, Comte Golovkine; le vice-chancelier, baron Ostermann; les deux Dolgorouki, Alexis Grigorovitch et Vassili Loukitch, et l'unique Galitzine, Dmitri Mikhaïlowitch. Apraxine n'en était plus : il reposait, depuis le 10 novembre 1728, sous les voûtes du monastère de St-Chrysostôme à Moscou. Le gouverneur de la Sibérie, Michel Vladimirovitch Dolgorouki, ayant voulu venir à Moscou pour assister au mariage de sa nièce, était admis aussi à l'assemblée. Ces six personnages se trouvèrent réunis au palais Lefort au moment où Pierre II succombait. Après quelques hésitations, ils s'adjoignirent encore les deux feld-maréchaux, Vassili Vladimirovitch Dolgorouki et Michel Mikhaïlovitch Galitzine, et entrèrent en délibération dans une pièce écartée. Le conciliabule ainsi formé parut étrange aux autres hauts personnages qui passaient la nuit au Palais ou y arrivaient maintenant. Le troisième feld-maréchal, prince Ivan Iouriévitch Troubetzkoï, était là et Iagoujinski aussi et Dmitriev-Mamonov, marié morganatiquement à une des Tsarevny, Prascovie Ivanovna, sœur de la Duchesse de Courlande. Pourquoi les « hommes d'en haut » avaient-ils de préférence fait appel aux autres? Que voulait dire ce nouveau corps délibérant qui n'émanait d'aucune loi? Ce n'était plus le *Conseil Suprême*. Qu'était-ce donc? Ainsi un premier germe de mécontentement et d'opposition se formait contre les décisions qui allaient sortir de cette chambre close où des personnages, qui n'avaient aucun mandat pour cela, débattaient l'avenir de la Russie.

Le débat ne fut pas long. Tous sentaient le prix du temps. Les Dolgorouki n'osant aborder les premiers la question du testament, Golovkine toussant et invoquant une extinction de voix, Dmitri Galitzine rompit les chiens. La situation lui paraissait très nette. « Il n'y avait aucun héritier désigné. Le « testament de Catherine Ire ne comptait pas, ne devait pas « compter. Elle n'avait aucun droit d'en faire un. Une fille « tirée de la boue!... L'autre testament... » Ici les Dolgorouki dressèrent les oreilles et interrogèrent anxieusement les visages

« L'autre testament attribué à Pierre II, continua Galitzine en élevant la voix, est faux... »

Vassili Loukitch esquissa un geste de protestation.

« Absolument faux! » répéta Galitzine avec force, en fixant les assistants.

Personne ne souffla mot. Les Dolgorouki baissèrent les yeux. La partie était perdue pour eux. Galitzine poursuivit : « Les « bâtardes de Pierre Ier » — il employait le mot *vybliadki*, dont le sens est plus énergique en russe — « ne pouvaient être mises « en ligne. Eudoxie Feodorovna avait des titres, mais ceux des « trois filles d'Ivan réclamaient la préférence. L'aînée devait « être écartée à cause de son mari... »

C'était la duchesse de Mecklenbourg, mal mariée, en effet, ainsi que j'en ai fait mention déjà, à un prince querelleur. En lutte perpétuelle avec ses sujets et avec tout le monde, il devait finir par se faire destituer en 1736. Il avait donné de la tablature à Pierre Ier lui-même, qui le traitait de polisson, et, le duc invoquant la majesté de l'Empire, lui criait : « Pfui Reich! Pfui Reich! » (1). Le duc de Liria se faisait de la duchesse elle-même une opinion peu flatteuse : « Une femme de sens, mais « d'aucune réflexion. Elle a 40 ans. Elle est très grosse et très « laide, a de l'inclination pour le vin et l'amour et ne garde « de fidélité à personne. » (2)

Galitzine ne fit aucune mention de Prascovie Ivanovna, la cadette des trois sœurs. Il l'abandonnait à Dmitriev-Mamonov. Son choix était arrêté en faveur d'Anne. « Une femme d'esprit, » dit-il. « On a parlé de son caractère difficile, mais les Cour- « landais ne s'en plaignent pas... »

Vassili Loukitch approuva. Seul parmi ses collègues il avait approché la princesse à Mittau et demeurait avec elle en bons termes. C'était un pis aller convenable. D'emblée, la proposition fut acceptée, sans qu'aucun des délibérants eût songé à Pierre-Ulric, le fils de la Duchesse de Holstein, dont les droits,

(1) Voy. une Biographie anonyme dans l'*Antiquité russe*, 1876.

(2) Extraits de sa Correspondance aux Aff. Étr. *Mémoires et Documents*, vol. VIII. J'y ai recouru pour les textes non publiés dans les recueils russes.

comme unique héritier mâle, étaient cependant apparents. Une femme leur convenait mieux, répondait mieux aux arrière-pensées qui dominaient cette diète électorale improvisée auprès d'un lit de mort. Galitzine y toucha en concluant : « Donc nous sommes d'accord pour Anne Ivanovna ; mais *nada* « *sobié polektchit,* » mot à mot : il faut nous alléger.

— Comment l'entendez-vous? demanda Golovkine en recouvrant subitement sa voix de tous les jours.

— J'entends que nous devons nous assurer un peu plus de liberté.

L'occasion semblait propice à Dmitri Mikhaïlovitch de donner corps à son idéal, qui, il en était persuadé avec raison, s'accordait aussi avec les sentiments plus ou moins avérés de la majorité de ses collègues. Tous ces débris de la haute aristocratie jugeaient comme lui avilissant et insupportable le joug séculaire dont la réforme n'avait fait qu'alourdir le poids sur leurs épaules. Au siècle précédent déjà, les boïars de Moscou s'étaient avisés de réorganiser l'état sur la base d'un accord avec le pouvoir suprême, et l'idée de cette tentative remontait plus haut, correspondant aux crises périodiques où, ainsi que je l'ai indiqué, l'absolutisme tombait ici, écrasé lui-même sous le fardeau de sa toute-puissance. En 1681, il avait fait appel à une Commission pour remédier aux vices de l'organisation militaire, dont les guerres avec la Pologne venaient de révéler la faiblesse, et aussitôt le projet surgissait d'une reconstitution de l'administration centrale toute entière, ainsi que des administrations provinciales, sur une base féodale. Il fut question de créer un certain nombre de lieutenances (*miéstnitchestva*) dans les provinces dont se composait alors l'état moscovite, Novgorod, Pskov, Tsarat de Kasan, Des boïars de « grande naissance » (*viélikorodnyié*) devaient y exercer un pouvoir à vie, peut-être même héréditaire. L'opposition du patriarche Joachim avait seule fait échouer cette réforme, dont le caractère se retrouvait dans les projets de Dmitri Mikhaïlovitch. Cette façon de comprendre la liberté comme un partage du gâteau avec le souverain, les gens de « noblesse maigre » (*Khou-*

dorodnyié lioudi) restant à l'écart, faisait partie des traditions de famille. Les Dolgorouki n'y répugnaient pas assurément, à défaut de mieux. Aussi n'exprimèrent-ils aucune objection de principe, Vassili Loukitch faisant des réserves seulement sur les chances de succès.

— Même si nous essayons, nous ne réussirons pas.

— Ce n'est pas vrai ; nous réussirons ! affirma Galitzine avec feu.

Et il fut entendu qu'Anne de Courlande serait Impératrice et qu'on poserait des limites à son pouvoir, en lui dictant des « conditions » (1). Là-dessus on passa dans la grande salle du palais, où la foule des dignitaires civils, militaires et ecclésiastiques avait grossi, et s'impatientait. Iagoujinski, très froissé de n'avoir pas été convié par « les hommes d'en haut » à leur aparté, pérorait et frondait de groupe en groupe, tout en se montrant, lui aussi, disposé à entrer dans les vues de Galitzine. Il interpellait Serge Grigorovitch Dolgorouki :

— Voyons, les vôtres ne s'arrangeront-ils pas pour qu'on cesse de nous couper les têtes pour un oui ou pour un non ?

C'était pour lui un moyen de montrer qu'il appartenait au même monde. En apercevant Vassili Loukitch, il courut à lui, la bouche en cœur :

— Mes petits pères avez-vous songé à nous ajouter un peu de liberté ?

L' « homme d'en haut » le regarda de haut en bas. Il ne lui convenait pas de mettre ce parvenu en tiers dans une affaire qui ne le concernait en rien. Il répondit sèchement :

— On en a parlé, mais il ne faut pas y songer.

Autour d'eux on discutait le choix fait par les *viérkhovniki*. Féofane Prokopovitch objectait le testament de Catherine Ire, qui appelait à la succession de Pierre II ses deux tantes, filles de Pierre Ier. Galitzine répéta :

— Nous ne voulons pas de ces bâtardes !

(1) *Mémoires du prince Dolgoroukov*, I, 305, d'après une note trouvée par l'auteur dans les papiers de son aïeul. Confirmé dans ses traits principaux par les autres témoignages contemporains, le récit a un grand air de vraisemblance.

Il se trouva que personne n'en voulait, ou du moins n'osait le dire; le nom d'Anne Ivanovna fut acclamé et déjà les uns et les autres se précipitaient au dehors pour répandre la grande nouvelle.

— « Attendez! » cria Galitzine. Cette façon sommaire de procéder lui répugnait. Il fallait recueillir les voix et parler « des conditions » .

On courut après les gros bonnets qui s'étaient esquivés les premiers, mais on ne put en ramener que quelques uns : Dmitriev-Mamonov, Ismaïlov et Iagoujinski. Une troisième assemblée, tout aussi arbitrairement formée que les deux premières, se mit en délibération. Après s'être fait tirer l'oreille, Ostermann consentit à *dicter* un projet de « conditions » . Il ne voulait rien écrire. Encore ânonna-t-il si fort, n'arrivant pas à mettre ensemble deux idées ni deux phrases, que Vassili Loukitch Dolgorouki, impatienté, jaloux aussi du rôle que paraissait prendre Galitzine, finit par intervenir, en dirigeant lui-même la dictée (1).

Ce n'était qu'un avant-projet et, dans la pensée des *vierkhovniki*, l'élection d'Anne restait elle-même subordonnée au vote d'une assemblée plénière, semblable à celle qui avait porté au pouvoir Catherine Ire. Comme alors, on n'eut pas besoin de la convoquer. A dix heures du matin, le Sénat, le Synode et la *Généralité* se trouvèrent présents au Kreml, et, faisant toujours office de président, Galitzine mit aux voix le nom de la duchesse de Courlande. Anne Ivanovna était populaire. Dans ses fréquentes apparitions à Pétersbourg et à Moscou elle s'était fait des amis en cherchant des protecteurs. Le consentement fut encore unanime. Mais, cette fois, on ne parla pas des « conditions » (2).

Le *Conseil Suprême* s'en occupa seul en séance secrète, rema-

(1) Note du secrétaire employé à ce moment, Stépanov, chez Kachpirev, *Monuments de l'Histoire russe moderne*, 1871-3, I, 10-11. Les détails qui précèdent, dialogues compris, ont été minutieusement relevés dans les enquêtes criminelles dirigées, dans la suite, contre les Dolgorouki. (Archives d'État à Moscou.)

(2) Korsakov, *Avènement d'Anne Ire*, 1880, p. 10.

niant le texte primitif, ajoutant des clauses nouvelles, la subordination de la garde au *Conseil* seul et cette formule : « Si je n'observe pas ce que j'ai promis, je consens à perdre la couronne ». Une véritable charte sortit de ce travail. L'Impératrice devait promettre :

A. de travailler à l'extension de la foi orthodoxe ;

B. de ne pas se marier et de ne désigner aucun héritier ;

C. de maintenir un *Conseil Suprême* composé de huit personnes, dont le consentement lui serait nécessaire pour :

1. déclarer la guerre ;
2. conclure la paix ;
3. introduire de nouveaux impôts ;
4. nommer aux emplois au-dessus du grade de colonel ;
5. priver de la vie, des biens ou de l'honneur les membres de la noblesse ;
6. faire des donations de domaines ou villages ;
7. appeler à des charges de cour des Russes ou des étrangers ;
8. employer les ressources de l'État pour ses besoins personnels.

C'était bien le rêve de Galitzine réalisé, l'organisation définitive et constitutionelle du pouvoir oligarchique exercé en fait sous Pierre II, deux Galitzine, quatre Dolgorouki et deux représentants seulement du nouveau personnel gouvernemental créé par Pierre Ier, Golovkine et Ostermann, en prenant la charge. L'article 4 ci-dessus reproduisait simplement et textuellement un oukase du 2 octobre 1727 par lequel le *Conseil Suprême* s'était réservé les nominations dans l'armée (1).

Mais Ostermann demeura étranger à cette dernière mise au point de l'œuvre commune. Subordonnant sa qualité de vice-chancelier à celle de précepteur, il prétendait ne devoir plus quitter la dépouille mortelle de son élève. Mis en demeure de signer le document avec ses collègues, il s'exécuta, en faisant des réserves mentales, dont il devait plus tard se prévaloir.

(1) FILIPPOV, *Les tendances oligarchiques du Conseil Suprême,* p 11.

Et il ne fut pas question un instant de soumettre la « charte » aux suffrages du Sénat du Synode et de la *Généralité*. Le pas eût été trop périlleux. Pour leur malheur, les *viérkhovniki* imaginèrent de l'éviter au moyen d'un faux. Dans une lettre adressée à Anne ils indiquèrent « les conditions » comme émanant du vote unanime de tous les *tchiny* ecclésiastiques et laïques. Trois députés représentant les trois corps d'État, Conseil Suprême, Sénat et Généralité, furent chargés de porter à Mittau cette lettre, dont deux d'entre eux ignorèrent le contenu. Galitzine s'était opposé à ce que le Synode figurât dans la députation. « Le clergé s'est déshonoré en consentant à l'avènement de Catherine », disait-il. Ce fut une autre lourde faute, dont les conséquences ne devaient pas tarder à se manifester.

II

Féofane Prokopovitch s'en trouva fortifié dans son hostilité. Il avait été toujours partisan de la monarchie illimitée, concevant la religion comme une force sociale indépendante, mais dont le concours actif, dans la lutte contre la superstition et l'ignorance, devait s'harmoniser avec l'exercice du pouvoir absolu. Opposé, par solidarité avec Pierre Ier, au rétablissement du Patriarcat, disposé à se contenter d'une organisation du Synode qui lui permettrait de le gouverner à sa façon, il ambitionnait, à côté du trône, le rôle d'un Favori ecclésiastique. Sous Pierre Ier, Étienne Iavorski et Théodose Ianovski lui avaient barré le chemin. Sous Catherine Ire deux autres adversaires, Théophile Lopatinski, archevêque de Tver et Georges Dachkov, archevêque de Rostov, s'étaient substitués à ceux-là, allié l'un aux Galitzine, l'autre aux Dolgorouki, élève le premier de l'école petite russienne, moyenageuse et polonaise, le second de l'école grande russienne et de son formalisme étroit. Ces deux directions spirituelles se partageaient

en Russie le monde religieux du dix-huitième siècle. Sous Pierre II le parti grand russien l'emporta au Synode, et le Synode arrivant à être subordonné au *Conseil Suprême*, Féofane n'y gagna pas. La typographie de Saint-Alexandre Nevski où étaient imprimés ses écrits fut fermée. On renouvela contre lui d'anciennes accusations de simonie et il dut payer de fortes amendes. Il avait, paraît-il, pris des libertés criminelles avec les icones ornées de pierres précieuses. Il rêvait une revanche.

Derrière lui et un peu à son instigation, les camp des mécontents groupa, dès le premier moment, la plupart des évêques, ainsi que les hauts fonctionnaires souffrant, comme Iagoujinski, d'avoir été écartés de la première délibération au palais Lefort. Le parvenu imagina même d'envoyer à Mittau un émissaire pour prévenir Anne que « les conditions », dont tout le monde parlait sans les connaître, n'avaient pas l'assentiment général. Pierre Spiridionovitch Soumarokov, un parent du futur dramaturge, fut chargé de la commission. Il ne put l'exécuter. Vassili Loukitch, de plus en plus décidé à se mettre en avant, avait voulu faire partie de la députation officielle, et, tout en brûlant les étapes, il surveillait les chemins. Il mit la main sur l'émissaire, mais fut prévenu à son tour par un courrier de Reinhold Loewenwolde, dont on connaît les relations déjà anciennes avec Anne Ivanovna. Le frère de cet aventurier, Gustave, était devenu, entre temps, l'amant de la Duchesse de Courlande et servit d'intermédiaire dans la circonstance. La future Impératrice sut ainsi à l'avance qu'on voulait limiter son pouvoir et que la chose n'allait pas sans opposition.

Cette opposition parut cependant divisée aussitôt elle-même, les uns se prononçant pour le maintien de l'absolutisme, les autres pour sa limitation, mais avec le concours de la *Généralité* et aussi de la noblesse. La petite noblesse s'insurgeait surtout contre l'extension donnée au pouvoir des « hommes d'en haut ». Le changement proposé ne lui promettait qu'une tyrannie polycéphale. Elle croyait voir aussi qu'il aurait pour effet d'introduire un ordre de choses que la Russie s'appliquait à maintenir en Suède et en Pologne, comme un élément de fai-

blesse. Antioche Kantémir, deuxième fils établi en Russie du hospodar de Moldavie, et Vassili Nikititch Tatichtchev, l'un poëte, l'autre historien, figuraient en tête du groupe et s'agitaient violemment. Le gouverneur de Kasan, Volynski, traduisait éloquemment le sentiment commun en écrivant à Tatichtchev : « Ce sera le règne de dix familles. » (1) Quelques dissidents tenaient pour Eudoxie ou pour la duchesse de Mecklenbourg. Élisabeth avait ses partisans, qui à la faveur de l'effervescence générale, osaient se manifester. Manstein veut que dans la nuit du 18 au 19 janvier, le médecin de la Tsarevna, Lestocq, l'ait réveillée en l'engageant à faire valoir ses droits. Mais elle refusa (2). On raconta plus tard qu'elle était grosse à ce moment.

La diplomatie étrangère se remuait aussi beaucoup. A la première alerte, Westphal, l'envoyé danois, avait couru chez son collègue anglais Ward, pour réclamer main-forte. Il fallait à tout prix écarter Élisabeth. « L'intérêt du roi Frédéric IV en « souffrirait jusqu'aux os. » Ward offrit 20,000 roubles; mais le Danois se contenta de 3,000 ducats, qui ne lui servirent qu'à apprendre plus tôt la nouvelle de l'élection. Wratislaw, assisté par les ministres de Holstein et de la Suède, n'en continua pas moins à se donner du mouvement en faveur de la Tsarevna.

L'agitation alla en grandissant. Moscou, je l'ai dit, regorgeait à ce moment de noblesse provinciale. On compta bientôt jusqu'à 500 mécontents, se réunissant en des conciliabules nocturnes, discutant projets sur projets. Privé par l'absence de Vassili Loukitch du plus avisé sinon du plus résolu de ses membres, le *Conseil Suprême* perdit pied dans cette tourmente. « Les conditions », ébruitées peu à peu soulevaient des objections multiples. Il parlementa, expliquant comment on n'avait pu les discuter publiquement. Ne fallait-il pas que la réponse de la future Souveraine fut d'abord connue? Il consentit à ce que le titre de « tsarine-autocratrice » fut conservé provisoi-

(1) Soloviov. XIX, 251.
(2) Manstein, *Mémoires*, p. 48.

rement dans les prières et les actes officiels. Il glissait sur la pente dangereuse des compromis.

La réponse arriva le 1er février, avec le général Léontiev, un des députés, qui ramenait Soumarokov, les fers aux pieds. On raconta que Vassili Loukitch avait roué de coups le malheureux messager (1). Anne consentait évidemment. Sa réponse avait été rédigée à l'avance par Vassili Loukitch, en des termes qui laissaient supposer que la Souveraine s'imposait d'elle-même les entraves inventées par les *viërkhovniki*. Lecture en fut donnée le lendemain dans une assemblée, dont on s'avisa cette fois d'exclure les étrangers. Ils occupaient à ce moment un cinquième des hauts grades dans le service civil, un tiers dans l'armée et deux tiers dans la flotte (2).

Un silence de mort accueillit la communication, au témoignage de Prokopovitch. « Les auditeurs baissaient les oreilles « comme de jeunes ânes. » Voulant se donner l'air d'être surpris eux-mêmes par le contenu de la lettre impériale et se doutant que cette attitude ne trompait personne, les *viërkhovniki* tombaient de leur côté dans une confusion ridicule. Galitzine seul cherchait à se donner une contenance, « crachant bruyamment » et répétant : « Voyez comme l'Impératrice est gracieuse. » Personne ne soufflant mot, il finit par s'impatienter.

— Vous êtes donc muets!

Une voix s'éleva.

— Je ne sais comment l'Impératrice a pu avoir l'idée d'écrire ces choses.

Ce n'était pas cela que Dmitri Mikhaïlovitch attendait. Au lieu des acclamations souhaitées, il provoquait un débat sur le point délicat de la question. Heureusement l'interpellateur n'eut pas d'écho, et aussitôt, le silence continuant, on s'avisa de faire signer le procès verbal de la réunion. Cela équivaudrait à une approbation. Personne ne protesta, Féofane Pro-

(1) Chtcherbatov, *Oeuvres*, II, 185.
(2) *Annuaire de la généralité* pour 1730. *Mémoires du prince Dolgoroukov*, I, 307.

kopovitch donnant le premier l'exemple de l'obéissance. Cinq cents signatures furent recueillies (1). Mais, en donnant la sienne, le prince Alexis Mikhaïlovitch Tcherkaski demanda qu'il lui fût permis, ainsi qu'à un grand nombre de ses amis, d'exprimer leur avis sur la nouvelle organisation de l'État. Autre porte ouverte aux discussions. Toujours déconcertés, les *viérkhovniki* n'osèrent la fermer, et le flot insurrectionnel qui montait y passa, emportant leur œuvre. Comme honteux de leur faiblesse et voulant s'en relever par un acte d'autorité, ils ordonnaient en même temps d'arrêter Iagoujinski. La mesure ne pouvait plus servir qu'à exaspérer les opposants. Ceux-ci se rendaient bien compte que le Conseil allait à la dérive, déchiré lui-même par des discordes intimes. Les Galitzine tiraient d'un côté, les Dolgorouki de l'autre. Profitant de l'absence de Vassili Loukitch, Dmitri Mikhaïlovitch travaillait à « remettre au pas » la famile rivale. Élisabeth s'adressant au *Conseil* pour savoir si c'était par son ordre qu'Ivan Dolgorouki avait fait enlever la garde d'honneur dont elle constatait la disparition devant sa maison, la réponse fut : « non ; et si le prince Ivan « envoie chez vous avec de telles commissions vous pouvez « faire fouetter les commissionnaires, et s'il se présente lui-« même, vous pouvez lui cracher au visage. » (2) Des contestations éclataient entre les conseillers au sujet de toutes les mesures à prendre. Fallait-il publier de suite « les conditions », ou attendre l'arrivée de l'Impératrice? Ostermann, consulté, fit adopter le second parti. Les *viérkhovniki* se contentèrent d'annoncer à la Souveraine que le nouveau régime avait été l'objet d'un accueil enthousiaste. Ils n'en étaient plus à un mensonge près.

Mais les contre-projets de réforme constitutionnelle annoncés par le prince Tcherkaski commençaient à affluer. Du 5 au 10 février on en remit huit au Conseil. Beaucoup d'autres circulaient. Douze nous ont été conservés, portant 1,100 signa-

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XIX, 253.

(2) Mardefeld, 16 février 1730. Archives secrètes de Berlin. La dépêche n'a pas été publiée dans le Sbornik.

tures (1). Les signataires appartenaient à toutes les catégories de la noblesse, le trait d'union des rédactions contradictoires se rencontrant dans le désir commun d'élargir la réforme. On acceptait la limitation du pouvoir absolu, mais en remplaçant l'oligarchie par « l'ensemble du peuple », (*obchtchénarodié*). Cela voulait dire le corps entier de la noblesse, les « maigres » y compris. On tombait d'accord sur les grandes lignes, en les étendant très loin, — jusqu'à l'égibilité par exemple de tous les fonctionnaires, que Pierre I[er] avait limitée aux grades subalternes. On ne parlait dans les rues de Moscou que constitution anglaise, parlementarisme, république même. Un prince demandait à un ministre étranger des renseignements sur la constitution républicaine de Genève (2).

Dans le détail, l'entente cessait entièrement, annonçant déjà l'avortement définitif de cette gestation désordonnée. Au nom de la petite noblesse, quoique sous le couvert de Tcherkaski, Tatichtchev rédigea un projet qui supprimait purement et simplement le *Conseil Suprême*, en le remplaçant par une chambre de 100 membres. Il recueillit 249 signatures. Mais la majorité, aux prises d'une part avec les influences aristocratiques, d'autre part avec le chaos des idées constitutionnelles et parlementaires, répugnait à cette solution simpliste. Elle exprima ses opinions et ses vœux en trois autres projets élaborés par Sékioutov, Grékov et Alaberdiev, qui eurent jusqu'à 743 ou même 840 signataires. Les chiffres sont incertains. Dans la fièvre qui agitait tout le monde, beaucoup signaient plusieurs fois le même projet et d'autres donnaient leur approbation à des projets différents. Les grandes lignes du projet de Sékioutov étaient celles-ci :

1. L'Impératrice ne dispose sans contrôle que de sa cour, dont les revenus sont déterminés;

(1) Korsakov, *Avènement d'Anne I^e*, p. 147 ; Mikhaïlov, *Documents historiques*, 1873, p. 1 et suiv. Ce Recueil peu connu contient, sur cet épisode, des renseignements précieux.

(2) Mardefeld, 20 février 1730. Archives secrètes de Berlin. Même observation que pour la dépêche précédente.

2. Le pouvoir exécutif appartient au *Conseil Suprême* qui décide de la guerre et de la paix, nomme à tous les emplois, commande l'armée et exerce le contrôle financier;

3. Un Sénat de 33 membres s'occupe de l'examen préalable des affaires soumises au Conseil Suprême. Une Chambre de la noblesse comprenant 200 députés et une Chambre réunissant un nombre à déterminer de députés nommés par les villes, sont chargées de défendre les intérêts respectifs des deux classes, ainsi que ceux du bas peuple (1).

Il y avait là un développement des «Conditions», mais une concession aussi au parti oligarchique; donc la base d'une transaction. Dmitri Galitzine pensa en trouver une autre, en préparant un formulaire en 16 articles du serment que l'on devrait prêter à la Souveraine. Il accordait l'entrée au *Conseil* de quatre nouveaux membres. Dans les *circonstances extraordinaires*, le Sénat, la *Généralité* et la noblesse même seraient convoqués. Pour gagner le clergé, il supprimait le Collège chargé de l'administration des biens ecclésiastiques et en restituait la gestion aux éparchies et aux monastères. Il flattait encore la noblesse avec la promesse qu'on ne recruterait plus ni soldats ni matelots dans ses rangs, les fonctions civiles et militaires lui demeurant exclusivement réservées. Aucune trace de ce document ne s'est conservée dans les procès verbaux des délibérations du *Conseil Suprême*. Nous ne le connaissons que par les rapports des envoyés étrangers, fort confus et contradictoires; on a supposé qu'il correspondait à un projet de réforme constitutionnelle, préparé de longue main par Galitzine, avec le concours de Fick, un collaborateur de Pierre I, placé maintenant à la vice-présidence du Collège de commerce (2). Les concessions qu'il contenait étaient certainement insuffisantes désormais. La noblesse avait pris le mors aux dents, et les *viérkhovniki* achevèrent de la rendre intraitable par de nou-

(1) Korsakov, *loc. cit.* Texte reproduit avec quelques variantes dans la Correspondance du duc de Liria, *Dix-huitième siècle*, III, 34-35.

(2) Hjarne, Ryska Konstitutions project ar 1730, *Historik Tidskrift*, 1884, Comp. Miliorkov, *Essai de réforme constitutionnelle à l'avènement d'Anne Ire*, 1894. (Publications de la «Rousskaïa Mysl»).

veaux actes de faiblesse. Pour désarmer Golovkine, qui au sein du *Conseil* même créait un centre d'opposition, ils offrirent de remettre en liberté Iagoujinski, en lui restituant ses emplois. Le prisonnier refusa. « Vous m'avez sali; vous ne pouvez pas « me laver. » Il attendait l'arrivée de l'Impératrice et la noblesse fit de même, s'en remettant à elle pour résoudre un conflit, où, de plus en plus, le *Conseil* semblait perdre ses chances de victoire.

III

Anne fut aux portes de Moscou, à Vssiésviatskoïé, le 10 (21) février 1730. Elle arrivait avec des dispositions d'autant plus hostiles pour le *Conseil* que Vassili Loukitch n'avait pas voulu permettre que l'homme avec lequel elle partageait depuis plusieurs années son existance en Courlande, Bühren, la suivit en Russie. Elle emmenait cependant la famille entière du Favori, indiquant ainsi qu'elle comptait bien, un jour prochain, l'appeler lui-même auprès d'elle. D'après une version, elle aurait été devancée dans la capitale par un parent des Lœwenwolde, Korff, chargé de travailler au maintien du *samodiérjavié*, en s'entendant à ce sujet avec Iagoujinski. Cet émissaire serait tombé peu après en disgrâce, pour avoir « trop « présumé des services qu'il avait rendus et de sa belle figure,... « à un moment où il se trouvait trop peu de vide dans les « amusements de la Souveraine. » (1) Les funérailles de Pierre, retardées jusqu'à ce moment, furent ordonnées pour le 11. A la formation du cortège au palais Lefort il y eut une longue attente, parce que la fiancée du défunt réclamait une place parmi les membres de la famille impériale. Elle et les siens n'y gagnèrent qu'un concert d'injures et de protestations, et finalement Mlle Dolgorouki resta chez elle.

(1) La Chétardie, 3 (14) juin 1740. Aff. Étr. Russie

Des fenêtres du palais Chérémétiev, une autre fiancée qui devait relever un nom détesté par l'éclat d'une beauté morale incomparable, regarda passer ce cortège, qui emportait son bonheur. Devançant le cercueil, portant sur un coussin de velours les insignes d'une grandeur disparue, le Favori tout puissant de la veille, grand chambellan aujourd'hui encore, mais demain? Ivan Dolgorouki marchait, pâle, défait, et comme enseveli lui-même dans le grand crêpe, qui de son chapeau tombait jusqu'à terre. Et Nathalie Chérémétiev frissonna en le voyant dans ce lugubre appareil. Il leva les yeux et leurs pensées se joignirent sans doute dans une angoisse commune. De quoi demain serait-il fait? (1)

A Vssiésviatskoïé, le premier acte d'Anne fut une violation du pacte constitutionnel qu'elle venait d'accepter. Des détachements du régiment Préobrajenski et du régiment des gardes à cheval y avaient été envoyés. Elle leur fit grand accueil, versa à tous des verres d'eau-de-vie et se proclama colonel du régiment et capitaine de la compagnie. Le *Conseil Suprême* se présentant à son tour fut reçu poliment, mais avec beaucoup plus de froideur. Golovkine remit à la Souveraine l'ordre de Saint-André. « C'est vrai, dit-elle, j'avais oublié de le prendre. » Et elle s'en fit revêtir par un des hommes de sa suite, de façon à bien marquer qu'elle ne le tenait pas du *Conseil*.

Le 15 février eut lieu l'entrée solennelle de la Tsarine dans sa capitale et cinq jours après, la prestation du serment dans la Cathédrale de l'Assomption (*Ousspiénski Sobor*) et dans quatorze autres églises. Au dernier moment, le *Conseil* s'était décidé à écarter du formulaire tous les objets de controverse, se bornant « à une légère modification du texte usuel : on jurerait fidélité « à Sa Majesté l'Impératrice Anne Ivanovna et à l'*Empire*. » Mais le bruit courait que les *viérkhovniki* avaient accolé leur propre nom à celui de la Souveraine et Féofane Prokopovitch refusa de se rendre à la Cathédrale avant d'avoir pris connaissance de la nouvelle rédaction. On avait beau lui dire que le

(1) Princesse Dolgorouki, *Mémoires, Archive Russe*, 1867.

Conseil attendait. Malheureusement pour lui, en s'obstinant, il se trouva seul. Les autres évêques, intimidés, lui faussaient compagnie un à un, et, furieux, il dut les suivre. Du moins insista-t-il pour que le formulaire fut préalablement lu en chaire. On s'étonna de n'y rien trouver de ce qu'on attendait, et on raconta que Vassili Loukitch avait sollicité le concours des *Préobrajentsy* pour l'innovation projetée, mais que ceux-ci lui avaient dit : « Nous te casserons les os si tu oses quelque-chose de pareil ! » (1) Prokopovitch, décontenancé, n'osa prononcer un sermon qu'il avait préparé avec des allusions aux événements en cours.

Deux jours plus tard les *viérkhovniki* firent un pas de plus dans la voie des concessions. Un projet, qui maintenait à leur profit la totalité du pouvoir usurpé, n'avait réuni, avec le général Matiouchkine en tête, que 25 signatures. Ils se sentaient débordés. Ils parlementèrent avec les officiers de la garde, offrant tantôt de remplir les vacances qui se produiraient au *Conseil* avec des membres pris dans les rangs de la petite noblesse, tantôt d'admettre qu'elle nommât des députés pour la discussion des intérêts communs. Mais déjà entraient en scène deux acteurs nouveaux, dont le rôle s'annonçait comme devant être décisif dans le dénoûment du drame.

Ostermann gardait la chambre depuis l'élection d'Anne Ivanovna, se couvrant d'emplâtres et faisant circuler les bruits les plus alarmants sur sa santé. Mais on commençait à sentir sa main dans la marche des événements. Les *vierkhovniki* n'ignoraient pas qu'il entretenait une correspondance active avec les principaux meneurs de l'opposition et avec la Tsarine elle-même. Aux uns il persuadait que le meilleur parti pour eux

(1) Prokopovitch, Récit sur la mort de Pierre II et l'avènement d'Anne Ivanovna publié par Iazykov avec une traduction des prétendus *Mémoires du duc de Liria*, 1845 p. 211 et suiv. — Ces *Mémoires* ne sont que les extraits de sa correspondance, dont j'ai indiqué une copie au dépôt des Aff. Étr. En se référant à une publication française par Fitz-James des *Mémoires du duc de Liria et de Berwick*, 1788, Iazykov en a imposé à ses lecteurs. Cette publication n'a jamais existé et le diplomate espagnol n'a jamais porté le titre de duc de Berwick. L'éditeur russe s'est servi d'une copie appartenant à N. Bestoujev-Rioumine. — Le récit de Prokopovitch est généralement tendancieux et rempli d'inexactitudes.

était de demander à la Souveraine en personne la réalisation des réformes souhaitées; à l'autre il insinuait que, comme fille du frère aîné de Pierre Ier, elle avait droit à son héritage en dehors de toute élection, et, par conséquent, des conditions auxquelles celle-ci pouvait être subordonnée.

L'idée d'écarter les *viérkhovniki* du débat faisait ainsi son chemin, et Anne, de son côté, s'empressa au-devant de cette solution. Vassili Loukitch, qui était revenu de Mittau avec elle, la tenait à la vérité en tutelle étroite, et ce régime ne laissait pas de séduire quelques imaginations éprises de l'idéal constitutionnel ou républicain. En correspondance avec Volynski, le brigadier Kozlov s'en émerveillait naïvement. Réduite au strict nécessaire, la Souveraine ne pouvait prendre une tabatière, recontait-il, sans la permission du *Conseil*. On lui donnait cent mille roubles par an, et, comme elle n'en avait pas eu plus de soixante mille par le passé, elle devait être contente. A la moindre incartade, elle risquait d'être renvoyée en Courlande. D'ailleurs, si on l'avait mise sur le trône ce n'était que provisoirement, et pour préparer les appétits à un meilleur festin, mot à mot « pour oindre les bouches » (*pomazka po goubam*) (1). L'accès des appartements de l'Impératrice était sévèrement interdit à tous les frondeurs présumés. Mais Vassili Loukitch ne surveilla pas assez l'entourage féminin de la Souveraine. Robuste, hardie, pleine d'entrain et de gaieté, insoucieuse des convenances — les Allemands l'avaient appelée « *die wilde Herzogin* » — la duchesse de Mecklenbourg prêchait la résistance et s'occupait de l'organiser. Par elle, par sa sœur cadette, Prascovie, par sa cousine germaine, Mme Golovkine, par Nathalie Lapoukhine, maîtresse de Reinhold Lœwenwolde, et d'autres encore comme Mesdames Ostermann, Iagoujinskaïa, Soltykov et la princesse Tcherkaskaïa, Anne Ivanovna resta en communication avec le dehors et accessible aux influences et aux suggestions qui en venaient. Prokopovitch lui faisait parvenir un mémoire caché dans une pendule artistement travaillée. Le petit

(1) Kostomarov, *Histoire russe en Biographies*, 1888, II, 134.

Bühren, que l'on apportait quotidiennement à la Tsarine, servait de boîte à lettres. On en mettait dans les vêtements de l'enfant.

A la fin du mois, l'Impératrice n'hésita plus que sur le moment à choisir pour achever ce qu'elle avait commencé à Vssiésviatskoïé. Lœwenwolde répondait de la garde, où le prince Kantémir l'aidait à exciter les esprits en faveur du *samodiérjavié*. Le poëte avait perdu un majorat dans un procès engagé contre Dmitri Galitzine. Dans une de ses satires il avait pris à partie Ivan Dolgorouki, « cet homme élevé avec des valets de « chiens, » ce qui le brouillait avec la famille. Enfin il était amoureux de la princesse Barbe Tcherkaski, fille de l'un des chefs de l'opposition. Les *Preobrajentsy* étaient encore travaillés dans le même sens par la Comte Fiodor Andréiévitch Matviéiev, le dernier du nom, grand vaurien qui avait eu une querelle avec le duc de Liria, s'était attiré une punition légitime et en voulait aux Dolgorouki. Il ne s'agissait que de mettre à profit des bonnes volontés, des enthousiasmes et des haines qui, de ce côté se tenaient à la disposition de la Souveraine.

L'époque du couronnement lui sembla d'abord la plus propice au coup d'État dont les éléments paraissaient réunis. Un message du vice-chancelier la fit changer d'avis. Le 23 février, dans la maison du prince I. F. Bariatinski, la fermentation propagée parmi les gardes faisait explosion en une pétition qu'un certain nombre d'officiers, mêlés à quelques membres de la noblesse, décidaient de présenter à la Tsarine pour que, sans plus attendre, elle daignât reprendre le pouvoir absolu. Tatichtchev, qui était présent, fut envoyé à une autre réunion qui se tenait en même temps chez Tcherkaski, pour l'avertir de cette résolution et solliciter son concours. Brouillé avec les Dolgorouki à raison d'une injure par eux faite à son beau-frère Troubetzkoï, Tcherkaski vit là une occasion de représailles, et, après quelques hésitations, donna son acquiescement, en entraînant celui de ses amis. On alla, au milieu de la nuit, recueillir des signatures dans les casernes et on en eut 260. Le mouvement, en dehors du groupe Tcherkaski, restait circonscrit dans le monde militaire, mais menaçait de gagner la

noblesse (1). Les *viérkhovniki* comprirent la nécessité de réagir par un acte de vigueur et, dès le lendemain, Ostermann sut qu'il allait être arrêté en compagnie de Tcherkaski, de Bariatinski, de Golovkine et de quelques autres partisans avérés de l'absolutisme. Il se hâta de prévenir Anne, qui de son côté, jugea que l'heure d'agir avait sonné. Ainsi fut préparée la fameuse journée du 25 février (8 mars) 1730.

IV

Les renseignements que nous possédons sur ses péripéties demeurent assez confus, les témoins oculaires s'étant eux-mêmes contredits dans leurs rapports. Je vais essayer d'indiquer la marche probable et le sens le plus plausible des événements. D'après les résolutions qui venaient d'être arrêtées dans les réunions ci-dessus mentionnées, Anne Ivanovna s'attendait à voir aux prises ce jour-là, dans l'enceinte même du Palais, les partisans du *samodiérjavié* et « les hommes d'en haut », les uns arrivant avec leur requête, à laquelle elle était toute prête à faire droit, et les autres essayant d'en conjurer l'effet par les arrestations projetées. Elle avait pris ses mesures en conséquence. Par les soins de Vassili-Loukitch lui-même, le Palais venait de recevoir double garde; mais cette garde à qui obéirait-elle? Son chef immédiat était un Prussien du nom d'Albrecht. Anne le fit venir, le cajola et le prévint qu'il y aurait un changement prochain dans le haut commandement. L'Allemand s'inclina, et elle se crut, avec raison, assurée de lui (2). Mais d'autres déconvenues allaient la surprendre.

Tcherkaski avait en effet convoqué ses amis pour le 25 février à 10 heures du matin, en les engageant à se présenter au Palais isolément. La plupart passèrent la nuit hors de leurs

(1) Mardefeld, 6 mars 1730; Archives secrètes de Berlin.
(2) Le même, 9 mars 1730; *Ibid.*

maisons, dans la crainte d'être arrêtées (1). Lui-même, à en croire certains témoignages, fut retenu d'abord par la même appréhension de paraître au rendez-vous. Cent cinquante gentilshommes environ, d'autres disent huit cents, s'y montrèrent exacts et commencèrent par demander audience au *Conseil Suprême* qui était en séance. Cette entrée en matière ne figurait pas au programme. Mais des divergences d'opinion et des hésitations s'étaient produites depuis l'avant-veille, les mesures de répression annoncées troublant les esprits et amollissant les courages. Il n'était même plus question maintenant de s'insurger directement contre les *viérkhovniki.* Introduits devant la haute assemblée, les pétitionnaires se bornèrent à exprimer leurs doléances au sujet de la façon dont les vœux de la noblesse avaient été méconnus jusqu'à présent, ainsi que leur désir d'être entendus à ce sujet par Sa Majesté. Le *Conseil* eut ainsi le moyen de couper court, cette fois encore, à une tentative qui prenait ces chemins détournés. Il n'osa. Le droit de pétitionnement était fortement établi dans la coutume du pays. Peut-être aussi Anne manifesta-t-elle énergiquement le désir de recevoir ceux qui s'adressaient à elle.

Mais elle eut aussitôt à subir une déception cruelle. Présentée par Tcherkaski, qui s'était décidé à rejoindre ses compagnons, après avoir fait ses adieux à sa femme comme s'il se fût agi d'aller à la mort, la pétition n'était revêtue que de 87 signatures en tout, et elle ne disait pas un mot du rétablissement du *samodiérjavié.* Avec une critique des « conditions » qui n'étaient pas suffisamment claires et une mention des autres projets de réforme constitutionnelle dont « les hommes d'en haut » n'avaient pas suffisamment tenu compte, elle ne contenait qu'un vœu tendant à obtenir que la souveraine autorisât la noblesse à réunir une assemblée, où chaque famille aurait deux représentants et où seraient déterminées les bases du nouveau gouvernement à établir.

Anne réprima avec peine un mouvement de dépit. On l'avait

(1) Longuinov, *La Généralité au commencement de* 1730, *Dix-huitième siècle,* III, 161-177.

donc abusée ! Ces gens qui parlaient constitution et nouveau gouvernement n'étaient pas ceux qu'elle attendait. Quelques officiers de la garde figurant dans le nombre manifestaient seuls dans le sens qu'aurait dû avoir la démarche entière du groupe. Vassili Loukitch pensa avoir partie gagnée, et, retrouvant toute son assurance :

— Qui vous a permis de vous faire législateur ? demanda-t-il superbement, en interpellant Tcherkaski.

Mais cette intervention changea brusquement la face des choses. Mis directement en cause, se sentant perdu s'il reculait, l'interpellé fit face au danger. D'une voix forte, il répliqua :

— Vous même, en faisant croire à l'Impératrice que « les conditions » étaient l'œuvre de nous tous, alors que nous n'y avons pris aucune part.

Le mot fatal était prononcé, le débat porté sur un terrain éminement périlleux pour Vassili Loukitch et pour ses collègues. Il essaya de gagner du temps. Selon l'usage, l'Impératrice avait à délibérer avec son *Conseil* sur la demande qui venait de lui être adressée. L'« homme d'en haut » annonça donc que l'audience était terminée. Anne ne savait quel parti prendre, quand la Duchesse de Mecklembourg intervint à son tour. Son instinct lui indiquait le choix à faire entre ces pétitionnaires qui ne savaient évidement pas ce qu'ils voulaient et le *Conseil Suprême* dont on connaissait le vouloir et le pouvoir. Se penchant à l'oreille de sa sœur, elle lui dit : « Il n'y a pas à délibérer. Voici une plume et de l'encre ; signe la pétition et l'on « verra après. » Comme l'autre hésitait encore, elle répéta : « Signe ; je réponds de l'événement (1). » Anne traça au bas de la feuille les mots sacramentaux : *byt po siémou* (qu'il en soit ainsi), et, aussitôt elle eut elle-même une inspiration géniale, en déclarant que la noblesse, autorisée selon ses vœux à discuter la forme du gouvernement futur, aurait à présenter *ce jour-même* le résultat de ses délibérations.

Mettre ainsi en demeure ce petit monde de novices politiques,

(1) Sbornik, V, 369.

c'était les acculer à l'abdication. Après avoir usé plusieurs semaines en discussions vaines, que pouvaient-ils faire en quelques heures? On ne leur laisserait même pas la facilité de communiquer avec leurs parents, leurs amis, dont ils n'avaient reçu aucun mandat. Ils devaient se mettre en séance dans une salle voisine et prendre parti sur l'heure, les issues du Palais restant fermées jusqu'à la solution de la crise. Et, pendant qu'ils se retiraient, une scission se produisait dans leurs propres rangs et une manifestation éclatait, paraissant préjuger la question à résoudre. On ne sortait plus du Palais, mais on y entrait à volonté, et les officiers de la garde présents à l'audience avaient vu leur nombre s'accroître. Brusquement, ils soulevèrent une clameur violente : « Nous ne permettrons pas qu'on « dicte des lois à notre souveraine ! » Anne fit mine de leur imposer silence en les menaçant, mais ils crièrent plus fort : « Nous sommes vos esclaves, mais nous ne pouvons souffrir « que des rebelles se donnent l'air de vous commander. Dites « un mot et nous jeterons leurs têtes à vos pieds. »

La fille d'Ivan eut un éclair de joie dans les yeux. Elle regarda ses conseillers, comme pour faire appel à leur protection. Pâles et tremblants, ils semblaient avouer leur impuissance à maîtriser cet orage. Alors elle se décida. « Je ne me vois plus en sûreté, » dit-elle. Puis, faisant un signe au capitaine Albrecht : « N'obéissez qu'à Simon Andréïévitch Soltykov. » D'un mot, elle balayait le Conseil, arrachant de ses mains défaillantes l'élément essentiel du pouvoir, la force armée. Mais en même temps, par une manœuvre toute féminine, elle invitait gracieusement les « hommes d'en haut » à dîner avec elle, et elle se retira, les emmenant, comme autant de prisonniers, et laissant la noblesse en tête à tête avec les *gvardiéïtsy*.

Les débats, auxquels Tcherkaski devait présider, ne pouvaient, dans ces circonstances, être que de pure forme. De la salle où on les enferma et où les officiers refusèrent de les suivre, lui et ses amis entendaient leurs vociférations qui ne cessaient pas : « Mort aux rebelles! Vive la Tsarine-Autocra-« trice! Nous taillerons en pièces quiconque lui refusera ce

« titre! » Lœwenwolde et Kantémir avaient bien travaillé. Le prince Ioussoupov prit le premier la parole, pour dire que l'accueil bienveillant fait par Sa Majesté aux doléances communes réclamait un témoignage de gratitude. Un absolutiste convaincu, Tcherni h v, saisit la balle au bond : « Le témoignage le plus « convenable à présenter dans ce sens consisterait à demander « à la souveraine qu'elle voulût bien reprendre le pouvoir « absolu. » Personne ne protesta, et il se trouva que Kantémir avait rédigé à l'avance un projet d'adresse à cet effet. Par un reste de pudeur quelques gentilshommes proposèrent d'y joindre l'expression de certains vœux : remplacement du *Conseil Suprême* par un *Sénat gouvernant,* « comme sous Pierre Ier; droit pour la noblesse de choisir les membres de cette assemblée, ainsi que les présidents des collèges et les gouverneurs des provinces. Cela ne voulait rien dire, le pouvoir absolu étant par essence exclusif de tout pacte de cette nature entre le souverain et ses sujets, et ils s'en doutaient bien; mais c'était un moyen de masquer une capitulation dont ils sentaient la honte. Ils furent cent soixante, cette fois, à signer cela.

— Quand ils eurent fini, à trois heures de l'après-midi, on les engagea à porter la chose devant le *Conseil Suprême,* qu nominalement restait en fonctions. Anne Ivanovna tenait à jouer la comédie jusqu'au bout, et elle avait eu le temps de se précautionner contre toute surprise. Sous le commandement de Soltykov, le Palais entier était converti en prison. « Les hommes d'en haut » écoutèrent en silence la lecture de ce document qui pour eux, avait le sens d'un arrêt de déchéance, avec des sous-entendus terribles. Il y eut encore un moment d'incertitude et d'angoisse; mais le chancelier Golovkine y mit terme, en élevant la voix pour approuver. Aussitôt les cris de : « Vive la Tsarine-Autocratrice! éclatèrent en coup de tonnerre. Alors se levant, Dmitri Galitzine et Vassili Dolgorouki, dirent simplement : « Qu'il en soit fait selon la volonté de la Providenc

Et l'on se rendit processionnellement auprès de la Souveraine. Elle feignit encore la surprise.

— Vous m'avez donc trompé, en effet, Vassili Loukitch? Elle se donna l'air de prendre l'avis des Conseillers. Ils se bornèrent à baisser la tête sans répondre. A 4 heures, un des secrétaires du *Conseil*, Maslov, reçut l'ordre d'apporter « les conditions », ainsi que la lettre par laquelle Anne avait déclaré les accepter. Elle déchira séance tenante les deux documents. On a cru pendant cent cinquante ans que les fragments en avaient été détruits, et que rien ne restait de cette première charte russe. Elle subsiste, cachée aux regards indiscrets dans la poussière des archives, une épingle retenant les lambeaux de parchemin. Mais le fait d'en posséder une copie fut, jusqu'à une époque récente, regardé comme un crime d'État, et de hauts fonctionnaires, comme le vice-président du Collège de commerce, Fick, l'amiral Sievers, l'expièrent par un exil en Sibérie (1).

V

« La table était servie », dit tristement Dmitri Galitzine en quittant le Palais, « mais les convives ne se sont pas montrés « dignes de s'y asseoir » Mardefeld l'avait prévu. Dès le 12 (23) février, il écrivait : « Les Russes, en général, sont très « portés pour la liberté, mais, s'ils en parlent beaucoup, ils « ne la connaissent pas et ne sauraient s'en accommoder (2). » Dix jours plus tard, il se disait assuré que l'Impératrice tenait le pouvoir absolu entre ses mains, pour peu qu'elle sût se prévaloir de ses avantages (3).

(1) Ditiatine, *Études sur l'Histoire du droit russe*, 1895, p. 591 et suiv. — Pour la récit de la journée j'ai consulté : Korsakov, *L'avénement d'Anne Ire*, passim ; La correspondance de Mardefeld, du duc de Liria et des envoyés suédois, Ditmer et Morian, d'après Hjärne (*loc. supr. cit.*) ; Les articles du *Mercure historique*, 1730, t. LXXXVIII, p. 430, et de *Europaische Fama* 1730, n° 326. — Tatichtchev veut que ce soit Soltykov qui ait déchiré « les conditions » en jetant les morceaux à terre. Voy. une étude publiée dans le *Outro*, (Matin) 1859, p. 379.

(2) Sbornik, XV, 413.

(3) 21 février (2 mars) 1730. La dépêche n'a pas été publiée dans le Sbornik.

Galitzine portait une lourde part de responsabilité dans ce lamentable avortement. Après avoir imposé au *Conseil* son projet de réforme constitutionnelle, il ne sut rien faire pour lui gagner au dehors les concours indispensables. Avec sa fougue et sa morgue d'aristocrate, il alla devant lui, tête baissée, bravant le clergé, la noblesse et l'armée, indisposant ses collègues même par ses allures cassantes et mystérieuses. La plupart ignorèrent jusqu'au bout où et par quels chemins il entendait les mener. Vassili Loukitch le suivit en essayant de le devancer. Personne ne le reconnut véritablement pour chef. Son plan paraît avoir été inspiré principalement par les entreprises de la diète suédoise de 1719-1720, au moment de l'avènement de la reine Ulrique-Éléonore. Il entendait attribuer aux hommes de son bord et au *Conseil Suprême* le rôle que le parti aristocratique réclama là-bas pour l'aristocratie et le Conseil d'État. Bien entendu, il mettait provisoirement à l'écart, en Russie, les deux classes, clergé et paysans, auxquelles l'Histoire attribuait, en Suède, une place considérable. Pourtant, il prévoyait une réduction d'impôts au bénéfice des cultivateurs du sol, l'état du pays ne lui paraissant pas permettre davantage. Ainsi conçu, ce plan n'était pas exclusivement oligarchique. Dans la pensée de Galitzine tout au moins, tout le monde était convié au festin qu'il préparait, « les hommes d'en haut » ne se réservant le haut bout de la table que pour ordonner le repas et faire les parts. Et il eut à invoquer plus tard pour sa justification ce fait, qu'en se prêtant au rétablissement du pouvoir absolu, la noblesse n'était arrivée qu'à remplacer le « gouvernement de dix familles » par le gouvernement de trois ou quatre aventuriers étrangers.

Cette noblesse avait montré trop de hâte à réclamer sa part de liberté à conquérir, et plus d'appétit que de puissance digestive. Elle manquait de chef également et aussi de netteté dans les idées. Les projets, émanant de groupes formés au gré de relations de famille, s'inspiraient généralement de sentiments tout à fait individuels, qui avaient de la peine à se mettre d'accord. Le fou de la Tsarine Prascovie, Thikhone

Arkhipitch, disait : « Nous autres, Russes, nous n'avons pas besoin de pain; nous nous mangeons les uns les autres. » Les uns et les autres allèrent, eux aussi à l'aventure *na avos*, suivant l'expression pittoresque qui s'est conservée dans le langage et dans la coutume du pays. Ils n'étaient pas préparés pour une telle initiative. Ils arrivaient pour la première fois à la conscience vague d'une solidarité d'intérêts existant entre eux, et même à la notion d'une existence commune comme corporation. Et, dans cette corporation qui naissait seulement à la vie publique, Pierre avait introduit tant d'éléments nouveaux et discordants ! Quoi d'étonnant que son agitation incohérente n'ait abouti qu'à une autre « journée des dupes? »

De ce mouvement d'idées confuses et de volontés mal assurées, comme de la charte mise en lambeaux, quelque chose devait subsister cependant et, plus heureusement, échapper à l'*in pace* des archives. Dans l'organisation de son gouvernement, désormais remise à son bon plaisir, Anne n'allait consulter que ses convenances. En supprimant pourtant le *Conseil Suprême* et en rétablissant le Sénat dans la forme et avec les prérogatives qu'il avait sous Pierre Ier, elle fit droit déjà aux vœux exprimés par la noblesse, sauf qu'elle garda pour elle-même, comme de raison, le choix des sénateurs. Un peu plus tard, le retour au système électif introduit par le Réformateur pour la collation des emplois militaires, la remise en vigueur de l'oukase de même origine sur la primauté des grades civils, la création, en 1731, du corps des Cadet et enfin l'abolition, en 1730, de la loi des majorats complétèrent un ensemble de concessions dans le même sens.

C'était peu à la vérité et, dans la banqueroute de l'idéal un instant entrevu, la noblesse sauva surtout et développa à son profit le *Kriépostnoïé pravo,* la loi du servage, érigée bientôt en *ultima ratio* de son existence, et d'autant plus impitoyablement exploitée. De ses plus nobles ambitions et de ses aspirations plus généreuses, une part allait revivre encore un instant, vers la fin du nouveau règne, dans les projets aventureux de A. P. Volynski, pour sombrer dans

un nouveau et plus terrible naufrage. Et, cette fois, on en vit la fin pour longtemps, sinon pour toujours. Au sein de cette noblesse, décimée maintenant et avilie, les bas instincts du servilisme, humblement accepté d'un côté et les sauvages instincts de la tyrannie férocement exercée de l'autre, parurent subsister seuls. Le souvenir même de ce qu'elle avait osé vouloir et tenter en 1730 sembla aboli dans les esprits et dans les cœurs. Les demandes formulées en 1767 au sein de la trop fameuse commission législative, dont Catherine II a tiré trop de gloire, sont, comme valeur morale et portée politique, au-dessous du plus insignifiant des projets élaborés trente-sept ans auparavant. Et quand, au prix d'une docilité allant jusqu'à l'abjection, les Constitutionnels de 1730 eurent réussi, vers la fin du siècle, à se libérer du service obligatoire qui restait à leur charge, ce fut encore en faisant payer à vingt millions de serfs la rançon de cette franchise.

Cent ans après les événements de 1730, les soldats employés à réprimer l'insurrection polonaise n'arrivaient pas à comprendre le motif de cette lutte inégale. On leur apprenait que les insurgés combattaient pour leur Constitution qui avait été endommagée, et ils imaginaient que cela voulait dire la femme du grand-duc Constantin, vice-roi du pays, qui avait épousé une Polonaise. Voilà à quoi, en ce long espace de temps, devait aboutir, dans les milieux populaires, le mouvement d'idées que les agitateurs du XVIII[e] siècle s'étaient flattés de propager à travers les classes.

Les premiers moments du *samodiérjavié* restauré annoncèrent tout cela. La noblesse déconfite et les membres du *Conseil Suprême* atterrés furent admis à baiser la main de l'Impératrice, qui ordonnait en même temps de tirer de prison Iagoujinski et de l'amener auprès d'elle. Vassili Loukitch dut l'introduire avec les marques du plus grand respect. Séance tenante, Anne lui restitua son épée et le cordon de Saint-André, en lui annonçant qu'elle lui destinait la place de Procureur général. A la même heure, un courrier partait à franc étrier pour Mittau. On devine avec quelle commission.

Bühren n'avait pas attendu longtemps. Le soir, grande illumination ; mais celle-ci eut à lutter avec une aurore boréale exceptionnellement puissante, qui parut couvrir l'horizon de sang et passa plus tard pour un présage, l'aube rouge du règne qui commençait.

Le lendemain fut lugubre et sanglant en effet. Simon Andréiévitch Soltykov, le héros de la veille, se réveilla lieutenant-général, sénateur et major des gardes Siémionovski. Un peu plus tard, le grade de général en chef, le titre de grand maître de la cour et un domaine de dix mille serfs s'ajoutèrent à sa récompense. En quittant Moscou pour Pétersbourg, Anne devait lui confier le gouvernement de la ville et le créer comte à cette occasion. Il occupa ce poste pendant trois années, puis fut jugé par Bühren insuffisamment docile encore et remplacé par un prince Bariatinski qui disait : « Saluez bas et vous monterez haut. » Les Galitzine furent ménagés d'abord. Dmitri Mikhaïlovitch se retira dans son domaine d'Arkhangielskoïé et s'y fit oublier jusqu'en 1737. Poussé par Kantémir, Bühren renouvela contre lui à ce moment le vieux procès du majorat plus ou moins injustement enlevé au poète. Et l'ancien *vierkkovnik* acheva son existence, l'année suivante, dans une casemate de la forteresse de Schlüsselbourg. Le feld-maréchal, Michel-Mikhaïlovitch Galitzine, se vit nommer Président du Collège de la guerre tandis que sa femme, née Kourakine, devenait grande-maîtresse de cour. Mais le brave soldat ne survécut que quelques mois à la ruine des espérances partagées avec son frère, échappant ainsi au spectacle des persécutions et des déchéances prochaines, qui attendaient les autres membres de sa famille et de son parti.

Car ces deux débris du grand règne durent à l'ombre de Pierre I[er] qui les couvrait de ne pas partager de suite le sort réservé aux vaincus du jour, alors que les vainqueurs montaient au pinacle. Une clameur presque universelle vouait les Dolgorouki à d'immédiates représailles. Le parti allemand faisait chœur avec la noblesse pour leur imputer tous les crimes

imaginables. Alexis avait mis la main sur le diadème des Tsars et n'y laissait pas une pierre ; Ivan s'était approprié les ornements sacerdotaux en service à la cathédrale de l'Assomption... A son tour, la Presse étrangère s'emparait de ces accusations, pour les exagérer encore. L'*Europaeische Fama*, le *Genealogische Archivarius*, le *Recueil des Gazettes*, la *Staats und gelehrte Zeïtung*, le *Reichspost Reiter*, le *Mercure, la Gazette d'Utrecht* entassèrent fables sur fables et diatribes sur diatribes. Anne n'avait pourtant pas besoin d'être poussée! Le 8 avril 1730, un oukase exila Vassili Loukitch et Michel Vladimirovitch en les nommant gouverneurs, l'un en Sibérie, l'autre à Astrakhan. En même temps, Alexis était relégué avec sa famille entière dans la plus éloignée de ses terres, après que tous, et Ivan en particulier, eussent été interrogés, « avec menace de mort », au sujet du faux testament attribué à Pierre II. L'ex-Favori affirma n'avoir entendu parler de rien. On le tint quitte pour le moment ; mais ce ne fut que partie remise. Il était marqué pour le bourreau.

Dépouillé de ses charges et de ses honneurs, il gardait sa fiancée. Au milieu du sauve-qui-peut général faisant le vide, à cette heure, autour des *opalnyïé* (disgraciés), Nathalie Chérémétiev avait déclaré vouloir partager le sort de son futur époux. Vingt-sept ans plus tard elle devait écrire : « C'est la « mode aujourd'hui d'aimer un jour l'un, l'autre jour un autre. « J'ai montré au monde que je savais être fidèle à un amour « unique. » C'était un amour né d'un regard, comme celui de Juliette. Elle ne connaissait pas le jeune homme avant les fiançailles; elle ne savait certainement rien de sa vie passée; contre le vœu de tous ses proches, elle s'obstina à être sienne. Aucun des Chérémétiev n'assista au mariage. Serge Dolgorouki, le frère d'Ivan, et ses sœurs, emmenèrent la fiancée à Gorenki, « comme pour un enterrement ». Tout le monde pleurait. Trois jours après, il fallut partir. Le lieu d'exil était Nikolsk, dans le gouvernement de Penza. Et ce n'était qu'une étape. Comme pour Menchikov et pour les mêmes raisons sans doute, le châtiment fut gradué. Au bout de quelques mois, le

12 juin 1730, les exilés reçurent un nouvel ordre de départ — pour Bérézov, cette fois, comme l'autre.

Une confiscation générale des biens de la famille accompagnait aussi l'arrêt. Nathalie se mit en route avec 50 roubles empruntées à sa *Madame*, une gouvernante qu'on appelait ainsi, bien qu'elle fût allemande, comme semble l'indiquer son nom : Marie Standen. Catherine Dolgorouki, l'ex-fiancée du Tsar, était également du voyage. On lui laissa, pour toute fortune, les robes qu'elle devait porter à l'occasion de son mariage manqué. La prison, où les Menchikov avaient été enfermés d'abord, attendait à Bérézov ces nouveaux hôtes, avec la même solde : un rouble par jour et par tête de prisonnier. Et la livre de sucre coûtait là-bas neuf roubleset demi ! Ils mangèrent avec des cuillers en bois et burent dans des gobelets en plomb. En 1731, Nathalie accoucha d'un fils, qui eût pour parrain le major Petrov. Des relations établies peu à peu avec la garnison du lieu valaient aux malheureux quelques complaisances. Quelques bijoux qu'ils avaient réussi à garder y aidaient. Mais cette bonne fortune devait encore leur être fatale. En 1734, la mort d'Alexis rendit Ivan chef de la famille. A la faveur de la liberté relative qui lui était accordée maintenant, le jeune homme se laissait aller à reprendre ses anciennes habitudes. Lié avec un officier de marine, Ovtsine, il partageait ses débauches. Plus tard on a fait de cet Ovtsine un amant de Catherine Dolgorouki. Rien ne prouve qu'elle se soit départie ainsi d'une fierté dédaigneuse, qui semble au contraire l'avoir mise en défense toujours contre les nouveaux amis que les siens se donnaient. Le vrai coupable fut Ivan. S'enivrant avec son compagnon, il tenait des propos inconsidérés, évoquait le souvenir de son ancienne liaison avec Élisabeth, qu'il appelait familièrement *Elizavetka*, tout en lui imputant sa disgrâce. Il donnait des détails sur les amours de la Tsarevna avec le grenadier Choubine, et racontait des scènes d'orgie à Pokrovskoié... Le bruit en transpira. En 1737, une première dénonciation fit perdre aux captifs les commodités dontils jouissaient. Défense leur fut faite de quitter leur prison. La garnison con-

tinua cependant d'y fréquenter. Un employé de la douane de Tobolsk, Tichine, s'éprit de Catherine Dolgorouki. Outragée par des hommages trop pressants, elle se plaignit à Ovtsine, qui, avec l'aide de deux camarades, châtia l'insolent. Nouvelle dénonciation et nouvelle enquête. Ordre de séparer Ivan de sa femme et des autres membres de sa famille. Il fut enfermé dans une hutte en terre (*ziëmlianka*). A force de supplications, Nathalie obtint d'aller l'y visiter pendant la nuit. Elle lui apportait à manger. Une nuit elle trouva le cachot vide. Ivan, deux de ses frères et d'autres complices, soixante personnes en tout, avaient été enlevés brusquement et conduits à Tobolsk. Laissée à Bérézov avec son fils Michel, âgé maintenant de sept ans, un troisième frère d'Ivan et ses belles-sœurs, Nathalie tombait aux pieds des passants, s'arrachant les cheveux et demandant : « Où est *Ivanouchka?* »

Elle ne devait plus le revoir. A Tobolsk, une commission présidée par Ouchakov, un parent du terrible chef de la poice d'État et Souvorov, le père du futur grand homme de guerre, interrogea Ivan Dolgorouki au milieu de supplices qui lui faisaient perdre la raison. Il dit tout ce qu'il savait sur l'histoire du faux testament de Pierre II et même ce qu'il ne savait pas, et Anne put assouvir un ressentiment qui n'attendait que des prétextes. Au commencement de 1739, Vassili Loukitch, Serge et Ivan Grigorovitchy, Vassili et Michel Vladimirovitchy rejoignirent leur cousin dans la forteressse de Schlüsselbourg. Serge, ayant réussi entre temps à rétablir ses affaires, à force de souplesse, venait d'être nommé ambassadeur à Londres. Une audience de congé, pour laquelle l'Impératrice ne trouvait pas de loisir, retarda son départ et le perdit. Le procès, cette fois, fut instruit par Ostermann en personne. *Un couple de canards* offerts à Alexis Dolgorouki par une pauvre veuve y figura parmi les chefs d'accusation! L'arrêt, prononcé le 31 octobre 1739, condamna Ivan Dolgorouki à être roué, et à avoir la tête tranchée ensuite, Vassili, Serge et Ivan Grigorovitchy à la décapitation simple. Vassili Vladimirovitch et son frère Michel, jugés dignes de la mort également

ment, étaient recommandés à la clémence de la Souveraine. Le 6 novembre, deux jours avant l'exécution, on interrogea encore les condamnés, en chambre de torture, sur le dessein qu'ils auraient eu, en 1730, d'établir la République. Ivan Alexiéiévitch persista à affirmer qu'il n'y pensait aucunement.

Une légende s'est conservée sur le courage héroïque dont il aurait fait preuve pendant son supplice, qui eut lieu à Novgorod. On l'a représenté récitant une prière jusqu'au bout et en scandant les paroles à mesure qu'on lui rompait les bras et les jambes. Le récit n'a rien d'invraisemblable, eu égard aux exemples multiples que l'histoire contemporaine nous fournit d'une endurance et d'une fermeté d'âme prodigieuses chez les suppliciés de toute catégorie; mais il ne paraît pas exact dans les détails.

« Une fin aussi inattendue, aussi terrible, aussi pleine de « souffrances, » a écrit le petit-fils de la victime, le prince Ivan Mikhaïlovitch, dans des Mémoires encore inédits, « rachetait « toutes les folies de sa jeunesse, et son sang, en arrosant ce sol « novgorodien, antique berceau de la liberté russe, doit réconcilier sa mémoire avec tous les ennemis de notre famille. » L'infortunée famille a droit d'autant plus à cette indulgence posthume qu'elle fut sévère pour elle-même. Un des frères d'Ivan, Alexandre, emprisonné à Vologda avec son cadet, Nicolas, se laissa griser par un commissaire-enquêteur et lâcha des aveux compromettants. En revenant à lui, il s'ouvrit le ventre avec un rasoir, mais n'en passa pas moins pour un traître parmi les siens. Ses bourreaux le sauvèrent pour lui donner le knoute et lui couper la langue, ainsi qu'à Nicolas.

Cette dernière exécution eut lieu le 28 octobre 1740, vers la fin de ce qu'on continue à appeler en Russie d'un nom détesté, synonyme d'un régime de sang et de boue : la *Bironovchtchina,* le gouvernement de Bühren, ou Biron. Nous aurons à voir jusqu'à quel point le nom et le sens qu'on lui donne sont justifiés. A la date ci-dessus indiquée, Anne Ivanovna étant morte, Bühren devenait Régent pour quelques

semaines, maître sans partage, — et il se hâtait de grâcier les condamnés; mais l'ordre arrivait trop tard.

Le troisième frère d'Ivan, Alexis, emprisonné à son tour à Tobolsk, servit plus tard comme matelot au Kamtchatka.

Catherine Dolgorouki fut enfermée dans un monastère de Tomsk, un des plus pauvres de la Sibérie. Cinq cellules et une infirmerie y contenaient sept nonnes vieilles et impotentes, vivant d'aumônes. L'Altesse Impériale déchue partagea une des cellules avec la plus valide de ces compagnes, qui était chargée de la surveiller. Les jours de grand froid, le soldat de garde y couchait aussi. Elle ne pouvait que très rarement quitter cette prison, pour respirer un peu d'air frais. On lui permettait alors de monter au clocher de la petite église en bois faisant partie du monastère et elle y avait une vue sur Tomsk comme distraction. La légende veut qu'un officier soit venu là lui réclamer la bague des fiançailles qu'elle gardait encore. — « Coupez-moi le doigt ! » répondit-elle. Le trait est presque certainement faux, mais peint bien le caractère de l'altière personne. Elle resta à Tomsk jusqu'en décembre 1741, époque à laquelle Élisabeth, montant sur le trône, la fit revenir à Pétersbourg et voulut aussitôt la marier. Cette « fiancée du Tsar », ainsi qu'on l'appelait toujours, était d'un voisinage gênant. Elle résista longtemps et ne consentit qu'en 1745, et par lassitude, à épouser l'Écossais Jacques Bruce, qui ne lui inspirait aucune affection. Peu après son mariage, elle alla à Novgorod prier sur la tombe de son père et de ses oncles suppliciés et décida d'y construire une église. Mais elle mourut quelques mois plus tard, en ordonnant de brûler tous ses vêtements, pour que personne ne pût porter la dépouille de celle qui avait failli être Impératrice (1).

Nathalie Dolgorouki est l'héroïne la plus certaine et la plus touchante de ce sombre drame. Toute la Russie a récité les vers de Kozlov consacrés à sa tragique destinée. Après l'enlèvement de son mari, elle fut retenue encore à Bérézov près de

(1) Averkiév a fait de l'ex-fiancée du Tsar l'héroïne d'un drame (*Razrouchennaïa nieviésta*) qui a été publié par le *Messager russe*, 1876.

deux années et ne reparut à Moscou que le 17 octobre 1740, jour de la mort d'Anne Ivanovna. Elle vécut quelque temps chez son frère, « le riche Lazare », comme on l'appelait, Pierre Borissovitch Chérémétiev, qui, à la tête d'une fortune immense, laissait les enfants de sa sœur aller pieds nus dans la rue. Ayant achevé leur éducation et marié l'aîné de ses fils, elle se rendit en 1758 à Kiév et s'y retira dans un monastère. Neuf années plus tard, des pêcheurs plongeant leurs filets dans le Dniépr virent une femme en vêtements noirs se pencher sur le fleuve et y jeter une bague. C'était Nathalie Dolgorouki, qui, le même jour, ayant quitté ainsi le seul objet qui, dans sa pensée, la rattachât à un passé évanoui de joies et de douleurs profanes, prenait la *skhima*, le voile des nonnes vouées aux plus grandes austérités. Elle n'avait cependant pas noyé ses souvenirs. Dans sa cellule, au milieu des prières et des jeûnes, elle composa des Mémoires, qui, malgré elle, lièrent encore le passé au présent, car elle eut à y enregistrer de nouvelles épreuves. « Encore un coup! » écrivait-elle en 1768, en apprenant la mort d'un des siens. Elle expira le 31 juillet 1770, après avoir tracé ces derniers mots. « J'espère que toute âme chrétienne se réjouira de ma fin, en pensant : elle a cessé de pleurer. »

Le manuscrit de ces Mémoires, un cahier de 48 feuillets, contient sur les marges un grand nombre de dessins allégoriques à l'encre de Chine. Le premier représente Sainte-Barbe, martyre, très vénérée à Kiév.

Élevée à Varsovie, comme sa belle-sœur, Nathalie y avait également reçu une éducation soignée. Elle fait un emploi fréquent de mots étrangers. En général pourtant, son style est celui du XVIIe siècle, avec des locutions et des tournures populaires. En parlant de son mari, elle dit toujours, « il », sans le nommer, comme font aujourd'hui encore les paysans quand ils parlent des morts. Le récit qu'elle fait de son voyage en Sibérie rappelle celui du protopope Avvakoume, l'adversaire proscrit du patriarche Nicone. Ce qui frappe dans sa personne morale et la rend singulièrement expressive et typique, c'est

que, victime résignée, elle n'est nullement passive. Elle cite bien Job, disant qu'à son exemple, elle n'a jamais accusé Dieu au milieu de ses épreuves; mais, écrivant à un âge avancé et face à face avec ce même Dieu, si elle ne se plaint pas, elle s'indigne volontiers; elle a des mouvements de colère, de haine, voire d'orgueil familial. Elle parle en femme rancunière, cette nonne, d'Anne Ivanovna, « qui était horrible à voir, » et en patricienne offensée de Bühren « qui faisait des bottes « pour son oncle. » Trait inexact d'ailleurs. Son sang bout toujours, affirme-t-elle, au souvenir des infamies commises par ce parvenu. Et elle n'oublie pas un instant que, tout en s'appelant maintenant *la sœur Nectaria*, elle est une Dolgorouki, comme en descendant l'Oka, sur le chemin de Bérézov, elle n'avait pas oublié les traditions de l'aristocratique *barchtchina*, et, pour avoir une suite à défaut d'autre domesticité servile, se plaisait à attacher aux flancs du navire un esturgeon vivant. L'invention ne laisse pas, au surplus, de révéler un tour d'imagination poétique, et les Mémoires en portent la trace en maints endroits. Le jour de son mariage, raconte-t-elle, « les murs humides de la maison de son père semblaient l'aider à pleurer. »

Le règne commençait alors, qui devait coûter à elle et aux siens tant de larmes et tant de sang. Je vais essayer maintenant d'en retracer la physionomie.

(1) La biographe de Nathalie Dolgorouki a été écrite plusieurs fois, notamment par Glinka, Mordovtsev et Mme Tolytchev. Ses Mémoires font partie des publications de l'*Archive Russe*, 1867. Pour l'histoire de sa famille j'ai consulté : K. I. ARSÉNIEV, *Le règne de Pierre II*, 1839; CHTCHÉBALSKI, *L'avènement de l'Impératrice Anne*, *Messager Russe*, 1859; PIÉKARSKI, *Le voyage de l'Académicien Delisle à Bérézov* (Mémoires de l'Académie des Sciences, t. VI); MIKHAÏLOV, Documents, p. 152 et suiv; Documents publiés dans les *Lectures de la Société pour l'etude de l'Histoire*, 1864, livre I; KORSAKOV, *Traits de la vie des hommes* d'État russes, 1891; IGNATIEV, *Notice biographique sur la princesse Dolgorouki*, *Archive Russe*, 18[illegible]6; GOULAIEV, *Les princes Dolgorouki*, *Antiquité russe*, t. XXIII; A SOULOISKI, *La princesse Dolgorouki*, *Messager russe*, 1880; MIKHNIÉVITCH, *Les deux fiancées de Pierre II*, *Messager historique*, 1898; et les *Mémoires* du Prince DOLGOROUKOV.

CHAPITRE VIII

L'IMPÉRATRICE ET LE FAVORI. — BÜHREN

I Le père officiel et le père présumé d'Anne Ivanovna. — Basile Iouchkov. — La maison de la Tsarine Prascovie. — Le mariage de la future Impératrice. — Sejour à Mittau. — Bestoujev. — Portrait de la Souveraine. — Aspect physique et moral. — Traits intimes. — Correspondance avec Soltykov. — Esprit et caractère. — Divertissements. — « Les parleuses. » — Les Bouffons. — Les toupies hollandaises. — Entourage. — II. Bühren ou Biron. — Nature de ses relations avec Anne. — Le chauffeur de poëles. — Biographie du Favori. — Jugements portés sur son caractère et sur son rôle historique. — Apparence et réalité de ce rôle. — Le Favori et le Duc de Courlande. — Ses acolytes. — Le juif Liepmann. — La famille de Bühren. — Les vraies causes de son impopularité. — III. L'hégémonie allemande et le rôle de l'élément étranger dans l'Histoire de la Russie. — Origine exotique des grandes familles. — Sources étrangères du mouvement intellectuel. Causes de ce phénonêne. — Rivalité des Allemands sous le règne d'Anne Ivanovna. — Bühren et Münnich).

I

Née le 28 janvier 1693, Anne avait 37 ans à son avènement. On sait quelle triste figure fit sur le trône son père, le chétif, imbécile et impotent Ivan Alexiéiévitch, qui, partageant l'empire pendant quelques années avec Pierre le Grand, fut une moitié de souverains et moins d'une moitié d'homme. Comme sa sœur, la duchesse de Mecklenbourg, Anne passa pour une fille de Basile Iouchkov, gentilhomme de bonne naissance et robuste gaillard, placé, non sans préméditation, auprès de la femme du Tsar, Prascovie Soltykov, comme premier chambellan (*spalnik*) « attaché au service de la chambre à coucher. » (1) Il faut lire dans le Journal du ministre holstei-

(1) Dolgoroukov, *Mémoires*, I, 34.

nois, Bergholz (1), le récit de sa réception à la maison de campagne de cette Princesse, à Ismaïlovo, où il arriva de nuit avec un message urgent. Il lui fallut traverser d'abord la chambre à coucher des *Tsarevny*. La cadette, Prascovie, rachitique et scrofuleuse, lui tendit la main au passage. Suivait un dortoir, où filles d'honneur et filles de service couchaient pêle-mêle et accueillirent le visiteur avec une grêle de quolibets et de plaisanteries ordurières, dont le bruit parvenait dans la chambre voisine, et faisait rougir les Princesses. Bergholz aperçut plus d'une gorge nue, mais n'éprouva pas de tentations. La saleté de tout ce monde était repoussante. En revenant une autre fois pour présenter ses vœux de bonne année, il eut l'honneur encore d'être reçu par la jeune Prascovie, qui n'avait qu'une chemise sur le corps. Pierre appelait cette maison « l'Hôpital des fous et des tartufes. »

Peu aimée par sa mère, abandonnée à des gouvernantes et à des précepteurs — l'Allemand Ostermann, frère du Vice-chancelier et le Français Rambour (2) — Anne tira peu de profits de leurs leçons. Mariée à 17 ans, elle fut aussitôt veuve, comme j'ai dit. Son mari s'était distingué à Saint-Pétersbourg par ses capacités extraordinaires de buveur. Il s'inondait d'eau-de-vie, et dépassa la mesure au banquet nuptial, qui fut une orgie. On y vit deux naines sortant de deux énormes *pirogues* (pâtés) et dansant un menuet sur la table. Pierre le Grand avait lui-même ouvert les pirogues; il tira aussi le feu d'artifice et faillit être estropié à cette occasion. Après quoi, au cours des fêtes, qui, commencées le 31 octobre durèrent jusqu'à la mi-novembre, il s'occupa de marier le nain Ekime Volkov, en voulant que la nuit de noces se passât dans sa propre chambre (3).

A Mittau, Anne vécut longtemps sans joie, étroitement surveillée par son maître de cour, Bestoujev, dont Pierre faisait un geôlier. Elle n'avait trouvé en arrivant qu'une maison sans meubles et un revenu de 12,680 écus, sur lesquels

(1) Büschings Magazin, XXI, 180 et suiv.
(2) *Archive Russe*, 1867, p. 1187.
(3) Siémiévski, *La Tsarine Prascovie*, 1888, p. 50 et suiv.

il fallait prélever 12,254 écus pour la table, l'écurie, la livrée et l'entretien d'un bataillon de dragons(1). Elle se tira d'affaire en prenant Bestoujev pour amant, mais eut peine alors à le garder, après que, sur ses propres doléances, il eût été constaté que le drôle mettait le duché au pillage et convertissait la maison de la Duchesse en lupanar. En vain évoqua-t-elle saint Serge et tous ses collègues du Paradis, en s'adressant à Menchikov, à sa femme, à sa fille, qu'elle appelait « ma chère nièce » et à Barbe Arséniev elle-même(2). Envoyé en 1728 pour remplacer Bestoujev, le Courlandais Ratski fut surpris et effrayé de l'état dispendieux d'une cour qui paraissait tantôt réduite à la misère. Un maréchal de cour, une grande maîtresse de cour, un chambellan, trois gentilshommes de la chambre, un écuyer, un maréchal des approvisionnements, deux demoiselles d'honneur, une dame d'honneur, une légion de conseillers de cour, de secrétaires, de traducteurs, de laquais entouraient la Duchesse, qui entretenait encore un résident à Moscou, Korff, auquel elle servait une pension de 1,200 rouble(3). Elle était de son pays et de sa race par le besoin d'avoir beaucoup de monde autour d'elle et ce fut toujours son grand luxe. Cette préoccupation se rencontre aujourd'hui même chez certains Russes. Leurs âmes neuves sont un désert peuplé de fantômes où ils redoutent de se trouver seuls. D'autre part, les traditions prétentieuses des petites cours allemandes imposaient leur loi à celle de Mittau.

L'aspect physique de la fille d'Ivan, ou de Iouchkov, a été, de la part des contemporains, l'objet de témoignages fort contradictoires. Sur un seul point, l'impression laissée à la malheureuse fiancée d'Ivan Dolgorouki s'accorde avec le portrait esquissé par le duc de Liria. Anne était de taille très élevée, si grande, à en croire Nathalie Dolgorouki, qu'à son entrée à Moscou elle dépassait de la tête tous les hommes de sa suite. Liria

(1) Choubinski, *Esquisses* 1893, p. 103.
(2) Correspondance des Souverains Russes, IV, 154, 170, 175, 177, 178, 180, 183, 187, 189, 190, 192, 193, 194, 215, 217.
(3) Soloviov, *Histoire de Russie*, XIX, 148.

dit : « La Tsarine Anne est fort haute et brune. Ses yeux sont « beaux, ses mains admirables et son port majestueux. Elle « est très grasse, mais en même temps légère. L'on ne peut « dire qu'elle soit belle, mais elle est dans le tout agréable.» (1) C'est à peu près la note de Bergholz : « Une princesse aimable « et pleine de vie, bien faite, bon air, avec un maintien impo- « sant le respect. » (2) Rien par conséquent de « l'air terrible » et du « visage repoussant » entrevu par Mlle Chérémétiev. Par contre, les documents picturaux que nous possédons, sont plutôt pour donner raison à celle-ci, et le fou de la Tsarine Prascovie, un témoin de valeur, s'il appelait sa fille « Amphise » du nom d'une des saintes du calendrier grec et lui prédisait le monastère à raison de ses inclinations dévotes, parfois aussi, en la voyant paraître, il criait : « gare! gare! voici le Tsar « Ivan Vassiliévitch ! » (le Terrible) (3).

La beauté de cette princesse n'ayant joué aucun rôle dans l'histoire, le problème est de médiocre importance. Ni au physique ni au moral, ce point est certain, elle n'avait rien de son père officiel. De sa mère elle tenait, au contraire, de nombreux traits d'esprit et de caractère : dévotion superstitieuse, habitudes patriarcales, façons originales dans le sens de la tradition nationale, avec plus de docilité pourtant à accepter les nouveautés introduites par Pierre. Son grand-père, Alexis Mikhaïlovitch, semblait lui avoir légué, malgré l'absence probable des liens du sang, son obstination, son goût pour le cérémonial, les vêtements luxueux, la pompe des services religieux, la conversation des moines; sa passion aussi pour la chasse et le tir à la cible. Mais un penchant très marqué pour les bouffonneries la rapprochait encore de Pierre Ier. L'ironie et l'humeur du terrible organisateur de mascarades revivaient dans les discours qu'elle tenait et dans les divertissements qu'elle se donnait, avec la même grossièreté et le même cynisme. Les plaisirs d'Alexis Milkhaïlovitch gardaient un carac-

(1) Aff. Étr. *Mémoires et Documents, Russie*, vol. VIII.
(2) Büschings Magazin, XII, 445.
(3) Boltine, *Notes sur l'histoire russe de Leclerc*, 1788, II, 467.

tère plus paisible et plus décent. Il aimait à baigner ses *stolniki* dans l'étang de Kolomenskoïé et se récréait de préférence à écouter les gens ayant vu du monde.

Anne réalisait en somme le type complet de la *barynia-pamiéchtchitsa;* paresseuse, avec de brusques élans d'énergie ; de culture nulle, d'esprit avisé — nous l'avons vu à l'œuvre — mais intellectuellement borné, d'habitudes sordides. A Mittau elle passait ses journées presque nue, décoiffée, vautrée sur une peau d'ours et dormant ou rêvant. Elle ne se servait jamais d'eau pour sa toilette, paraîtrait-il, préférant se nettoyer avec du beurre fondu. En devenant souveraine elle ajouta à cette pratique quelques artifices de coquetterie plus savante; elle se farda. En 1738, je la surprends faisant reproche de son teint jaune à une vieille commère, dont elle a réclamé la société et le bavardage. — « Je me suis négligée », expliquait celle-ci; « je ne mets plus de rouge et j'ai cessé de me teindre les « sourcils. » — « Tu as tort; il ne faut pas mettre de rouge, « mais il faut se teindre les sourcils. » En même temps Anne se montrait préoccupée de sa taille : « Suis-je aussi grosse « que la Rjevskaïa? » (1)

A Moscou, elle se leva entre sept et huit heures pour prendre son café et passer ensuite une heure ou deux à examiner des étoffes et des bijoux. A neuf heures avait lieu l'entrée des ministres et des secrétaires. Elle signait des papiers, la plupart du temps sans les lire, et se rendait au manège de Bühren, où elle avait un appartement. Elle essayait ou examinait des chevaux, donnait des audiences, puis tirait à la cible. Rentrée au Palais à midi, elle dînait avec les Bühren, sans quitter son costume d'intérieur : longue robe de chambre à l'orientale de couleur bleu clair ou verte et sur la tête un mouchoir rouge, noué à la mode des femmes de la petite bourgeoisie russe. En se levant de table elle s'étendait sur un lit de repos, côte à côte avec le Favori, madame Bühren s'étant discrètement retirée avec les enfants. La sieste achevée, elle ouvrait une porte derrière

(1) *Archive Russe*, 1873, II, 1645.

laquelle ses filles d'honneur s'occupaient à des travaux d'aiguille :

— *Nou diévki, poïtié!* allons, filles, chantez!

Et un concert commençait, où la quantité devait suppléer à la qualité, les chanteuses étant tenues de donner toute leur voix et de ne s'arrêter qu'après en avoir reçu l'ordre. Elles arrivaient parfois à l'épuisement complet, mais risquaient une distribution de soufflets et un renvoi à la buanderie, si elles laissaient la Tsarine s'en apercevoir. Quand elle daignait enfin leur dire de se taire, le tour venait des diseuses de bonne aventure, des commères faisant commerce de cancans, des fous et des folles. Nous en verrons le détail en étudiant les mœurs de cette cour bizarre. Je veux m'en tenir ici à la personne de la souveraine et aux aspects intimes de sa vie. A cet égard, sa correspondance avec le gouverneur de Moscou, Soltykov (1), est particulièrement instructive. Les sujets sérieux n'y paraissent que très rarement. « Écrivez-moi si le chambellan Ious-« soupov s'est marié. On dit ici qu'ils se séparent et qu'il voit « beaucoup de femmes... Dès que vous recevrez cette lettre, « mandez-moi en grand secret quand le mariage de Biélos-« siélski a eu lieu et où et comment. Et la princesse Marie « Fiodorovna Kourakine comment les a-t-elles reçus? Était-« elle gaie? Mandez-moi tout cela... Informez vous le plus « secrètement que vous pourrez au sujet de la femme d'Alexis « Petrovitch Apraxine. Est-ce qu'elle a une conduite conve-« nable? Ici on raconte qu'elle boit et que le Prince Alexis « Dolgorouki est toujours chez elle. » Voilà les curiosités d'Anne Ivanovna et les objets les plus habituels de sa sollicitude. Elle aime à marier les gens, contre leur gré souvent, et elle s'inquiète de ce qu'ils deviennent. Les autres commissions qu'elle donne à Soltykov n'ont généralement pas plus de rapport avec les affaires d'État. Elle le charge de lui envoyer la fille du prince Viaziémski, « qui lui a été recommandée comme « parlant beaucoup. » Car c'est une de ses plus grandes, sinon

(1) Publiée par Koudriavtsev, *Lectures*, 1878, livre I.

la plus essentielle de ses préoccupations. Elle cherche de ces parleuses partout, et jusqu'en Perse, en envoyant à Soltykov des instructions détaillées et des mesures, car elle tient aussi à la taille des sujets. « Chez la veuve Zagriajskaïa, Avdotia Iva-
« novna, vit une princesse Viaziémskaïa non mariée. Trouvez-
« la et envoyez-la ici, et, pour qu'elle n'ait pas peur, dites-lui
« que je la prends par faveur et faites qu'on la soigne en
« route. Je la prends pour mon amusement, car on dit qu'elle
« parle beaucoup. »

Cette place de faveur n'était pas une sinécure; car il en allait des parleuses comme des chanteuses. Et voici un dialogue noté par un contemporain.

— Parle, la Filatovna, parle encore!

— Matouchka, je ne sais plus que dire...

— Parle, raconte des histoires de brigands. (1)

Soltykov, d'autre part, avait une rude besogne. Tantôt il devait se mettre en quête d'un sansonnet, dont la gloire était arrivée aux oreilles de Sa Majesté, et tantôt faire copier une chanson bouffonne qui avait fait la joie d'un cabaret proche de Moscou et dont sa Majesté désirait se régaler à son tour. Entre temps, les ordres de la Souveraine le faisaient s'occuper d'un service à célébrer avec la solennité convenable pour le repos de l'âme de la Tsarevna Prascovie, d'une châsse pour les reliques de Saint-Serge, d'une querelle entre abbé et moines d'un monastère, d'un lot d'étoffes à choisir chez les marchands de Moscou. Anne Ivanovna en discutait soigneusement les prix. Très bonne ménagère, elle prenait soin elle-même de l'entretien et de la lessive de son linge, avec des précautions minutieuses, où se devine la crainte de la contagion, très répandue alors en Russie. Elle avait des sentiments de famille très développés, et Soltykov s'employait encore à lui procurer divers portraits de ses parents. Essentiellement patriarcale dans ses rapports avec les siens, elle intervenait dans les embarras pécuniaires du comte Apraxine, son parent, dont elle avait d'ail-

(1) *Archive Russe, loc. cit.*

leurs fait un fou de cour et même dans ceux du fou professionnel, Balakirev. Elle veillait à ce que son confesseur Varlaam, devenu archimandrite de la Troïtsa, ne manquât de rien.

Bonne? Oui, à sa manière; mais très capable aussi de férocité. Elle n'était pas pour rien la nièce de ce V. F. Soltykov (le frère de sa mère), qui, accusé d'avoir presque assommé sa femme, une Dolgorouki, se défendait en disant qu'il n'avait pas voulu la battre jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Elle passe pour avoir fait pendre devant ses fenêtres un cuisinier coupable d'avoir mis du beurre rance dans ses *bliny* (espèce de crêpes). Et elle a certainement gardé en prison, son règne durant, le métropolite de Kiev, Vanatovitch, pour une faute bien légère, un *molébène* (*Te Deum*) de circonstance malencontreusement oublié (1). L'auteur d'un recueil de souvenirs fort curieux, Karabanov, nous la montre prise de fureur parce que son grand écuyer, Kourakine, ancien ambassadeur à Paris, auquel elle a voulu faire déguster un vin de France en lui tendant son verre, s'est avisé de l'essuyer avec une serviette avant d'y porter ses lèvres.

— Misérable! Tu fais mine d'être dégoûté de moi! Qu'on appelle Ouchakov!

Il fallut l'intervention de Bühren pour éviter à l'ex-diplomate une rencontre avec le redoutable policier (2).

Mais pour juger ces traits à leur valeur il faut les reporter dans leur cadre historique. Danilov évoque dans ses Mémoires, le souvenir d'une de ses parentes qui, en se mettant à table pour manger du *chtchi* au mouton, son régal favori, faisait invariablement venir la cuisinière et ordonnait de la fouetter jusqu'à ce que les assiettes fussent vides. Le spectacle et les cris de la malheureuse la mettaient en appétit. Et, dans son Histoire de la femme russe, (3) Chachkov parle d'une princesse Daria Galitzine recevant un hôte, à sa *datcha*, avec cette

(1) Karabanov, *Mémoires, Antiquité russe*. 1871, II, 147.
(2) *Ibid.* III, 691.
(3) 1879, p. 321.

exclamation : « Quel bonheur! je m'ennuyais tellement, que « j'allais faire fouetter mes nègres pour passer le temps. »

Lady Rondeau a certainement exagéré en donnant l'héritière de Pierre II pour un modèle d'humanité et en assurant qu'elle « manifestait une répulsion innée pour tout ce qui « avait une apparence de cruauté. » Si son règne fut cruel pourtant, sa part de responsabilité personnelle peut y paraître assez réduite. La Russie contemporaine ne sortait pas encore de l'état de guerre. On se battait avec les hommes et avec les choses. Le défaut de développement intellectuel, la prédominance d'un sensualisme grossier poussaient à la violence Grossière et sensuelle était la piété, même chez les gens de cette époque. En 1735, Anne Ivanovna réclamait de Soltykov un flacon d'huile, qu'il devait prendre dans la lampe allumée devant la tombe de la Tsarevna Marguerite Alexiéievna — une sœur de Pierre Ier convertie en nonne.

L'élue des *viérkhovniki* ne manquait ni de bon sens ni même d'un certain esprit caustique, dans la manière de Pierre Ier. L'évêque de Kazan lui annonçant son arrivée dans cette ville « le 25 mars, jour de l'Annonciation », elle lui répondait : « Nous sommes très aise d'apprendre que l'Annonciation a « lieu à Kazan comme à Pétersbourg à la date que vous « dites(1). » Comme chef de gouvernement, au jugement de Catherine II, elle était très supérieure à Élisabeth (2). Ce n'est pas beaucoup dire ; mais après sa correspondance avec le gouverneur de Moscou, celle qu'elle entretenait d'autre part avec Ostermann et dont quelques fragments ont été publiés (3), mérite aussi considération. On y voit bien qu'elle n'entend pas grand chose aux affaires, mais on admire sa sagacité à s'en remettre à ceux qui y entendent davantage. Et l'on arrive à cette conclusion, qui est à peu près celle de Chtherbatov (4) : intelligence médiocre, instruction nulle, mais de la clarté dans

(1) Kostomarov, *Histoire russe en biographies*, II, 147.
(2) Chrapovicki, *Mémoires*, 1862, p. 54 et 231.
(3) *Dix-huitième siècle*, III, 154 et suiv.
(4) *Oeuvres*, II, 188.

les idées et de la rectitude dans le jugement ; recherche constante de la vérité sans parti pris ; nul goût de la flatterie, aucune ambition supérieure, aucune préoccupation par conséquent de faire grand, de créer, d'établir de nouvelles lois ; mais un certain esprit de méthode, un grand amour de l'ordre, un souci constant de ne rien faire précipitamment et sans avoir consulté les plus habiles, de prendre toujours des décisions raisonnables et motivées ; application aux affaires suffisante pour une femme — Chtcherbatov peut bien n'avoir pas été très exigeant à cet égard ; — amour de la représentation assez développé, mais sans excès condamnable. Et voilà de quoi rendre des points à bon nombre de souveraines dont l'histoire n'a pas gardé trop mauvais souvenir. Ajoutez-y qu'en apportant au pouvoir un caractère trempé par les épreuves et un tempérament naturellement rude, elle fut poussée, pour s'y maintenir, à l'emploi de mesures sévères, qui semblaient justifiées par les circonstances et par les mœurs du temps. Toujours inquiète d'autre part, car toujours inquiétée, constamment sur le qui-vive, elle eut besoin de distractions, qui furent grossières, comme les goûts et les instincts du monde qui l'entourait, comme son éducation et ses traditions de famille.

Après avoir passionnément aimé l'équitation, elle s'adonna au tir avec la même ardeur. Dans tous les coins du Palais il y eut des fusils chargés à portée de sa main. Elle tirait par la fenêtre sur les oiseaux qui passaient, remplissant les appartements de bruit et de fumée, et elle obligeait les dames de son entourage à faire comme elle. Elle posséda jusqu'à 379 chevaux de selle dans ses écuries, et, à un moment, elle cultiva aussi avec ardeur le lancement de toupies hollandaises, pour lesquelles on faisait venir d'Amsterdam des ballots de ficelle (1).

Le proverbe : « dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es » trouve, en ce qui la concerne, une application assurément peu flatteuse. Sa première femme de chambre et sa grande favorite, Anne Fiodorovna Iouchkov, était une ancienne fille de

(1) Karnovitch, *Récits historiques*, 1884, p. 288.

cuisine, ayant vagué pieds nus dans la basse domesticité du Palais. Anne la plaça dans son entourage immédiat, la maria à un parent de son père présumé, mais ne la décrassa guère. D'humeur enjouée, éprise de polissonneries, prompte aux propos orduriers, cette compagne égayait les longues soirées d'hiver — et taillait les ongles des pieds de Sa Majesté, ainsi que ceux de Bühren et de toute sa famille (1). Une autre ex-laveuse de vaisselle, Marguerite Fiodorovna Manakhina, complétait avec la princesse Agraféna Alexandrovna Chtcherbatov, joyeuse et gaillarde commère, le personnel féminin du cercle le plus intime. Du côté des hommes, les fous et les bouffons tenaient le premier rang, et ce fut, de la part d'Anne, une habitude et un système d'introduire parmi eux des éléments puisés dans les plus hautes sphères de l'aristocratie. J'en montrerai plus loin les exemples et les exemplaires lamentables. Je dois arriver ici au personnage principal, formant le centre de cette intimité et en réglant les moindres mouvements.

II

Le 12 février 1718, Anne se trouvant encore, comme Duchesse de Courlande, à Annenhof, résidence voisine de Mittau, un petit événement s'y était passé qui devait avoir une influence capitale sur les destinées de la future Impératrice et même sur celles de la Russie. Par suite de la maladie du grand maître de cour, Pierre Mikhaïlovitch Bestoujev, un employé de sa chancellerie porta à la Duchesse des papiers à signer. Elle lui dit de revenir tous les jours. Un peu après elle en faisait son secrétaire, puis son gentilhomme de la chambre.

Il s'appelait Ernest-Jean Bühren.

J'écris le nom comme il s'écrivait alors et comme il doit s'écrire toujours, rien ne justifiant l'orthographe généralement

(1) Dolgoroukov, *Mémoires*, I, 468.

adoptée (Biron), si ce n'est une prétention ridicule de l'aventurier allemand, favorisée par une transposition abusive de l'orthographe russe. *Bühren* devient *Biren* en russe, l'alphabet en usage dans le pays suppléant à l'absence de certaines lettres ou de certains signes graphiques par des à peu près phonétiques, comme nous faisons nous-même en transcrivant les noms propres russes. Mais à ce compte, un de Mahy deviendrait facilement duc de Mailly en Russie.

Des biographes se sont trouvés pour révoquer en doute la nature non moins généralement présumée des relations qui, dès cette époque, s'établirent entre la jeune femme et ce nouveau venu. Ils ont imaginé une sorte de *Wahlverwandschaft* d'essence platonique, que l'affection passionnée témoignée par Anne Ivanovna à la femme du Favori et surtout à ses enfants tendrait en effet à rendre vraisemblable (1). Mais d'autres conjectures ont été mises en avant pour expliquer ce dernier trait, et les enfants en question ont passé pour ne tenir à Mme Bühren que par la peine qu'elle se donnait pour les faire croire siens. Elle se mettait des coussins sur le ventre pendant les grossesses de sa maîtresse. En ce qui concerne le fond du débat, le doute ne serait guère possible si l'histoire était vraie de certain *istopnik*, (chauffeur de poëles), anobli, sous ce règne, pour avoir eu l'habitude, en pénétrant le matin dans la chambre à coucher de la souveraine, de baiser les pieds du Favori après avoir rendu le même hommage à ceux de sa compagne. Il s'appelait Alexis Milioutine et son arrière petit-fils, le célèbre ministre de la guerre, conservait les armes parlantes, trois couvre-poëles (*vïouchki*), conférées à son aïeul.

Il importe peu d'ailleurs, la vertu d'Anne Ivanovna n'étant pas en cause. Ses amants, au sujet desquels on ne discute point, se sont comptés par douzaines. Que ce fût par affinité élective ou autrement, il est certain, d'autre part, qu'elle a beaucoup aimé le mari de Mme Bühren et qu'elle ne s'en cachait pas. Témoin ce récit de Magnan, daté du 13 juillet 1731 :

(1) Berthold, *Anna Ivanovna*, *Historisches Taschenbuch*, VII[e] année, p. 219.

« La Tsarine ayant passé dimanche dernier de son palais à « la ville à une nouvelle maison d'été qu'elle a fait bâtir à la « hâte depuis trois mois hors de ce faubourg-ci et dans laquelle « l'appartement de ce grand chambellan (Bühren) est contigu « au sien, avait promis à la Princesse Romodanovski d'assister « à un banquet qu'elle voulait donner mercredi dernier... Sa « Majesté était déjà montée en carrosse pour s'y rendre, quand « le cheval sur lequel était monté M. de Biren pour la suivre, « prenant tout à coup ombrage.... le jeta par terre, mais ce « fut avec tant de bonheur qu'il n'en eut qu'une petite contu- « sion au pied. Cependant la Tsarine en témoigna tant de sen- « sibilité qu'elle descendit de carrosse et envoya dire à la « Princesse Romodanovski de ne pas l'attendre. Tout ce que l'on « pourrait dire de l'effet que cette aventure produit dans l'esprit « des vieux Russes ne se pourrait suffisamment exprimer (1). »

Né en 1690, le Favori était le second des trois fils d'un officier en retraite de l'armée polonaise. Sa famille, d'origine westphalienne, mais établie en Courlande, y possédait depuis deux générations le domaine de Kalm-Zeem (2), et s'en faisait un titre de noblesse, les terres ne pouvant, d'après la loi du pays, appartenir qu'à des gentilshommes. Elle arguait aussi d'un blason plus ou moins autenthique possédé en Westphalie, et s'était créé des alliances avec quelques-unes des plus importantes familles du duché, les Lambsdorf, les Behr, les Turnouw (3). Anne Ivanovna, quand elle voulut obtenir pour son chambellan la reconnaissance officielle de cette noblesse, ne s'en heurta pas moins à un refus formel, et Bühren fut duc de Courlande avant d'être gentilhomme dans son duché. Les centres urbains, Mittau à l'est et Libau à l'ouest, lui montrèrent de la condescendance avec le temps, mais l'aristocratie rurale protesta contre le parvenu jusqu'à la fin.

Celui-ci eut une jeunesse orageuse. Étudiant à l'Université

(1) Aff. Étr. Russie.

(2) Il y a beaucoup de Kalm-Zeem en Courlande, le nom voulant dire : « village du mont. »

(3) *Dictionnaire de la Noblesse Russe* (Rousskaïa rodoslovnaïa Kniga,) 1873.

de Kœnigsberg, il s'y faisait mettre en prison deux fois, pour participation notamment à un vol nocturne et collectionnait des amendes qui restèrent longtemps impayées (1). En 1714 il vint à Pétersbourg et chercha à s'y caser dans la maison de la princesse Sophie-Charlotte, femme du Tsarévitch Alexis. Mais on le jugea de trop basse extraction. Il trouva meilleur accueil dix ans plus tard, en accompagnant Anne à Moscou pour le couronnement de Catherine Ire ; il contracta d'utiles relations et fit apprécier par l'Impératrice ses connaissances en hippologie, qui étaient, paraît-il, remarquables. On devait dire dans la suite qu'il parlait aux chevaux comme s'ils étaient des hommes et aux hommes comme s'ils étaient des chevaux, ce qui peut avoir correspondu à un trait de son caractère brusque et rude. On raconta aussi qu'il avait été palefrenier, ce qui ne correspond à aucun trait réel de sa biographie. En 1723, Anne lui fit épouser Benigna von Trotta-Treyden, choix qui ne s'explique guère en dehors d'un rôle de complaisance attribué à l'épouse, car, sauf sa parenté assez décorative, celle-ci ne se recommandait que par une laideur peu commune et une sottise égale ; maladive, extraordinairement marquée de la petite vérole et non moins extraordinairement prétentieuse.

De taille moyenne mais bien prise, Bühren lui-même a fait à Casanova, qui le vit dans un âge déjà avancé, l'impression d'un vieillard qui aurait été fort bel homme (2). Le portrait de Sokolov, inachevé à raison du départ du modèle pour la Sibérie, montre un profil dur et impérieux, avec le nez en bec d'oiseau de proie, qui frappait les visiteurs du caveau ducal à Mittau, où le corps embaumé du Favori était exposé récemment encore, à visage découvert.

La Sibérie attendait, en effet, cet élu de la fortune, qui devait être Régent de Russie pendant vingt-deux jours et exilé pendant vingt-deux ans. Il croyait, paraît-il, au rôle du chiffre 2 dans sa destinée. On s'est plu à le représenter, au moral, comme un rustre mal dégrossi, trainant après lui des senteurs

(1) *Dix-huitième siècle*, III, 158 ; Soloviov, *Histoire de Russie*, XIX, 162.
(2) *Mémoires*, 1843, IV, 277.

d'écurie et gardant des habitudes à l'avenant, dépourvu d'instruction comme de principes. La légende est au moins discutable à cet égard. Au point de vue de l'éducation, Benigna von Trotta-Treyden non exceptée, les femmes, dans cette famille, l'emportaient à la vérité sur les hommes; mais la famille n'était pas celle d'un palfrenier. La correspondance de la mère du Favori, née von der Raab, et celle de sa femme elle-même, conservées aux archives de Moscou, en fournissent la preuve. Benigna et ses filles dessinaient et faisaient des ouvrages de femme délicats. En exil, elles brodèrent des étoffes avec des dessins représentant les indigènes de la Sibérie et leurs industries rustiques. Une des pièces du palais de Mittau en est encore tendue. Benigna a composé à la même époque, en allemand, un recueil de poésies religieuses, qui a été imprimé à Mittau, en 1773, sous ce titre : « Eine grosse Kreuztrægerin ». Quand les retours bizarres de sa fortune voulurent qu'il fût installé dans son duché, après avoir perdu en Russie la situation qui lui avait valu cet apanage, Ernest-Jean Bühren n'y fit pas du tout mauvaise figure. Il se tirait mieux d'affaire avec la diète que ne sut le faire son fils, Pierre, au profit duquel il abdiqua. Et à Pétersbourg, au milieu de toutes ses grandeurs, il avait possédé une belle bibliothèque, où il s'enfermait souvent.

En arrivant en Russie, il apporta, comme fruit de ses relations peu plaisantes avec la noblesse de Courlande, une grande insensibilité du cœur, qui, au contact avec les mœurs politiques du pays, se transforma en cruauté, et une haine des hommes et des choses de l'aristocratie, dont la lutte entamée par Anne Ivanovna avec le parti oligarchique, devait favoriser le développement. Mais, ayant plus souffert de la pauvreté que des blessures faites à son orgueil, il fut plus avide encore que cruel. Le juif Liepmann lui servit de confident et d'entremetteur pour toute sorte d'opérations louches, où l'usure avait une part (1). Il donna à ce mécréant le titre de *Haut*

(1) *Archive Russe*, 1891, p. 939. Pauzié, *Mémoires, Antiquité russe*, 1870, I, 81.

commissionnaire de la cour et lui fit une place jusque dans les conseils où les ministres, le secrétaire de cabinet et les présidents de collèges partageaient son travail. Il l'aida à transformer ses antichambres en une officine où un autre circoncis, Bielenbach, tenait marché des places et des faveurs. Et il contribua ainsi à ancrer dans le haut gouvernement des pratiques qui, nous l'avons vu, ne lui étaient point étrangères depuis longtemps, mais qui ont acquis, à cette époque, une ampleur particulière.

Car il se mêla du haut gouvernement, avant même d'y être investi d'un titre officiel. Officiellement, Anne vivant, il n'y eut aucune part. Duc de Courlande depuis 1737, il n'était en Russie que *le Favori*. Mais, d'ancienne date, ce dernier titre correspondait à une mainmise plus ou moins directe sur le pouvoir, et, en même temps que du fait des relations établies entre le Favori et la Souveraine, la fonction se transformait maintenant, en prenant le type consacré dans l'histoire du siècle, le tempérament d'Anne comme celui de Bühren lui attribuaient une valeur exceptionnelle et telle que Patiomkine seul devait dans la suite en donner un autre exemple. Une lettre datée de Saint-Pétersbourg le 30 décembre 1738 fournit à cet égard des indications instructives :

« La Tsarine est souvent incommodée de la goutte et du scorbut, en sorte que si on voulait lui supposer du génie pour le cabinet et du goût pour le travail, il lui serait pourtant impossible de régner par elle-même. Aussi elle ne se mêle, dans le fonds, que de ses plaisirs... Quant au gouvernement, elle ne fait que prêter son nom à son cher duc de Courlande. Monsieur le comte Ostermann paraît être l'adjoint du duc sans l'être réellement. Il est vrai que le duc le consulte... mais il se défie de lui, et il ne suit ses conseils qu'autant qu'ils sont approuvés par... Liepmann. On peut dire que c'est ce juif qui gouverne la Russie (1).

(1) Publiée dans le SBORNIK, (XV, 110) comme provenant, sans nom d'auteur, des *Archives de Dresde*, cette lettre figure au dépôt du Quai d'Orsay comme annexe de la lettre du marquis de Mirepoix en date du 13 mars 1739.

L'associé de Liepmann était devenu duc de Courlande à la faveur de quelques régiments russes envoyés à Mittau, après la mort de Ferdinand (23 avril, (3 mai) 1737), sous le commandement du colonel de Bismarck, un ancêtre authentique du « chancelier de fer ». Nous retrouverons plus loin cet autre aventurier. Délibérant à l'ombre des baïonnettes et sous la gueule des canons par lui amenés, la diète Courlandaise mit autant de docilité à donner ses voix à Bühren qu'elle avait montré d'enthousiasme à acclamer Maurice ; la Pologne ne protesta pas, et, daté du 2 (13) juin 1737, le diplôme de l'élection fut ratifié le 13 juillet suivant par Auguste III, qui était de connivence (1). L'Ordre teutonique seul récrimina, en réclamant le duché pour lui-même, et l'électeur de Cologne, comme Grand-Maître, en fit l'objet, en novembre, d'une plainte adressée à la diète de Ratisbonne. Mais Bühren passa outre. Il resta, bien entendu, à Pétersbourg, et, administrée de loin ainsi qu'une province russe, la Courlande s'accoutuma au sort qui désormais lui était destiné fatalement, la poire mûrissant doucement sur l'arbre détaché de sa souche polonaise. Le Favori eut en plus le titre d'Altesse en vertu d'un diplôme de l'Empereur Charles VI. Il fut chevalier de Saint-Alexandre et de Saint-André. Il fut même *Biron*, le chef des Biron de France, Armand-Charles de Gontaut, duc de Biron, ayant très galamment pris son parti de cette usurpation. « Il n'aura pas trouvé de meilleur nom à prendre en Europe ». (2) S'il faut en croire Magnan, ses collègues de Vienne et de Berlin donnaient à la même époque l'exemple de complaisances autrement compromettantes, baisant les mains du Favori et buvant sa santé à genoux (3).

L'homme ainsi gâté par la fortune et par la bassesse de ceux

(1) Szujski, *Histoire de Pologne,* IV, 318, Gebhardi, *Geschicte Kurlands* 1789, p. 184. Le Comte Keiserling, éditeur d'une correspondance du Favori avec le ministre de Russie en Pologne, Keiserling (Sbornik, XXXIII, 441 et suiv.) s'est inscrit en faux contre le fait de coercition militaire employée à cette occasion, — sans invoquer toutefois d'arguments probants.

(2) Sbornik, LXXX, 188.

(3) 5 avril 1732. Aff. Etr. Russie.

qu'elle mettait à sa discrétion méritait-il tout l'opprobre dont ces mêmes courtisans se sont hâtés de le couvrir après sa chute? Je n'en crois rien, sans que j'aie besoin de recourir à la thèse soutenue par un de ses compatriotes, le biographe allemand Sievers : « L'Allemand fait tout à fond, *gründlich*; en mauvaise compagnie il renchérit sur ses compagnons; et c'est ainsi que beaucoup de braves Westphaliens ou Saxons ont été en Russie d'affreux coquins (1) ». J'aime mieux m'en référer au témoignage que semble fournir en faveur de l'accusé l'histoire même d'un règne où, de l'aveu de ses accusateurs, il fut tout-puissant et où, ainsi que j'aurai à le montrer, les intérêts vitaux du pays n'ont pas eu trop à souffrir. Des fragments de sa correspondance récemment publiés (2) découvrent aussi, dans sa physionomie morale, des aspects que ses biographes ne semblent pas avoir soupçonnés, bien que quelques-uns aient relevé des circonstances, où il aurait, comme dans l'aventure de Kourakine (voy. ci-dessus, p. 170), rappelé Anna Ivanovna à l'indulgence et à la mansuétude. Aucun n'a eu l'idée du Bühren mélancolique et désabusé, écrivant en avril 1736 : « Dieu m'est témoin que je suis las de la vie autant qu'on peut l'être. Les années, les infirmités, les soucis d'État, la peine et le travail vont en augmentant, et je ne vois la possibilité d'en être libéré que par la mort ». Et encore : « Tout le poids des affaires retombe sur moi, Ostermann étant au lit, et tout doit aller cependant ». Renoncer au monde entier et achever sa vie dans la retraite est le vœu qu'il forme journellement, à l'entendre. Prendre ces déclarations au pied de la lettre serait naïf. Mais à certains degrés de l'échelle morale — et il est convenu que nous sommes ici au plus bas — l'hypocrisie elle-même est une vertu, étant une pudeur. Que le Favori ait été un grand homme d'État, ou simplement un honnête homme, le point est hors de question. Je l'ai montré faisant de l'usure; et ce n'est pas ce qu'il a fait de pire. Il s'agit de savoir s'il fut un monstre, la

(1) Blum, *Ein russischer Staatsmann*, 1857; *Préface*, p. IX.
(2) Sbornik, XXXIII, 467 et suiv.

brute odieuse et stupide que ses compatriotes eux-mêmes ont imaginée (1).

Il n'a pas brillé comme Régent et s'est laissé surprendre et déposséder de façon ridicule. Mais Menchikov, qui fut incontestablement une intelligence et une force, n'a pas fait meilleure défense en pareille occasion. La situation, pour ces hommes, était gouvernée par les lois de l'équilibre instable. Si haut qu'ils montassent, ils demeuraient à la merci de la moindre secousse.

A tout prendre et en tenant compte des circonstances, je crois encore que le grand tort de ce Favori-ci a été d'être un Allemand. La *Bironovchtchina,* quelque place hors pair qu'elle garde dans les ressentiments de la Russie, peut bien y avoir eu un pendant dans la *Féofanchtchina,* ainsi qu'un historien du pays a été tenté de qualifier le gouvernement ecclésiastique de Prokopovitch, après que l'avènement d'Anne eût donné libre carrière à l'ambitieux Prélat (2). Cet Allemand a eu assurément des allures insupportablement arrogantes, tyranniques et insolentes, et les sénateurs qu'il parla un jour de mettre sous les roues de son carrosse, après avoir été cahoté à la traversée d'un pont (3), devaient concevoir de ce langage des rancunes légititimes. Il a eu aussi une fâcheuse famille. Se parant comme une châsse, avec des robes de cent mille roubles et deux millions de diamants, Bénigna recevait ses visiteurs assise sur une espèce de trône, leur tendait les deux mains et s'offensait si on n'en baisait qu'une (4). Le divertissement favori de ses enfants consistait à répandre de l'encre sur les vêtements des personnes fréquentant la cour et à enlever les perruques. Le fils cadet, Charles, y ajoutait l'habitude de parcourir les salons, un fouet à la main, en cinglant les mollets qui lui déplaisaient. Le vieux prince Bariatinski, général en chef et homme universellement respecté, en prenant ombrage,

(1) Kleinschmidt, *Russlands Geschichte und Politik*, 1877, p. 429.
(2) Korsakov, *L'avènement d'Anne Ire*, p. 52.
(3) Chtcherbatov. *Oeuvres,* II, 188.
(4) Khmyrov, *La Comtesse Golovkine*, p. 196.

le Favori lui disait : « Vous n'avez qu'à ne plus paraître à la « cour. Donnez votre démission ; je vous promets qu'elle sera acceptée. » En Petite-Russie, où il eut longtemps son quartier général, l'aîné des frères, Charles, menait le train et l'existence d'un satrape, entre un sérail peuplé avec des jeunes filles et des jeunes femmes enlevées à main armée et un chenil pour lequel on recrutait de même des nourrices parmi les paysannes des environs (1). Mais les Patiomkine et les Zoubov de l'avenir devaient se montrer capables d'en faire à peu près autant, et ils furent presque populaires, le premier surtout. Ils n'étaient pas Allemands. En maltraitant les gens, ils ne leur disaient pas : « Vous autres Russes... » Bühren ne prit même pas la peine d'apprendre la langue d'un pays qu'il faisait profession de mépriser, faute de savoir y reconnaître les éléments d'une grandeur dont il était le premier à tirer profit. Et les Russes de son temps n'étaient que trop portés de leur côté à méconnaître, comme font encore ceux d'aujourd'hui, la part qu'une fatalité historique a attribuée à l'élément étranger dans les destinées de leur patrie.

J'ai eu l'occasion déjà de toucher à ce sujet épineux, mais je crois devoir y revenir au seuil d'une époque où s'est placée l'apogée de l'influence allemande, correspondant à une véritable conquête des hauts emplois par des sujets d'origine germanique.

III

C'est un fait d'évidence historique que l'élément national, dans ce pays, s'est trouvé impuissant à mettre en valeur par ses propres forces les ressources mises à sa disposition par la nature et par l'histoire, comme il se montre incapable aujourd'hui encore de les exploiter dans leur ensemble, en dehors des concours étrangers. La grandeur et la difficulté exception-

(1) *Lectures de la Société pour l'étude de l'Histoire,* 1846, livre IV, p. 243.

nelles de la tâche sont pour exclure toute interprétation humiliante de ce phénomène. La race, qui a reçu en partage le plus vaste domaine continental dont le monde ait vu jusqu'à présent la formation, qui a su le garder et qui est en passe de l'accroître, cette race de cent trente millions d'hommes tantôt ne saurait assurément être considérée comme inférieure à aucune autre. Ceux qui ont eu à souffrir de sa force d'expansion ont le plus d'intérêt à le proclamer, car on ne peut se grandir en diminuant ses vainqueurs. Mais Rome elle-même n'a pas fait la conquête du monde sans auxiliaires. Aussi le vaste système de recrutement au dehors inauguré par Pierre Ier se rattache-t-il, dans l'histoire du pays, à des traditions très anciennes. La présence et l'importance, même numérique, des contingents étrangers que le pays a ainsi absorbés à diverses époques s'y accuse nettement dans la formation séculaire de la classe dirigeante, dans la généalogie des grandes familles. A s'en rapporter même à la *Barkhatnaïa Kniga,* répertoire de noblesse conservé au département héraldique et ainsi appelé (*Livre de velours*) à cause de sa reliure, la plupart de ces familles tireraient leur origine d'aventuriers étrangers venus en divers temps pour prendre service chez les grands-ducs de Kiév, de Tchernigov, de Tver, de Riazan, de Moscou et de Novgorod. Bien plus, d'après le même document, les descendants de Rurik mis à part, pas une seule famille n'aurait une origine purement indigène. Leurs *rodonatchalniki,* ou souches, seraient sans exception aucune, des Tcherkiesses, des Lithuaniens, des Prussiens, des Volhyniens, des Khalitchaniens, des Allemands, des Tatares, des Suédois. Prussiens, les ancêtres des Soltykov, des Morozov, des Chérémétiev; Tatares ceux des Apraxine et des Ouroussov; Allemands ceux des Tolstoï; Grecs ceux des Golovine. Et les chefs n'arrivaient pas seuls! L'Allemand Iudrys, dont se réclament les Tolstoï, passe pour avoir amené avec lui 2.000 compagnons. Parmi les familles non inscrites au Livre de velours, les Orlov procèdent de l'Allemand Leo; les Novossiltsov du Suédois Schallay; les Bloudov d'un immigrant hongrois.

Ces indications ne doivent pas, à la vérité, être acceptées sans réserve. Une vanité singulièrement placée a multiplié, dans ce domaine, les hypothèses, voire les inventions les plus fantaisistes. Au sein d'une cour et d'une société où prévalaient les influences exotiques, il a été de bon ton pendant longtemps de s'attribuer de telles ascendances. Elles constituaient une forme de snobisme, dont les exemples paraissent perpétués jusqu'à une époque récente et propagés jusqu'au sein de la classe industrielle. Il y a une dizaine d'années un procès mettait en cause, à Pétersbourg, le nom pseudo-anglais de *Victorsohn* arbitrairement usurpé par un paysan du gouvernement de de Toula. Il expliqua que c'était pour mieux vendre ses cigarettes.

Dans l'ensemble, le trait n'est pas contestable. Dans l'armée, dans l'église même, l'origine étrangère d'un grand nombre d'illustrations échappe à tout doute. Abraham Palitsine, le célèbre célérier de la Laure de Saint Serge, illustré à l'époque des faux Démétrius, était un Polonais. Sur 43 feld-maréchaux créés depuis 1700, en faisant abstraction des membres des familles régnantes, étrangers eux aussi comme on sait, on trouve : 13 *russifiés* de fraîche date ; 12 étrangers ou Allemands des provinces baltiques ; 6 *Rurikovitchy* de provenance normande plus ou moins authentique ; 6 descendants du prince lithuanien Giedymin et 4 Petits Prussiens. Deux indigènes en tout : les Chouvalov. Souvorov venait de la Suède ; Patiomkine de la Pologne. Le prince Golenichtchev-Koutousov, le héros de la guerre de 1812, descendait d'un ancêtre allemand par son père et même par sa mère, une Beklémitchev. La mère du défenseur de Moscou contre les Polonais, prince Pojarski, appartenait aussi à cette famille. Sous Anne Ivanovna, les trois régiments de la garde furent successivement commandés par trois Allemands et un Anglais : le feld-maréchal Münnich, le prince de Brünswick, Gustave Bühren et le général Keith. En parcourant la liste des hauts fonctionnaires civils, depuis Anne Ivanovna jusqu'à nos jours, on aperçoit encore des Tatares, comme le prince Tcherkaski ; des Écossais comme Bestoujev-

Rioumine, dont le vrai nom était Best; des Italiens comme Panine qui se trouvait des parents à Lucques; des Petits Russiens, comme Bezborodko et Kotchoubey; puis encore des Allemands en foule : Ostermann, Nesselrode, dont la mère était la fille d'un juif portugais. Deux Russes authentiques seulement : Golovkine et Roumiantsov et un *Rurikovitch* : Gortchakov.

Le mouvement intellectuel se rattache ici aux mêmes sources. Au dix-septième siècle, il procéda de la Pologne ; Siméon Polotski, fondateur d'écoles sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch, en venait. La Moldavie donna à la Russie de Pierre le Grand son unique poète : Kantémir. Lomonossov, à l'époque suivante, fut bien un Russe; mais après lui Diérjavine célébra lui-même en vers son origine tatare. Soumarokov chercha ses ancêtres en Suède, Khéraskov en Valachie, Boltine en Crimée. Von-Visine déguisa mal un nom allemand de Livonie et Karamzine fut plutôt fier d'identifier le sien avec celui d'un Kara-Murza, ou *Murza noir* de la Steppe. L'aïeul de Griboïédov s'appelait Grzybowski (*grib* en russe, *grzyb* en polonais veut dire champignon) et avait été appelé de Pologne sous Aléxis Mikhaïlovitch pour prendre part au travail de codification entrepris à cette époque. Joukovski, on ne l'ignore pas, est né d'une esclave turque et d'un Polonais russifié, Buniszewski, qui est devenu Bounine en Russie. Lermontov soupira toute sa vie après une *Learmouth-Tower,* plus ou moins certaine, que ses ancêtres auraient possédée en Écosse, et sa mère était une Tatare. Le Petit-Russien Gogol se donnait un ascendant polonais, le gentilhomme Ianovski établi en Ukraine. Au sang africain, dans les veines de Pouchkine se mêlait le sang allemand d'un aventurier du treizième siècle (1).

Du dix-septième au dix-neuvième siècle tout au moins, ces étrangers ont vraiment tenu entre leurs mains plus d'une moitié de ce qui a été la grandeur et la puissance de la Russie.

(1) Karnovitch, *Les noms patronymiques et les titres en Russie*, 1886, p. 234 et suiv.

Ont-ils fait à eux seuls cette grandeur et cette puissance? Non certes! De l'aveu des Allemands eux-mêmes, les ressources qu'ils trouvaient dans le pays, les larges horizons qui s'y ouvraient à leur esprit d'entreprise décuplèrent les talents naturels des Ostermann et des Münnich. Quelques-uns d'entre eux avaient d'ailleurs fait leurs preuves sur d'autres théâtres, avant de venir en Russie, et ils n'y avaient guère brillé. C'est le cas du vainqueur de Dantzig, que je vais tantôt montrer aux prises avec Bühren et dont pour cette raison, je dois préciser ici le personnage, Ostermann, qui figura en tiers dans la bataille, étant déjà suffisamment connu du lecteur.

Destiné par Pierre le Grand à construire des canaux, Münnich se recommandait pour cet emploi par sa provenance même. Il appartenait à une famille de paysans héréditairement appliqués à la même besogne dans le Wüsteland, pays marécageux du comté d'Oldenbourg. Son père, parvenu au grade de lieutenant-colonel dans l'armée danoise, avait cependant été anobli. En 1699, à 16 ans, le fils prit du service en France, dans le génie militaire, passa à l'armée de Hesse, pour devenir plus vite major, combattit ses anciens compagnons d'armes sous Eugène de Savoie et Marlborough, et, après Oudenarde, se retrouva avec eux, comme prisonnier. Détenu à Cambrai, il prétendit dans la suite avoir connu à ce moment et fréquenté Fénelon, et aima à rappeler des entretiens peut-être imaginaires, comme lui ayant fait passer les heures les plus agréables qu'il eut vécues.

En 1716, on le retrouve au service d'Auguste II, général maintenant, mais peu satisfait du prix accordé à ses mérites, et hésitant à faire son choix entre Pierre Ier et Charles XII, qui lui paraissent mieux disposés à les apprécier. La mort du héros suédois le tira d'embarras et lui fit mettre le cap sur Saint-Pétersbourg. En dépit de sa belle prestance et de sa tournure martiale, il se vit négligé pourtant encore, inutilisé pendant la campagne de Perse, et réduit en 1723, sur la recommandation de Bruce, à reprendre la construction mal amorcée du canal de Ladoga. Depuis 1710, sur 104 verstes de parcours,

le constructeur russe, Pissarev, un protégé de Menchikov, n'était arrivé a en creuser que dix, et l'ouvrage fait paraissait inutilisable. L'Allemand se fit fort d'y mieux réussir, mais réclama un traité en règle et la charge de grand-maître de l'artillerie. Pour recevoir beaucoup moins, il dut attendre la chute de Menchikov. Il eut alors, sous le règne de Pierre II, le gouvernement de l'Ingrie et de la Finlande, avec le commandement des troupes qui s'y trouvaient. Au couronnement du jeune Tsar, il y ajouta le titre de comte, et, le canal de Ladoga se trouvant terminé, on lui attribua peu après le gouvernement de Saint-Pétersbourg. Élisabeth, qui avait un sous-lieutenant de ses protégés à caser, ne fut pas étrangère à la promotion (1).

Le commandement de l'artillerie lui échappait encore. A bout d'autres ressources pour l'atteindre, il épousa la veuve du grand maréchal de la cour, Soltykov, une Allemande, née Malzahn, qui savait faire valoir ses relations de famille, et elle lui donna la présidence du Collège de la guerre par-dessus le marché. Il forma deux nouveaux régiments de la garde, l'Ismaïlovski et les gardes à cheval, organisa le génie comme corps indépendant de l'artillerie, fonda le corps des cadets, et s'assura une grande popularité parmi les Russes en égalisant les traitements dans l'armée, où, depuis Pierre le Grand, les étrangers recevaient double solde.

De cette popularité, Bühren chercha à profiter d'abord pour opposer cet autre compatriote à Ostermann. Il voulut que le Président du Collège de la guerre figurât dans le *Cabinet*, nouvel organe de gouvernement créé sous l'Impératrice Anne. Mais il ne tarda pas à s'en repentir. Une fois dans la place, Münnich pensa à tout autre chose qu'à y faire le jeu du Favori contre son adversaire allemand. L'ambition de ce condottiere étaient de celles qui grandissent avec l'espace où elles trouvent à se mouvoir. Il y avait en lui, on devait s'en apercevoir bientôt, avec des talents plutôt médiocres, une de ces forces élémen-

(1) Karabanov, *Mémoires, Antiquité russe* 1871, II, 12.

taires qui se jouent des obstacles, quand elles n'ont à compter ni avec les hommes ni avec les choses, et qui, pour cette raison, sont particulièrement aptes à se déployer dans les pays neufs, où elles arrivent à produire des merveilles. Peu de savoir et encore moins de finesse. En voulant faire l'homme de cour il se donna toujours l'air d'un sot. En politique, il ne commit que des maladresses. A la guerre il ne sut vaincre qu'en gaspillant. Un Turc tué lui coûtait trois Russes. Mais personne ne s'entendit mieux aux mépris des souffrances et des existences humaines et personne ne sut mieux en commander le sacrifice. Il ne se ménageait pas et ne ménageait rien ni personne.

Engagé dans les intrigues, où, se trompant entièrement de sujet, Bühren avait prétendu tirer parti de son audace et de sa vigueur, il joua des coudes, se démena et bouscula tout le monde si furieusement, que la politique extérieure d'Anne Ivanovna fut en partie déterminée par le besoin de mettre dehors ce trouble-fête. Les Loewenwolde — ils furent trois maintenant à occuper des postes importants, charges de cour et ambassades — s'y employèrent eux-mêmes. On l'envoya ainsi en Pologne d'abord contre Leszczynski, puis en Crimée contre les Turcs. Il fit tuer partout beaucoup de monde et gagna des victoires, qui, coûtant gros, rapportèrent moins.

Ces rivalités, dont la Russie faisait les frais, ont contribué dans une grande mesure à rendre odieuse la personne du Favori ainsi que la mémoire d'un régime auquel son nom est resté attaché. En m'appliquant à dégager les traits caractéristiques de ce chapitre de l'histoire nationale, j'espère mettre le lecteur à même de prendre personnellement parti dans un débat qui risque de rester pendant longtemps encore.

CHAPITRE IX

POLITIQUE INTÉRIEURE DU RÈGNE. — LES ALLEMANDS AU POUVOIR

I. Organisation du nouveau gouvernement. Le Sénat. — Le Cabinet. — Oligarchie composée d'étrangers. — Ostermann et Bühren. — II. Réformes administratives. — Retour au programme de Pierre le Grand. — Rentrée à Saint-Pétersbourg. — Œuvre législative et judiciaire. — La réforme et la tradition. — Caractère utilitaire de la procédure criminelle. — L'odyssée de Vanka Kaïne. — Cruauté. — Haute police et police administrative. — Indigence de celle-ci. — Incendies. — Mendicité. — Brigandage. — La Chancellerie Médicale. — III. Les Finances. — Insuffisance des ressources aggravée par la mauvaise rentrée des impôts. — Lenteur du développement économique. — Ses causes — L'émigration. — IV Organisation militaire. — Diticulté de maintenir ses cadres. — Sauve-qui-peut général. — Le manifeste de 1736. — Abandon partiel du principe du service obligatoire. — Ses conséquences. — Rupture avec la tradition nationale. — Adaptation excessive des modèles étrangers. — Le rôle de Münnich. — Dépérissement de la flotte. — Ses causes. — Première rencontre sur mer des Russes et des Français. — Les établissements d'instruction militaire. — Leur insuffisance. — Le corps des Cadets. — V. L'éducation nationale. — Pénurie d'écoles. — L'Académie des sciences. — Exode du personnel scientifique recruté par Pierre Ier. — La Russie reste tributaire de la science étrangère. — Bayer. — Müller. — Le journalisme scientifique. — Premiers savants russes. — Adadourov. — Trédiakovski. — Tatichtchev. — La seconde expédition de Behring. — Nobles efforts. — VI. Le gouvernement d'Anne et l'Eglise nationale. — Tendances protestantes et catholiques. — Prokopovitch. — Triomphe de l'orthodoxie. — Répression de l'hérésie et du raskol. — VII. Caractère de tyrannie étrangère faussement attribué par l'opinion à ce gouvernement. — Raisons de cette erreur. — Les prétendus martyrs de la cause nationale. — Roumiantsov. — Iagoujinski. — Les Dolgorouki. — Tcherkaski. — Volynski. — Sa carrière. — Ses projets de réforme. — Son procès et son supplice. — La légende et l'histoire. — Conclusions.

I

Ce régime fut bien celui d'une oligarchie composée d'étrangers, et, son organisation, modifiée en cours de fonctionne-

ment pour leur plus grande commodité en porta la marque. Le rétablissement du Sénat « comme sous Pierre le Grand », eut le sort de toutes les concessions accordées à des vaincus. Pourvue à nouveau de tout l'appareil convenant à l'exercice du « pouvoir gouvernant », le haute assemblée posséda un procureur général, une armée de procureurs, cinq départements, (affaires ecclésiastiques, guerre et marine; finances; justice; manufactures et commerce), et la haute main sur l'ensemble et le détail de l'administration entière à tous les degrés. Mais, dès le 6 novembre 1731, elle vit surgir à ses côtés un *Cabinet* de ministres, qui, à l'improviste, menaça de ne lui laisser bientôt que l'apparence seule de ce pouvoir reconquis. Le nouvel instrument de gouvernement fonctionnait déjà depuis quelques mois comme secrétariat particulier et pour ainsi dire occulte de l'Impératrice, sous la direction d'Ostermann. En lui donnant une existence officielle, l'oukase de novembre sembla encore fait pour l'introduire sans bruit et comme à la dérobée dans l'organisme de l'État. Il ne s'agissait en principe que d'un organe intermédiaire entre la Souveraine et les autres corps d'État; mais ce principe devenant très élastique dans la pratique, un nouvel oukase du 9 juillet 1735 eut pour objet de consacrer une série d'usurpations progressives ayant tendu entre temps à modifier du tout au tout la physiodu nouveau-né. Et il se trouva alors que, sous un autre nom et au profit d'autres personnes, un autre *Conseil Suprême* était recréé, avec tous les pouvoirs usurpés par l'ancien, y compris le pouvoir législatif, les oukases émis par les membres du *Cabinet*, *même en l'absence de l'Impératrice*, devant avoir force de loi, comme s'ils étaient signés par elle.

Et l'Impératrice fut souvent absente. Au début, elle assista régulièrement aux séances, et, au moment où furent décidées les mesures de rigueur contre les Dolgorouki, elle passa des journées entières avec ses ministres. Mais ce beau zèle alla en se ralentissant, et, en 1732 déjà, la présence de Sa Majesté au *Cabinet* n'est signalée que deux fois. Les ministres étaient Golovkine, le prince Tcherkaski, Ostermann et Münnich, à

titre auxiliaire. Mais le chancelier s'effaçait volontiers et restait chez lui; Tcherkaski était un homme borné et Ostermann n'eut pas de peine à se débarrasser de Münnich quand Bühren se fut convaincu qu'il n'en pouvait tirer parti. En réalité le vice-chancelier partagea la direction des affaires avec le Favori, sauf à recourir, dans certaines circonstances, aux lumières de quelques autorités spéciales, comme Prokopovitch ou Ouchakov (1). Et cette direction embrassait tout; selon l'expression de Spéranski, le ministre réformateur du siècle suivant, « elle « faisait siens tous les éléments de l'autorité réunis dans la « personne du souverain et se manifestant dans la législation, « l'administration supérieure et la justice suprême ». Admis fréquemment aux séances, Ouchakov y représenta la haute police d'État, en vertu d'un autre retour discret au passé, qui, sous le nom de « chancellerie secrète », reconstituait en même temps le *Préobrajenski prikase*.

II

Un historien du siècle, critique très sévère des mœurs contemporaines, Chtcherbatov, a porté sur ce gouvernement un jugement très favorable. L'aristocratie seule, dépossédée par les nouveaux oligarques du rôle qu'elle s'était attribué un instant, avait lieu de se plaindre, pensait-il, de leur arrivée au pouvoir. Le peuple eut toutes les raisons au contraire pour s'en trouver satisfait : des lois claires et appliquées avec exactitude, une justice bien administrée et indépendante, les juges n'ayant plus à compter avec le bon plaisir ni à se prévaloir de la protection des grands qui tremblaient pour eux-mêmes; une discussion approfondie de toutes les questions d'intérêt

(1) Filippov, Introduction au T. 1er des « *Documents du Cabinet* », Sbornik, civ, XXXIV, et suiv; Le même, *Le Cabinet des ministres et le haut gouvernement. Journal de jurisprudence*, 1897, VII, 1-61.

général dans le *Cabinet*, dont les membres ne craignaient pas de contredire l'Impératrice elle-même ; et enfin, et surtout, des impôts modérés n'excédant pas les ressources des contribuables. Les charges et les faveurs étaient, il est vrai, à la discrétion de Bühren et de ses juifs ; mais le peuple, n'ayant pas à y prétendre, s'en souciait peu.

L'appréciation ne me paraît acceptable que sous bénéfice d'inventaire. A l'actif je mettrai d'abord un essai fort estimable de réorganisation administrative dans les provinces, où les voiévodes, la bride lâchée sur le cou depuis le précédent règne, revenaient au galop à leur naturel d'exécrables tyranneaux. Mais l'idée de les faire venir à St-Pétersbourg, après deux ans d'exercice, pour leur demander des comptes, devait, dans la pratique, conduire à une centralisation excessive, dont les inconvénients se font sentir aujourd'hui encore. Et l'expédient consistant à leur enlever la perception de la capitation pour la confier aux propriétaires fonciers, d'une valeur douteuse au point de vue fiscal, constituait un non sens social. Je m'en expliquerai plus loin.

La suppression des majorats fut une mesure sage. Sur ce point, comme sur tant d'autres, Pierre le Grand, était allé trop vite, incapable comme il avait été de modifier avec une égale promptitude le régime économique d'un pays, où la terre demeurait le seul capital disponible. Faute de pouvoir solder en espèces la part des cadets, les aînés en étaient réduits à désorganiser leurs domaines, en abandonnant les seuls biens meubles dont ils disposassent : bétail et serfs.

Quelques progrès en matière de colonisation méritent aussi une place sous cette rubrique. Vingt régiments de milice établis entre le Dniépr et le Dniestr ont, dès cette époque, inauguré l'œuvre grandiose, dont nous suivons aujourd'hui l'épanouissement. Depuis la répression de la révolte de Boulavine, (1707) cette terre était devenue un désert. En 1737, le général-major Tarakanov y obtint une concession de 4,000 diéssiatines à peupler avec des Petit-Russiens; en même temps que, plus à l'est, le cours inférieur du Volga et les rives du Khoper

et de la Miédviéditsa, affluents du Don, recevaient aussi quelques colons.

Plus sensible se faisait simultanément le développement des communications. Comme pour la plupart des réformes de Pierre le Grand, c'est la guerre qui devenait l'instrument de ce progrès, en obligeant les belligérants à créer un lien entre les armées en campagne et leur base d'opération. La route établie entre Moscou et Kiev, par Kalouga, Siéviersk et Gloukhov, avec des relais distants de 25 verstes, fut une route militaire; mais elle subsista après la conclusion de la paix.

Après la période d'arrêt, voire même de recul, déterminée par le régime précédent, on rentrait ainsi dans la voie du Réformateur, mais doucement, sans aucune hâte, et en se contentant sur beaucoup de points de marquer simplement le pas.

Décidé au commencement de 1732, le retour à St-Pétersbourg de la cour et des corps d'État accentua cette évolution. Mais la capitale où Anne Ivanovna se laissait ramener était-elle bien celle que Pierre avait voulu créer? Il avait rêvé, sur les bords de la Néva, une ville *russe*, une flotte *russe* et un commerce *russe* servant de base à la domination russe sur l'Europe du nord-est. Avec Ostermann et Bühren, l'Europe au contraire y prit ses quartiers pour gouverner la Russie et l'exploiter commercialement et industriellement. Et, à ce dernier point de vue, il n'y a rien de changé aujourd'hui encore. Du moins la ville retrouva-t-elle un peu de sa vie qui déjà s'en allait. L'île de St-Basile était pleine de maisons dont la construction, commencée par ordre sous Pierre Ier et abandonnée sous Pierre II, fut reprise sur de nouveaux frais.

L'œuvre législative du règne fut essentiellement un piétinement sur place. L'éternel essai de codification au moyen d'une assemblée de députés recommença avec le succès traditionnel, pour aboutir — à une réimpression du vieux code d'Alexis Mikhaïlovitch! Anne et ses conseillers débutèrent par des efforts plus sérieux en vue de l'amélioration de la justice. Une tendance générale, et trop hâtive toujours, à l'unification avait entraîné, sous Pierre Ier, la suppression, à Moscou, des tribu-

naux spéciaux. Il en existait huit pour la justice civile et criminelle : tribunal de Vladimir pour certaines catégories de fonctionnaires; tribunal provincial pour Moscou et ses environs; tribunal de Smolensk pour la noblesse de cette province, etc .. De 1710 à 1727 des oukases successifs opérèrent la centralisation de leurs procédures dans les chancelleries de gouvernement. Celle de Moscou hérita ainsi de 21.388 affaires pendantes et s'en trouva fort embarrassée. Ce que voyant, le gouvernement d'Anne ordonna la séparation à nouveau de la justice civile et de la justice criminelle, dont les rôles furent répartis entre deux bureaux distincts (*soudnoï* et *sysknoï*) (1). Mais l'encombrement subsista. La traditionnelle *volokita* (retard, délai) continua à paralyser l'application des lois. Et, comme par le passé, les particuliers s'ingérèrent de suppléer à leur inefficacité constante. L'odyssée célèbre de Vanka Kaïne, type extraordinaire de voleur détective, offre à cet égard de curieuses et étranges indications. Ayant fui la maison de son maître, un marchand nommé Filatiév, qu'il venait de voler, Vanka, poursuivi et appréhendé dans les rues de Moscou, commença par faire connaissance avec la justice patriarcale. De sa propre autorité, Filatiév le condamna à devenir, pendant deux jours, le compagnon de chaine d'un ours domestique, qui, bien nourri, consentait à ne pas dévorer ce commensal, mais refusait de partager avec lui ses repas. Le troisième jour Filatiév s'apprêtait à faire administrer à son prisonnier un supplément de punition sous forme de bastonnade, quand il fut arrêté par le terrible *slovo i diélo!* clamé à pleine gorge par Vanka. Entre temps, une servante, prenant en pitié le coquin, lui avait donné à manger et lui avait révélé que le marchand cachait dans sa maison le cadavre d'un policier.

C'est ainsi que Vanka entra en rapports avec les représentants du pouvoir exécutif se recommandant à leur bienveillance par une dénonciation qui le servit trop bien pour qu'il ne fut pas tenté de recommencer. On le voit, en effet désor-

(1) *Recueil complet des lois*, 5521, 5597.

mais et pendant des années, voleur et détective tour à tour et exerçant son double métier, sous le couvert d'une commission officiellement reçue du Sénat et avec le concours des autorités subalternes qu'elle met à sa discrétion. Il rançonne un nombre incalculable d'individus, en les impliquant dans des crimes imaginaires. Il livre aux bourreaux une jeune veuve dont le seul crime est d'avoir repoussé ses hommages. Comme, après avoir soudoyé les juges, il paye les exécuteurs, la victime, mollement fouettée, consent à l'épouser par reconnaissance et pour éviter le pire. Ses prouesses n'ont un terme qu'en 1749, à la suite d'un terrible incendie, où il agit avec trop d'indiscrétion, et son procès traîne jusqu'en 1755. Encore lui fait-on grâce de la vie (1).

Le gouvernement d'Anne s'était pourtant piqué de tarir cette source particulière d'abus. Il prononçait la peine de mort contre les dénonciations calomnieuses, défendait de suspendre l'exécution des condamnés qui crieraient : *slovo i diélo!* Mais, datée du 10 avril 1730, cette dernière disposition était suivie *six jours après* d'une autre frappant de mort également l'absence de dénonciation *dans les affaires graves.* Et ce prompt repentir ne faisait qu'annoncer tout une série d'autres restrictions de même nature, comme celle qui, en 1733, remplaça l'exécution capitale, pour les moines calomniateurs, par l'enrôlement dans l'armée. En réalité, la procédure criminelle de l'époque reposa, après comme avant, sur cette base corrompue et corruptrice, contredisant ainsi l'idée même de la justice, d'après un mot célèbre de Benjamin Constant. Elle n'eut aussi aucun égard pour le principe posé par un légiste russe moderne, Tchitchérine : « Pour que je respecte la loi, je dois en être respecté. » Elle fut odieusement utilitaire et férocement cruelle. En 1730, convaincue d'avoir tué son mari, la paysanne Euphrosine était enterrée vivante, à Briansk, le 21 août et mourait le 22 septembre seulement (2). Après le rétablissement du *Sysknoi Prikase,* en cinq mois, du 1er août 1730 au 1er janvier

(1) Essipov, *Dix-huitième siècle,* III, 280-342.
(2) *Antiquité Russe,* 1877, VI, 398.

1731, les procès-verbaux du bureau indiquent 425 prisonniers mis à la torture, 11 exécutés, 57 envoyés en Sibérie, 44 convertis en soldats (1), et le dicton populaire sur les gens « auxquels on fait dire ce qu'ils ont sous les ongles » (*skasat vsïou podnogotnoïou*) est fait avec des souvenirs recueillis dans les chambres de question contemporaines.

On y allait pour peu de chose. En 1736, un courrier du *Cabinet* s'y tordait sous le knoute pour avoir parlé, à une station de poste de la Sibérie, du mariage prochain de la princesse Anne Léopoldovna, dont tout le monde parlait à Pétersbourg. En 1737 on y voyait un paysan porteur d'une poule qu'il était présumé avoir volé. Présumé pourquoi? Pour rien; au petit bonheur. Le bourreau devait éclaircir la question (2). Méfiant par état, ce gouvernement d'aventuriers agit constamment à l'aventure. Il livre à la *Chancellerie secrète*, lisez aux tortionnaires, un prêtre, Joseph Riéchilov, arrêté « pour de graves soupçons », dont la nature reste à établir (3). Un mot équivoque, un geste interprété de travers suffisent à mettre en mouvement policiers et inquisiteurs. Le jeune Martin Karlovitch Skavronski, un parent de feue l'Impératrice, vingt ans, imagine, en plaisantant avec ses domestiques, ce qu'il ferait s'il était roi. Condamné au fouet sur la dénonciation d'un serf. Quand il y a quelque chose d'un peu plus sérieux, comme dans l'affaire du faux Tsarévitch Alexis, un fou selon toute vraisemblance, qui au cours de la guerre de Turquie, en imposa pendant quelques heures à quelques paysans du village de Iaroslaviéts, aux environs de Kiév, cela devient terrible, et Anne apparaît avec les traits que lui attribuait le fou de la Tsarine Prascovie. Des longs mois d'interrogatoires sous le knoute, des journées de supplices, hache, pal, bûcher (4). A la fin du règne deux diplomates étrangers se sont appliqués à établir le bilan général de cette haute et basse justice, en se servant

(1) Essipov. loc. cit., p. 302.
(2) *Ibid*, p. 287.
(3) Tchistovitch. *Affaire Riéchilov*, 1861.
(4) Soloviov, *Histoire de Russie*, XX, p. 416.

probablement des mêmes documents, car leurs évaluations sont identiques, à une variante près, qui peut tenir à une erreur de transcription. La Chétardie arrive à un total de 37,002 victimes, dont 7,002 mises à mort et les autres envoyées en Sibérie. Mardefeld met 5,002 seulement. Il est vrai que son collègue tient compte aussi des exécutions secrètes, parmi lesquelles il mentionne celle du duc de Phalaris, le mari de la fameuse maîtresse du duc d'Orléans. Le malheureux serait venu en Russie peu avant le mariage d'Anne Léopoldovna avec le duc de Brünswick, apportant des bijoux et des lettres pour la Princesse de la part de son père ; puis, soupçonné de manœuvres coupables, aurait disparu dans une oubliette (1).

Nulle limite légale à l'intervention de la police d'État ainsi exercée. Dans le public comme dans le privé elle se mêle de tout, prétend tout savoir. Elle entre dans les maisons et viole l'intimité des foyers. Il n'est qu'un souci qu'elle ne prend guère : c'est de veiller au maintien de l'ordre et de la sécurité des villes et des campagnes. C'est affaire de la police administrative, direz-vous. Mais celle-ci demeure encore à l'état embryonnaire. Jusqu'en 1733 les deux capitales ont été seules dotées, à cet égard, d'une organisation élémentaire. A cette date, sur le rapport du prince de Hesse-Hombourg, on essaya d'en étendre le principe à vingt-cinq autres villes. En séjournant à Kazan, le prince avait été frappé par la saleté et la puanteur qui y régnaient. En 1737 des gardes et des patrouilles furent établies pour prévenir les incendies. L'année d'avant, il y en avait eu de terribles. A Moscou, le Kreml, la « Ville chinoise » (*Kitaï-Gorod*) et « la Ville blanche » (*Biélyï Gorod*), les deux rues Basmannaïa, le « Faubourg allemand », le « Faubourg de Lefort », 102 églises, 11 monastères, 4 palais, 17 hospices, 2527 maisons, 9145 petites constructions étaient devenus la proie des flammes (2). Et, suivant l'usage, le sinistre avait servi de prétexte à un pillage général, les soldats

(1) La Chétardie, 10 janv. 1741 (30 décembre 1740). Aff. Ét. Russie ; Mardefeld, 7 janv. 1741, *Archives Vorontsov*, XXV, p. 95.

(2) *Lectures* de la Société pour l'étude de l'Histoire, 1858, p. 1-50.

et les matelots y ayant la plus grande part. Aux environs des capitales, les forêts brûlaient constamment, au point d'incommoder la Souveraine, qui, en juillet 1735, se plaignait de ne pouvoir ouvrir ses fenêtres à cause de la fumée(1). Un corps de ramoneurs fut mis, à cette époque, sous les ordres de la police et la peine du talion menaça les incendiaires : ils devaient être brûlés vifs. En parlant à la légère d'un incendie, on risquait le knoute.

La mendicité et et le brigandage, étroitement solidaires, constituaient une autre plaie difficile à guérir, d'autant que le gouvernement lui-même contribuait à son entretien. Les prisonniers pour dettes côtoyaient dans les rues les détenus politiques que la prison ne nourrissait pas, les uns et les autres étant obligés de demander leur pain à la charité publique. Enchaînés et conduits par leurs gardiens, ils parcouraient la ville, montrant leurs joues creuses et sur leurs chairs la marque des supplices endurés. La coutume du *pravièje* pour les débiteurs insolvables subsistait toujours. On les fouettait sur les mollets jusqu'à acquittement. Mais un oukase autorisa les dépôts à louer leurs pensionnaires aux particuliers pour toute espèce de travaux, et la pratique s'en est perpétuée jusqu'à nos jours. Les propriétaires de mines et d'usines y ont recours encore à défaut d'autre main-d'œuvre, ainsi que les cultivateurs à l'époque des moissons. Le nombre de mendiants augmentant toujours, on décida de prendre les plus jeunes pour l'armée et pour la flotte et d'envoyer les autres aux travaux forcés, en même temps que les créanciers étaient mis en demeure de nourrir à l'avenir leurs débiteurs. L'effet le plus apparent de cette mesure fut d'augmenter le nombre des brigands, organisateurs de bandes armées. En avril 1735 une de ces bandes put tenir campagne aux portes de Saint-Pétersbourg pendant des mois entiers, livrant une bataille rangée à un détachement d'infanterie et le mettant en déroute, pillant les villages et rançonnant les habitants. Au village d'Ouchakov, après

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XX, 215.

avoir tué l'intendant de Narychkine, elle faisait célébrer un office pour le mort et donnait trois roubles au curé pour la cloche de son église (1). En 1739 on exécuta à Moscou un chef de bande qui s'appelait le prince Likhoutiév (2). Le clergé lui-même s'en mêlait. En 1735, au village de Kroléviets, en Petite-Russie, la maison du curé fut attaquée par une troupe armée que conduisaient deux moines (3). Un corps spécial de milice commandé par le lieutenant-colonel Retkine s'occupait cependant de réprimer ces désordres. En 1732, il fit 440 captures et jusqu'à 825 en 1736 (4). La répression n'amenait donc pas une décroissance du crime.

Ni comme quantité, ni comme qualité surtout, la police des villes n'était à la hauteur de sa mission. Les centuriers, cinquanteniers et dizeniers, adolescents pour la plupart ou vieillards décrépits, cherchaient surtout leurs aises. Par les temps froids ou pluvieux, ils quittaient invariablement les guérites et allaient dormir dans les maisons voisines. En 1728, d'ailleurs, les guérites furent supprimées, étant devenues, aux termes de l'oukase, des repaires de vagabondage. Il y avait des barrières à l'entrée des villes; mais à la demande : « Qui êtes-vous ? Que portez-vous ? » Le voleur en répondant : « De l'eau-de-vie ! », était sûr d'obtenir passage. Entre représentants de l'ordre et malfaiteurs, le public intervenait lui-même, très fréquemment, en faveur de ces derniers. Il arrivait qu'on *louât* des soldats pour enlever des mains de la police quelque voleur ou quelque contrebandier sympathique (5). Et cette police avait déjà fort à faire avec les honnêtes gens qui s'obstinaient à traverser les rues au galop de leurs chevaux, sans souci d'écraser les passants. En 1737, Münnich pensa être tué par le timon d'une voiture lancée à fond de train dans un quartier populeux.

(1) Dossiers du Sénat. Affaires du *Cabinet*, N°s 35-1112.

(2) Danilov, *Mémoires*. 1842, p. 57.

(3) Lazarevski, Esquisses de la vie de la Petite-Russie au dix-huitième siècle, *Archive Russe*, 1871.

(4) Dossiers du Sénat. Affaires du *Cabinet*, N°s 23-1105.

(5) Essipov, loc. cit., p. 289.

Quand brigands et incendiaires donnaient quelque répit aux populations, les épidémies avaient leur tour. En 1737 le fléau éclatant à Pskov, la ville s'aperçut qu'elle ne possédait aucun médecin. Mise en cause, la Chancellerie médicale — il y en avait une — s'excusa : elle disposait bien d'*un* physicien ou d'*un* médecin à Pétersbourg et en déléguait *un* encore à l'Hôtel-de-Ville de Moscou ; mais leurs services étaient indispensables sur place (1). Deux années auparavant, un sous-aide pharmacien avait été envoyé à Novopavlosk. Il s'adressa à l'autorité militaire pour obtenir un logis et la réponse fut : « Que n'en avez-vous apporté un avec vos drogues ? » Il insista et on le menaça de le faire fouetter. Il dut camper dans la rue avec sa pharmacie. En 1737 seulement fut décrété l'établissement de médecins militaires retraités et de pharmaciens dans quatre villes : Pskov, Novgorod, Tver et Jaroslavl.

L'insuffisance des ressources pécuniaires était pour beaucoup dans la lenteur des progrès ainsi réalisés.

III

D'après un mémoire envoyé par Magnan à la fin de 1730 (3), le budget de l'empire se présentait, au chapitre des recettes, avec un total de 8,560,000 roubles, dont la capitation fournissait la moitié. Et ces recettes étaient loin d'équivaloir à des disponibilités. En 1733, au rapport du procureur du collège des finances, Mielgounov, sur 2,439,573 roubles à tirer des douanes, des cabarets et autres sources de revenu, les recouvrements opérés montaient à 186,982 roubles seulement. Avait-on chance d'encaisser le reste? Pour le savoir on attendait des rapports, que les gouverneurs et les voiévodes ne se

(1) Soloviov, *Hist. de Russie*, XX, 215.
(2) *Ibid*, XX, 216.
(3) Aff. Étr. Russie. Vol. XXIII, fol. 344.

pressaient pas d'envoyer, en dépit de douze oukases consécutifs. Le dernier ordonna de mettre aux arrêts les retardataires et aux fers leurs subordonnés; mais il resta également sans effet (1).

Un collège de revision, une commission des comptes et un bureau spécial pour les arrérages de Moscou s'employèrent successivement à combattre le mal. La commission mit à la besogne jusqu'à cent cinq fonctionnaires, examina, de 1732 à 1736, soixante-dix-huit comptes pour une somme de 2,204,712 roubles et fit rentrer 1,152 roubles en tout. Supprimée à la suite de cet exploit, elle renvoya ses dossiers au collège. Mais en 1735 déjà, le procureur du Sénat, Maslov, avait prévenu l'Impératrice qu'on n'y revisait aucun compte, faute d'en avoir à sa disposition. Le président du collège de commerce, baron Chafirov, avait d'excellentes raisons pour ne pas envoyer les siens : il volait impudemment, et, comme il était en même temps sénateur, le Sénat le laissait faire (2). Maslov ne s'était décidé à parler que parce qu'il se trouvait à l'article de la mort.

Sur le papier, ce maigre budget de huit millions de roubles laissait un excédent, grâce au système légué à la Russie moderne par la vieille Moscovie et permettant aux gros mangeurs dont nos budgets actuels s'épuisent à satisfaire l'appétit, soldats et fonctionnaires, de tirer leur provende du pays en dehors des ressources du trésor. Ainsi, tout en prenant pour elle les neuf pour cent du produit de la capitation, 3,775,015 roubles sur 4,000,000 et en étant à part cela portée au budget pour la somme de 739,609 roubles, l'armée n'aurait pu se contenter de ces allocations, si, cantonnée dans les provinces, elle n'avait vécu sur l'habitant. L'administration provinciale ne coûtait rien, les voiévodes faisant comme les soldats. A la faveur de nombreuses redevances en nature qui lui étaient assurées, la cour suffisait à son luxe avec 360,000 roubles. Une autre cause d'économie pour le trésor se trouvait

(1) Soloviov, *loc. cit.* XX, 185.
(2) Dossiers du Sénat. Affaires du *Cabinet*. Nos 6-1083.

dans la maigre dotation de certains départements qui, dès cette époque, sans rivaliser de voracité avec celui de la guerre, absorbaient ailleurs des sommes considérables. L'entretien des routes, par exemple, coûtait peu, pour la même raison qui en fait encore aujourd'hui en Russie un objet de médiocre dépense : il n'y en avait pas! Les frais annuels de l'instruction publique, à peu près réduits à l'entretien des deux Académies, se soldaient par 49,373 roubles. La Chancellerie médicale avec ses deux médecins et son physicien ne dépensait pas la moitié de cette dernière somme. Pour tous ces motifs, les finances d'Anne Ivanovna eussent été prospères, si seulement les impôts, tels quels, étaient rentrés régulièrement. Mais ils ne rentraient pas, et le déficit se creusait. Quand la guerre arriva, le trou devint un gouffre.

En 1736 on dut revenir à l'ancienne pratique de payer en fourrures et en marchandises chinoises les quelques employés civils émargeant directement au budget dans les capitales et les chefs-lieux de gouvernement (1). En 1739, on renouvela la disposition d'après laquelle, sous Pierre le Grand, les traitements de cette catégorie étaient diminués de moitié pour les fonctionnaires servant ailleurs qu'à Saint-Pétersbourg. Puis on déclara que cette moitié ne serait encore payée que sur le reliquat des fonds requis pour l'armée, l'artillerie et la flotte (2).

Un trait caractéristique pour l'histoire financière du règne apparaît dans la création à Moscou, en 1730, avec succursale à Saint-Pétersbourg, d'une Chancellerie spéciale des biens confisqués, dont l'État arrivait à tirer un grand secours (3).

De toute façon un revenu de huit millions était une base fort chétive pour le grand établissement mis sur pied par Pierre I[er] et qu'il s'agissait de maintenir. Ostermann et les gens de son bord comprenaient bien que l'entreprise ne pouvait réussir à la longue sans ce développement des forces économiques du pays, que le Réformateur avait prévu et escompté. Ils s'en

(1) *Recueil complet des lois*, n. 7107.
(2) *Ibid.*, n. 7812.
(3) *Ibid.*, n. 601.

préoccupaient bien aussi; mais, pour stimuler la production, ils n'imaginaient d'autre moyen que de tracasser les producteurs. En 1734, sur l'avis du Collège de commerce, un commissariat spécial de surveillance fut créé pour les fabriques, avec obligation pour les fabricants de payer les commissaires (1). Et le gouvernement d'Anne se borna, ou peu s'en faut, à cette intervention.

L'État restait fabricant lui-même, exploiteur de mines et d'usines, mais ne gagnait pas gros à son industrie, et pour cause. Le directeur des mines impériales de fer et de cuivre dans la province de Perm, Hennin, se plaignait de ne pouvoir soutenir la concurrence de Demidov qui, avec une main-d'œuvre deux fois moindre, obtenait un rendement double. Il accusait le mauvais vouloir des voiévodes locaux. Envoyé en 1734 pour le remplacer, Tatichtchev reçut dès son arrivée la visite d'un marchand qui, sans mot dire, déposa sur son bureau un sac de mille roubles. Tatichtchev ayant refusé ce cadeau, l'homme reparut le lendemain avec deux sacs. On finit par s'expliquer, et le nouveau directeur apprit que son prédécesseur avait établi cette entrée en matière pour la conclusion de tous les marchés. Hennin venait de toucher dix mille roubles de Demidov lui-même. Tatichtchev le dénonça, n'arriva pas à le faire condamner — et finit par l'imiter (2).

On ne fit pas rendre gorge à Hennin, mais on entra plus avant dans le système déjà inauguré par Pierre Ier de l'abandon progressif de cette source de revenu à l'exploitation privée, et la mesure devait s'étendre aux autres monopoles industriels, dont le rendement était soumis aux mêmes causes de déchet. La rhubarbe seule, dont on obtenait mille pouds par an et qu'on vendait aux Anglais à raison de cent roubles par poud, resta à l'État, et la peine de mort menaça toujours les contrebandiers. Quant au commerce du blé il fut tantôt libre et tantôt restreint ou monopolisé, comme sous Pierre Ier, avec l'application des mêmes procédés sommaires. En 1734, année

(1) *Ibid.*, n. 6546.
(2) Soloviov, *loc. cit.*, XX, 205.

de mauvaise récolte, il y eut saisie générale chez tous les marchands de grains, et vente avec 10 °/₀ de bénéfice réservés aux propriétaires; réduction des ventes et interdiction d'exporter pour les provinces que la disette affectait particulièrement. En 1739 la loi du *maximum* gouverna quelque temps le marché.

Pierre ayant fait de l'élevage on suivit son exemple. Un bureau des haras fut créé en 1730, et, de 1733 à 1739, les dépôts d'étalons se multiplièrent à Nijni-Novgorod, Kazan, Voronèje, dans les provinces d'Alatyr, de Tambov, de Siévsk et de Koursk, en Petite-Russie et dans tous les domaines ecclésiastiques.

L'obstacle principal aux progrès à réaliser dans cette voie venait de l'insuffisance de la population. Elle augmentait très lentement. A un moment même, elle diminua par le contrecoup de l'émigration. Les paysans passaient en masse la frontière polonaise. On réclamait les fugitifs; parfois même on les reprenait à main armée, mais ils se sauvaient encore. Pourquoi? Par malice et par esprit d'aventure, répondent généralement les historiens russes. Le gouverneur de Smolensk en 1735, Boutourline, me paraît avoir été mieux informé, en proposant de retenir les paysans ramenés de Pologne — par la promesse d'un traitement analogue à celui qu'ils trouvaient là-bas. Ce traitement était donc plus avantageux! On lui répondit que les paysans ayant séjourné de l'autre côté de la frontière ne valaient plus rien pour le travail, *car ils ne voulaient pas travailler plus qu'ils n'avaient fait en pays polonais* (1).

La guerre de Turquie augmenta l'importance de cet exode qui, même en temps de paix, constituait un grand embarras pour le recrutement de l'armée.

(1) *Dossiers du Sénat. Affaires du Cabinet.* n. 28-1105.

IV

Le peuple russe n'est pas un peuple guerrier. Cette opinion que j'ai eu déjà l'occasion de vérifier trouve une confirmation éclatante dans la difficulté que les successeurs de Pierre I[er] ont éprouvée à maintenir les cadres de la force militaire créée par lui. Ce fut un sauve-qui-peut général. La perpétuité et la dureté du service contribuaient assurément à augmenter l'effroi qu'il inspirait aux masses. Une fois dans les rangs, on y était pour la vie et on ne mangeait pas tous les jours. Algarotti écrivait en 1739 : « Il ne faut pas ici de grands préparatifs pour nourrir le soldat. On leur distribue de la farine et, dès qu'ils sont campés, ils creusent des fours en terre où ils cuisent leur pain (1) ». Mais la distribution manquait fréquemment. Pour les plus fortunés il y avait la ressource des congés. Moyennant *douze âmes* cédées au notaire du régiment, on en obtenait un pour douze mois (2). Les autres s'en passaient en désertant. Ils risquaient les verges, mais celles-ci étaient d'usage courant sous les armes. Anne régnant, la désertion fit des vides jusque dans les rangs des officiers. Pour les retenir, l'unification des soldes imaginée par Münnich se trouva insuffisante. Les cadets des familles nobles préféraient faire du commerce. En 1736, un gentilhomme réfractaire fut arraché à son comptoir et replacé dans les rangs comme simple soldat, en même temps que les autorités municipales qui avaient consenti à l'inscrire dans la classe marchande subissaient une forte amende (3). L'exemple n'arrêta pas les fraudes. La même année on décida la création d'un certain nombre d'écoles qui auraient pour mission de recueillir et de préparer au service les enfants des *sloujilyié lioudi* (hommes astreints au service

(1) *Lettres sur la Russie* (*traduction française*), 1769, p. 94.
(2) Danilov, *Mémoires*, p. 34.
(3) *Recueil complet des lois* n. 6945.

de l'État) (1). Le résultat fut nul encore. La réduction de la durée du service et du contingent lui-même appelé à en supporter les charges apparut alors comme un expédient suprême et le dernier jour de cette année 1736 fit époque dans l'histoire de la noblesse russe. Un manifeste accorda aux parents en possession de deux fils la faculté d'en garder un, comme aux orphelins le droit de choisir celui de deux ou trois frères qui, en leur absence, prendrait soin des intérêts communs, en restant à la maison. L'école demeura obligatoire pour tous de sept à vingt ans, comme préparation au service ; mais après vingt-cinq ans, le congé fut assuré avec avancement d'un grade et des exemptions furent admises pour blessures ou maladies contractées en servant (2). Seulement l'application de la loi dut être suspendue jusqu'à la fin de la guerre turque, et il se trouva alors qu'on risquait de ne plus garder personne sous les drapeaux. Tous blessés, malades, ou se réclamant de vingt-cinq années données à l'État. On les avait inscrits sur les rôles à leur naissance ! Un autre oukase dut expliquer que le service ne comptait qu'à partir de vingt ans.

Le problème se compliquait par la nécessité qui maintenant seulement devenait apparente, d'opérer entre le service militaire et le service civil une séparation imposée par les exigences de la vie moderne. En 1737 on pensa y pourvoir à coups de nouveaux oukases instituant une série d'examens diversifiés. L'insuffisance aux examens entraîna l'inscription sur le rôle des matelots (3). Ainsi la marine devenait un pénitencier !

En ce qui concerne le recrutement des simples soldats, Münnich présenta, en 1732, un rapport établissant qu'il avait pour base, dans la pratique, le système du rachat. Trois cent cinquante paysans ayant à fournir une recrue pour une levée de seize mille hommes se cotisaient, et, moyennant cent cinquante roubles en moyenne, achetaient un homme qui, neuf fois sur dix, était une non-valeur, un ivrogne, un malade ou

(1) *Ibid.* n. 6,949.
(2) *Ibid.* n. 7,142.
(3) *Ibid.* n. 7,201.

un estropié. L'opération coûtait de deux à trois millions aux contribuables et ne rapportait rien à l'État. Münnich indiquait en même temps les raisons pour lesquelles on ne trouvait pas de volontaires dans le pays, bon nombre de recrues n'hésitant pas, au contraire, à se mutiler pour échapper aux recruteurs. L'idée d'abord, établie depuis Pierre le Grand, qu'on ne revenait jamais de l'armée. En fait, le Réformateur avait enfoui dans les marais de Saint-Pétersbourg toute l'épargne humaine, ou presque, de la guerre suédoise. Puis la conviction, non moins justifiée, que dans les risques à courir sous les armes, les balles ennemies comptaient relativement pour peu. La façon dont les officiers usaient des soldats était autrement meurtrière. Enfin la durée du service. Même après vingt-cinq ans on ne rapportait au foyer que de vieux os. Münnich proposa le tirage au sort et le service de dix ans; son rapport ne fut pas pris en considération, et, en 1732, on compta vingt mille déserteurs (1).

Il a été habituel jusqu'à ces derniers temps d'attribuer au vainqueur de Danzig, en bonne ou en mauvaise part, toutes les particularités de l'administration militaire à cette époque. En réalité, il n'a exercé un pouvoir effectif dans ce domaine que pendant une période relativement courte : de 1730 à 1734. A partir de ce moment jusqu'en 1737 il s'est trouvé absorbé par ses campagnes; après quoi la politique l'a pris et l'a dévoré. Dans ces limites, en dehors des initiatives que j'ai eu déjà l'occasion de signaler et dont quelques-unes — celles qu'il n'a pas su faire agréer surtout — avaient de la valeur, sa part d'influence se laisse résumer dans trois résultats principaux : l'application exclusive des modèles étrangers au point de vue de l'organisation générale, des exercices et des uniformes, sans aucun égard pour les mœurs nationales; l'aggravation de la discipline en ce qu'elle avait d'inhumain déjà sous Pierre Ier; la suppression de la part attribuée par ce souverain aux officiers dans le contrôle administratif (2). L'armée s'est

(1) Soloviov, *loc. cit.* XX, 184.
(2) Maslovski, *Le service de paix et de campagne sous Pierre* Ier, 1888, p. 99.

européanisée ainsi au delà certainement de ce qu'avait voulu le Réformateur; et, d'un autre côté l'abandon partiel, au profit de la noblesse, du principe du service obligatoire, en déplaçant de haut en bas la base même du recrutement, a consacré une autre rupture avec les traditions nationales, dont les conséquences se sont fait péniblement sentir dans la valeur des contingents.

Mais à ces Allemands auxquels Pierre venait de livrer son héritage, faute d'avoir songé à en disposer autrement, il ne fallait pas demander un sens très fin du génie national, ni attendre d'eux qu'ils sussent régler au mieux, dans tous ses détails, une évolution dont le Réformateur n'avait pas pu lui-même calculer avec exactitude la marche et prévoir les aboutissements.

Il ne prévoyait assurément pas ce qui adviendrait de sa flotte, l'aînée et la préférée de toutes les créations filles de son génie. En 1734, s'occupant de fortifier Kronstadt, Münnich recommanda de détruire les bâtiments qui s'y trouvaient et qui ne pouvaient servir qu'à gêner la défense (1). Un peu avant avait eu lieu la première rencontre sur mer des forces russes et françaises. Bien que victorieuse pour la Russie, elle ne saurait figurer dans les fastes de sa marine. Celle-ci était représentée sous Danzig par 14 vaisseaux de ligne, 5 frégates, 2 canonnières et un certain nombre de petits bâtiments et de transports. Pour se prévaloir de sa supériorité, elle attendit néanmoins le moment où, après avoir débarqué sans coup férir un corps de 1,500 hommes, la petite escadrille française de six bâtiments fut réduite à une frégate, *Le Brillant*, qui alors fut capturée mais plutôt par l'effet de la capitulation de Weichselmünde (12 juin 1734) et grâce à l'armée de terre. Entre temps même, la flotte russe avait cruellement souffert et s'était laissé prendre une de ses propres frégates, la *Mittau*, qui fut l'objet d'un échange (2).

(1) Kostomarov, *Histoire russe en biographies*, II, 177.
(2) Viessiélago, *Histoire de la flotte russe*, I, 86; Boyé, *Stanislas* Lesczynski, 1898, p. 89.

Cette piteuse exhibition s'explique suffisamment par ce fait qu'en 1723 déjà sur la somme de 1,200,000 roubles affectée annuellement à l'entretien de la flotte, il y avait un arriéré de 1,500,000 roubles. Et à la même époque l'Amirauté consentit à une réduction des crédits, qui encore n'arrivèrent pas à être réalisés. Au cours de la guerre turque, l'impossibilité fut reconnue de faire sortir du Don la flotille que Pierre I[er] y avait laissée. On construisit à la hâte 500 autres barques, qui ne s'illustrèrent que par l'héroïsme d'un Français, le capitaine de Trémery. Attaqué le 10 juillet 1737 par 30 bâtiments turcs, il échoua sa barque, débarqua ses hommes, resta seul à bord avec un canonnier, tira quatre coups de canon et se fit sauter. Les barques qui restaient furent plus tard brûlées par les Turcs (1).

Sur la Diésna, affluent du Dniépr, on construisit aussi à cette époque 400 chaloupes de 60 pieds de longueur devant servir de transports. Après la prise d'Otchakov, Münnich insista pour avoir à sa disposition cette troisième flotille, se faisant fort d'aller avec elle jusqu'à Constantinople ; mais, sur 300 chaloupes ayant quitté Briansk au printemps de 1737, *quatre* seulement arrivèrent sous Otchakov en août, et si avariées qu'elles pouvaient à peine tenir la mer. L'aventure a encore son explication : le chef de l'amirauté était maintenant Ostermann, bon diplomate, mais mauvais marin et son adjoint N. F. Golovine, homme de mer instruit et expérimenté, provoquait en mai 1728 un oukase dénonçant « l'obligation où se trouvaient certains chefs de service de laisser voler pour assurer l'impunité à leurs propres vols », et, bien que visé directement par cette constatation, il restait en place jusqu'en 1743 (2).

Les amirautés fluviales de Briansk et de Tavrov furent abandonnées à la suite de cette expérience, ainsi que les chantiers sur la Caspienne. A Pétersbourg et à Arkhangielsk, on construisit au cours du règne 17 vaisseaux de ligne, 2 canonnières et 7 frégates, qui ne figurèrent de façon imposante que sur les états de payement. On travailla au canal et aux docks de Krons-

(1) Viéssiélago, *loc. cit.*, I, 88.
(2) *Ibid.*, I, 95-6.

tadt, mais mollement, et, d'une manière générale. Cette partie de l'œuvre de Pierre le Grand, trop contraire à la nature terrienne du pays, continua à dépérir.

Pour le commandement d'ailleurs, la marine comme l'armée nationale, demeurait tributaire de l'étranger. L'école des cadets, fondée en juillet 1731, ne fut même pas, à proprement parler, un établissement d'éducation militaire. L'état de l'organisation scolaire ne comportait pas une telle spécialisation. Avec les éléments de l'art militaire, on enseignait aux élèves — deux cents fils de gentilshommes environ — le droit, la danse et la musique. Et le budget de l'institution ne dépassait pas 30,000 roubles par an ! On imagine ce que pouvait être cet enseignement. D'après un rapport présenté par Münnich en 1733, il ne comprenait comme matières obligatoires que le catéchisme, l'exercice militaire et l'arithmétique. Le reste était facultatif. A cette époque, 18 cadets seulement étudiaient la langue russe, 51 apprenaient le français, 15 le latin et 237 l'allemand. La géométrie ne comptait que 36 amateurs et la danse en avait 110 (1)! En 1739 et en 1740, il y eut des cas nombreux de vol commis par les pensionnaires de l'établissement et les coupables furent fouettés publiquement (2).

Et cette école était hors pair! A l'école d'artillerie, un des professeurs, officier poursuivi trois fois pour meurtre, s'enivrait tous les jours (3). A un moment on y compta jusqu'à 700 élèves; mais faute d'ordre, de surveillance et surtout de leçons, ils se dispersèrent bientôt.

Le vaste système d'éducation nationale, laissé à l'état de problème dans l'héritage recueilli par Anne, resta de son vivant aussi éloigné d'une solution pratique.

(1) Soloviov, *loc. cit.*, XX. 233.
(2) *Dossiers du Sénat, Affaires du Cabinet*, 15-1092.
(3) Danilov, *Mémoires*, p. 30.

I

Conformément au principe adopté par le Réformateur, tous les enfants de parents nobles devaient « apprendre ». Mais quoi et comment? En restant à la maison, ils avaient la ressource de l'école du village, où le précepteur, quelque sacristain d'église, les enfermait dans une isba étroite, leur donnait des leçons à apprendre par cœur et s'en allait vaquer à d'autres occupations. Pour empêcher les enfants de s'endormir, sa femme les engageait à crier à tue-tête, sans s'inquiéter de ce qu'ils criaient. Au bout de la journée, la tête tournait aux plus appliqués, et le maître rentrant, une bastonnade générale servait de clôture à la séance. Danilov, qui en avait goûté, considérait les coups ainsi distribués comme faisant partie intégrante de tout enseignement.

Et c'était la part de la classe privilégiée! Pour l'instruction du peuple, ce règne, comme le précédent, ne fit rien. De 1732 à 1735, quelques écoles populaires furent établies à Astrakhan et dans le gouvernement de Kazan, mais pour les enfants tatares seulement qu'on réussissait à baptiser, et dans un but de prosélytisme.

A Saint-Pétersbourg, en dehors des établissements déjà cités, il n'y avait que l'Académie des sciences fonctionnant comme corps scientifique et comme corps enseignant. Jusqu'en 1733, elle posséda 20 élèves en tout, recrutés dans les écoles ecclésiastiques de Moscou. La moitié fut utilisée pour une nouvelle expédition au Kamtchatka et l'autre moitié donna des clercs de bureau et un seul homme de valeur, le naturaliste Kracheninnikov. De 1733 à 1738, l'enseignement fut entièrement suspendu. En 1738, on réclama de Moscou une nouvelle fournée d'élèves, parmi lesquels se trouva Lomonossov. Le futur créateur de la langue russe moderne fut envoyé en Allemagne avec un compagnon également promis à une illustre carrière,

Vinogradov; les dix autres tombèrent promptement à l'abandon. Les Académiciens se trouvaient absorbés par leur études personnelles, qui, en général, ne valaient pas ce sacrifice. Le règne d'Anne fit des vides dans le personnel scientifique recruté par Pierre le Grand. Sous la présidence du médecin de cour, Blumentrost, le secrétaire de l'Académie Schuhmacher, autre Allemand de peu de science mais d'esprit malfaisant, malmena si fort ses collègues les plus distingués, oubliant fréquemment de solder leurs émoluments et les remplaçant par des injures, qu'après 1728, la plupart, Hermann, les deux Bernouilli, Bilfinger se résignèrent à quitter la Russie. Parmi ceux qui restèrent, les plus sérieux, comme Delisle et Bayer, s'abstenaient de venir aux séances, où on ne vit plus que des cuistres, un Iunker, un Weitbrecht, qui employaient leur temps à se quereller quand ils n'en venaient pas aux coups. Des étrangers d'ailleurs comme les autres. La Russie n'arrivait pas encore à fournir des sujets académisables. Blumentrost eut pour successeurs à la présidence, Keiserling, Korff et Brevern. Pour le droit on avait Goldbach; pour l'astronomie Delisle, Wingheim et Heinsius; pour l'anatomie Duvernois; pour la physique Kraft; pour la physiologie Weibrecht; pour la botanique Amon, pour les hautes mathématiques Euler, pour l'histoire Gross, et Bayer pour l'antiquité. Delisle s'occupait aussi de cartographie Bayer entreprenait l'histoire du tsar Alexis Mikhaïlovitch sans savoir un mot de russse. Cela ne l'empêcha pas de devenir chef d'école avec sa théorie de l'origine scandinave des Varègues et de conquérir une réputation qui demeura sans rivale jusqu'à l'apparition de Müller, un Allemand encore et un Westphalien, nommé à 20 ans professeur adjoint de la classe d'histoire et de géographie — où il commença par enseigner le latin, les élèves-académiciens ayant oublié de l'apprendre. Dans la science, Müller débuta par la publication de son grand recueil de documents pour l'histoire russe, ou il inséra la fameuse chronique attribuée par lui à un moine de Kiév, Théodore, — qui n'avait jamais existé. Son « Abt Theodosius » devait être identifié plus tard avec Nestor. En même temps l'érudit histo-

rien s'égarait en des fantaisies étymologiques, qui lui faisaient découvrir *varègue* dans *varech*. Il en tirait cette conclusion que les fondateurs de l'empire russe étaient des gens de mer. Avec ses découvertes et ses prétentions il arriva heureusement à gêner Schumacher qui l'envoya en Kamtchatka et réussit de la sorte à en faire un vrai savant. Müller revint de son voyage avec vingt volumes de notes, où il y a à prendre et à laisser, mais qui n'en sont pas moins un trésor. Entre temps, il avait fondé en Russie le journalisme scientifique, avec les « Nouvelles de Saint-Pétersbourg » (*Sanct-Petersbourgskiié Viédomosti*), où, à partir de 1728, s'inspirant des publications anglaises de même genre, il traita d'une façon populaire les sujets les plus variés.

Vers le milieu du règne seulement apparaît parmi les professeurs-adjoints de l'Académie, un Russe, Adadourov. Attaché à la section de physique, il s'employait surtout à traduire les œuvres de ses collègues allemands et il lisait ses traductions dans une *Conférence* spécialement établie pour l'élaboration d'une langue scientifique russe. Problème ardu! Pierre I[er] avait voulu que cette langue se rapprochât du parler commun, déjà très distinct de l'ancien idiome que l'église conservait pieusement. Mais les traducteurs d'ouvrages scientifiques sortaient généralement des écoles ecclésiastiques, où la langue populaire était tenue pour vile. Là-dessus arrivaient encore les érudits petits-russiens avec leur dialecte, et pour débrouiller ce chaos, on disposait d'une assemblée d'Allemands et d'un traducteur russe qui était un physicien !

Adadourov avait par bonheur pour ami et pour collaborateur un autre Russe, qui revenait de Paris et de la Sorbonne, où il avait écouté les leçons de Rollin. Il s'appelait Vassili Kirillovitch Trédiakovski. Je dois renvoyer mes lecteurs aux pages de *Littérature russe* (1), où j'ai pu parler plus longuement de ce grammairien-poète, qui fit de mauvais vers, mais donna à Pouchkine le moyen d'en faire de bons. Anne et son

(1) Paris, 1900.

Académie usèrent mal, à la vérité, du pauvre homme, en l'employant à composer des poèmes de circonstance, sans parler des coups de bâton qu'il reçut souvent pour sa peine. Mais il fallait encore le génie de Lomonossov pour prouver à tout le monde en Russie qu'un poète et qu'un savant russe pouvaient y valoir autant et plus qu'un poète et qu'un savant allemand ou français, et il fallait le règne d'Élisabeth pour mettre à son rang ce rival, espéré et prévu par Pierre-le-Grand, des Bernouilli et des Delisle.

Battu, bafoué, Trédiakovski fut, sous Anne, le martyr d'une pléiade héroïque issue directement de l'œuvre du Réformateur, et appelée à continuer, dans le domaine de la science et de la littérature, la tradition des héros légendaires de l'époque tatare. Il avait fait le voyage de Paris à pied. Lomonossov, lui, franchit de même la distance séparant Moscou des rivages glacés de la mer Blanche, sa patrie. Mankiév, auteur en 1715 d'un Précis d'histoire russe qui ne devait être publié que sous Catherine II, écrivit dans les prisons suédoises. Entre les écoles étrangères où il étudiait l'art des mines, l'Hôtel des Monnaies de Moscou, où on l'employait à la refonte des roubles, la Sibérie où il fondait des usines, le pays d'Orenbourg où il organisait les Bachkirs, Tatichtchev trouva le moyen de se faire historien, lui aussi, ethnographe, géographe et juriste. A un moment il faillit devenir professeur d'architecture dans une « Académie des arts et métiers » qui resta à l'état de projet pour des raisons d'économie (1). L'Académie des sciences criait déjà famine avec son maigre budget, dont les expéditions absorbaient la plus grosse part. De 1733 à 1743 la seconde expédition de Behring prit des proportions colossales, mettant en mouvement jusqu'à 600 explorateurs. Par groupes indépendants, par terre et par mer, Malguine, Skouratov, Ovtsyne, Proutchichtchov, Kharitonov, Laptiév relevèrent les côtes de la Sibérie depuis la mer Blanche jusqu'à l'embouchure du Kolyma, pendant que Behring avec la division prin-

(1) Nil Popov, *Tatichtchev et son temps*, 1861 p. 430.

cipale visitait les îles Kourilles, touchait au Japon, passait en Amérique, découvrait plusieurs îles près de la presqu'île d'Alaska et mourait dans l'une d'elles. Delisle faisait partie de l'expédition.

A travers l'indifférence ou l'hostilité de la foule, sous les quolibets, voire sous les coups, tous ces hommes allaient, poussant d'un effort presque surhumain cet autre navire, où Pierre I[er] avait embarqué la plus noble part de l'avenir national. Mais, en somme, sans le concours d'un Behring ou d'un Müller, ils n'eussent pas fait grand chemin. Et ils acceptaient ce concours, patients, résignés et dociles. Kantémir seul dans ce monde naissant de lettrés faisait bande à part, jouant au mécontent et au révolté, ne se trouvant du talent que pour la satire, critiquant à tort et à travers et n'épargnant pas même les popes en guenilles (1), pour lesquels Tatichtchev, soupçonné pourtant de libre pensée, réclamait à la même heure plus d'aisance afin qu'ils eussent plus de dignité.

Les rapports de l'église nationale avec la camarilla allemande et protestante installée au pouvoir sont une des curiosités de ce règne et un indice encore de cette force intime que le pays gardait et développait en soi, moteur caché mais puissant, dont dépendaient essentiellement ses destinées, sans que les causes extérieures fussent susceptibles d'y intervenir arbitrairement. L'équipe étrangère avait beau s'emparer du gouvernail et prendre le commandement, virer de bord n'était pas en son pouvoir.

VI

Dès le 17 mars 1730, soucieuse de montrer qu'un long séjour en pays hérétiques n'avait pas altéré la pureté et la

(1) Chimko, *Nouveaux documents pour la biographie de Kantémir*, 1891; *Les Diplomates russes en Angleterre, Messager historique*, LXXI, 264.

ferveur de sa foi, Anne publia un manifeste recommandant à son clergé d'observer scrupuleusement toutes les pratiques du rituel, y compris les *Krestnyié Khody* (processions), « comme « elles se pratiquaient sous mon père et sous mon grand- « père. » C'était plutôt un retour en arrière et une condamnation de l'esprit novateur représenté par Féofane Prokopovitch. Les adversaires du prélat en profitèrent pour renouveler leurs attaques. Deux courants, orientés l'un vers le protestantisme, l'autre vers le catholicisme, se combattaient à ce moment dans les hautes sphères du clergé. Contre *La pierre angulaire de la foi* à tendance catholique, Buddée et Mosheim publiaient en Allemagne des traités qui passaient pour inspirés par Prokopovitch. Lopatinski entra maintenant en lice avec une réplique qui mettait directement en cause l'archevêque de Novgorod. On travailla même à empêcher qu'il officiât au couronnement d'Anne. Mais elle lui devait trop et fit mieux que de déjouer cette intrigue : dans la réorganisation du Synode, Féofane reçut avec son ami Pitirim le titre de membre permanent, alors que les neuf autres membres n'y entraient que pour deux ans. Il en profita aussitôt pour écraser ses ennemis. Impliqué dans un procès politique, Grégoire Dachkov fut relégué dans un monastère. L'archimandrite Marcel Radychevski, auteur présumé d'un pamphlet contenant une lettre du Pape à Féofane Prokopovitch, encourut la dégradation et la prison et entraîna Lopatinski lui-même dans une enquête criminelle qui durait encore en 1736, quand, épuisé par la lutte, Féofane succomba, à 55 ans. Il avait envoyé à la question un des complices supposés de son ennemi, le moine Riéchilov, mais n'eut pas la joie d'une sentence qui, deux années plus tard, enferma Lopatinski dans la forteresse de Viborg (1), avec défense de lire et d'écrire et 10 copecks par jour pour tous frais d'entretien. Mais cette lutte même avait eu pour effet indirect d'arrêter le vainqueur sur une pente où il risquait de suivre les traces de Henri VIII d'Angleterre. Pour

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XIX, 295-297 ; Tchistovitch. *Biographie de F. Prokopovitch*, 1868 ; Le même, *L'affaire Riéchilov*, 1861.

vaincre, il s'était vu obligé d'affirmer hautement son attachement au *pravoslavié* et de répudier toute attache protestante. Son influence fut ainsi bornée à réprimer, dans le sens de la réforme de Pierre-le-Grand, les abus dont le monde du *clergé noir* donnait le spectacle affligeant. Neuf cent quarante-huit cloîtres avec plus de 14,000 moines et nonnes se partageaient un domaine de 758,802 âmes et fournissaient tous les hauts dignitaires de l'Église, parmi lesquels plusieurs jouissaient de 30,000 roubles de revenu. La corruption des mœurs était générale dans ce milieu. En 1732, aux environs d'Arkhangelsk, des paysans poursuivirent pendant trois jours un *iéromonakh* (moine-prêtre) ravisseur d'une jeune fille (1). Les scènes d'orgie étaient journalières. Prokopovitch s'employa à en empêcher le retour avec une énergie parfois excessive, en même temps que le souci de répandre l'instruction au sein du clergé se traduisait, sous son inspiration, par l'oukase de décembre 1731 ordonnant d'envoyer les enfants des popes à l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou (2). En 1739 un autre oukase décida l'établissement dans toutes les éparchies de séminaires qui prendraient modèle sur celui de Novgorod fondé par Féofane. Mais la mesure resta longtemps inexécutée.

Le gouvernement faisait honneur, d'autre part, aux engagements implicitement contenus dans le manifeste du 17 mars. En avril 1730 on reconduisait en Pologne, sous escorte, un Bernardin venu en Russie pour y faire de la propagande, et, en même temps, on permettait à l'évêque de Tchernigov de détruire une chapelle que les luthériens du corps mecklenbourgeois y avaient établie (3). En juillet 1736, sur la proposition de Féofane lui-même, le Synode s'adressa au Sénat pour qu'il voulût bien ordonner la destruction des tombes abritant dans un monastère de Moscou les restes de deux hérésiarques obscurs, Loupkine et Sousslov (4). Le Saint-Synode

(1) Stchoukine, *Documents*, 1897, I, 113.
(2) *Recueil complet des lois*, n. 5882.
(3) *Ibid*, 5560.
(4) *Vie intérieure de l'Empire russe en 1740 et 1741.* (Documents), 188?, II, 358-9.

rappela à cette occasion que, d'après le Code ecclésiastique (*Sobornoïé Oulojénié*), hérétiques et hérésiarques devaient être brûlés vifs. Et en effet, deux années plus tard, un capitaine, Voznitsine, fut mis à mort de cette façon, sur la dénonciation de sa femme, pour s'être laissé convertir au judaïsme par l'israélite Boruch. On brûla l'apôtre en même temps (1).

En ce qui concerne le *raskol*, Ostermann et ses collègues suivirent les anciens errements : impôts doubles mis à la charge des dissidents; baptême obligatoire pour leurs enfants; peine des travaux forcés pour faits de prosélytisme; apostolat étendu jusqu'en Sibérie, où les sectes cherchaient maintenant refuge. En 1733, les armées russes, profitant de leur séjour en Pologne pour y dépister les *raskolniks* émigrés, une nonne, nouvelle Juliette, simula la mort pour échapper à leur poursuite et, plus heureuse, put conserver la vie et la liberté. Mais des réunions clandestines ayant été simultanément découvertes à Moscou, où des femmes tournaient sur elles-mêmes pendant des heures, comme les derviches, en annonçant la venue du St-Esprit, le bourreau fut appelé à intervenir et le knoute ou la hache eurent raison des coupables (2).

Au cours de cet exposé rapide, le lecteur a dû recueillir des impressions désavantageuses en grand nombre ; mais il a pu s'assurer en même temps que, sans être brillant, ce que la qualité des gouvernants ne comportait pas, ce gouvernement, en dépit des Ostermann et des Bühren, fut aussi russe que le comportait la direction précédemment donnée au développement national. Comment s'expliquer alors qu'il ait reçu et conservé dans l'esprit national cette apparence odieuse d'un régime de tyrannie étrangère, qui lui vaut encore aujourd'hui un concert d'anathèmes? J'ai indiqué déjà la réponse. J'essayerai maintenant de la préciser.

(1) Goltsev, *La législation et les mœurs*, 1886, p. 103.
(2) Soloviov, *Hist. de Russie*, XX, 307.

VII

D'une manière générale, la politique intérieure du règne dut être déterminée par les circonstances qui avaient accompagné l'avènement d'Anne. Entre une aristocratie qui avait prétendu faire la loi à la Souveraine et une noblesse qui ne s'était laissé détourner de ses velléités frondeuses que par l'intervention de la force armée, un seul point d'appui restait assuré à la fille d'Ivan : les étrangers, dont elle pouvait se promettre la fidélité en les employant à soutenir sa fortune, car leur propre fortune en dépendrait exclusivement. Au surplus elle aurait eu peine, de toute façon, à se passer de leur concours, alors que les Dolgorouki et les Galitzine n'avaient pas échappé à la nécessité d'y recourir. Au lendemain du coup d'État comme avant, un Ostermann fut indispensable pour diriger la politique étrangère, comme plus tard un Münnich ou un Lacy pour conduire les armées au dehors. Et, comme Anne, qui avait eu à Mittau une cour établie à l'européenne, ne pouvait se priver d'en posséder une à Pétersbourg, Lœwenwolde se trouva encore indiqué pour la gouverner. Pierre s'était soustrait à cette conséquence de l'ordre des choses par lui créé, en se passant de cour d'abord et puis, et surtout, en s'arrangeant pour que les capacités exotiques qu'il employait servissent simplement de doublure au vêtement qu'il taillait, pour la Russie réformée, dans l'étoffe ample et résistante d'un merveilleux génie. L'étoffe manquant à présent, la doublure montait naturellement du dessous au dessus. C'était naturel et inévitable, mais le sentiment national devait s'en trouver offensé. Il se révolta, protesta et le malentendu qui subsiste entre lui et le gouvernement d'Anne Ivanovna n'a pas eu d'autre cause.

L'esprit du nouveau régime se traduisit d'une façon expressive dans la commission donnée, dès les premiers mois du règne, a Gustave Lœwenwolde pour la formation d'un nouveau

régiment de gardes, dont Keith, un Écossais ayant passé du service espagnol au service russe, devait être colonel en second. Il eut à choisir les autres officiers « parmi les Livoniens, Esthoniens, Courlandais et autres étrangers, *comme aussi parmi* « *les Russes.* » (1) Ce régiment s'appela Ismaïlovski, du nom d'un village aux environs de Moscou, séjour favori de la Souveraine pendant l'été et les Russes, évidemment, n'abondèrent pas dans son état-major. Soit dans l'armée soit ailleurs, étaient-ils capables de remplir les places qu'on donnait aux autres? Roumiantsov, l'exécuteur des hautes œuvres de Pierre I[er] contre Alexis, eut deux places importantes maintenant : dans la garde et au Sénat; plus un cadeau de vingt mille roubles pour le dédommager de la part qui lui avait été adjugée dans les dépouilles de la famille Lapoukhine et que Pierre II s'était avisé de lui enlever. Comme il ne paraissait pas encore satisfait, se querellant avec Bühren et se plaignant de la prépondérance donnée aux Allemands, Anne lui offrit la présidence du Collège des finances. Il refusa : « Je n'entends rien aux « finances et je ne me sens d'ailleurs pas capable de satisfaire « aux folles dépenses de votre cour et de vos favoris. » Il fut si insolent qu'elle dut le mettre en jugement au Sénat, où on le condamna à mort. Elle le gracia, en l'exilant dans le gouvernement de Kazan. Mais il passa pour un martyr. Puis ce fut le tour de Iagoujinski, qui, tous les jours ivre ou feignant de l'être, insultait publiquement Ostermann. Son martyre consista en une ambassade à Berlin d'où il passa à Vienne. Les Dolgorouki eux-mêmes, que tout le monde détestait et vouait aux supplices, ne furent pas plus tôt frappés qu'on les érigea en victimes de la cause nationale. On raconta que la Tsarine avait voulu partager le trône avec Reinhold Lœwenwolde et que Vassili Dolgorouki souffrait pour s'y être opposé (2).

On ne s'irritait pas seulement contre le nouveau gouvernement. On conspirait contre lui. Comment? En 1733, sur la dénonciation d'un acien page de la Duchesse de Mecklembourg,

(1) *Recueil complet des lois*, n. 5623.
(2) Soloviov, *Histoire de Russie*, XX, 405.

Fiodor Milachévitch, le gouverneur de Smolensk, prince Alexandre Tcherkaski, se trouva impliqué, de ce chef, dans des poursuites pour crime de haute trahison. Bestoujev-Rioumine, le grand homme d'État de l'avenir, relégué comme résident à Hambourg en demi-disgrâce, servit de confident au dénonciateur, et, dans l'espoir de rentrer en faveur par cette porte, livra lui-même l'accusé à Ouchakov. Ainsi, au lieu de se liguer contre l'ennemi commun, les Russes continuaient à s'entre-dévorer! A peine Pierre Ier avait-il fermé les yeux que déjà Menchikov, on s'en souvient, envoyait Tolstoï à Solovki! Cette affaire Milachévitch-Tcherkaski ne fut jamais tirée au clair. Milachévitch se rétracta plus tard, disant qu'il n'avait eu d'autre but, en chargeant le prince, que de l'éloigner de Smolensk, où tous deux courtisaient la même jeune fille, et Tcherkaski, qui avait avoué, prétendit s'y être laissé engager par la crainte de l'estrapade. Le fait semble pourtant certain d'une correspondance fort suspecte entretenue par lui et Milachévitch avec le duc de Holstein, dont ils paraissaient reconnaître les droits à la couronne de Russie et vouloir favoriser les prétentions (1). Ainsi pour remplacer Anne et ses Allemands, ces deux Russes ne trouvaient que le fils d'un prince allemand lui-même!

Avec tout son entourage et même avec tout le monde russe contemporain, Anne fut hantée par l'idée d'un complot perpétuel menaçant son gouvernement. A propos d'un procès renouvelé en 1738 contre les Dolgorouki on parla jusque dans la presse occidentale d'une autre vaste conspiration qui aurait eu pour objet de mettre terme au règne d'une usurpatrice et à l'hégémonie étrangère fondée par elle. En janvier 1740, la Gazette de Bayreuth se dit avertie que les Dolgorouki, les Galitzine et les Gagarine s'étaient entendus pour mettre sur le trône Élisabeth, en lui faisant épouser un Narychkine, dont elle était la fiancée. Ce Narychkine, dont les amours, vraies ou supposées avec la Tsarevna ont défrayé la chronique con-

(1) Mikhailov, *Documents*, p. 194 et suiv; Kouriépine, *Le procès du prince Tcherkaski, Archive Russe*, 1871, p. 1042.

temporaine, vivait alors à Paris. Mais si elle était bien usurpatrice, cette Souveraine que quelques oligarques malavisés avaient choisie pour leur commodité, et si elle se trouvait obligée par là de suivre les errements de tous les usurpateurs, ni Bühren ni Loewenvolde, ni même Ostermann n'avaient rien fait pour la tirer de Mittau, où, trois Russes, mandataires de sept ou huit autres Russes bon teint étaient allés la chercher! En 1734, elle tenait sous clef l'ancien secrétaire de Cabinet, Makarov, qui, poursuivi à raison d'abus imaginaires, réclamait en vain des juges. Son vrai crime était de posséder des lettres d'Anne, datant d'une époque ou elle ne songeait pas à devenir Impératrice (1). Elle n'y aurait jamais songé sans les Dolgorouki et les Galitzine du *Conseil Suprême*, qui, pour succéder au petit-fils de Pierre Ier, n'avaient trouvé eux aussi que cette veuve d'un prince allemand, établie en terre allemande depuis 20 ans et y partageant ses faveurs entre les Loewenwolde, les Korff et les Bühren!

La grande victime du règne, comme aussi le représentant le plus éminent, à cette époque, des idées et des revendications nationales, fut Volynski. Je m'arrêterai donc un peu plus longtemps à son histoire, qui de toute façon est instructive et curieuse, à commencer par son entrée en scène, qui le montre combattant non pour les Russes contre les Allemands, mais pour un Allemand contre un autre Allemand. Car eux aussi échangeaient de furieux coups de dents! En 1735, la mort de Gustave Loewenwolde enleva un ennemi à Bühren et un soutien à Ostermann. Mais celui ci était bon pour se défendre lui-même. Dans toutes les difficultés d'ordre intérieur ou même extérieur, instruite par l'expérience, Anne en appelait à « l'oracle » comme on disait. Et, poussé imprudemment en avant par le Favori, Münnich montrait une ambition plus inquiétante encore, un plus grand appétit surtout.

Après la guerre de succession de Pologne, le bruit courut que Leszczynski n'avait put s'échapper de Danzig qu'à la

(1) Tchistovitch, *Biographie de Féofane Prokopovitch*, p. 561

faveur d'une somme énorme offerte à son vainqueur. Iagoujinski provoqua une enquête sur le fait, mais après une entrevue avec Bühren, Münnich la fit abandonner. Peut-être y eut-il partage(1). A la fin de la guerre turque, le feld-maréchal s'obstinant à prolonger les hostilités, on le soupçonna de vouloir se faire souverain indépendant en Moldavie ou en Ukraine. « Soyons heureux qu'il ne prétende pas régner à Moscou! » dit Anne. Le grand souci de Bühren fut ainsi de barrer le chemin à cet ancien protégé.

Les deux frères du Favori eurent d'abord mission de s'employer à cet effet. Mais Charles, un bellâtre sans autre mérite, ne réussit qu'à donner des inquiétudes à la duchesse de Mecklembourg, qui le vit déjà prêt à réclamer la succession d'Anne Ivanovna, en compagnie d'Élisabeth; si bien, qu'elle s'avisa de faire revenir de Revel, où on l'avait relégué, le beau Choubine, seul capable, pensait-elle, de détourner la tsarevna de sa nouvelle inclination. Anne qui aimait les bonnes mœurs chez les autres, prit la chose de travers, et, défendant à Charles Bühren de revoir la trop impressionnable princesse, renvoya Choubine en Sibérie, cette fois, et si loin qu'Élisabeth eut toutes les peines du monde plus tard à le découvrir (2). Le Favori mit alors la main sur le Bismarck dont j'ai déjà fait mention. Le père de cet aventurier, originaire de Westphalie, avait pris du service en Prusse, ou il possédait déjà le domaine de Schönhausen et commandait la forteresse de Küstrin. Le fils, Rodolphe-Auguste, né en 1683, arriva dans la même armée au grade de colonel, se sauva en 1715, après avoir tué un domestique, obtint son pardon et se trouvait dix ans après à la tête du régiment de Holstein, quand une nouvelle incartade dont on ignore la nature le poussa à aller chercher fortune en Russie. Le Favori lui fit épouser sa belle-sœur, la très laide et maladive Mlle de Treyden, et, après l'avoir employé à Mittau avec le succès que l'on sait et dont son arrière-petit-fils semble s'être inspiré de nos jours à Hanovre, il lui fit attribuer

(1) Piékarski, *La Chétardie en Russie*, p. 50, 51.
(2) Mardefeld, 4 janvier 1731. *Archives secrètes de Berlin.*

comme récompense le grade de général en chef et le poste de gouverneur de la Livonie (1). Mais pour la politique intérieure et les intrigues de cour, ce reître n'était d'aucune ressource, et Iagoujinski rappelé en 1735 de ses ambassades, introduit dans le Cabinet et pourvu de la charge de grand écuyer après Loewenwolde, eut la maladresse de mourir l'année suivante. Artémi Petrovitch Volynski fut le dernier des champions ainsi suscités par le Favori dans un duel de dix années. Par sa femme, Alexandrine Lvovna Narychkine, il était allié à Pierre I[er]; c'est pourquoi sans doute le grand homme, après l'avoir bâtonné *manu propria*, s'était porté à l'employer à Constantinople comme diplomate, en Perse comme soldat et comme administrateur à Astrakhan, tout en le sachant irrémédiablement disposé à abuser partout de sa situation pour des concussions, des abus, des excès de tout genre. Peu instruit, mais très doué, nerveux, passionné, imaginatif, désordonné, Volynski portait en lui une de ces « larges natures », comme on en rencontre aujourd'hui encore en Russie; puissantes et capables de grandes choses, mais ne connaissant ni règle, ni mesure. Quand il se fut terriblement compromis à Astrakhan, Catherine I[re] le sauva et le fit reléguer à Kazan, où il recommença à donner les mêmes preuves de capacité hors ligne, d'excentricité ingouvernable, de goût incoercible pour la rapine et de sauvagerie féroce. Nous avons vu qu'il fut tenu au courant, en 1730, des projets de réforme constitutionnelle agités à Moscou. Il en annota quelques-uns dans le sens des idées chères à la noblesse moyenne, à laquelle il appartenait, bien qu'il se réclamât d'un ancêtre tué aux côtés de Dmitri Donskoï à la bataille de Koulikovo (1380) et ayant épousé la sœur du légendaire héros. Sous Anne, échappant à de nouvelles enquêtes grâce à sa parenté avec les Soltykov, il se glissa dans le service des écuries de cour et y guetta la succession de Iagoujinski.

« Je prévois qu'il me remplacera », disait celui-ci à son lit de mort; « mais avant deux ans on sera obligé de le pendre. »

(1) *Bismarck au service de la Russie, Archive Russe*, 18[?]7, p. 904.

Ostermann défendit quelque temps la porte du *Cabinet* devant cet intrus, puis céda en 1738, et put aussitôt s'apercevoir que cette fois Bühren lui avait donné un adversaire sérieux. Pour tenir tête à l' « oracle » le nouveau venu s'entendait avec Tcherkaski, dont on disait qu'il était le *corps* du Cabinet, Ostermann en étant l'*âme*. Les attributions des ministres ne se trouvant pas régulièrement réparties, il se mêla de tout et surtout de gagner la confiance de l'Impératrice, chez laquelle il se présentait seul avec les rapports. Il en négligea l'antichambre du Favori, qui eut bientôt des raisons plus graves pour regretter son choix.

La santé d'Anne commençait, en ce moment, à donner des inquiétudes et l'incertitude du lendemain préoccupant tout le monde, on fit naturellement des conjectures sur les projets que Bühren pouvait former pour assurer son avenir et celui de sa famille. Il était au pinacle. La Tsarevna Élisabeth n'osait venir à Pétersbourg sans l'en prévenir, en des termes qui, dépassant la courtoisie, frisaient l'humilité. La princesse Tcherkaski signait en lui écrivant : « Votre très humble esclave », et sa fille brodait des pantoufles à son intention (1). On supposa qu'il songeait à marier son fils âgé de 16 ans avec la nièce de l'Impératrice, fille de la Duchesse de Mecklembourg. Cette jeune princesse, que l'on appelait Anne Léopoldovna, possédait depuis plusieurs années déjà un fiancé, qui était le prince Antoine de Brünswick, et pour lequel elle témoignait beaucoup de répugnance. On raconta que, s'en étant aperçu, Bühren imagina d'engager l'Impératrice à hâter le mariage, et prit sur lui de convertir la fiancée récalcitrante à de meilleurs sentiments. Comme elle se récriait, disant qu' « elle aimerait mieux mettre la tête sur le billot », il proposa son fils. « L'un ou l'autre ! » Le Favori s'est toujours défendu d'avoir eu l'idée de ce marché. D'après une de ses lettres à Keyserling (2), le ministre prussien la lui aurait en effet suggérée, en faisant valoir

(1) Mannstein, *Mémoires, Édit français*, p. 425. Comp. Herrmann, *Geschichte Russlands*, IV, 641.
(2) Sbornik, vol. XXXIII, p. 501.

que la Courlande deviendrait ainsi un fief de la Russie, en cessant « d'être incommodée par la Pologne » . Mais la suggestion fut repoussée. Ayant juré fidélité à la République, Bühren entendait respecter son serment. Un seul point certain dans tout ceci, le reste n'étant que légende : vraie ou fausse, la prétention qu'aurait conçue le Favori de substituer son fils à Antoine de Brünswick faisait partie, en 1739, des rumeurs circulant à la cour, et Volynski fut des premiers à lui donner créance, en s'indignant contre ce qu'il appelait : « un dessein à la Godounov » . Bühren le sut et la guerre se trouva déclarée entre le protégé et le protecteur.

Le nouveau ministre ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle ne tournait pas à son avantage. Brusquement, l'oreille jusqu'alors complaisante de la Souveraine se ferma à ses insinuations, en même temps qu'Ostermann, un instant décontenancé, reprenait une attitude plus ferme. Voyant que le vent avait tourné, Tcherkaski se mit lui-même sur la défensive et les hommes de cour exécutèrent une volte-face rapide, montrant le dos à l'astre qui déjà pâlissait. Volynski perdit la tête. Il se crut de taille à lutter avec toutes ces puissances maintenant coalisées. On sut bientôt que sa maison était devenue un lieu de réunion pour tout un cercle de mécontents, auxquels on donna le nom de « nouveau parti russe » . Il y avait là des évêques, des fonctionnaires, des officiers de la garde, des écrivains comme Tatichtchev et Kantémir, des membres de la haute aristocratie comme Narychkine et Ouroussov — une trentaine de personnes représentant les « intellectuels » de l'époque, un mélange de la culture européenne introduite par Pierre le Grand avec les traditions des anciens libéraux moscovites, tels qu'Ordine-Nachtchokine. Le médecin d'Élisabeth, Lestocq, faisait partie du groupe, ce qui laissa supposer un complot en faveur de la Tsarevna. On s'assemblait la nuit et on passait de longues heures en discussions et en propos fort libres. On lisait les commentaires de Juste-Lipse sur Tacite, et, en marge d'un passage mettant en parallèle Jeanne de Naples avec

Messaline, Volynski écrivait : « c'est elle! » en faisant allusion à l'Impératrice. Après le départ de ses hôtes, il causait encore avec un de ses domestiques, vantant le sort des gentilshommes polonais « qui n'avaient pas peur du Roi », puis se mettait à rédiger un « projet général pour améliorer le gouvernement intérieur », qui, présenté aux suffrages du cénacle, souleva un enthousiasme général. « Votre ouvrage sera plus utile que celui de Fénelon! » déclarait un des auditeurs. Sur quoi, s'exaltant, Volynski disait à son fils : « Tu seras heureux d'avoir eu un tel père! »

Il n'était cependant pas sans se rendre compte des périls qui le menaçaient dans cette voie. « Je ne sais où Dieu me mène », l'entendait-on dire encore, « à ma grandeur ou à ma perte. » Nous ne connaissons son « projet général » que par quelques fragments et les dépositions de ses confidents. Avec un reflet des idées constitutionnelles de 1730, il semble que la critique du régime existant y ait tenu la plus grande place. Nul programme d'avenir ne s'y laisse deviner, sinon sous forme de généralités et de lieux communs, — comme celles et ceux que l'on retrouve chez les réformateurs plus modernes, Tchernaiev en tête. Un extrait de l'œuvre fut présenté à l'Impératrice par Volynski au cours de l'été de 1839, et elle y trouva surtout des attaques assez maladroitement déguisées contre son entourage. Elle demanda : « Qui visez-vous? » Il désigna Kourakine et Golovkine, insista sur Ostermann et laissa sous-entendre Bühren. Elle eut un mouvement d'humeur. « Vous me donnez des conseils comme à une mineure! » Quelques jours après, s'entretenant avec Tcherkaski, elle en parla avec irritation : « Il a pris cela dans Machiavel... » Elle ne savait pas bien ce qu'était Machiavel, mais elle le tenait pour un homme dangereux. Malade et avide de repos, elle laissa cependant tomber l'incident, et Bühren lui-même, absorbé par le souci d'une catastrophe que la santé de la souveraine laissait présager et où il risquait de tout perdre, négligea quelque temps de relever le défi. La cour, d'ailleurs, fut bientôt occupée par les préparatifs des fêtes par lesquelles on devait célébrer

la paix avec la Turquie. Ayant figuré un instant dans les négociations et s'étant distingué encore dans l'organisation d'une mascarade burlesque sur laquelle j'aurai à revenir, Volynski fut en vue, sembla regagner de la faveur et reçut une récompense de vingt mille roubles. Kourakine seul chercha une vengeance personnelle en chargeant le malheureux Trédiakovski de composer un libelle contre son censeur. Volynski rossa le poète, puis, l'ayant rencontré dans l'antichambre de Bühren, où il venait se plaindre, le fit enlever par ses gardes et fouetter sans merci. Et cet acte de violence lui fut passé encore.

Mais peu après une question de politique extérieure le mit aux prises directement avec le Favori. Il s'agissait des indemnités que les Polonais réclamaient pour le séjour des troupes russes sur leur territoire. Bühren jugeant la réclamation fondée, Volynski s'emporta : « N'étant ni duc en Courlande, ni pro- « priétaire en Pologne il n'avait pas les mêmes raisons pour « favoriser les ennemis de l'empire ! » C'était décidément un homme avec lequel, Anne disparaissant, on ne pouvait rester en tête à tête. Le Favori joua son va-tout avec la Souveraine : « Lui ou moi ! » Comme elle hésitait, Kourakine intervint : « Vous ne ferez qu'achever l'œuvre de Pierre-le-Grand. Il a « mis la corde au cou de ce fou. » Elle laissa faire.

En avril 1740, Volynski fut traduit devant une commission d'enquête où ne figuraient que des Russes et deux de ses propres beaux-frères, Alexis Tcherkaski et Alexandre Narychkine ; deux de ses amis intimes aussi, Novossiltsov et Pierre Tcherkaski, arrêtés d'abord l'un et l'autre et interrogés sur les mêmes faits, puis mis en liberté et convertis en juges. Ils furent implacables. Après le jugement, Narychkine s'évanouit dans sa voiture et rentrant chez lui eut le délire : « Je suis un monstre », criait-il, « j'ai condamné des innocents ; j'ai envoyé à la mort mon frère ! » Moins sensible, Ouchakov, faisait servir des rafraîchissements dans la chambre de question entre deux séances, et invitait les bourreaux à en prendre leur part : « Vous avez travaillé, restaurez-vous. »

Après avoir montré beaucoup d'arrogance au début, Vo-

lynski descendit jusqu'à la lâcheté, se mettant à genoux devant ces hommes, traités par lui d'abord de misérables, et implorant leur clémence. Et, sous le knoute, plutôt que d'avouer les projets ambitieux qu'on lui attribuait, il préféra se faire condamner — comme voleur! On racontait qu'il avait songé à devenir Empereur, et le corps diplomatique lui-même accordait une certaine créance à cette autre légende. Dans une de ses dépêches Mardefeld parlait d'une « potion sopitère » destinée par l'accusé à l'Impératrice « pour la plonger dans le « sommeil éternel, afin que rien ne l'empêchât (Volynski) de monter sur le trône » (1). Les témoignages recueillis tendirent seulement à établir qu'il faisait grand cas de sa généalogie, ainsi que d'une épée provenant du champ de bataille de Koulikovo, et qu'il avait fait mettre les emblèmes impériaux audessus de son blason.

Il ne se reconnut coupable que d'un nombre incalculable de concussions et d'escroqueries, et n'en fut pas moins conduit à l'échafaud, le 27 juin 1740, avec un bandeau sur sa bouche sanglante. On lui avait arraché la langue en prison et il n'avait pu signer ses derniers interrogatoires, l'estrapade lui ayant déboîté le bras droit. Le jugement portait qu'il serait empalé. Par mesure de grâce on lui coupa seulement le bras puis la tête. Deux de ses confidents, Ieropkine et Khrouchtchov, furent décapités en même temps, et quelques autres envoyés en Sibérie après avoir reçu le knoute.

Le supplice était certainement hors de proportion avec la faute. La légende a entouré le front du supplicié d'une auréole. Nachtchokine (2) et le prince Chakhovskoï (3) ont vanté à l'envi dans leurs Mémoires, son grand esprit et son patriotisme. Il a eu la double et singulière fortune de réunir les éloges de Catherine, qui dans son testament l'a qualifié de bon patriote, victime d'un châtiment injuste, et ceux du poète révolutionnaire Ryléiev, qui a popularisé son nom dans une pièce de

(1) 28 juin et 12 et 16 juillet 1740. *Archives secrètes de Berlin.*
(2) *Archive Russe*, 1883, II, 289.
(3) *Mémoires*, 1873, I, 16, 2e édit.

vers célèbre. En évoquant sa figure sous les traits les plus séduisants, le romancier Lajetchnikov (*La maison de glace*) n'a fait que traduire le sentiment commun.

L'histoire est obligée à plus de circonspection. Des publications récentes ont mis au jour des documents, qui semblent bien prouver qu'en faisant prendre à l'homme ainsi idéalisé la place d'un Ostermann ou d'un Bühren, la Russie n'aurait vraiment pas gagné au change. A Kazan déjà il tombait sous le coup d'une enquête judiciaire, accusé d'avoir volé des ornements d'église, fait mourir sous les verges sans aucune raison un grand nombre de personnes et — tué une quinzaine d'hommes en tirant le canon sur son yacht de plaisance! Et l'enquête ne tournait pas à son avantage, révélant, entre autres, l'aventure d'un marchand, qui, pour n'avoir pas voulu se laisser rançonner, s'était vu déshabiller, couvrir de viande crue et livrer en pâture à des chiens (1). A Pétersbourg, après son arrestation, on reconnut un déficit de sept cent mille roubles dans l'administration des haras dont il s'était emparé. Dans sa nombreuse domesticité on voyait deux de ses fils naturels qu'il avait fait inscrire comme serfs et qu'il traitait en conséquence.

Au fond, ce qui le mettait en insurrection contre les Allemands, lui et ses confidents, c'était surtout l'esprit relatif d'ordre, de méthode et de simplicité que ces étrangers apportaient avec eux, leurs mœurs plus policées et leur instruction plus grande. Et la haine vouée par la masse même du public russe à la *Bironovchtchina* me paraît faite, en grande partie, avec ces mêmes éléments (2).

Pour conclure — ma sobriété en matière de conclusions ne va pas jusqu'à les exclure quand elles me paraissent imposées

(1) Chichkine, A. Volynski, *Annales de la Patrie*, 1860; Ivanov, *Matériaux pour la biographie de Volynski, Lectures de la S. p. l'étude de l'Histoire*, 1864.

(2) Voy. encore pour cet épisode : Tratchevski, *loc. cit.* II, 171-3; Eckardt, *Baltische und russische Kulturstudien*, Leipzig, 1869 (*d'après Chichkine*) ; *Dossier du procès dans les Lectures*, 1858, II; Correspondance de Volynski, *Archive Russe*, 1865; Dolgoroukov, *Mémoires*, II, 43; Korsakov, *Contributions à la biographie des hommes d'État russes au XVIIIe s.* 1891.

par les faits, — je crois que l'aristocratie et la noblesse russes l'une et l'autre, ont été, avec Volynski lui-même pour complice, les auteurs responsables de ce régime, qui fut dur parce qu'il fut un régime de combat, et qui donna le pouvoir aux étrangers, parce que les indigènes se montraient incapables de le prendre ou de le garder. Ces étrangers ne furent ni des hommes de génie, ni des parangons de vertu ; mais au milieu du désarroi où l'œuvre inachevée de Pierre jetait le pays, ils eurent seuls, avec l'intuition à peu près juste de ses destinées, la capacité et le sang-froid nécessaires pour en sauvegarder tant bien que mal les intérêts en cette période critique. C'est ce qu'un bref examen de la politique suivie au dehors à la même époque fera ressortir d'une façon encore plus sensible.

CHAPITRE X

POLITIQUE EXTÉRIEURE. — ÉLÈVES ET HÉRITIERS DE PIERRE LE GRAND

I. Conflits en Perse et en Crimée. — Menaces de guerre européenne. — L'alliance autrichienne. — Le parti russe et les Allemands. — La succession d'Autriche et la succession de Pologne. — Fausses négociations avec la France. — Projets d'entente avec la Prusse et l'Autriche. — Démarches de la cour de Saxe. — Projet matrimonial d'Auguste II. — Mlle Oginska. — Accord définitif. — Le sort de la Pologne. — II. Double élection de Stanislas et d'Auguste III. — La guerre de la succession de Pologne. — Prise de Danzig. — Les prisonniers français en Russie. — Tentatives de la diplomatie française à Saint-Pétersbourg — Bernardoni. — La confédération polonaise et son agent à Paris. — Ozarowski. — « Les barbares » sur le Rhin, — La paix. — III. La guerre turque. — Origines de la question d'Orient. — Écoles historiques. — « Le système de Pierre le Grand. » — Les élèves du grand homme à Constantinople. — Niéplouiev et Viéchniakov. — Ils poussent à la guerre. — Résistance d'Ostermann. — Hostilités engagées en Crimée. — Campagnes désastreuses de Münnich. — Rupture avec la Porte. — Inaction de l'Autriche. — Situation critique. — Succès coûteux à Otchakov. — La Russie et l'Autriche veulent traiter. — Congrès de Niémirov. — Rupture des négociations. — Nouveaux désastres. — La médiation française. — Villeneuve. — Victoire de Münnich à Stavoutchany. — Trop tard! Capitulation de l'Autriche. — Elle impose une paix défavorable à la Russie. — IV. Rupture évitée avec la Suède. — Les partis russe et français à Stockholm. — Influences féminines. — Les « bonnets » et les « chapeaux. » — Projets d'alliance entre la Suède et la Turquie. — Bestoujev et Saint-Séverin. — Le meurtre de Saint-Clair. — Soulèvement de l'opinion en Suède. — Triomphe de la diplomatie russe. — V. Ses succès en Pologne. — Formation du parti russe. — Soumission des Confédérés. — Règlement favorable à la Russie de la question courlandaise. — Nouveaux projets de confédération favorisés par la Prusse. — Mort de Charles VI. — Danger de complications nouvelles. — La Chétardie à Pétersbourg. — VI. Aperçu général. — Politique de consolidation au dedans et au dehors. — Annexion de la Petite Russie. — Oeuvre de pacification sur la frontière de l'Oural. — Relations avec la Chine. — L'expansion nationale et la politique allemande.)

I

Anne trouva ses relations extérieures en bon état, sauf du côté de la Perse. La cour d'Autriche regretta Pierre II, mais

déclara vouloir maintenir l'alliance récemment contractée. Le roi de Prusse manifesta une grande joie à la nouvelle du rétablissement du *samodièrjavié*, vida un énorme verre de vin à la santé de l'Impératrice et dit : « Je ne m'inquiéterai plus de la Pologne dans l'affaire de Courlande ». A Versailles même on exprima l'espoir que la nouvelle Souveraine tiendrait une conduite plus « impartiale » que son prédécesseur.

En Perse les choses tournaient mal. Tahmasib, le Schah légal, l'emportait sur Eshref, l'usurpateur, avec lequel la Russie avait traité, puis se faisait battre par les Turcs à Érivan. Double désastre! L'essentiel pour la Russie était d'interdire à la Turquie l'accès de la Caspienne. On fut réduit à traiter avec Tahmasib sur la base du retour à la Perse des territoires occupés par Pierre le Grand. Mais en 1732, après s'être accommodé de son côté avec la Turquie, Tahmasib se laissa renverser par Kouli-Khan. Le Khan de Crimée, Kaplan-Gireï, reprit alors l'offensive, comme vassal de la Porte, et, s'emparant de la Cabardie, empiéta sur les possessions russes. La menace reparaissait ainsi d'un conflit, auquel on serait embarrassé de faire face, engagé comme on se trouvait dans la politique européenne. D'un moment à l'autre, l'Autriche pouvait réclamer contre d'autres ennemis que les Turcs le secours des trente mille Russes qui lui étaient promis, et il faudrait payer la rançon des nouvelles grandeurs, auxquelles les ressources du pays ne correspondaient encore pas.

En avril 1730, il y eut déjà une première alerte. Refusant de faire droit aux exigences que l'Espagne et ses alliés soulevaient en exécution du traité de Séville, la cour de Vienne en appela à celle de Pétersbourg. « Certainement nous remplirons nos obligations », dit Iagoujinski au comte Wratislaw; mais à peine celui-ci fut-il sorti qu'il éclata de rire : « Nous prend-on pour des imbéciles? » C'était la politique du « parti russe » : Rester en paix chez soi et se moquer du monde entier. On n'avait pas abandonné à la Perse les conquêtes de Pierre le Grand pour aider l'Autriche à garder ou à conquérir des villes en Italie! Ce n'était pas la politique d'Ostermann, et

bientôt tout le monde parla en Europe des trente mille nouveaux « barbares », qui allaient apparaître sur le Rhin. Ce fut un épouvantail, dont on ne manqua pas de jouer à Vienne. En juin, Magnan eut mission de faire entendre au vice-chancelier russe des représentations sérieuses. Si la nouvelle devait se vérifier, la France ne pourrait en « dissimuler son ressentiment ». Ostermann écouta en silence l'agent français; mais celui-ci s'aperçut qu'il « changeait de couleur, comme un homme grandement ému et tout tremblant soit d'une colère interne, soit d'une trop vive impression (1) ». C'était bien de la colère. Et la réponse qu'entendit Magnan après avoir achevé son discours le prouva bien : « Je ne puis m'empêcher de douter que de pareils ordres vous aient été donnés ou qu'avant de les exécuter vous y ayez assez réfléchi ». Bientôt après, le général Weibach, accrédité par la Russie auprès de la diète polonaise, rendait publiques les résolutions de son gouvernement, en demandant passage pour un corps de trente mille hommes, en même temps que Bühren recevait de Vienne le diplôme de comte du Saint-Empire, le portrait de l'Empereur entouré de diamants et deux cent mille écus avec lesquels il acheta le domaine de Wartemberg en Silésie.

On dénonça en France et en Espagne la vénalité du Favori. Je crois bien qu'il s'était fait payer, dans la circonstance, des services qu'il n'avait point rendus. Sans qu'il eut besoin d'intervenir, Ostermann — son attitude vis à vis de Magnan le prouve assez — devait se porter de lui-même à respecter des engagements dont la rupture eut en quelque sorte rejeté la Russie hors de l'Europe et compromis irrémédiablement l'avenir de sa politique. Le système d'intervention dans les affaires de l'ouest européen, inauguré par Pierre le Grand, n'était pas seul en cause. Les alarmes des alliés sévillanais se trouvèrent vaines pour cette fois; l'Empereur se relâcha de sa raideur, moyennant la reconnaissance par l'Espagne et par l'Angleterre de sa *Pragmatique*, et le corps russe n'eut pas à se mettre en

(1) Magnan, 15 juin 1730. Aff. Étr.

marche. Mais déjà s'agitait à l'horizon le double problème de la succession d'Autriche et de la succession de Pologne, dont une solidarité intime reliait les deux termes. Contre l'Autriche, où un prince de Lorraine allait monter sur le trône, la France devait souhaiter d'avoir en Pologne un roi à sa discrétion, Leszczynski, si possible. Et ici ses intérêts se trouvaient en un antagonisme irréductible avec ceux de la Russie.

La lutte diplomatique se renouvela sur ce terrain en 1732, Ostermann y rencontrant un adversaire et la France un allié également imprévus. En avril Magnan eut une entrevue avec Bühren et ne fut pas médiocrement surpris d'entendre un discours où le Favori lui fit « une espèce de réprimande » sur la timidité qui l'empêchait de venir le voir plus souvent et lui témoigna son désir de « pouvoir être de quelque utilité à la France ». Après l'audience, entraînant l'agent français dans un cabinet écarté, Münnich à son tour l'étonna plus encore. Ses propos aboutissaient à des ouvertures formelles : Les engagements de la Russie avec l'Empereur ne regardaient, affirmait-il, que l'éventualité d'une guerre turque, et ne s'opposaient nullement à une entente avec la France (1).

Le duel de Bühren et d'Ostermann commençait à ce moment, Münnich consentant momentanément à faire le jeu du Favori, et c'était cela qui valait à l'envoyé français de telles démonstrations. On eut peine en France à se laisser persuader qu'il y eut à en tirer quelque chose de sérieux. On engagea cependant Magnan à entretenir l'intrigue. Les entrevues de Magnan avec Münnich se multiplièrent. Ils se donnaient des rendez-vous entre cinq et six heures du matin pour dépister la surveillance d'Ostermann. En juin, le général se dit assuré du succès : Bühren avait fait un rapport à l'Impératrice et avait trouvé auprès d'elle le meilleur accueil. Le mois suivant on envoya à Magnan, de Versailles, un projet de traité sur la base d'une entente au sujet de l'élection d'un roi des Romains. La France offrait à ce prix la reconnaissance du titre impérial au

(1) Magnan, 26 avril, 1732, Aff. Étr.

profit de la Tsarine régnante et « quelque chose pour le duc de Holstein ». Münnich trouva que c'était peu. Pour balancer les avantages de l'alliance autrichienne, il ne demandait rien moins que l'intervention de la France auprès de la Turquie pour qu'elle consentît à rendre Azov en échange de Derbent; la promesse d'une action commune en Pologne au moment de l'élection prochaine — et des subsides. En retour, les trente mille hommes promis à l'Autriche et même cinquante mille, si on voulait, seraient à la disposition du Roi, et, en plus, sinon une flotte, — « vous savez que la nôtre est pourrie », disait Münnich en souriant, — du moins une escadre de douze ou quinze vaisseaux avec une flottille de cent galères (1).

La question des subsides fit seule difficulté en France. Pierre I[er] n'en avait pas demandé. Magnan dut insinuer à Münnich que les négociateurs du traité n'auraient pas à se plaindre personnellement de la générosité du Roi, et, en septembre, on en fut presque à l'échange des signatures. Les « galanteries » à offrir à la Tsarine et à son entourage étaient déjà en discussion. Münnich faisait montre d'un désintéressement absolu, ne demandant rien pour lui-même. Cent mille écus pour Bühren et des tapisseries des Gobelins pour la Souveraine suffiraient. « Accordé », écrivit-on de Versailles. Fleury n'a donc été ni aussi parcimonieux ni aussi négligent qu'on l'a dit (2). Les diplomates français sont rarement prophètes en leur pays.

Le véritable obstacle à l'alliance projetée, celui que le cardinal semble bien avoir prévu en ne touchant à cette négociation que du bout des doigts, se révéla en novembre, quand il fallut en venir à la conclusion. Subitement Münnich vint annoncer à Magnan que l'affaire allait être examinée en conseil de cabinet.

— Mais alors c'est avec Ostermann que j'aurai à traiter!

— Sans doute; je ne suis pas ministre des affaires étrangères.

(1) Magnan, 5 juillet, 1732. Aff. Étr,

(2) Vandal, *Louis XV et Élisabeth*, p. 109.

En même temps, revenant sur une discussion déjà vidée, le général parlait à nouveau des subsides.

— Mais il est entendu que Bühren aura cent mille écus.

— Que voulez-vous dire? Nous ne recevons pas d'argent ici! (1).

— Fleury comprit qu'on se moquait de son agent. Ostermann et l'Autriche l'emportaient évidemment. En effet, à ce moment même Bühren, se voyant vaincu, donnait à Mardefeld l'assurance qu' « il tenait ferme à l'ancien système ». On lui avait offert des sommes énormes pour l'en détacher; mais il n'avait aucun besoin d'argent, préférant un beau cheval à tous les trésors (2). Magnan seul s'illusionna quelque temps encore, mal renseigné sur les négociations qui, simultanément, se poursuivaient à Pétersbourg avec l'Autriche et la Prusse. En septembre 1730 déjà, cette dernière s'était engagée par un nouveau traité à n'admettre comme héritier de la couronne de Pologne ni Leszczynski ni un prince de la maison de Saxe (3). L'Autriche en avait été peu satisfaite. Si la France appuyait sérieusement Leszczynski, une candidature saxonne aurait seule chance, pensait-on à Vienne, de lui être victorieusement opposée. Et, dès le mois de décembre de la même année, la Russie se laissa gagner à cette manière de voir. Mais à Berlin, Frédéric-Guillaume fut intraitable. On eut beau lui offrir Elbing. « Mon brave Ilgen m'a dit », répétait-il, « qu'alors même que la Pologne me céderait la Varmie et la Poméranie, Danzig et Marienwerder, ce serait encore trop peu au prix de l'établissement d'une dynastie saxonne à Varsovie. Il faut que la Pologne reste république (4) ». En 1732, on lui envoya de Pétersbourg Charles Lœwenwolde, qui se fit fort de « réunir les trois aigles noires » et y arriva en effet en décembre, moyennant un projet de traité transactionnel, qui, à l'exclusion de Leszczynski et du prince de Saxe, adoptait comme candidat dom

(1) Magnan, 4 novembre 1732. Aff. Étr.
(2) Mardefeld, 13 septembre 1732. *Archives secrètes de Berlin.*
(3) Martens, (F. de) *Recueil des traités*, V, 275.
(4) Droysen, *Geschichte der preussichen Politik*, IV, II, 237.

Emmanuel de Portugal, Frédéric-Guillaume obtenant la promesse de la Courlande pour son second fils et Bühren un pot de vin de deux cent mille écus (1). On crut l'affaire dans le sac à Berlin (2); mais à Pétersbourg et à Vienne on refusa la ratification des signatures échangées, et le roi de Prusse resta « le cul entre deux chaises », suivant sa propre expression. Il se dépita, agita de vastes projets, comme d'entrer en Pologne et d'y reprendre le rôle de Charles XII, en s'adjugeant la Prusse polonaise, sauf à s'entendre avec la France, moyennant l'abandon des comtés de Juliers et de Berg (3). Mais il devait se borner, jusqu'à sa mort, à une neutralité inquiète et tracassière, toujours sur le qui-vive, toujours espérant obtenir quelque chose de quelqu'un, faisant des avances à La Chétardie, offrant à Stanislas, après Danzig, l'hospitalité de Kœnigsberg et n'arrivant qu'à s'aliéner toutes les sympathies.

La cour de Saxe ne restait pas non plus inactive. Auguste II était un homme fertile en combinaisons. En juin 1731, Mardefeld crut en découvrir une des plus singulières, en annonçant l'arrivée à Moscou de Mlle Oginska, fille d'un palatin polonais. Anne l'avait connue à Mittau et s'était prise pour elle d'une telle affection qu'elle l'admettait, paraît-il, à partager son lit (4). A cette époque aussi, bavardant avec cette compagne elle lui aurait dit que si elle devait se remarier, elle voudrait que ce pût être avec le roi de Pologne. Elle en tenait pour les Saxons! L'idée de se prévaloir de ce propos est-elle réellement venue à Auguste? Mardefeld en fut convaincu. Mademoiselle Oginska devait convaincre la Tsarine que ce prétendant inattendu avait l'air d'un homme de quarante ans, bien qu'il en comptât soixante passés. Le roi n'attendait qu'un signe pour accourir à Moscou; Iagoujinski favorisait le projet et la femme de l'agent saxon, Lefort, de concert avec une chanteuse italienne, Ludovica, admise dans l'intimité de la

(1) Martens, *loc. cit.* I, 65, 311 et suiv.
(2) Droysen, *ibid*, IV, II, 174.
(3) *Ibid*, II, 218.
(4) *Rondeau à Harrington, Moscou*, 16 août 1731, Sbornik, LXVI, 353.

Souveraine, s'entremettait pour le faire réussir (1). Frédéric-Guillaume prit peur et le lieutenant-général de Grumbkow, envoyé en toute hâte à Dresde pour sonder le roi, fit un rapport peu rassurant. Adroitement poussé sur le terrain des confidences pendant une séance prolongée à table, Auguste n'avait répudié qu'à moitié les velléités matrimoniales qu'on lui attribuait : « Hé, hé ! si j'avais seulement dix ans de moins ! » (2) Mais pour Anne Ivanovna l'heure du berger était déjà marquée à un cadran dont Bühren surveillait les aiguilles. Il s'arrangea de façon à figurer toujours en tiers dans les entretiens de Mlle Oginska avec son amie (3), et l'intrigue échoua.

La diplomatie saxonne fut mieux inspirée à Vienne en y faisant abandonner au dernier moment la candidature portugaise, succès auquel le roi de Portugal contribua d'ailleurs en prétendant substituer à dom Emmanuel, le frère cadet de celui-ci, dom Antoine. Le maintien de l'anarchie polonaise sous la dynastie saxonne servit alors de base à un nouvel arrangement, auquel la Russie s'empressa de donner les mains.

La Pologne seule, pendant qu'on disposait ainsi d'elle, vécut dans l'insouciance apparente du lendemain. Les peuples, quand ils deviennent rois, sont portés, eux aussi, à s'amuser. Ainsi se préparèrent les événements de 1733 : la double élection de Stanislas et d'Auguste III (12 septembre et 5 octobre), la fuite du candidat français à Danzig et cette guerre étrange où, en se battant pour Leszczynski, la France victorieuse assura la couronne à son rival. Ces événements sont trop connus pour que je ne doive pas me borner ici à préciser le sens général de la politique russe à travers les aventures périlleuses où ils l'ont engagée.

(1) Mardefeld, 4 juin 1731. *Archives secrètes de Berlin.*
(2) *Relation de Grumbkow*, 29 octobre 1731, *Archives secrètes de Berlin.*
(3) Rondeau à Harrington, 16 août 1731, Sbornik, LXVI, 353.

II

Dirigée par Ostermann, malgré et contre Bühren, cette politique fut entièrement conforme à la tradition de Pierre Ier. En juillet 1733, l'envoyé des partisans polonais de Leszczynski, Rudomina, se rencontra à Pétersbourg avec une députation hostile des « Polonais bien pensants », dont on ne connut les noms aristocratiques qu'en voyant plus tard les armées russes épargner les domaines des Branicki, des Lubomirski, des Radziwill, des Sanguszko et des Sapiéha (1). Rudomina, qui avait une lettre du marquis de Monti, ambassadeur de France à Varsovie, pour Magnan, ne trouva plus ce dernier à son poste. On s'était décidé à le rappeler. Le consul français, Villardeau, donna des rendez-vous au Polonais à l'église des Récollets, mais avoua qu'il n'avait pas d'instructions. La diplomatie française avait dit son dernier mot, et la poudre allait parler.

En août 1733, Frédéric Lœwenwolde signa à Varsovie une double convention : avec les ministres saxons pour l'entrée des troupes russes et avec le palatin de Cracovie, Théodore Lubomirski, — qui avait lui-même des prétentions à la couronne — pour l'élection de Frédéric-Auguste. Le roitelet polonais eut en échange la promesse d'un bâton de grand-général et se contenta ultérieurement d'une pension de quinze mille roubles. Comme il y avait beaucoup de ces royautés sur le marché, on en trouvait à bon compte. Les partisans polonais de Leszczynski, après l'avoir élu selon les rites, dans l'enclos fortifié de Wola, ne surent que démolir les fortifications et brûler le hangar en bois (*szopa*), qui y servait d'abri à la majesté du Sénat (2). Le corps d'occupation russe, douze mille hommes sous Lacy, en fut

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XX, 10-11.
(2) *Journal* inédit de Joseph de Campo Scipion, *Archives des princes Lubecki à Czerlona* (Gouvernement de Grodno).

quitte pour faire acclamer son candidat dans l'église voisine de Kamién. Au moment du *Te Deum*, les canons, rapprochés par mesure de précaution, tonnèrent si fort, que le plancher de l'église croula, précipitant les assistants dans les caveaux, en une chute tragiquement symbolique (1). Et, réfugié à Danzig, Leszczynski écrivit à sa fille : « Si le Roi (de France) « n'occupe pas la Saxe, je n'aurai qu'à aller retrouver mon « ancienne *arenda* (ferme, bailliage) ». Pour prendre Danzig et son hôte, Ostermann et Bühren un instant réconciliés dépêchèrent Münnich, trop heureux d'en être quittes à Pétersbourg. Il perdit inutilement quatre mille hommes à l'assaut du Hagelsberg, appelé depuis « le cimetière des Russes », prit la ville grâce à l'arrivée de dix mille Saxons sous le princede Saxe-Weissenfels, laissa échapper le roi, et, tout à fait dans l'esprit de Pierre le Grand, qui eût excusé aussi ses hécatombes de vies humaines, après avoir promis à Lamotte et à ses compagnons français « des navires en quantité suffisante pour les transporter, « eux et leurs équipages, jusqu'à Copenhague », viola la capitulation, en retenant prisonniers les survivants de la vaillante phalange (2). Conduits en juillet 1734 à St-Pétersbourg, les officiers furent traités avec des égards presque insultants. On les faisait figurer dans des bals! Mais les simples soldats, enfermés dans le camp de Koporié, endurèrent toutes les souffrances de la plus dure captivité. En août 1734 un agent officiel, Fonton de l'Estang, arriva de Paris à Pétersbourg pour négocier leur rapatriement, en même temps qu'un agent secret du gouvernement français, Bernardoni, dont la personnalité reste assez énigmatique (3), soumettait à Ostermann un projet de traité. Le premier article stipulait la reconnaissance par la Russie de Stanislas, moyennant la garantie accordée par la France à toutes les possessions russes et un secours de trente mille

(1) Szujski, *Histoire de Pologne*, IV, 380.

(2) *Kapitulation derer am Farhwasoer bey Danzig gelegenen französischen Truppen,...*; Boyé, *Stanislas-Leszczynski*, p. 250. Comp. *Pierre le Grand*, » p. 150

(3) M. Rambaud. *Recueil des instructions, Russie*, I, 277, le confond à tort avec l'abbé Langlois. V. Boyé, *loc. cit.* p. 266; Comp. Sbornik, LXXVI, 300 et suiv.

hommes promis par la France et par la Pologne pour le cas d'une guerre avec la Turquie (1). Bernardoni se flatta un instant de réussir. Anne témoignait quelque humeur à raison d'un propos attribué à l'ambassadeur de France en Suède : « Cette « femme monte le nez trop haut; il faut le lui baisser. Il n'en « coûtera que cent ducats au Roi mon maître pour la faire « empoisonner, car un Russe tue pour cent roubles son père. » Et L'Estang dut écrire à Bühren pour démentir la chose. Mais le Favori, de concert avec Loewenwolde, se montrait très bien disposé. Et Ostermann lui-même n'invoquait que l'embarras où il se trouverait pour « faire goûter au public un change- « ment aussi rapide (2) ». Je crois bien que Fleury jugea à leur juste valeur ces apparences flatteuses en écrivant en décembre à L'Estang qu'on « amusait » simplement son collègue et lui-même n'avait eu sans doute en vue qu'une diversion diplomatique. Mais on *amusa* aussi L'Estang, et on s'amusa de lui, si bien qu'en janvier 1735, croyant avoir obtenu du moins la liberté de M. de Monti, également capturé à Danzig, il écrivait à Chauvelin : « Je vous rends M. de Monti, « rendez-moi à vous... Sans la sagesse du Comte (Bühren), je « deviendrais le jouet des fous de cette cour. L'un d'eux em- « prunta dimanche un habit pour me contrefaire en petit- « maître... Dans un autre temps, j'en rirais le premier, mais « à présent, non. On le dit au Comte de Biron, qui le menaça « de coups de canne s'il paraissait devant lui. »

Monti resta à Pétersbourg jusqu'à la paix, et, entre temps, on y avait imaginé un moyen ingénieux pour régler la situation des autres prisonniers. En juillet 1734, le capitaine de la flotte, Polianski, parlant le français, fut envoyé au camp de Koporié et eut pour mission d'engager en secret le lieutenant-colonel Lapoukhine ayant la garde du camp à se relâcher de sa surveillance et à faciliter les évasions — sauf à reprendre en route ceux des prisonniers qui en profiteraient et à les expé-

(1) Aff. Étr. Russie, vol, XXVIII, fol. 83. Le pouvoir donné à Bernardoni est de juillet 1734. *Ibid.* fol. 29.

(2) Bernardoni, 9 juillet et 18 septembre 1734. Aff. Étr. Russie.

dier à Saint-Pétersbourg, car on espérait trouver parmi eux bon nombre d'ouvriers habiles (1). A travers de tels épisodes, la paix elle-même fut impuissante à rétablir des relations diplomatiques régulières entre les deux pays. Elles ne devaient être réinstaurées qu'en 1738 par l'envoi du prince Kantémir à Paris et du marquis de la Chétardie à Saint-Pétersbourg.

Les défenseurs français de Stanislas n'avaient brillé dans Danzig que par un héroïsme dépensé en pure perte ; à ses défenseurs polonais l'héroïsme même fit défaut. Les confédérés de Dzikow (novembre 1735) répondirent bien à l'appel du Roi fugitif qui reparaissait à Kœnigsberg, mais se battirent mal et négocièrent plus mal encore. Leur envoyé à Paris, Ozarowski, écrivait : « On ne me parle de rien et je m'en fais honneur (2) ». C'était déjà l'esprit des futurs émigrés polonais, et leur façon de se draper dans une orgueilleuse candeur. Chauvelin finit par apprendre à cet ambassadeur très extraordinaire que le sort de la confédération et de son roi se règlerait à Vienne.

La signature du traité de paix générale fut précédée, on le sait, et déterminée en partie, par l'entrée en scène, maintenant réalisée, des « barbares » dans le voisinage du Rhin. En septembre 1735 Lacy en amena dix mille sur ces champs de bataille historiques, après en avoir égréné quinze mille autres en route. Il y eut beaucoup de déserteurs (3). Ceux qui arrivèrent à destination n'eurent pas à tirer un coup de fusil ; mais l'effet fut grand et d'une portée considérable. Le vœu le plus cher de Pierre-le-Grand s'accomplissait en cette démonstration militaire, qui faisait flotter les couleurs russes au centre de l'Europe, en même temps qu'à Varsovie l'heureux rival de Stanislas s'installait à l'ombre des baïonnettes russes.

Ce double événement a inspiré un curieux panégyrique à un poète tchèque, qui s'appelait Krauss et écrivait en mauvais vers allemands (4). Mais la carte restait à payer pour tant de triomphes. Ce fut la guerre de Turquie.

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XX, 41.
(2) Szujski, *Histoire de Pologne*, IV, 313.
(3) Soloviov, *Histoire de Russie*, XX, 60-61.
(4) L. Maïkov en a publié une traduction russe, *Archive russe*, 1883, III, 234.

III

Une école historique existe en Russie qui fait dater de Pierre le Grand seulement la politique agressive de ce pays vis-à-vis de la Porte ottomane. Plus anciennement les relations des deux puissances auraient été constamment amicales (1). Pour d'autres écrivains, la mission que s'est attribuée la Russie d'affranchir les peuples slaves du joug musulman serait elle-même une fiction tout à fait accidentelle et résultant de faits entièrement nouveaux (2). Ce point de vue qui a soulevé de fortes objections semble en effet contredit par les faits. Soit qu'avec la majorité des historiens russes, dont Soloviov, on veuille apercevoir dans la Question d'Orient un épisode de la grande lutte entre l'Europe et l'Asie, ou qu'avec les écrivains slavophiles on n'y découvre que le conflit de l'élément romano-germanique avec l'élément gréco-slave, le rôle de la Turquie consistant, dans cette conception, à protéger les nationalités balkaniques contre la première de ces puissances rivales jusqu'à l'époque marquée pour l'intervention de la Russie (3), de façon ou d'autre, l'antagonisme entre l'aigle et le croissant remonte à un passé plusieurs fois séculaire. Le développement naturel de la Russie dans la vaste plaine circonscrite par la mer Blanche, la mer Baltique, la mer Noire, la mer Caspienne, les montagnes de l'Oural, la chaîne du Caucase et les Carpathes, avec des fleuves courant aux mers dans les deux sens, a été indiqué, dès l'origine, par la fameuse route des Varègues : « de « Scandinavie en pays grecs » . L'Asie mit d'abord les Tatares en travers. Secouant leur joug, à peine la Russie eût-elle repris

(1) Niéklioudov, *Origines des relations entre la Russie et la Turquie. Recueil des Archives Etrangères* à Moscou, 3e livraison, 1883, p. 1-6.

(2) Karnovitch, *Le rôle de la Russie dans l'affranchissement des chrétiens soumis au joug turc*, *Annales de la Patrie*, 1878, n. 1 et 2.

(3) Daniliéski, *La Russie et l'Europe*. 1889 p. 343-6; *Contra*, Lebiédiév, *Bibliothèque historique*, 1878, n. VI, p. 5-6.

sa route qu'elle rencontrait les Turcs fortement établis sur la presqu'île des Balkans. Et déjà la prise de Constantinople l'avait séparée de sa capitale morale, de sa métropole religieuse, où, dès le Xe siècle, ses pèlerins allaient en foule se délecter à la magnificence des temples, de la source première de sa civilisation. L'idée d'une Moscou héritière spirituelle de l'ancienne Bysance et *troisième Rome* s'établit peu à peu sous l'influence de ces événements. On interpréta dans ce sens quelques paroles de Léon le Sage et des patriarches Méthodius et Gennadius, ainsi qu'une inscription sur la tombe de Constantin, et le mariage d'Ivan III avec Sophie Paléologue (1472) fortifia ces sentiments et les conceptions qui en dérivaient. Pierre Ier n'a fait qu'en recueillir l'héritage(1). Avant lui, la question de la Petite Russie avait, à elle seule, déterminé un conflit sanglant avec la Porte. Le règne entier de Féodor Alexiéiévitch (1676-1682) fut rempli par cette guerre qui assura à la Russie la possession de l'Ukraine orientale. Après avoir marché, en débutant, sur les traces de Galitzine et recommencé les malheureuses expéditions de ce général en Crimée, Pierre se laissa détourner par la guerre du Nord, et, reprenant l'offensive, la Porte lui infligea le désastre du Pruth (juillet 1711). Cette guerre funeste eut pourtant pour effet d'opérer un premier rapprochement entre la Russie et les peuples opprimés par ses vainqueurs. Le grand homme mourut en rêvant une revanche et en convoîtant l'alliance autrichienne qu'il jugeait indispensable pour la tenter, et réalisée par ses héritiers, en 1726, perpétuée jusqu'au règne de Pierre III, cette alliance s'appela « le système de Pierre le « Grand. »

Le vaincu de 1711 avait essayé encore d'aborder le problème par un autre côté : la Géorgie, l'Arménie. « C'est aussi un « chemin », disait-il. Sous ses successeurs immédiats les dispositions pacifiques prévalurent. Ostermann ne jugeait pas la Russie en état de reprendre le programme traditionnel. Mais

(1) Ouspiénski, *Origines de la question d'Orient en Russie,* 1887, p. 17; Jigarev, *La politique russe dans la question d'Orient*, 1896, p. 56 et suiv.

les événements de 1733-1735 devaient pousser la Turquie elle-même à une reprise d'hostilités. On ne pouvait à Constantinople voir d'un œil indifférent l'établissement du protectorat russe sur les bords de la Vistule. Et, en s'y employant à exciter des défiances et des ressentiments naturels, l'ambassadeur français, marquis de Villeneuve, se trouva indirectement secondé par l'envoyé russe, Niéplouiev. Celui-ci était un élève de Pierre Ier, plus ardent que son maître et plus optimiste qu'Ostermann. Il voyait la Turquie affaiblie par ses défaites en Perse, dénonçait les plans de Villeneuve tendant à provoquer une révolution intérieure en Russie, et ne cessait de répéter : « La guerre est sur le seuil ; n'attendez pas l'attaque, « prévenez-la ! (1) » Au commencement de 1735 il tomba malade ; mais il avait un adjoint, Viéchniakov, qui lui faisait écho. En vain Ostermann s'obstinait à répondre : « Trop tôt ; « n'insistez pas ! » Au cours de l'année, Villeneuve réussit à faire tomber le visir pacifique, Ali-Pacha, et, craignant de voir son successeur, Ismaïl, prendre les devants, comme Viéchniakov en donnait l'assurance, on décida à Pétersbourg de « prévenir l'attaque ».

Le désir d'éloigner Münnich, qui revenait de Danzig « avec « des lauriers mêlés d'épines » et qui ne s'en montrait que plus insupportable, ne fut pas étranger à la résolution.

Ostermann ne se laissa pourtant pas engager encore à déclarer ouvertement la guerre. Une armée forte de quatre-vingt mille hommes ne fut mise ostensiblement en campagne que contre les Tatares seuls, usurpateurs de territoires russes en Cabardie et ailleurs. Viéchniakov s'en contentait. A la première défaite de ses tributaires en Crimée, la Porte, assurait-il, implorerait la paix (2). Mais le succès qu'il escomptait se fit attendre. L'armée russe fondit encore en route. Les lieutenants de Münnich n'amenèrent devant les lignes du Pérékop que quarante mille hommes environ, qui, comme les troupes de Galitzine, battirent en retraite pour les mêmes causes : manque

(1) Kotchoubinski, *La Comte Ostermann et le partage de la Turquie*, 1899.
(2) Soloviov, XX, 83, 84.

d'approvisionnements, intempéries et querelles des généraux entre eux. Lacy invoquait son titre de feld-maréchal et le prince de Hesse-Hombourg son rang d'Altesse pour refuser obéissance au général en chef. Trente mille hommes furent mis hors de combat par la faim et la chaleur (1). Et, au lieu de demander à traiter, la Porte arma.

En mars 1786, Münnich fit une tentative sur Azov, mais réclama 53,263 ouvriers pour les travaux de siège. Le prince Chakhovskoï, gouverneur de la Petite-Russie, qui devait satisfaire à cette réquisition, en fit comprendre l'absurdité à Pétersbourg. En mai 1736, le vainqueur de Danzig força enfin les lignes du Pérékop, où les Tatares n'offrirent qu'une résistance insignifiante, poussa jusqu'à Bakhtchissaraï et brûla la ville avec le palais du Khan et la maison des Jésuites qui contenait une belle bibliothèque. Cet Allemand avait du sang de Vandale dans les veines. A Kiév, en 1732, en fortifiant l'ancienne ville, il avait fait sauter en partie la célèbre « porte « d'or » élevée par le grand-duc Iaroslav au commencement du XIe siècle (2) ! Et après ce triomphe, l'armée dut se retirer encore, en dépit de la prise d'Azov et de Kinburn simultanément opérée par Lacy et Léontiév. Münnich accusa Lacy de ne lui avoir pas envoyé de provisions et de ne s'être pas pressé de le rejoindre avec ses vingt mille hommes, et Lacy prétendit que le général en chef s'était retiré trop tôt.

A Saint-Pétersbourg on fut atterré. Aux demandes de secours qu'on lui adressait, l'Autriche ne répondait que par des promesses et Anne pensait avec effroi à ce que ses troupes deviendraient quand, en plus des Tatares, elles auraient les Turcs devant elles. « Tirez moi de là, » écrivait-elle à Ostermann, « et je vous comblerai de bienfaits, vous et votre famille (3). » Maudissant Münnich, Viéchniakov et sa propre faiblesse qui l'avait engagé en cette aventure, le vice-chancelier espérait

(1) Münnich, *Journal publié par Herrmann*, 1843, p. 170; Büschings Magazin, III, 434. Büsching fut un ami de Münich et un panégyriste déterminé. Comp. Halem, *Lebensbeschreibung d. Gr. v. Münnich*, 1803, p. 81.

(2) *Antiquité Russe*, 1874, I, 67.

(3) Soloviov, *Histoire de Russie*, XX, 105.

encore pouvoir éviter l'entrée en campagne des Ottomans. Il n'y avait pas jusque là rupture officielle; Viéchniakov restait à Constantinople, et, en dépit des efforts de Villeneuve secondés par Bonneval, la Porte inclinait à la paix. L'envoyé russe lui faisait peur avec ses rodomontades. Il assurait, à ce moment même, qu'en se promenant à Péra, il voyait tout le monde s'écarter devant lui avec un respect auquel il n'était pas accoutumé. Et il répétait son cri de guerre : « Marchez! « Vous arriverez sans coup férir jusqu'à Constantinople! » Il se fit si menaçant et si arrogant qu'en octobre 1736, comme les gens qui se jettent à l'eau pour éviter la pluie, les Turcs prirent le parti de le renvoyer.

C'était la guerre, pour le coup, et cependant de Perse arrivaient à Saint-Pétersbourg des nouvelles peu satisfaisantes : Kouli-Khan se déclarait prêt à combattre la Turquie, mais non pas en se promenant en Crimée, disait-il. Et l'Autriche trouvait toujours de nouvelles raisons pour retarder l'envoi d'un corps auxiliaire. Le ministre d'Anne à Vienne, Lanczynski, avait toutes les peines du monde à obtenir qu'on laissât revenir seulement les dix mille hommes qui n'étaient plus d'aucune utilité sur le Rhin et tenaient quartier maintenant en Bohême. On lui répondait impudemment que l'Autriche pouvait en avoir besoin contre les Turcs!

En cette situation critique, la campagne de 1737 vit enfin triompher l'audace, la ténacité et la fortune de Münnich. Devant Otchakov, comme autrefois devant Hagelsberg, sans vivres, sans artillerie de siège, sans plan d'attaque, sans qu'on sût même pourquoi il avait amené là toute son armée, soixante-dix mille hommes, qui risquaient de mourir de faim, il ordonna un assaut, fit massacrer ses têtes de colonnes, jeta son épée dans la mêlée et cria : « tout est perdu ! » ; mais à ce moment même un incendie allumé dans la ville et l'explosion de deux magasins de poudre engageaient les Turcs à se rendre (2 juillet 1727) (1). La fortune du condotierre allemand et celle de la

(1) Soloviov, *Ibid*, XX, 118; Halem, *loc. cit.* p. 93; *Archive Russe*, 1878, I,

Russie voulaient, que, se décidant enfin à faire honneur à leurs engagements, les Autrichiens détournassent maintenant les meilleures forces de la Porte et ses plus habiles généraux. C'était le « système de Pierre le Grand » qui triomphait et sa formule impérieuse : ne compter pour rien les pertes d'hommes et d'argent en vue du résultat à obtenir; faire fonds sans limites sur les ressources du pays, comme sur l'obéissance et l'abnégation de ses enfants. Münnich n'avait même pas pris la peine de reconnaître la forteresse et ignorait l'existence d'un fossé profond, où les cadavres de ses soldats s'entassèrent par milliers. Ils servirent de pont aux autres.

La victoire venait trop tard. En mars, déjà, la Russie et l'Autriche s'étaient, d'un commun accord, décidées à traiter et avaient envoyé des plénipotentiaires à Niémirov. Et les négociateurs turcs surent fort bien se prévaloir des sacrifices que coûtait la conquête d'Otchakov. Münnich avait conquis une ville mais perdu une armée. En Bosnie, d'ailleurs, la campagne tournait au plus mal pour les Autrichiens. Ostermann envoya des ordres à ses agents pour accepter une paix séparée, « puis- « que l'allié était battu. » Mais, fort judicieusement, plus justement aussi, les Turcs n'entendaient pas disjoindre dans la paix ce qui avait été uni dans la guerre, et les négociations furent rompues en octobre 1737. Le mois d'après, à Vienne comme à Pétersbourg on en arrivait à entrevoir, comme dernière ressource, — la médiation de la France (1).

La campagne de 1738 fut désastreuse même pour les Russes. N'ayant pas réussi à passer le Dniestr, Münnich consola Anne en affirmant qu'il aurait trouvé la peste au delà. Il dut avouer cependant qu'en se retirant il avait dû abandonner sa grosse artillerie, et la peste servit encore de prétexte à l'évacuation de cette Otchakov qui avait coûté si cher. Le capitaine autrichien Paradis, attaché à la personne du général en chef pour suivre ses opérations, attribuait son insuccès à l'exagération

255, (*Mémoire d'un aide du camp de général Bühren*). Manstein, dans ses *Mémoires*, reproduit les mêmes critiques en les accentuant encore.

(1) Kotchoubinski, *loc. cit.* p. 539.

des équipages, dont l'armée était encombrée. De simples sergents de la garde traînaient avec eux jusqu'à seize voitures. Le frère du Favori emmenait trois cents chevaux ou bœufs, sept ânes et trois chameaux! Les troupes n'arrivaient à se mettre en mouvement que deux, trois et parfois quatre heures après le lever du soleil, et l'arrière-garde ne rentrait au camp qu'à l'aube (1). Sollicitées et maintenues à coups de knoute russe et de Spitzruthe allemande, l'abnégation et l'obéissance du soldat n'empêchaient pas la désertion. L'héroïsme, chez l'homme russe, va de pair aujourd'hui encore avec un esprit pratique très développé. On mourait sans murmurer quand on ne pouvait faire autrement, mais on se sauvait dès qu'on pouvait. Vieux troupiers et jeunes recrues fuyaient à l'envi (2). Les Autrichiens, de leur côté, après un début brillant laissaient prendre Orsova par les Turcs et menacer Belgrade.

En mai 1738, Ostermann écrivit à Villeneuve que l'Impératrice, d'accord avec l'Empereur, lui donnait pleins pouvoirs pour conclure un traité préliminaire, — tout en se refusant à admettre la médiation des puissances maritimes acceptée par l'Autriche. En même temps, dans un échange de lettres avec Fleury, — aigres-douces, de la part du cardinal — le vice-chancelier consentait à reconnaître à la France la qualité d'offensée, en envoyant, lui premier, un ambassadeur à Paris (3). Fleury lui conseilla de nommer Villeneuve plénipotentiaire unique, — sans ajouter que, dans les pourparlers déjà engagés pour sauver Belgrade, l'Empereur en avait fait autant, en mettant à l'écart l'Angleterre et la Hollande, qui protestaient contre cet affront. La France devenait maîtresse de la négociation. Mais la Porte se montrait intraitable. En vain lui abandonnait-on Otchakov et Kinburn. Renouvelant une vieille théorie politique du « désert barrière », elle réclamait encore la destruction d'Azov. Derrière le dos de Villeneuve, elle essayait de s'entendre avec la Russie par l'entremise du prince de

(1) Soloviov, *loc. cit.* XX, 145-9
(2) Kotchoubinski, *loc. cit.* p. 423.
(3) *Ostermann à Fleury*, 27 juin 1738. Aff. Étr.

Moldavie, Ghika, mais augmentait encore ses exigences. On résolut à Saint-Pétersbourg de frapper un grand coup en 1739. L'Autriche, à son tour, réclamant à cor et à cri l'envoi d'un secours, on agita la question du passage de ce corps d'armée par la Pologne. L'idée naquit ainsi de faire prendre ce chemin, beaucoup plus avantageux, à l'armée entière, et le nouvel ordre de choses se trouva inauguré, qui devait convertir le territoire de la République en place d'armes à la discrétion de ses voisins. En juillet 1739, Münnich en profita pour franchir le Dniestr sans encombre, entrer en Moldavie et menacer Khotin. Le séraskier Veli-Pacha lui barra la route à Stavoutchany avec trente mille hommes retranchés dans une position avantageuse et la situation de l'armée russe fut de nouveau désespérée. En restant sur place, elle allait être affamée à bref délai, et pour une attaque, sa formation en carré avec bagages magasins et parc d'artillerie au centre, semblait inutilisable (1). Münnich attaqua quand même (17 (28) août 1739). C'était la première rencontre des Russes et des Turcs en rase campagne et elle devait faire éclater un rapport de forces, dont Pierre le Grand n'avait pas eu la soupçon. Il fallait qu'un Allemand le revélât à ses successeurs ! Trompés par une fausse manœuvre sur leur gauche, les Turcs livrèrent leur droite et furent mis en déroute au premier choc. Deux jours après Khotin capitulait. L'armée victorieuse passa le Pruth et le 12 septembre, à Iassy, où Sobieski l'avait précédée, elle célébra la soumission de la Moldavie à la Russie. Mais ce même jour Münnich reçut la nouvelle de la signature de la paix entre la Porte et l'Autriche. Le 10 (21) juillet, le général autrichien Wallis s'était laissé écraser sur le Danube, perdant vingt mille hommes (2), et Neyperg lui succédant au commandement avec des pleins pouvoirs pour traiter, en avait profité précipitamment, abandonnant la Valachie impériale avec Orsova et la Serbie avec Belgrade. « Ce n'est pas moi, c'est Neyperg ! » écrivit Charles VI à Anne,

(1) *Archive russe* 1878, Mémoire déjà cité.
(2) De Kéralio, *Histoire de la guerre des Russes et des Impériaux contre les Turcs*, 1777, II, 162.

en lui demandant de conserver l'ancienne alliance et en exprimant l'espoir qu'après Khotin, elle obtiendrait un traité qui ne ressemblerait pas au sien.

Neyperg et Wallis furent mis en jugement et on accusa le premier, à Vienne, d'avoir outrepassé ses pouvoirs. Münnich s'obstina à continuer la campagne; mais Ostermann jugea la partie perdue pour la Russie. L'épuisement du pays était extrême. Le vice-chancelier lutta encore quelque temps pour conserver Azov. Tout en déclarant qu'il n'avait plus d'espoir qu'en Villeneuve, il essaya à son tour d'une contre-négociation par l'entremise de l'aventurier italien Canioni, déjà employé par l'Autriche sous Belgrade, puis se résigna. Azov dut être détruit et Anne ne put même obtenir la reconnaissance de son titre impérial. La Russie avait dépensé en pure perte cent mille hommes et d'énormes sommes d'argent. Münnich appela Villeneuve un « traître » ; mais Viéchniakov plus avisé disait : « C'est un homme aimable, sans esprit supérieur, mais « de bon sens et qu'un ministre français soit mieux disposé « pour nous et plus franc avec nous qu'avec les Turcs, nous ne « pouvons l'exiger; cela serait contre les intérêts de son « pays (1). »

Celui des historiens russes qui est entré le plus avant dans l'étude de cette crise, M. Kotchoubinski (2), n'hésite pas à y mettre en cause et à rendre très lourde la responsabilité de Niéplouiev et de Viéchniakov, auteurs l'un et l'autre d'une guerre, dont Ostermann, *plus Russe d'esprit qu'eux*, affirme-t-il, et certainement mieux inspiré, avait prévu les conséquences. Son rival allemand, Münnich, avait du moins sauvé l'honneur des armes russes et affirmé, sur les champs de bataille, une supériorité dont Catherine II devait se prévaloir un jour prochain. Ainsi les deux héritiers étrangers de Pierre le Grand avait eu doublement raison contre ses deux élèves indigènes.

(1) Soloviov, *Histoire de Russe*, XX, 167.
(2) *Loc. cit.*, p. 255.

IV

Anne et ses ministres pouvaient se féliciter encore d'avoir échappé à un autre danger dont cette guerre néfaste les avait menacés. En août 1735, Bestoujev, leur représentant à Stockholm, avait réussi, malgré les efforts de l'envoyé français, Castéja, à signer un traité d'alliance défensive avec la Suède. Castéja fut rappelé mais laissa un parti assez fort dans les rangs de la jeunesse surtout, « ivre de vin français », disait Horn, le chef du parti russe, ainsi que parmi les dames. La comtesse Lieven, la comtesse de La Gardie et la baronne de Buddenbrock se distinguaient par l'ardeur de leurs sympathies françaises, la comtesse Bonde à peu près seule attirant ses admirateurs dans le camp opposé. A table, partisans de la France et partisans de la Russie affirmaient leurs préférences par des toasts en forme d'énigmes : *Was wir lieben*, voulait dire la guerre avec la Russie et *Ich denke mir's* la paix et des relations amicales avec cette puissance. Des querelles et des duels s'ensuivaient. Les jeunes gens offraient aux dames des écharpes pliées en forme de chapeaux, des tabatières et des pelotes à épingles façonnées de même et symbolisant le courage mâle, depuis que la comtesse de La Gardie avait dit à un champion de l'alliance russe : « Vous et vos amis, vous êtes des bonnets « de nuit! » A la fin de 1736, le *parti des chapeaux* s'agita à raison des propositions de la Turquie, qui offrait de larges subsides et l'assurance qu'elle ne cesserait la guerre qu'après que la Suède aurait recouvré toutes ses provinces. Grassement retribué par Bestoujev, le comte Horn réussit à calmer l'orage. Mais en 1738, la diète s'ouvrit sous de mauvais auspices pour la Russie. Le candidat de cette puissance à la présidence de la diète, Palmfeld, n'eut que cent quarante voix, et le candidat français Tessin, l'emporta à une énorme majorité. Dans la Commission secrète, sur cinquante membres, Bestoujev n'en

comptait que cinq ou six absolument sûrs. Le nouvel ambassadeur français, comte de Saint-Séverin, gagnait visiblement du terrain. En juin, le Visir et Bonneval ayant envoyé de nouvelles offres d'alliance, Bestoujev conseilla à Ostermann de faire enlever le major Saint-Clair chargé par la Commission dont il était membre de porter une réponse que le ministre russe soupçonnait devoir être favorable. Il assurait que le roi de Suède et ses conseillers verraient avec plaisir ce coup de main.

Saint-Clair ne porta en réalité que des duplicata de dépêches, qui, envoyées par Marseille, ne contenaient elles-même que des compliments, en recommandant toutefois aux agents suédois d'engager la Porte à prolonger la guerre.

En octobre Saint-Sévérin fit accepter un subside de trois cent mille écus par an, offert à la seule condition que pendant dix ans la Suède ne solliciterait aucune autre puissance sans l'aveu de la France. C'était presque une victoire pour la Russie, et le parti français, dont l'ardeur belliqueuse augmentait, éclata en murmures, pendant que le parti russe reprochait à l'Angleterre de n'avoir pas fait échec à la générosité du cabinet de Versailles. A Saint-Pétersbourg, on ne se contenta pas de ce demi-succès, et Kantémir fut chargé de demander que la France renonçât à favoriser les intrigues suédoises à Constantinople, en faisant une déclaration publique en ce sens. « Vous voulez « donc que Villeneuve soit enfermé aux Sept-Tours! » répondit Fleury : « nous ne nous mêlons pas de ce que la Suède fait « à Constantinople, mais vous devez vous contenter à cet égard « de nous l'entendre dire. » Kantémir n'insista pas; mais on apprit à Pétersbourg que la France envoyait une escadre dans la Baltique et Bestoujev signala des armements inquiétants en Suède. Le sort du malheureux Saint-Clair, qui revenait à ce moment de Constantinople par la Pologne et la Saxe, fut décidé par ces circonstances.

Les causes de ce crime célèbre du XVIIIe siècle demeurent toujours assez obscures. Prévenus par Bestoujev, les ministres suédois s'attendaient bien à ce que l'officier fût pris; ils ne prévoyaient pas qu'on dût l'assassiner. Arrivant à Stockholm

en juillet 1739 la nouvelle de l'attentat y souleva une émotion énorme et le chancelier Gyllenborg, bien que gagné momentanément au parti de la paix et de l'alliance russe, trouva qu'on s'y était pris maladroitement. Les assassins, le capitaine Kuttler et le major Levitski, avaient eu une commission en règle de Münnich, un passeport du résident de l'Empereur à Varsovie, Künner, et un mandat d'arrestation (*Steckbrief*) délivré par l'*Oberamt* de la Haute et Basse-Silésie. Le ministre d'Auguste III à Dresde, Brühl, et le ministre russe à Varsovie, Keyserling, avaient correspondu à ce sujet, le second donnant au premier l'assurance que l'Impératrice lui saurait gré de ce qu'il ferait pour favoriser l'entreprise. Tout le monde, cela va sans dire, en déclina la responsabilité après l'événement. Ostermann feignit la plus vive surprise et la plus sincère indignation, déclarant l'action infâme et parlant de mettre ses auteurs à la roue. Brühl fit l'homme qui ne sait rien et se porta garant de l'entière innocence de Keyserling, lequel « abhorrait « si fort de pareils attentats qu'il en était malade de chagrin.» A la vérité, ni la correspondance des deux compères ni les autres documents connexes, du moins ceux que nous possédons, ne portent aucune trace d'intentions homicides. Saint-Clair devait être simplement arrêté et dépouillé de ses papiers, et, comme il ne semble avoir fait aucune résistance à ses agresseurs, sa mort ne s'explique pas. Il est pourtant inadmissible que Kutter et Levitski aient agi sans ordres, d'autant qu'après être revenu à Pétersbourg, le second tout au moins, (nous ne savons pas ce qu'est devenu l'autre) ne pensa nullement y être roué, mais y vécut tranquillement d'une bonne pension (1). On s'accorda entre Pétersbourg et Dresde pour mettre la chose sur le dos de Münnich; nous devons toutefois nous souvenir que l'idée première était d'origine russe, venant de Bestoujev.

Celui-ci faillit s'en repentir à Stockholm. Les officiers de la

(1) Voy. les Extraits du journal de Steinberger dans la *Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Alterthum Schlesiens*, 1855, I, 178 ; Comp. *Antiquité russe*, 1878, XXII, 511-520; Sbornik, XX, 126, 129, 130; Scherer, *Anecdotes intéressantes et secrètes de la Cour de Russie*, 1797, IV, 213.

garde le menacèrent de représailles sanglantes. Il brûla ses archives avec la comptabilité de ses corruptions, mit sa maison en défense, adressa au gouvernement suédois une déclaration officielle dans le sens des sentiments exprimés par Ostermann, et n'en dut pas moins annoncer qu'à moins d'une victoire décisive de Münnich la guerre était certaine. La journée de Stavoutchany et les traités de Belgrade et de Constantinople le tirèrent de ses alarmes. Le parti de la guerre se dit trahi par la France, et la diplomatie russe fut en droit de célébrer une autre victoire, ayant acheté à bon compte une neutralité inappréciable.

V

Elle n'employait pas moins avantageusement son argent en Pologne. Avec une médiocre dépense, Keyserling y organisait un parti puissant, dont Poniatowski et les Czartoryski devenaient les chefs, en même temps qu'une somme de cent mille ducats, prêtée à Auguste III, contribuait plus que les armes saxonnes à disperser la confédération de Dzikow. Le primat, Théodore Potocki, jeté en prison, résista jusqu'à la soumission de son cousin, Joseph Potocki, chef militaire (*regimentarz*) du parti de Leszczynski, puis suivit son exemple, vint à Varsovie faire hommage au roi et écrivit à Anne, en l'assurant de son « adoration » (1). En janvier 1736 un des Oginski apporta à Auguste les propositions des seigneurs polonais et lithuaniens enfermés avec Stanislas à Koenigsberg : ils consentaient à revenir pour la « diète de pacification », à condition qu'on payât les dettes qu'ils avaient contractées là-bas. Le nouveau roi s'en tira avec dix mille ducats (2), et du coup Stanislas se décida à abdiquer. En mars, il regagna la Lorraine. En juin la « diète de pacifi-

(1) Szujski, *Histoire de Pologne*, IV, 311; Soloviov, *Histoire de Russie*, XX, 329.
(2) Soloviov, *Ibid.* XX, 381.

cation », présidée par un partisan de Leszczynski, Venceslas Rzewuski, aboutit heureusement, grâce à une distribution des charges vacantes, qui donna le bâton de grand-général à Joseph Potocki et le palatinat de Lublin au chef des confédérés, Adam Tarlo. Et le roi partant pour Dresde, une longue caravane de seigneurs polonais le suivit pour prendre part aux fêtes qui les y attendaient. Entre temps, la question de Courlande avait été réglée par une disposition de la diète autorisant Auguste à donner l'investiture, après la mort de Ferdinand, à un candidat de son choix. Le projet d'annexion était donc abandonné, et un de ceux qui aidèrent le plus Keyserling à obtenir ce résultat fut Ozarowski retour de France! (1) Le duc Ferdinand mourut l'année suivante, et l'on sait ce qui advint du duché! La Pologne ne trouva plus rien à dire en cette occurrence. Le nouveau grand-général de la couronne aurait eu à dire quelque chose sur le séjour des troupes russes en Pologne, où Münnich se comportait comme s'il eût été chez lui; mais, outre la charge qui venait de lui être conférée, ce grand seigneur avait d'autres et meilleures raisons pour se taire : une montre de sept cents ducats et une promesse de vingt mille écus, avec quelques menues largesses encore pour sa femme, une Mniszech, et pour sa belle-mère. Et il était riche à millions! Les Polonais du temps comptaient pour un honneur d'être pensionnés, comme Ozarowski s'en faisait un d'être tenu à la porte des antichambres ministérielles. La liberté transformée en licence comporte de ces déformations morales. Le primat Potocki eut aussi une pension de 3,166 ducats (2), et en fut engagé à s'opposer aux projets d'alliance avec la Turquie et de confédération nouvelle qu'un autre de ses parents, Antoine Potocki, palatin de Belz, prépara, en s'entendant avec le résident de Prusse à Varsovie, Hofmann. En 1739, sur l'avis de ce dernier, Potocki alla à Berlin, où Frédéric-Guillaume lui fit grand accueil et lui promit de donner aux confédérés cinquante mille fusils (3).

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XX, 382; Szujski, *ibid.* IV, 314.
(2) Soloviov, *ibid.* XX, 387.
(3) *Ibid.* XX, 391.

C'était une conséquence de l'élection de Bühren à Mittau. Elle n'empêcha pas toutefois le Roi de recommander, en mourant, à son fils le maintien de l'alliance russe. En réalité, la Prusse n'avait pas de choix. Des pourparlers pour un nouveau traité furent même engagés et paraissaient près d'aboutir, quand arriva la nouvelle de la mort de l'Empereur Charles VI (20 octobre 1740). A ce moment, s'apercevant que son effacement favorisait trop la suprématie de la France, l'Angleterre venait elle-même de faire des ouvertures à Pétersbourg. Finch y arrivait avec le titre de ministre, tandis que Kantémir, qui avait en vain travaillé à obtenir une alliance et la reconnaissance du titre impérial, était remplacé à Londres par le prince Chtcherbatov (1). L'horizon diplomatique, qui s'éclaircissait ainsi, parut brusquement assombri par les nuages qui s'amoncelaient sur Vienne, en même temps que la paix avec la Turquie, si chèrement achetée, laissait une situation pleine de tristesses et d'embarras.

Au milieu des illuminations, des bals et des mascarades, prodigués à cette occasion pour donner l'illusion d'une joie absente, les esprits chagrins demandaient si on entendait fêter la destruction des fortifications d'Azov! Un transparent sur lequel s'inscrivaient en lettres flamboyantes ces mots : « La sécurité rendue » provoqua des quolibets. On croyait savoir que la Porte traitait avec la Suède pour une reprise d'hostilités, à la faveur des événements qui se préparaient au centre de l'Europe. A un bal de cour une figure nouvelle fit sensation et donna lieu à des commentaires alarmants. On vit, dansant un menuet avec Élisabeth, un personnage dont la présence paraissait étrange tant on en avait perdu l'habitude. C'était le nouveau ministre de France, marquis de La Chétardie. On savait que, pendant la guerre, il s'était énergiquement employé à Berlin contre les intérêts russes. Que venait-il faire à Pétersbourg? Quelques optimistes se flattaient de le voir maintenant appliqué à prévenir un conflit avec la Suède. Mais la défiance

(1) Chimko, *Nouveaux documents pour la biographie du prince Kantémir*, 1891, p. 74; Alexandrenko, *Les agents diplomatiques russes*, 1897, I, 293.

l'emportait, et n'était que trop justifiée. Un avenir prochain devait révéler le secret de ce nouveau venu, au milieu de crises intérieures où il s'apprêtait à jouer un rôle, en même temps que, balayés par cette tempête, les hommes allaient disparaître, qui, à travers de dures épreuves, dont on ne saurait sans injustice les rendre responsables, et des défaillances, dont on a exagéré la portée, avaient réussi jusque-là à maintenir à peu près intact l'héritage dont un hasard leur confiait la garde.

Épreuves et défaillances procédaient d'un ensemble de causes qui échappaient entièrement à leur contrôle. L'énorme machine encore mal agencée qu'ils avaient charge de conduire n'était pas leur œuvre, pas plus qu'ils n'étaient maîtres de l'arrêter dans la course hasardeuse où ils la trouvaient engagée. Ils serraient les freins, graissaient les roues et tâchaient d'éviter les fondrières. On ne pouvait leur demander davantage. Ils succombaient aussi, entre deux précipices, aux tentations corruptrices du pouvoir. Mais, pour courir en cet équipage des aventures aussi pleines de périls, ne fallait-il pas qu'ils fussent des aventuriers ? Et, dans ce rôle, Ostermann, puisque c'est lui en somme qui, au dehors comme au dedans, avait le dernier mot, ne valait-il pas Menchikov ?

VI

D'une manière générale, au dehors comme au dedans, ses efforts et ceux de ses collaborateurs furent appliqués à une œuvre de consolidation, dans la limite des résultats acquis et des frontières constituées pendant le grand règne. Ainsi, en Petite Russie, où, après quelques tâtonnements, le système de l'annexion pure et simple adopté par Pierre Ier triompha des velléités autonomistes. En janvier 1734, on profita de la mort du Hetman Apostol, pour remettre l'administration du pays à une commission provisoire composée de trois Grands Russiens

et de trois Petits Russiens. Et il fut entendu que le provisoire durerait indéfiniment. Les indigènes se laissèrent endormir par des promesses et ne bronchèrent pas. On mit d'ailleurs beaucoup d'art à garder les apparences. On laissait aux habitants de Kiév la faculté de choisir leur maire, sauf à prendre les mesures nécessaires pour que le choix tombât sur un Russe à la dévotion du gouvernement. La réalité se trahissait parfois, comme en 1739 par la bouche de Münnich qui, en pleine séance du tribunal suprême siégeant à Gloukhov, menaçait les juges de la Sibérie, du knoute et de la potence, et, comme on lui objectait la loi, criait : « des coquins l'ont faite et des coquins l'appliquent! ». Il s'agissait d'une de ses terres. Mais les collègues du feld-maréchal y mettaient communément plus de discrétion.

Plus ardue était la tâche à l'est de l'énorme empire, sur la frontière de l'Oural. On se heurtait là à une résistance opiniâtre de populations sauvages, également rebelles à la force et à la persuasion. On cherchait à les maîtriser en armant Kirghizs contre Bachkirs, et cette politique réussit quelque temps à Kirillov envoyé pour construire une forteresse sur la Ora — le futur Orenbourg. En 1735, ce gouverneur énergique mais violent rêvait déjà de soumettre Tachkent avec le futur Turkestan russe et d'ouvrir à la Russie la route de l'Inde. Une révolte des Bachkirs coupa court à ces espérances ambitieuses. Dans une rencontre avec un régiment de dragons, ils tuèrent le colonel et s'emparèrent d'un convoi. Pour les apaiser, on envoya A. I. Roumiantsov, qui, partisan des mesures de douceur, se querella avec Kirillov et l'insurrection un instant assoupie se réveilla à la faveur de ces discordes. A Pétersbourg on donna raison à Kirillov; mais une campagne de répression et de destruction, conduite en 1736 avec une rigueur impitoyable, n'empêcha pas des retours offensifs de la part des vaincus. Après un autre essai de pacification entrepris en 1737 par Tatichtchev avec quelque succès, le prince Ouroussov, en 1740, se retrouva aux prises avec de nouveaux soulèvements.

Plus à l'est, encore le règne d'Anne vit un autre triomphe de la politique d'expansion : une première ambassade chinoise répondant à celle de Vladislavitch (voy. ci-dessus p. 40). Elle fut envoyée à Pierre II, mais n'arriva à Moscou qu'en février 1731 après la mort du Tsar. Sa commission semble avoir été de simple courtoisie. Trédiakovski, dans une de ses odes, lui attribua, il est vrai, l'intention de demander à la Russie qu'elle voulût bien ne pas regarder l'Empire Céleste comme un pays tributaire. C'était aller un peu vite en besogne! Mais l'idée du poète est curieusement indicatrice de l'ampleur que les conceptions de cet ordre avaient déjà acquise dans la conscience nationale.

On ne saurait reprocher aux Allemands, qu'ils s'appelassent Ostermann ou Münnich, d'en avoir contrarié l'essor. L'émissaire qui, à cette époque, faisait la navette entre Pétersbourg et Pékin, surveillant la marche des caravanes sur la route actuelle du Transsibérien, n'était pas un Russe. Il s'appelait Lang. Le nom peut servir de mot de la fin à ce rapide aperçu.

CHAPITRE XI

LA COUR ET LA SOCIÉTÉ. — LA MORT D'ANNE Ire

Une matinée à la cour d'Anne Ivanovna. — Le tableau du peintre Jacobi. — Les deux faces de la demeure impériale. — L'intérieur intime. — Sa population. — « La ménagerie. » — Domestiques et bouffons. — Les fous de cour en France et en Russie. — Chicot et Balakirev. — Le prince Kvassnik. — Son mariage. — La maison de glace. — Le décor extérieur. — Rupture avec la tradition. — Imitation des modèles occidentaux. — Organisation de la cour. — Réceptions. — Bals. — Théâtre. — Luxe nouveau. — Permanence des traits de rusticité sous le vernis européen. — Les mœurs et les sentiments. — II. Structure de la société. — Le bas peuple et l'aristocratie. — Époque de transition. — Types anciens et nouveaux. — Vassili Golovine. — Sa carrière et sa retraite. — Excentricité générique. — Les causes immédiates et lointaines. — Rupture de l'équilibre moral. — Isolement séculaire. Pas de contact entre les classes. — Leur antagonisme. — Absence de principe modérateur. — Ferment de transformation introduit par la Réforme. — Le mouvement émancipateur. — Action en sens contraire des nouvelles mesures législatives. — Constitution définitive du servage. — Comment il a servi au développement de l'autonomie locale dans les milieux populaires. — Bilan général. — III. Maladie d'Anne Ivanovna. — La question de la succession et de la Régence. Intrigues de Bühren. — Attitude équivoque d'Ostermann. — Intervention de Münnich. — Le Favori proclamé Régent. — Mort de l'Impératrice.

I

Le peintre Jacobi a exposé à Pétersbourg, il y a une trentaine d'années, un tableau fort pittoresque représentant une matinée à la cour d'Anne Ivanovna, en 1740. Souffrant déjà de la maladie qui bientôt doit l'emporter, l'Impératrice est dans son lit. Madame Bühren s'en approche avec un remède. Le Favori est au chevet dans une attitude négligée, se nettoyant les ongles. Ouchakov se penche à l'oreille de la souveraine, lui communiquant les nouvelles de la Chancellerie secrète. La

naine kalmouke, Boujéninova, assise par terre au pied du lit, suit des yeux les fous de cour, qui, au milieu de la pièce, jouent au cheval fondu. Un vieillard courbé en deux, le prince A. M. Galitzine, vient de recevoir sur le dos son compagnon de marotte, le prince Volkonski, qui sert de support lui-même à la joyeuse figure de Balakirev, pendant qu'un autre joueur, le comte Apraxine, s'est maladroitement étalé par terre. Auprès de la porte un des rivaux de Balakirev, Pedrillo, s'escrime sur un violon, un second, d'Acosta, excite les joueurs à coups de fouet et le petit Bühren en fait autant. Anne n'a pas l'air de prendre plaisir au spectacle; mais son entourage rit à gorge déployée. Nous y voyons la belle Nathalie Lapoukhine, promise dans un avenir prochain à une terrible destinée, et auprès d'elle le comte Lœwenwolde, son amant, ainsi que la princesse de Hesse-Hombourg. Ils ont interrompu une partie de cartes pour applaudir, et, plus au fond, un autre groupe, où l'on distingue la future Régente, Anne Léopoldovna, le marquis de La Chétardie et Lestocq, partage leur satisfaction. A l'écart, le comte Münnich et le prince Troubetzkoï gardent seuls un air grave, paraissant s'entretenir d'affaires. Dans un coin, à côté d'une cage à perroquets, la mine humble et patiente, le poète Trédiakovski attend des auditeurs pour une ode nouvelle, dont il tient le manuscrit. Mais une Tchérémisse en costume national et un négrillon qu'il a pour voisins n'accordent eux-mêmes aucune attention à sa chétive personne. Elle n'échappe pourtant pas, sans doute, à l'œil perçant d'un dernier personnage, qui, arrêté sur le seuil, enveloppe l'assemblée entière d'un regard réprobateur. C'est Volynski.

La mise en scène est assez exacte et ne réclame de moi que quelques commentaires explicatifs. Elle se place au nouveau Palais d'hiver. Après son couronnement, Anne vécut d'abord au Kreml, dans l'appartement assez confortable de l'ancien palais de plaisance (*Potiéchnyï dvor*) qui en faisait partie. Aux premiers jours d'été elle alla à Ismaïlovo, et, pendant ce temps, au Kreml même, dans le voisinage de l'arsenal, l'architecte italien, Rastrelli, bâtit un nouveau palais en bois qui

s'appela Annenhof. L'Impératrice s'y installa en octobre 1730. Mais bientôt la maison Golovine avec le parc Petrovski, où elle donnait parfois des fêtes, lui plut tellement qu'elle ordonna à Rastrelli de construire dans le voisinage un autre Annenhof en bois, qui fut prêt pour l'été de l'année suivante et où elle passa l'hiver même, jusqu'à son départ pour Pétersbourg en 1732. Depuis, elle n'est plus revenue à Moscou. A Pétersbourg elle prit ses quartiers dans la maison du comte Apraxine, léguée par l'amiral à Pierre II. Elle l'agrandit beaucoup et en fit un palais qui s'appela le nouveau Palais d'hiver, l'ancien, où étaient morts Pierre Ier et Catherine Ire, — l'Ermitage d'aujourd'hui — étant affecté au personnel de la cour(1).

Les deux demeures furent avant peu prodigieusement remplies. La maison particulière de l'Impératrice, établie sur le pied d'un intérieur seigneurial de l'époque, mais très en grand, se doubla d'une cour à l'européenne. Dans la première, les animaux tenaient le plus de place; les oiseaux surtout, surveillés et dressés par l'allemand Warlend. Tel jour on réclamait pour sa Majesté d'un coup cent rossignols, cinquante pinsons, cinquante bruants, cinquante bouvreuils, cinquante ortolans, cinquante verdiers, cinquante serins, deux cents linots et linottes. Les perroquets, moins nombreux, étaient traités avec des égards particuliers. On voyait des cages dans presque toutes les pièces du Palais, et, dans l'un des jardins intérieurs une « ménagerie » contenait encore un grand nombre de volatiles, que l'on lâchait parfois et que l'Impératrice tirait au fusil ou à l'arc. Défense était faite, sous peine de galères, de chasser dans un rayon de trente verstes aux environs de la capitale. Pour les chasses de cour on faisait venir de toute la Russie des ours, des loups, des sangliers, des cerfs, des renards. En 1740, Moscou expédia à Saint-Pétersbourg un lot de six cents lièvres vivants, et la même année le prince Kantémir achetait à Paris pour la Souveraine trente-quatre paires de bassets, au prix de onze cents roubles, en même temps que le

(1) Zabiéline, *Études historiques*, 1873, II, 419.

prince Chtcherbatov faisait l'acquisition, à Londres, de soixante-trois paires de chiens courants, beagles et lévriers. Du 10 juin au 26 août 1740, le tableau du gibier tué par Sa Majesté seule porta : neuf cerfs, seize chevreuils, quatre sangliers, un loup, trois cent soixante-quatorze lièvres, soixante-huit canards sauvages et seize oiseaux de mer (1). Tout en songeant à révolutionner la Russie ou à y revêtir le diadème, Volynski ne dédaignait pas, en sa qualité de grand veneur, de prendre soin du chenil impérial.

Dans les appartements, la chienne *Tsytrynka* recevait ceux d'un prince authentique et un règlement de cour détaillait la quantité et la qualité des mets qui devaient être préparés à son intention par les cuisines impériales et délivrés contre reçu.

Du côté des humains, les familiers, hommes et femmes, appartenaient à toutes les classes de la société. Nains et naines, bossus et estropiés des deux sexes en grand nombre, ainsi que l'indiquent leurs surnoms, (*Beznojka*, sans jambe; *Garbouchka*, bossue) côtoyaient fous et folles, bouffons et bouffonnes, Kalmouques, Tchérémisses, nègres. Tout ce monde jouissait d'une grande liberté d'allures vis-à-vis des personnes fréquentant la cour, mais était assujetti, en ce qui concernait l'Impératrice, à une étiquette assez sévère. Après une séance de bavardage qui durait de longues heures, il arrivait à Mme Tchernichev, commère des plus verbeuses et pour cette raison traitée avec une faveur particulière, de ne plus pouvoir se tenir sur ses jambes. « Appuie-toi contre la table, Avdotia Ivanovna », lui disait alors la Souveraine avec condescendance; « cette fille te servira de paravent, et je n'en verrai rien ».

Le jeu au cheval fondu a fait partie, on voudra bien s'en souvenir, des divertissements usuels auxquels prenaient part, en France même, les courtisans du XVI[e] siècle, et, au point de vue des mœurs, un écart de deux siècles au moins doit constamment être sous-entendu ici. Chicot était bon gentilhomme. Les saillies auxquelles ses émules russes se livraient à la cour

(1) Karnovitch, *Récits*, p. 284.

d'Anne Ivanovna, paraîtront toutefois, en les plaçant même dans cette perspective historique, revêtues d'un caractère particulier de grossièreté vile et avilissante. Chicot peut bien devoir à la légende où à Dumas père une bonne part de son esprit mordant et fin. Je n'imagine pas Henri IV se plaisant aux espiègleries par lesquelles Balakirev et ses compagnons réussissaient à divertir Anne Ivanovna. La plus habituelle consistait à s'accroupir sur le passage de la Souveraine au moment où elle se rendait à l'église, en imitant le gloussement des poules à l'heure de la ponte. Il arrivait aussi que l'Impératrice ordonnât à quelques-uns des fous, de se ranger le long des murs, les dos tournés, les autres étant invités à distribuer des coups de pied à leurs camarades. Des rixes sanglantes en résultaient fréquemment. Le sang de Chicot a coulé sur d'autres champs de bataille. Imitant les fantaisies profanatrices de son oncle, la Souveraine imaginait de créer, pour les membres de la burlesque confrérie, un ordre de Saint-Benoit, dont les insignes rappelaient ceux de Saint Alexandre Nevski. Et de cela, en dépit de ses origines hérétiques, Henri IV ne se fût pas avisé.

Ils étaient six ayant un rang officiel : Balakirev et d'Acosta qui faisaient partie de l'héritage de Pierre le Grand ; une nouvelle recrue étrangère, Pedrillo, et trois membres de la haute aristocratie locale : Apraxine, Volkonski et Galitzine. Chicot n'était que cadet de Gascogne ; mais d'illustres précédents vouaient ici au même emploi des représentants de familles princières. Ivan le Terrible avait déjà eu comme fou le prince Gvozdev, qu'il tua en plaisantant, et il était naturel, eu égard aux tendances générales de sa politique, qu'Anne accentuât, sur ce point, la tradition. Pas plus qu'ailleurs du reste, et moins qu'ailleurs, l'emploi ne comportait, dans l'esprit du lieu, aucune signification dégradante. Un certain Ivan Andréiev Jirovoï-Zassiékine fut même anobli en 1676 pour services rendus dans cette fonction (1).

(1) Rovinski, *Dictionnaire des portraits gravés,* 1889, IV, 510.

Balakirev appartenait par ses origines à la petite noblesse. Après avoir fait office d'interprète dans un monastère, il vint à Pétersbourg en 1718 pour apprendre le métier d'ingénieur et ne trouva qu'à se placer dans la domesticité de Catherine Ire, où Mons l'employa comme intermédiaire pour ses trafics. Après l'avoir pris en faveur à cause de son humeur enjouée, Pierre Ier l'envoya à la chambre de question, où il dut expier sous le fouet ses complaisances pour le beau chambellan. Catherine Ire le tira du bagne et Anne Ire l'appela au poste où il devait s'illustrer. Mais la plupart des anecdotes qui ont circulé sur son compte sont inventées ou empruntées à l'histoire des fous de cour en Pologne.

D'Acosta, juif portugais, débuta comme courtier à Hambourg, pour passer au service du résident russe dans cette ville, qui l'emmena à son retour en Russie. Comme beaucoup de ses congénères, il parlait la plupart des langues européennes, ce qui lui valut d'être apprécié par Pierre. L'ayant attaché à sa personne, le Tsar se plut à disputer avec lui sur la valeur relative de l'ancien et du nouveau Testament.

Pedrillo, de son vrai nom Pierre Mira, originaire de Naples, était venu à Pétersbourg comme chanteur-bouffe et premier violon à l'opéra italien. Brouillé avec le chef d'orchestre, il trouva refuge dans la troupe des fous et Anne en fit de plus son partenaire favori à la table de jeu. Il tenait habituellement la banque pour la Souveraine, y gagna une fortune et en profita pour prendre la clef des champs. Il avait une femme extrêmement laide. — « Est-ce vrai que tu es marié à une chèvre ? » lui demanda un jour Bühren. — « En effet, et elle va même « accoucher prochainement. J'espère que Votre Altesse dai- « gnera lui rendre visite et n'oubliera pas le cadeau usuel « pour la dent du nouveau-né » . Anne voulut que toute sa cour y allât et, au jour fixé, on trouva Pedrillo au lit à côté d'une chèvre en grande toilette, rubans et dentelles. Le drôle faisait aussi les commissions de l'Impératrice : engagements de chanteurs et de chanteuses italiennes, achat de bijoux et de meubles précieux à l'étranger. En 1735, les Espagnols ayant

occupé la Toscane, il écrivit, *au nom de la Souveraine*, à Gaston de Médicis, lui promettant quinze mille hommes de troupes russes avec une avant-garde de Cosaques et de Kalmouques, en échange d'une quantité convenable d'eau-de-vie de Danzig, « la plus forte, expliquait-il, celle avec laquelle Votre « Altesse avait coutume de s'enivrer en Bohême ». En même temps, pour remédier aux embarras financiers dans lesquels le prince dépossédé devait se trouver, il lui proposait l'achat d'un gros diamant dont l'Impératrice avait envie, et cette partie au moins de sa correspondance était absolument sérieuse.

Je m'arrête un instant à ces figures parce qu'elles font corps avec le milieu intellectuel et moral où elles ont évolué. Celles des trois autres fous contemporains sont encore plus instructives à cet égard.

Le prince Nikita Fiodorovitch Volkonski avait eu une situation en vue sous Pierre Ier et Catherine Ire, grâce à sa femme, Agraféna Pétrovna Bestoujev, l'intelligente, ambitieuse et remuante personne, dont j'ai eu déjà à faire mention. Celle-ci donna, en ce temps, à Anne Ivanovna des motifs de mécontentement et eut si fort à s'en repentir après l'élévation inattendue de l'ex-duchesse de Courlande, qu'elle mourut de chagrin en 1732. Anne fit alors venir à Pétersbourg son mari, qui, faible d'esprit, vivait à la campagne, y commettant mille folies, et *par mesure de faveur* le destina à son amusement. Comme il s'acquittait avec zèle de ses attributions, elle lui confia encore la garde de *Tsytrynka*, sans lui enlever son rang de chambellan.

Le Comte Alexis Petrovitch Apraxine, neveu de l'amiral qui fut compagnon d'armes de Pierre Ier, dut à une autre faveur de même genre de cumuler la fonction de gentilhomme de la chambre qu'il possédait déjà à la cour de Catherine Ire, avec l'emploi où il brilla à côté de Pedrillo. Il paraît s'en être accommodé fort bien, recevant des largesses assez considérables sur les fonds du régiment Préobrajenski, qui de son côté acceptait sans murmurer le partage. Marié à une Galitzine, il avait pour beau-père le prince Michel Alexiéiévitch, petit-fils de l'infor-

tuné amant de Sophie. Pierre Ier fit de celui-ci un simple soldat et le laissa péniblement arriver au grade de major. Veuf en 1729 de sa première femme, une Khvostov, Michel Alexiéiévitch Galitzine reçut la permission de voyager à l'étranger, s'éprit d'une Italienne de basse extraction et se fit catholique. De retour en 1732, il vécut obscurément à Moscou, cachant sa femme et sa conversion. L'aventure finit néanmoins par être ébruitée et les Galitzine poussèrent des cris d'horreur. Simplement intriguée, Anne voulut voir le coupable, tomba en pâmoison devant sa bêtise et lui décerna la palme parmi ses amuseurs attitrés. « Il les a tous battus ! » écrivait-elle avec enthousiasme à Soltykov, en le remerciant de lui avoir envoyé cet incomparable sujet. « Si vous en trouvez un second pareil, « ne manquez pas de m'en prévenir. » Le mariage et la conversion du nouveau fou furent déclarés nuls, comme de raison, et il ne revit plus jamais son Italienne. En 1735 celle-ci se trouvait à Moscou dans la plus profonde misère, n'arrivait pas à payer un loyer de trois roubles par an et disait à un visiteur : « Si le diable me donnait de l'argent je lui don- « nerais mon âme. » L'année d'après, le diable vint sous les traits d'Ouchakov, et elle disparut sans trace. Un fils qu'elle avait eu de son mari a dû mourir jeune, car aucune généalogie n'en fait mention. Le père eut, lui aussi, double emploi à la cour d'Anne Ivanovna, servant d'échanson à l'Impératrice pour le *Kvass*. D'où le surnom de *Prince-Kvassnik* qui lui fut donné jusque dans des documents officiels.

Ces fous professionnels trouvaient de nombreux suppléants et rivaux parmi les personnages fréquentant la cour. Le général-lieutenant P. S. Soltykov se distinguait par son habileté à faire des figures avec ses doigts et à tourner le bras droit dans un sens et le pied droit dans l'autre. Anne Ivanovna, dite *Boujéninova*, à raison d'un plat de porc préparé avec du vinaigre et des oignons (*boujénina*), son mets favori, vieille Kalmouque horriblement laide, était sans pareille pour les grimaces et les contorsions bizarres. Un jour elle manifesta en plaisantant le désir de se marier. Le lendemain Galitzine fut averti que l'Im-

pératrice lui avait trouvé une femme et que la Souveraine prenait à sa charge les frais de la cérémonie. A cette occasion fut conçue l'idée de la fameuse *Maison de glace*, dont Tatichtchev parait avoir été l'auteur et dont une commission spéciale présidée par Volynski assuma l'exécution.

Avec des blocs de glace arrosés d'eau chaude, l'édifice fut construit sur la Néva, entre le Palais d'hiver et l'Amirauté. Il mesurait vingt-quatre mètres de longueur sur sept mètres de largeur et une hauteur de dix mètres. Il eût à son sommet une galerie à jour garnie de colonnes et de statues. Un perron à balustrades sculptées dans la glace conduisait à un vestibule éclairé par quatre fenêtres, qui divisait la maison en deux parties : d'un côté était la chambre à coucher avec un grand lit, où rideaux, matelas, couvertures et oreillers étaient également en glace. Dans une cheminée flambaient des blocs de glace arrosés de *pétrole*.

Il est curieux que l'huile minérale, comme l'indiquent les descriptions contemporaines de cette fantaisie impériale, ait été utilisée dès cette époque, sans que l'emploi en paraisse généralisé avant le milieu de notre siècle.

Un cabinet de toilette agencé de même complétait cette partie de l'appartement. Dans l'autre se voyait un salon, où une pendule montrant son mécanisme à travers des lames de glace transparentes, une table à jeu avec cartes et marques, des statues et divers meubles, en glace sculptée toujours, donnaient l'illusion d'un intérieur somptueux. La salle à manger suivait, avec un dressoir richement garni : vaisselle, service à thé et assortiment de mets variés, qui n'étaient encore que de la glace artistement ouvragée et peinte en couleurs naturelles. Devant la maison six canons et deux mortiers en glace, sur affûts de même matière, tiraient des boulets de six livres et des bombes de soixante-quatre livres en bois. Deux dauphins vomissaient des torrents de pétrole enflammé. Un éléphant lançait de l'eau à vingt-quatre pieds de hauteur et barrissait, un homme caché à l'intérieur s'employant à cet effet. Deux pyramides creuses et éclairées à l'intérieur servaient à l'exhi

bition d'images humoristiques et obscènes et les fenêtres de la maison, brillamment illuminées le soir, en montraient autant. Enfin, dans un bâtiment voisin, également construit en glace, il y avait un bain où le public était admis (1).

Cette maison devait être la demeure nuptiale de Galitzine et de l'épouse que l'Impératrice lui avait destinée. Par les ordres de Sa Majesté, toutes les nationalités composant la population de l'empire furent conviées à se faire représenter au mariage, qui eut lieu le 6 février 1740. Après la bénédiction donnée à l'église comme à l'ordinaire, un cortège de carnaval, semblable à ceux dont Pierre I[er] aimait à se donner le spectacle, se forma. Ostiaques, Tchérémisses, Samoïèdes, Kamtchadales, Iakoutes, Kirguizs, Kalmouques, Finnois, vêtus de leurs costumes nationaux, montant des chevaux, des cerfs, des bœufs, des chiens, des boucs, des porcs et jouant de divers instruments, précédaient une cage portée à dos d'éléphant, où se trouvaient les mariés. Sous la conduite de Tatichtchev la procession passa devant le palais impérial, traversa les principales rues de la ville et s'arrêta au manège du duc de Courlande, où un repas fut servi, comprenant des plats et des boissons en rapport avec la nationalité des convives. Trédiakovski lut une pièce de vers ; sous les yeux de l'Impératrice et de sa cour, divers couples exécutèrent les danses de leur pays ; puis, à la nuit tombante, le cortège reformé prit le chemin de la *Maison de glace*, qui apparut ruisselante de lumière, entourée de flammes. Avec de grandes cérémonies, on coucha les mariés, et des factionnaires furent mis aux portes pour les empêcher de s'en aller avant le jour (2).

Le Prince *Kvassnik* et sa compagne survécurent à cette épreuve. Après la mort d'Anne, en 1741, ils eurent la permission d'aller à l'étranger, où la Kalmouque mourut bientôt, après avoir donné à son époux deux fils : le prince Alexis qui n'a pas laissé de postérité et le prince André, qui, marié à une

(1) Kraft, *Description de la maison de glace*, 1741.
(2) Choubinski, *Esquisses historiques*, 120-128· Nachtchokine, *Mémoires*. *Archive Russe*, 1883, 2e partie, p. 288.

Khitrovo, a fait souche d'une nombreuse famille. Remarié lui-même une quatrième fois avec une Khvostov, qui le rendit père de trois filles, le *Kvassnik* arriva à une grande vieillesse (1778).

Tel était l'aspect moscovite de cette cour et des plaisirs qu'on s'y donnait, en un prolongement très apparent de l'ancienne vie du Kreml, amplifiée seulement et recevant un reflet des fantaisies licencieuses dont le Réformateur avait donné l'exemple.

L'autre aspect consacrait une rupture décisive avec la tradition, par un complément naturel de la réforme, auquel Pierre avait répugné, mais qui ne pouvait plus être évité sous le gouvernement d'une femme, veuve d'un prince allemand. A Mittau, Anne s'était évertuée à appliquer dans le train dispendieux de sa maison les modèles que les cours allemandes du temps, affolées elles-mêmes de Versailles, offraient à son imitation. A Moscou, Liria assura non sans exagération sans doute, que les splendeurs dont la cour de France lui laissait le souvenir étaient dépassées dans les fêtes que la nouvelle Souveraine multipliait dès le lendemain de son avènement. Mais ni Pierre II ni même Catherine Ire ne possédèrent de cour proprement dite, avec l'organisation compliquée et l'appareil décoratif en usage dans les pays d'Occident. Pierre Ier avait supprimé jusqu'aux derniers vestiges de ce qui constituait la majesté et la pompe de ses prédécesseurs et n'avait rien mis à la place. Il vivait dans une cabane et faisait ses courses dans un cabriolet. A part quelques charges de chambellans, tout était à créer, et Anne ne s'en fit pas faute. Elle eut des officiers de cour à tout usage et des réceptions à jour fixe ; elle donna des bals et fit jouer la comédie comme chez le Roi. Pour les fêtes de son couronnement, Auguste II lui envoya de Dresde quelques acteurs italiens, et elle comprit que la possession d'une troupe italienne à demeure lui était indispensable. Elle s'en donna une en 1735, et, deux fois par semaine, les « intermèdes » alternèrent avec les ballets. Des élèves du corps des Cadets, dressés par le maître de danse français, Landet, y figuraient. Puis ce fut un opéra italien avec soixante-dix chanteurs

et chanteuses sous la direction du compositeur François Araglia (1). L'Impératrice n'entendant pas l'italien, Trédiakovski avait à faire la traduction des textes, et la Souveraine suivait le spectacle un livret à la main. Mais avec ce secours même elle n'arrivait pas à y prendre goût. Son esprit comme son éducation se prêtaient mal aux formes artistiques du plaisir. Bühren fut donc sagement inspiré en engageant encore à Leipzig une troupe allemande, dont les farces grossières eurent auprès de sa maîtresse tout le succès qu'il se promettait. Elle riait surtout aux endroits où intervenaient les coups de bâton. Mais une lutte en résulta entre cet élément nouveau et l'élément franco-italien favorisé par Reinhold Lœwenwolde, qui se piquait d'élégance. La mort d'Anne assura une victoire définitive au second.

Un luxe inusité s'établissait en même temps et se propageait dans les hautes sphères de la société. Les vêtements des anciens boïars étaient riches, mais servaient à plusieurs générations. En introduisant le costume européen, Pierre I[er] donna l'exemple d'une extrême simplicité. Sous Anne, la mode fit son apparition. Bühren n'aimant que les couleurs claires et Loewenwolde affectionnant les broderies d'or, on se ruina en commandes à Lyon. Il était interdit de venir deux fois à la cour avec la même toilette. Des vieillards comme Ostermann s'y montraient vêtus de rose tendre. Avec une dépense de trois mille roubles par an pour sa garde-robe un homme faisait pauvre figure et les robes de Mme Bühren étaient estimées à cinq cent mille roubles (2). La table comporta aussi des raffinements jusqu'alors inconnus. Sous Pierre I[er], la *prostaïa* (eau-de-vie de grain) faisait les frais des plus copieuses libations. Anne régnant, les scènes d'ivresse furent rares à la cour. Elles lui rappelaient de trop fâcheux souvenirs. Mais les vins français, le champagne, le bourgogne, figurèrent plus fréquemment sur les

(1) Karabanov, *Les origines du théâtre russe*, 1849, p. 5-6.
(2) Weydemeyer, *Aperçu des principaux événements depuis la mort de Pierre I[er] jusqu'à l'avènement d'Élisabeth*, 1831, p. 106. Goltsev, *La législation et les mœurs*, 1886 p. 43 ; Biélov, *Relations entre la Russie et Frédéric II, Ancienne et nouvelle Russie,* 1875, n. 8.

tables, accompagnant des mets plus délicats. L'usage de tenir table ouverte s'introduisit dans beaucoup de maisons, et il est singulier qu'étant alors nouvelle et de provenance occidentale, cette forme d'hospitalité, perpétuée jusqu'à nos jours dans quelques maisons russes, y prenne maintenant une apparence d'originalité nationale. Les maisons devenaient simultanément plus spacieuses, se garnissant de meubles anglais en acajou, de glaces et de tentures. Les équipages luxueux, voitures dorées et tapissées de velours, se multipliaient. Pierre Ier avait interdit le jeu jusque dans son armée. Anne, tout en détestant les cartes, crut nécessaire d'avoir sa partie comme la Reine avait la sienne à Versailles. Elle s'arrangeait de façon à ne perdre que des sommes modiques et ne touchait jamais l'argent qu'elle gagnait; mais aux tables voisines on risquait des fortunes. A la fin de son règne, elle fut elle-même effrayée par le résultat que produisait cette brusque invasion de mœurs exotiques et des lois somptuaires durent en combattre l'effet. L'or et l'argent furent proscrits de la toilette féminine et masculine. Mais le plis était pris, et l'implacable mode trouva des expédients ingénieux pour ne pas lâcher ses victimes.

Sous le vernis occidental, des traits de rusticité, de grossièreté et de sauvagerie indigène se maintenaient d'ailleurs et faisaient saillie. Aux bals de la cour, en dépit de Landet, la danse nationale alternait avec le menuet. Des sous-officiers de la garde avec leurs jeunes femmes et quelques hommes de cour même s'y distinguaient (1). Aux fêtes de février 1740 que j'ai rappelées plus haut, au milieu d'un feu d'artifice, des fusées furent *intentionnellement* lancées dans les rangs des spectateurs et l'officielle gazette de Saint-Pétersbourg en parla en ces termes : « Une frayeur aveugle s'empara de la foule ; on la « vit s'agiter et prendre la fuite, ce qui servit à la joie et à « l'amusement des hauts personnages de la cour de S. M., « témoins de cette fête. »

Le voyageur danois Haven mentionne l'habitude qu'auraient

(1) Zabiéline, *Etudes Historiques*, II, 447.

eue à cette époque les dames russes de se laver avec une dissolution de bois de campêche dans de l'eau-de-vie — en buvant ce qui restait après l'opération. Des femmes du peuple à l'en croire, s'adonnaient elles-mêmes à cette pratique de coquetterie — et d'intempérance — et il arrivait fréquemment qu'on fût arrêté dans la rue par une pauvresse sollicitant deux copecks pour s'acheter du fard. L'imitation des modes françaises était générale, mais on avait chance, en été, de rencontrer une « Madame » retroussant une robe de damas galonné sur des pieds nus (1). Ce voyageur n'est pas un détracteur de parti pris, à telle enseigne qu'il défend les paysans russes contre la réputation universelle de saleté qui leur était faite alors comme aujourd'hui. Il les a vu au contraire plus propres que dans tous les autres pays. Très paresseux par exemple, faisant la sieste dans l'après-midi et ne s'en levant pas plus tôt; mais beaux, robustes, fidèles et obéissants. Du Russe en général il s'est fait une opinion que traduit assez exactement cette anecdote recueillie par lui sur place : un Français, un Allemand et un Russe buvant en compagnie, des mouches tombent dans leurs verres. Le Français jette son vin; l'Allemand enlève la mouche avec ses doigts; le Russe avale tout, pour ne rien perdre. Le Russe, dit encore Haven, est plus juif que tous les juifs, en ce sens qu'il a plus que tout autre homme au monde le génie du commerce. Donnez deux roubles à un paysan; il ouvrira aussitôt une boutique et décuplera en quelques jours ce capital.

Sur un point, son témoignage est contredit par un contemporain, auteur de Mémoires fort intéressants. A l'époque du séjour des armées russes en Pologne, celui-ci a été frappé par la saleté des soldats. Leur aspect physique, leurs vêtements et leur nourriture lui ont paru également « repoussants », les bas officiers se distinguant peu à cet égard de leurs subordonnés (2). Je veux bien que ce qui vient de la Pologne doive être suspect dans l'espèce; mais des impressions beaucoup plus

(1) Haven, *Voyage en Russie* 1744, Traduction allemande, p. 98.
(2) Kotowicz, *Mémoires*, 1839; Comp. Kotchoubinski, *loc. cit.* p. 424.

récentes et personnelles mettront un grand nombre de mes lecteurs à même de trancher le débat. Le luxe côtoyant la misère et des splendeurs extérieures voilant des dessous sordides demeurent aujourd'hui encore parmi les traits caractéristiques de la vie commune en pays slaves. Sous Anne, les habitudes intimes semblent, jusque dans la classe la plus élevée, avoir été éloignées de tout raffinement, comme de tout confort réel. A la maison de campagne de ses beaux-parents, Nathalie Dolgorouki couchait avec son jeune époux dans un hangar à foin.

L'Impératrice n'aimait pas qu'on s'enivrât en sa présence. Mais ailleurs, les banquets dégénéraient très habituellement en orgies crapuleuses, comme par le passé, et l'ivresse devenait même parfois obligatoire. En mai 1732, rendant compte d'une fête donnée au palais impérial de Moscou pour l'anniversaire du couronnement de Sa Majesté, Soltykov mandait que tout se serait bien passé sans l'obstination d'un général qui avait refusé de boire, alors qu'un grand nombre de convives, parmi lesquels figuraient tous les hauts dignitaires du lieu, militaires civils et ecclésiastiques, avec leurs femmes, étaient emportés sans connaissance. Le gouverneur s'était vainement épuisé à rappeler au devoir ce commensal récalcitrant : « Ne sais-tu pas que tu es dans la maison de l'Impératrice! » Des rixes éclatant avec les assistants indignés, on avait dû jeter dehors l'insolent (1).

Les sentiments, il faut le dire encore, étaient de niveau avec ces mœurs. Et c'est ainsi que s'explique la docilité de la masse à subir l'insolence d'un Bühren. Le prince Chakhovskoï s'indignait du supplice de Volynski, mais le Favori le nomma chef de police, le reçut aimablement en lui offrant du café et cette vertueuse colère disparut comme par enchantement. Après la chute de Bühren le poste de maître de police échut à Naoumov et Chakhovskoï accepta encore de devenir son subordonné. Tatichtchev lui-même faisait à l'occasion office de policier et

(1) Soloviov, XX, 221.

presque de bourreau, quand il ne conduisait pas des mascarades (1). Et l'un et l'autre appartenaient à une élite.

II

Nous savons très peu des mœurs du bas peuple à cette époque. Les témoignages des rares contemporains qui ont porté de ce côté leur curiosité sont contradictoires, et lui-même étant illettré, n'a laissé aucun monument indiquant ses façons d'être, de penser et de sentir. Nous devinons qu'il fut assez semblable à ce qu'il est encore dans les provinces les plus éloignées des centres de civilisation, c'est-à-dire très peu développé intellectuellement, et moralement très grossier; sauvage, stupide et superstitieux. En 1737, une épidémie de fièvre pernicieuse ayant éclaté à Moscou, le populaire l'attribua à la présence d'un éléphant qu'on avait fait entrer dans la ville nuitamment (2); et Locatelli, dont les lettres contemporaines ont passé pour un écho du cercle de Volynski, explique surabondamment ce trait : « Représentez-vous les habitants « de cette grande ville (Moscou) comme une nouvelle colonie « de Lapons, de Samoièdes et d'Ostiakes, qui passent pour les « peuples les plus stupides du Nord. Ne croyez pas cependant « que ce parallèle soit juste à tous égards; les Moscovites sont « infiniment au-dessous de tous ces peuples. »

Forcé par Pierre le Grand de devenir *grammotnaïa*, c'est-à-dire d'apprendre tout au moins à lire et à écrire, la noblesse du temps nous a légué, par contre, de nombreux mémoires, où son esprit et son caractère se traduisent ingénument. Pour cette classe, le règne d'Anne est une période de transition. On voit encore, dans ses rangs, de vieux seigneurs, porteurs de titres qui, depuis la réforme, n'ont plus qu'une valeur histo-

(1) Goltsev, *loc. cit.* p. 18.
(2) Danilov, *Mémoires,* p. 52.

rique, *stolniki* et *okolnitchyié* n'ayant pas consenti à sacrifier leur barbe, prétendant ignorer Poltava, mais racontant l'expédition de Tchiguirine, à laquelle ils ont pris part sous Fiodor Alexiéiévitch. Ils vivent dans des *dvory*, qui généralement se composent d'un rez-de-chaussée contenant la cuisine et le garde-manger et d'un étage avec deux pièces seulement séparées par une antichambre. Dans l'une d'elles, le *stolnik* habite pendant l'été, et dans l'autre pendant l'hiver. Les moins fortunés se contentent d'un logis encore plus modeste, réduit à deux compartiments : cuisine et habitation. La génération plus jeune est composée, sans exception, d'hommes ayant servi à l'armée sous Pierre. Ils se rasent le menton, portent l'habit à la Française, ont plus d'instruction et des idées plus larges, mais ne semblent guère moins grossiers. Ils sont plus rudes surtout, plus fortement trempés. Un tel a été à Narva et se souvient que le Tsar a daigné lui couper avec des ciseaux deux doigts de la main arrachés par une balle suédoise et ne tenant qu'à des lambeaux de chair...

Et, pour donner aux caractères et aux tempéraments cette trempe et cette patine particulière, il n'y avait pas eu que la guerre seule! Lisez les mémoires de Vassili Vassiliévitch Golovine (1). A seize ans, il s'était vu obligé d'aller à Pétersbourg, pour y subir, avec un grand nombre d'adolescents de même rang, une sorte d'examen ou d'inspection, présidés par le Tsar en personne. A la suite de cette épreuve, « moi, pécheur, » écrit-« il, je fus pour mon premier malheur envoyé au delà des « mers. » Cela voulait dire à Amsterdam. Quatre années plus tard, après avoir étudié chez les Hollandais, il entrait à l'Académie maritime nouvellement créée à Saint-Pétersbourg. La discipline y était sévère. Internat rigoureux. Classes surveillées par un fonctionnaire armé d'un fouet. Factions de jour et de nuit. Pour la moindre incartade, les batogues ou le knoute, selon l'âge des délinquants. En cas de faute plus grave, les ba-

(1) Inédits. Extraits nombreux publiés dans la généalogie des Golovine, 1847. et dans le livre de M. Kazanski : *Le village de Novosspaskoïé*, 1847. Comp. Chorbinski. *Esquisses*, p. 191.

guettes : deux ou trois tours dans les rangs, le régiment étant à trois mille hommes. Études peu difficiles mais compliquées par le système scolaire et la nouveauté de la langue officielle que les professeurs eux-mêmes n'entendaient qu'à moitié. Vassili Vassiliévitch en tomba malade, reçut un congé d'un an, se maria, puis dut reprendre sa place à l'école et y demeurer pendant cinq ans encore. En 1720, des démarches patientes et les puissantes influences de sa famille lui valurent une place de gentilhomme de la chambre auprès de Catherine Ire. Mais aussitôt, mêlé à une intrigue de cour, il fut emprisonné, mis à la torture, puis exilé jusqu'en 1725. L'avènement de Catherine Ire lui ayant rendu la liberté, il retomba en 1736 aux mains d'Ouchakov. Il connut l'estrapade, le knoute, les charbons ardents appliqués sur les chairs sanglantes et le nettoyage des ongles avec des épingles rougies au feu. « Tel jour », note-t-il, « on a nettoyé les ongles de moi, pauvre pécheur, qui ont été mutilés ». Après quoi il ajoute : « Grâce au Seigneur, maintenant nous sommes sauvés. » Ce qui veut dire que le sacrifice d'une somme énorme consenti par sa femme lui a permis de se retirer dans sa terre de Novospasskoïé.

Dans cet intérieur paisible où désormais s'écoulera sa vie, il offre à la vue un curieux mélange de culture européenne, de religiosité superstitieuse, de pusillanimité défiante et de fantaisie sauvage touchant à la démence. Levé avant le jour, il lisait les matines en compagnie d'un serviteur, puis recevait les rapports de son majordome, de son sommelier, de l'adjoint du maire et du staroste, personnages qu'une vieille domestique était chargée d'introduire avec un cérémonial invariable.

— « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » disait-elle, en leur ouvrant la porte, et ils devaient répondre : « Amen. » « Entrez » continuait-elle, « avec douceur, modestie, circons-« pection et prudence, la pureté dans le cœur et la prière sur « les lèvres, pour présenter vos rapports et recevoir les ordres « de votre maître. Saluez bas Sa Seigneurie et tenez-vous « bien sur vos gardes. »

— « Nous vous écoutons, matouchka. »

Ils franchissaient le seuil courbés en deux, souhaitaient bonne santé au seigneur et l'entendaient dire en termes identiques tous les jours :

— « Soyez les bienvenus, mes amis, vous qui n'avez pas été « torturés et suppliciés, éprouvés et punis. Tout se passe-t-il « comme il convient?

Les rapports commençaient alors en langage convenu, de tournure biblique. Il y était question par exemple, d'un chat favori qui venait de s'étrangler en goûtant d'un poisson destiné à la table du maître. On disait son méfait, en cachant sa mort, et le maître, après réflexion et nouveau retour sur son douloureux passé, ordonnait qu'on exilât le coupable. Puis c'était le cas d'une femme condamnée à la même peine à raison d'un incendie provoqué par son imprudence. A la suite de cet accident, Vassili Vassiliévitch avait décidé que tous ses serviteurs cuisineraient à l'avenir dans la même pièce. Comme on en comptait plus de trois cents, la chose n'était pas possible, mais il n'en savait rien. Les rapports terminés, on servait le thé avec de novvelles cérémonies non moins compliquées, puis Vassili Vassiliévitch se rendait à la chapelle pour la messe, déjeunait copieusement et bientôt après se remettait à table pour le dîner. Béni solennellement par le chapelain, ce repas pris en famille se composait parfois de quarante plats et durait fréquemment trois heures et plus. Chaque plat était préparé par un autre cuisinier, qui présentait lui-même son œuvre avec de profondes révérences. Le service était fait par des valets en livrée rouge et poudrés. En sortant de table, Vassili Vassiliévitch allait dormir jusqu'au lendemain matin. Mais son coucher était encore tout une affaire. Il donnait d'abord l'ordre de fermer les volets et des prières devaient être dites pendant cette opération, ceux qui s'y employaient au dehors répondant à ceux qui les aidaient à l'intérieur du logis. Au mot : *amen*, on rabattait les panneaux à grand fracas. Les quatre rapporteurs du matin reparaissaient alors pour recevoir de nouveaux ordres qui étaient toujours les mêmes :

— « Écoutez la volonté de Votre Seigneur : Veillez, ne dormez pas jusqu'à l'aube ; faites des rondes autour de la maison ; agitez diligemment les crécelles ; faites sonner le cor ; frappez sur les planches de bois ; sonnez la cloche d'alarme ; ne bâillez pas dans les coins ; mais prenez bien garde que les oiseaux ne volent pas ; qu'ils ne poussent pas des cris bizarres ; qu'ils n'effraient pas les petits enfants ; qu'ils n'endommagent pas avec leurs becs les plâtres du maître ; qu'ils ne perchent pas sur les toits ; qu'ils ne visitent pas les greniers. Faites bien attention, enfants !

— « Nous écoutons. »

Des dispositions spéciales concernaient les chattes de Vassili Vassiliévitch. Celles-ci étaient au nombre de sept, et pour la nuit on les attachait à une table qui comptait autant de pieds, chacune des bêtes ayant une femme spécialement préposée à sa garde. Après avoir rappelé à ces domestiques leur devoir, qui consistait à empêcher que le sommeil du maître fût troublé par les vagabondages nocturnes de leurs pupilles, Vassili Vassiliévitch fermait les yeux. On guettait le moment où il paraissait assoupi, et aussitôt commençait au dehors un vacarme épouvantable de crécelles et de planchettes de bois, qui généralement le réveillait en sursaut. Souvent il ne parvenait plus à se rendormir et passait la nuit à lire la vie d'Alexandre le Grand, ou à se promener dans un fauteuil à roulettes, en répétant d'une voix qui du fortissimo passait au pianissimo : « Frère de Satan, éloigne-toi de moi ; fuis dans les lieux « déserts, dans les bois épais, dans les gouffres où ne peut « pénétrer la lumière du Seigneur. » En même temps, il se servait d'une aile d'oie pour écarter les mauvais esprits.

Cela dura plus de quarante ans. Vassili Vassiliévitch vécut jusqu'en 1781, n'ayant jamais eu besoin de lunettes pour lire et cassant les noisettes avec ses dents, jusqu'au jour où une attaque d'apoplexie le foudroya. Il laissait huit fils et dix filles.

Ces excentricités étaient très communes dans le même milieu. Perpétuées jusqu'à une époque très récente, elles consti-

tuent un trait de caste. Démidov, ou *Démidytch*, comme l'appelait familièrement Pierre le Grand, le célèbre armurier de Toula, enrichi et anobli sous le règne du Réformateur, fut un homme bien équilibré et d'allures simples. Le fils ressemblait encore au père. Le petit-fils, mêlé déjà à la classe aristocratique, en contracta aussitôt cette tendance à la bizarrerie. Ayant invité à dîner un haut personnage de passage à Moscou, comme celui-ci s'excusait au dernier moment, il fit mettre un porc à la place du convive manquant et servit lui-même l'animal avec force courbettes (1). Cela ne l'empêchait pas d'avoir son portrait dans une maison d'éducation fondée par Catherine II, comme bienfaiteur de l'établissement, et l'Université de Moscou le compta aussi parmi ses protecteurs les plus dévoués.

Une rupture d'équilibre moral déterminée par l'assimilation trop brusque d'un ensemble mal coordonné d'éléments civilisateurs, explique en partie le phénomène ; mais il a des causes plus lointaines et plus profondes — dans le despotisme d'abord, subi d'un côté et exercé de l'autre par la même classe, puis dans l'isolement séculaire où elle a vécu. Ce n'est pas, quoi qu'on en ait dit, la réforme qui, à elle seule, a produit ici l'écart, si apparent aujourd'hui encore, entre les couches supérieures et les couches inférieures de la société. Il s'est assurément élargi à cette époque sous l'action nécessairement superficielle d'une culture précipitée, les couches supérieures en recevant seules l'empreinte des idées et des mœurs de l'Occident. Mais il a toujours existé. Bien avant la réforme, la structure intime de cette société creusait un abîme entre le *barine* et le paysan. Partagée entre l'église ou il passait la moitié de la journée et les plaisirs de la table et de la chasse, l'existence morale et physique du premier était, plus qu'ailleurs, étrangère au second, des conditions économiques et sociales très particulières excluant tout intermédiaire entre le propriétaire de la terre, unique source de richesses, et le cultivateur de cette

(1) Choubinski, *loc. cit.* p. 215.

terre. Maître d'un côté, esclave de l'autre. Pas de professions libérales. Pas de tiers état qui, touchant par la base aux masses populaires et par le sommet à l'élite aristocratique, servît de trait d'union entre les esclaves. Attaché à la glèbe, attelé à la charrue, assimilé à une bête de somme, le *moujik* n'avait pas assez de loisirs pour fréquenter les *obiédni* et les *viétcherni* (messes et vêpres), qui paraissaient constituer un privilège de plus au profit du *barine*, et, prolongée ainsi jusque dans l'enceinte du temple, la séparation en contractait encore un cachet particulier de rigueur.

Notez que jusqu'au XVII[e] siècle, au milieu d'un état permanent d'anarchie politique et sociale, ce classement social fut essentiellement déterminé par la loi du plus fort. Datant du XI[e] siècle, la *Rousskaïa Pravda* (Code) admettait déjà qu'un débiteur insolvable devînt l'esclave de son créancier, qu'un homme incapable de se procurer par lui-même des moyens d'existence subît le même sort, en acceptant de ceindre la *clef*, emblème d'une fonction domestique. Au XVII[e] siècle, un pouvoir central fortement constitué arrivant à conjurer l'anarchie, la loi de l'impôt amena ou plutôt consolida le même résultat. Pour que le propriétaire d'un morceau de terre pût payer sa redevance à l'État, il fallait que ce morceau de terre fût cultivé, — et le servage, l'attachement à la glèbe apparut avec toutes ses conséquences.

Pour les adoucir, pour amortir l'antagonisme créé par elles, nul principe libérateur n'intervenait ici. En Occident, l'Église exerça, à cet égard, au cours des siècles, une influence tout au moins modératrice. Dans l'ancienne Moscovie, comme dans la Russie moderne, l'Église n'a été jusqu'à ces derniers temps qu'une collectivité de prêtres et de moines, gros propriétaires fonciers, et conséquemment propriétaires de nombreux troupeaux d'esclaves. Elle ne représenta jamais ni un élément intellectuel ni un principe moralisateur. Le pope Silvestre, le plus éclairé des prêtres de son temps, réduisait la religion à l'accomplissement des cérémonies du culte. Consultez le *Domostroï*. Voyez dans le roman classique de Liéskov l'évocation

fortement idéalisée du prêtre moderne, Touberosov : vous n'y trouverez pas un élan de charité ! (1)

Les autres sources, plus récemment développées en Europe occidentale, de morale, d'intelligence, de liberté, restèrent ici également absentes jusqu'au seuil du XIX[e] siècle. Pas d'écoles. Pas de courants littéraires. Le silence et la nuit.

Dans cette société ainsi constituée, la réforme de Pierre le Grand a bien introduit par en haut un ferment de transformation économique, intellectuelle et sociale; mais, devant aboutir un siècle et demi plus tard seulement à l'événement émancipateur de 1861, l'action en fut extrêmement lente. D'une manière générale elle détermina, dès cette époque, une évolution dont le terme devait être l'affranchissement des classes; mais la noblesse en profita seule et la condition du paysan en fut seulement aggravée d'abord. En mettant à la charge des propriétaires fonciers le prélèvement de la capitation, l'oukase de 1731 contraria la tendance libératrice, à laquelle la noblesse dut, cinq ans plus tard, d'être affranchie du service perpétuel. Les hoberaux furent maîtres de rester chez eux ; mais, en devenant responsables de l'impôt, ils demandèrent, comme contre-partie nécessaire, l'asservissement plus complet de ceux qui leur permettaient, en travaillant, de s'acquitter de leurs nouveaux devoirs. Et des oukases successifs leur donnèrent gain de cause, convertissant de plus en plus le paysan en dépendance du sol, en signe extérieur de la richesse, en monnaie courante. On compta l'avoir des gens par le nombre d'*âmes* possédées. On donna des pots de vin en *âmes*. Et cela même, à un point de vue particulier, était ici un progrès : la création d'un capital mobilier. Jusqu'alors l'État lui-même rétribuait ses serviteurs en terres, faute de monnaie disponible, et les propriétaires en distribuaient de leur côté aux monastères pour gagner le ciel. Mais ce progrès fut à son tour combattu par le besoin bientôt reconnu de fixer un élément de richesse dont la mobilité risquait d'enlever à la terre

(1) Waliszewski, *Littérature russe*, p. 397. Comp. *Ditiatine*, *Études sur l'Histoire du droit russe*, 1895, p. 497-530.

la valeur qu'elle ne tenait que de lui. Et la loi du servage arriva à prendre, à coups de nouvelles mesures législatives, la physionomie hideuse que nous lui avons connue dans notre enfance et que Radichtchev a si éloquemment marquée dans son entretien avec un paysan rencontré sur la route de Pétersbourg à Moscou :

— Comment faites-vous pour vivre, alors que vous devez au maître six jours de corvée par semaine et qu'il vous prend encore vos dimanches ?

— Il y a les nuits...

Le tableau est à peu près celui dont un contemporain des guerres de la Ligue au XVIe siècle a noté l'image en France : « Non loin des villes et des lieux fortifiés, les paysans qui par- « venaient à se procurer quelques mesures de seigle s'assem- « blaient la nuit comme des hiboux au nombre de trois ou « quatre, s'attelaient à la charrue, et, dans le silence et dans « l'ombre, comme des malfaiteurs, semaient ce peu de « grain (1). »

Mais c'était l'état de guerre. En transportant dans la vie normale les conditions d'existence qui en résultaient et en les prolongeant pour la classe la plus nombreuse, alors qu'une minorité privilégiée s'assimilait prématurément les formes les plus raffinées de la vie moderne, la Russie du XVIIIe et du XIXe siècle a donné un spectacle autrement révoltant.

Le proverbe commun à tous les pays, qui veut qu'il n'y ait pas de mal dont il ne résulte un bien, semble toutefois recevoir en cette circonstance une justification inattendue. En isolant le paysan plus encore que son maître n'était isolé lui-même, car l'État et la Cour mettaient celui-ci, à son corps défendant, en contact avec des influences extérieures, — ce régime contribua à créer dans les milieux populaires des habitudes d'autonomie et d'indépendance relative, comme on n'en saurait retrouver non plus l'équivalent dans aucune contrée d'Europe à aucune époque. En dehors de la corvée, du service militaire

(1) Hanotaux, *Tableau de la France en* 1614, 1898, p. 332.

et de l'impôt, dans la sphère de ses intérêts individuels ou communaux, le serf était ici abandonné entièrement à lui-même, maître d'organiser cette partie de sa vie entièrement à sa guise, et l'organisation démocratique des communes rurales, qui est une des curiosités de la Russie actuelle, procède de cette particularité historique, ainsi que le développement, dans le sein de ces petites républiques, de certaines vertus, esprit d'initiative et originalité saine du caractère national, dont les classes supérieures ne paraissent pas pourvues au même degré (1).

Il serait difficile de faire honneur à Anne Ivanovna de ce résultat indirect et lointain. Au point de vue social et économique, le bilan de son règne relève plutôt de la constatation que voici : d'après le recensement opéré en 1722, sur six millions d'habitants dans les gouvernements de la Grande Russie, cent soixante-douze mille sujets, soit 2.9 °/₀, appartenaient à la classe industrielle et marchande. Renouvelée pour la période quinquennale de 1742 à 1747 l'opération indiqua cent quatre-vingt-quinze mille individus de cette dernière catégorie sur six millions quatre cent mille, ou 3 °/₀; donc un progrès à peu près nul.

Je l'ai dit, ce règne fut, pour les causes que j'ai essayé de mettre en lumière, une période de piétinement sur place.

III

Anne s'alita, pour ne plus se relever, le 5 (16) octobre 1740. Le problème de sa succession était résolu, en principe, depuis 1731, par un manifeste de la souveraine désignant comme héritier le fils à naître de sa nièce, qui n'ayant que treize années d'âge n'était ni mariée, ni près de l'être. Tous les sujets de

(1) Comp. Von der Brüggen, *Wie Russland Europaeisch wurde*, 1885, p. 449 et suiv.

l'Empire avaient dû prêter serment à cet héritier qui n'existait pas encore. Sa mère ne fut convertie à la religion orthodoxe que deux années après, en abandonnant le nom d'Élisabeth-Catherine-Christine qu'elle portait pour celui d'Anne Léopoldovna. En même temps le grand écuyer, Charles Loewenwolde, chargé de chercher pour elle à l'étranger un époux convenable, faisait le tour des cours allemandes et, à son retour, recommandait le margrave Charles de Prusse ou le prince Antoine Ulric de Bevern, de la maison de Brünswick, beau-frère du prince héritier de Prusse. Ses préférences étaient pour le second, et elles l'emportèrent, en dépit d'Ostermann, qui donnait les siennes au candidat prussien.

Les relations de la Russie avec la maison de Brünswick divisée alors, comme on sait, en quatre branches, Bevern, Blankenbourg, Wolfenbüttel et Lunebourg, dataient du mariage d'Alexis Pétrovitch (1709) avec la princesse de Wolfenbüttel. Pierre Ier, Pierre II et Anne elle-même s'étaient portés, depuis, à attribuer des pensions à divers membres de cette famille terriblement besogneuse. Antoine-Ulric n'avait rien de séduisant, ni esprit, ni grâce. Anne, après l'avoir vu, en fut si peu satisfaite qu'elle ne sembla aucunement pressée de donner suite au projet qui motivait l'arrivée en Russie de ce prince mal conditionné. Elle le garda, lui donna à commander un régiment de cuirassiers avec lequel il fit la campagne de Turquie et se conduisit vaillamment sous Otchakov, mais ne parla pas de lui donner sa nièce, et, après la mort de Loewenwolde, ses chances parurent absolument compromises. Bühren lui témoignait une hostilité ouverte, qui à elle seule aurait suffi à faire naître les soupçons de rivalité auxquels j'ai fait allusion déjà. Ce fut bien pis quand, pour couper court aux propos qui circulaient à cet égard et gagner au pauvre Antoine-Ulric l'appui du Favori, la cour d'Autriche se méla de marier le jeune Bühren. Une princesse de Wolfenbüttel se trouvait disponible; elle fut offerte et refusée. Évidemment le Favori visait plus haut!

Il s'est défendu, depuis, dans une notice autobiographi-

que (1), d'avoir ambitionné pour son fils la main d'Anne Léopoldovna, et, en juillet 1739, Anne Ivanovna ayant ressenti les premières atteintes du mal — affection des reins avec complications venant du retour d'âge — qui devait l'emporter, il ne paraît pas avoir opposé une résistance sérieuse au bonheur si longtemps différé du prince de Brünswick. Il resta en termes froids avec le couple; mais, la Tsarine en venant à souhaiter l'accomplissement de cette union, faute sans doute d'avoir trouvé mieux, il laissa faire, gardant le secret des motifs réels qui l'inspiraient.

Anne Léopoldovna eut donc un mari, dont elle ne pensait d'ailleurs pas grand bien et dont la situation demeura indéterminée. Ostermann seul fut pour qu'on lui donnât aussitôt le titre de grand-duc et son avis ne prévalut pas. En avançant en âge, Anne Léopoldovna elle-même avait perdu beaucoup dans l'esprit de sa tante, qui ne lui trouvait ni beauté ni intelligence. C'était une grosse Allemande, assez bornée, sensuelle et apathique, mais sans ombre de méchanceté. Au fond, Anne Ivanovna l'avait choisie pour écarter Élisabeth qu'elle ne pouvait souffrir, et cette raison suffisait pour qu'elle ne changeât rien à ses résolutions premières. Elle y mettait seulement de la tiédeur. Un enfant vint en 1740, un fils, qui fut baptisé sous le nom d'Ivan Antonovitch et sembla destiné à règner un jour en Russie. L'Impératrice témoigna une grande joie de sa naissance et voulut lui donner les premiers soins (2). Les Russes eussent été en droit de se demander pourquoi cet Allemand pur sang, Brünswick par son père, Mecklembourg par sa mère, rattaché aux Romanov uniquement par sa grand'mère, devait être appelé à les gouverner, et le droit lui-même que s'attribuait Anne Ivanovna de désigner son successeur était des plus contestables en la personne de cette souveraine qui régnait de par la grâce d'un Galitzine et de quatre Dolgorouki. Mais qui aurait pu le contester? Ivan Antonovitch serait donc empereur. Mais qui gouvernerait à sa place? Il n'avait que neuf

(1) Büschings Magazin, vol. 9.
(2) Khmyrov, *La Comtesse Golovkine*, p. 189.

mois. Anne Ivanovna ne s'en était pas mis en peine autrefois et maintenant on ne s'apercevait pas qu'elle y songeât. Elle craignait la mort et évitait tout ce qui pouvait lui rappeler cette lugubre échance. On s'en préoccupait cependant autour d'elle. Vous imaginez aisément les angoisses qui s'emparèrent de cet entourage quand la maladie de la Souveraine parut subitement aggravée. Un fourrier à cheval alla prévenir le grand-maréchal Reinhold Lœwenwolde, de la part de Bühren. Les deux Allemands s'interrogèrent réciproquement : « Que faire? » Faute de savoir répondre à la question, ils décidèrent de réunir immédiatement un conseil de cabinet. Mais Ostermann fut malade à son ordinaire. Lœwenwolde courut chez l' « oracle » et rapporta un avis dont le Favori n'eut pas lieu d'être satisfait. Comme c'était son habitude en pareil cas, le vice-chancelier avait parlé longtemps, sans qu'on pût deviner ce qu'il voulait dire, pour aboutir enfin à ceci : Si Ivan Antonovitch devait régner, il convenait que sa mère fut Régente avec un Conseil de régence, dont Bühren pouvait faire partie. Tcherkaski arriva là-dessus et derrière lui un nouveau membre du Cabinet, qui venait d'y remplacer Volynski. C'était encore une créature du Favori, Alexis Bestoujev-Rioumine, déjà récompensé antérieurement pour sa dénonciation dans l'affaire Milachévitch par un poste de ministre à Copenhague. Le Favori avait parlé entre temps à l'Impératrice, mais il ne s'en trouvait pas plus avancé. La Souveraine, à qui il avait proposé de désigner Anne Léopoldovna comme héritière, vu le bas âge de son fils, ne voulait même pas de sa nièce pour la régence, disant qu'on verrait aussitôt arriver son père, qui mettrait la Russie sens dessus dessous. D'Antoine-Ulric il ne pouvait être question. Elle le tenait pour un sot. Cependant il fallait un Régent. Qui choisirait-on?

Un nouvel appel aux lumières d'Ostermann fut jugé nécessaire et Tcherkaski, cette fois, s'en chargea, en se faisant accompagner par Bestoujev. Chemin faisant ils épiloguèrent sur le sens des dernières incertitudes du Favori. Ne voulaient-elles pas dire qu'il désirait que le choix tombât sur lui-même?

— Pourquoi pas? dit Tcherkaski. — En effet, répondit Bestoujev. Mais Ostermann ne l'entendait pas de cette oreille. La désignation du petit Ivan était acquise, puisqu'un manifeste l'avait annoncée et que l'Impératrice paraissait vouloir s'y tenir. Il n'y avait donc qu'à rendre la décision officielle par un document que le vice-chancelier se chargeait de rédiger. Et la question de la régence devait être décidée de même par un acte de la volonté souveraine. Les simples sujets et surtout les sujets allemands ne pouvaient s'en mêler.

La suite de cet imbroglio a été l'objet de versions contradictoires (1). Voici celle qui paraît le plus vraisemblable. En revenant au Palais, Tcherkaski et Bestoujev retrouvèrent Bühren et Lœwenwolde discutant toujours, mais avec Münnich en tiers. Aussitôt, prenant les devants, Bestoujev indiqua la solution sur laquelle lui et Tcherkaski étaient tombés d'accord en se rendant chez Ostermann ; mais, comme si le nom de Bühren lui avait brûlé les lèvres, il se hâta d'ajouter : « Évidemment dans tout autre pays on trouverait singulier que le père et la mère de l'Empereur fussent écartés en pareille circonstance ».

— Évidemment, répéta le Favori, et il attendit. Mais personne n'osait plus dire mot. Voyant l'embarras de Bestoujev et craignant de s'être compromis, Tcherkaski se penchait à l'oreille de Lœwenwolde pour le pressentir sans doute. Bühren vit qu'il fallait brusquer les choses avec ces poltrons.

— Qu'avez-vous à chuchoter ensemble? Parlez haut!

Et, sous le coup d'œil qui accompagnait la remontrance, Tcherkaski se décida. La régence de Bühren lui paraissait désirable à tous les points de vue, indispensable même. Münnich ne put faire autrement que d'approuver, et la chose fut convenue entre ces trois Allemands et ces deux Russes d'origine exotique, qui à leur tour disposaient de l'avenir du pays comme s'il eût été leur chose, et qui tous les cinq parlaient

(1) Le récit de Bühren dans la note autobiographique déja citée a été contredit par Münnich. V. *Archives Vorontsov*, v. XXIV, p. 37 et suiv. Comp. Raumer, *Historisches Taschenbuch*, II, 37; Soloviov, *Histoire de Russie*, XX, 450; Kostomarov, *Histoire russe en biographies*, II, 44-56.

une langue étrangère, la seule que le futur Régent sut comprendre.

Ils devaient se réunir le lendemain pour arrêter les termes du nouveau manifeste à publier et, pour cette conférence, ils jugèrent à propos de s'adjoindre d'autres hauts fonctionnaires. Bestoujev amena Ouchakov, Troubetzkoï et Kourakine. Mais pendant la nuit tous avaient réfléchi. Bühren lui-même jugeait maintenant qu'il fallait préparer l'Impératrice à l'idée de cette régence. Il sentait de la part de Münnich une hostilité sourde, qui n'en était que plus dangereuse. Et l' « oracle » se taisait toujours. Si bien qu'il ne fut plus question du tout de résoudre immédiatement cette partie du problème, et le manifeste dont on arrêta les termes fut simplement pour attribuer la succession du trône à Ivan Antonovitch.

On présenta le document à Anne Ivanovna. Elle le signa séance tenante et congédia tout le monde en retenant Bühren. Mais à ce moment un coup de théâtre se produisit. Sur le point de quitter la chambre, la main sur le loquet de la porte, Münnich se retourna et dit de sa voix de commandement :

— Votre Majesté, nous sommes tous d'accord pour que Bühren soit Régent, et nous vous supplions de l'agréer.

Un des médecins de l'Impératrice, le Portugais Ribeira, venait de lui donner l'assurance qu'elle allait beaucoup mieux et qu'elle pouvait guérir. Là-dessus, en tacticien habile, il avait imaginé cette démonstration pour pallier son attitude équivoque et faire sa cour au Favori, sans que cela tirât à conséquence.

Anne Ivanovna garda le silence, mais quand le feld-maréchal fut parti, elle demanda :

— Qu'a-t-il dit?

— Je n'ai pas entendu, répondit le Favori.

Il voyait bien que le fruit n'était pas mûr. Mais il ne perdit pas de temps. Ce même jour, un de ses confidents, le baron Mengden, se rendit chez Bestoujev. « Nous sommes tous perdus, affirma-t-il, si Bühren ne prend pas la Régence, et il ne peut la demander lui-même. Bestoujev passa la nuit à rédiger

un projet d'oukase qui donnait satisfaction au Favori, et, comme le lendemain le diagnostic de Ribeira parut vérifié, Ostermann lui-même se fit porter au palais et appuya chaudement le projet. Mais, cette fois, Anne Ivanovna ne montra pas d'empressement à donner sa signature. Elle mit le papier sous son oreiller, renvoya le vice-chancelier et ses collègues, sans leur rien dire de ses intentions, puis, en tête à tête avec Bühren, elle l'interrogea comme la veille :

— Tu as besoin de cela?

Il resta muet et elle n'ajouta rien. Plusieurs jours se passèrent sans qu'elle revint sur ce sujet. Cependant l'amélioration momentanée de sa santé ne se maintenait pas. Pressé par le Favori, Bestoujev rédigea encore une déclaration par laquelle le Sénat et la Généralité demandaient à la Souveraine d'assurer le repos de l'empire en confiant la régence à Bühren. Par ses soins, les fonctionnaires des deux premiers rangs furent conviés par petits groupes, et Münnich leur donna l'exemple en signant, lui premier, la supplique, tandis que le principal intéressé faisait mine d'ignorer ce qui se passait.

— Que veulent tous ces gens-là? demandait-il.

Mais le second papier passa sous l'oreiller de l'Impératrice comme le premier. Anne Ivanovna ne sentait pas approcher sa fin. A sa nièce qui lui demandait si elle ne désirait pas recevoir l'extrême-onction, elle répondait avec humeur : « Ne m'effrayez pas! (1) » En vain Mengden imagina-t-il de faire intervenir Antoine-Ulric lui-même ou sa femme en faveur de ce qu'il appelait « le désir commun ». L'un et l'autre s'excusèrent sur ce qu'ils ne s'étaient jamais mêlés des affaires d'État. Les nouvelles et les conjectures les plus bizarres circulaient en ville. Mardefeld annonçait à son maître que la régence serait exercée par douze personnes au moins; que le Favori n'en faisant pas partie se retirerait en Courlande, et que la Russie, au grand bénéfice de ses voisins, n'aurait plus les moyens de se mêler

(1) Mardefeld, 5 novembre 1740. *Archives secrètes de Berlin.* La correspondance de l'agent prussien m'a particulièrement guidé dans le récit de ces événements.

des affaires d'Europe. Il voyait déjà une nouvelle Pologne sur les bords de la Néva, et le successeur de Frédéric-Guillaume en partageait sa joie (1).

Le 16 (27) octobre arriva ainsi, jour auquel Ribeira et ses confrères déclarèrent la malade perdue. Elle fit venir Ostermann, conféra longtemps avec lui, puis appela Bühren et lui montra la signature qu'il attendait. Les uns veulent qu'elle ne lui ait pas caché en même temps qu'elle croyait avoir signé sa perte. D'après les autres, elle lui aurait dit au contraire : *Nié boïssia !* » (N'aie pas peur). Les propos échangés entre amants échappent généralement aux historiens, et je ne donne pas pour des certitudes ceux-mêmes que j'ai reproduits plus haut, d'après le témoignage d'un des interlocuteurs. S'il n'a pas rapporté les mots : « *Nié boïssia !* » c'est peut-être parce qu'il n'entendait pas le russe; mais c'est une raison peut-être aussi pour que ces mots ne lui aient pas été adressés.

Tout en livrant l'héritage de Pierre le Grand à des étrangers, comme elle avait déjà fait de son gouvernement, Anne Ivanovna prouva à la dernière heure qu'elle avait du sang russe dans les veines. Elle sut mieux mourir qu'elle n'avait vécu. Le lendemain de son entretien suprême avec le Favori, elle fit venir les prêtres et leur demanda de réciter les prières des agonisants. La haute stature de Münnich attira, parmi les assistants, son regard qui déjà se voilait. Comme si elle voulait concilier au futur Régent cet ennemi redoutable, elle lui adressa une dernière fois la parole : — « Adieu feld-maréchal ! » — « Adieu tous ! » dit-elle encore, et elle expira (2).

(1) Mardefeld, 25 octobre; Frédéric II, 5 novembre 1740. *Archives secrètes de Berlin.*

(2) Khmyrov, *La Comtesse Colovkine*, p. 190.

TROISIÈME PARTIE

LES DEUX RÉGENCES

CHAPITRE XII

LA CHUTE DE BÜHREN

I. L'avènement de l'ex-Favori. — Débuts paisibles de sa régence. — Opinion des contemporains. — Mardefeld. — II. Premières mesures du Régent. — Actes de clémence. — Tentatives pour se rendre populaire. — Manifestations hostiles. — Lutte engagée avec la maison de Brünswick. — Conflit violent. — Victoire apparente du Régent. — Rapprochement avec Élisabeth. — Projet d'alliance avec la maison de Holstein. — Catastrophe. — III. Münnich chez Anne Léopoldovna. — Attentat projeté. — Souper chez le Régent. — Surprise nocturne. — Emprisonnement de Bühren à Schlüsselbourg. — Son procès. — Condamnation à mort convertie en exil perpétuel. — A Pélym. — A Iaroslavl — La conversion d'Hedwige Bühren. — Le sort du duché de Courlande. — Retour de Bühren à Mittau. — Son abdication. — Sa mort. — Sa postérité.

I

« Dix-sept ans de despotisme et un enfant de neuf mois qui peut mourir à propos pour céder le trône au Régent ! » Mardefeld caractérisait ainsi la situation créée par l'événement qui venait de donner un si cruel démenti à ses prévisions (1). Il avait été mal renseigné et n'en témoignait que plus de dépit. Il comparait Bühren à Kouli-Khan, mais trouvait cependant, dans les circonstances qui accompagnaient son avènement au

(1) 29 octobre, 1740. *Archives secrètes de Berlin.* Cette dépêche, ainsi que les suivantes, est rédigée en français, conformément à un ordre donné par Frédéric II à tous ses agents au dehors.

pouvoir, des motifs de consolation et d'espoir : « Quand on considère qu'il a insulté la famille impériale et en particulier le prince de Brünswick, auquel il n'a pas permis de voir S. M. Impériale durant sa maladie, qu'une seule fois; que la nation l'a en horreur; que ceux qui paraissent être dans ses intérêts et qui ont contribué à son élévation d'à présent ne l'ont fait que pour leur intérêt particulier et dans le dessein de réintroduire un gouvernement républicain, après qu'ils auront culbuté leur bienfaiteur, à quoi la guerre avec la Suède fournirait le moyen,... il est à présumer qu'il n'a été élevé à un si haut degré de fortune que pour faire ensuite une chute d'autant plus grande... Tous les esprits sont extrêmement révoltés contre l'usurpateur et les soldats de la garde s'entredisent publiquement qu'ils n'endureront cette régence que jusqu'à ce que leur chère mère soit enterrée, et plusieurs disent qu'il vaut mieux en charger (du gouvernement) ce qui reste du sang de Pierre le Grand, le commun soldat étant pour la plupart dans les intérêts de la princesse Élisabeth ».

A entendre ce prophète, la révolution ainsi annoncée aurait même pu se produire immédiatement, au profit d'Antoine-Ulric tout au moins, si, mieux inspiré, le prince s'était prêté aux dispositions que les officiers de la garde témoignaient en sa faveur. Mais, sur l'avis du résident de l'Empereur, il avait trop prudemment renoncé à en profiter (1).

On estimera sans doute que tant de colère manifestée par l'homme qui rêvait tantôt de voir la Russie convertie en une autre Pologne valait un panégyrique anticipé du nouveau gouvernement. Évidemment Mardefeld le jugeait peu propre à favoriser ses espérances prématurées. Mais, s'il devait se montrer plus perspicace dans ses conjectures actuelles relativement à l'avenir du régime si inopinément établi, rien ne parut encore lui donner raison dans les circonstances qui accompagnèrent sa mise en fonctionnement. Bühren prit possession du pouvoir le plus paisiblement du monde. Quand l'Impératrice

(1) 29 octobre et 19 novembre 1740. *Ibid.*

eut rendu le dernier soupir, il sembla un instant abîmé dans une profonde douleur, puis, se redressant, ordonna de produire l'oukase concernant la Régence. La défunte l'avait fait serrer avec ses diamants dans un coffre qui se trouvait auprès de son lit et dont une de ses confidentes avait la clef. Le vice-chancelier fut invité à en donner lecture; mais les larmes lui coupant la voix, le prince Troubetzkoï, procureur général, dut remplacer l'astucieux vieillard qui trouvait moyen de ruser même avec la mort. On l'entoura, le prince de Brünswick restant seul à l'écart avec sa femme, dans une indifférence apparente pour ce qui se passait.

— Vous ne voulez donc pas entendre les dernières volontés de l'Impératrice! dit Bühren d'une voix forte, en s'adressant au couple.

Antoine-Ulric tressaillit, fit mine de se révolter, puis docilement se joignit aux auditeurs.

Le lendemain le petit Ivan fut transporté en grande pompe au Palais d'Hiver, un escadron de la garde à cheval ouvrant la marche et le Régent, à pied, précédant une chaise à porteurs, où une nourrice tenait l'enfant sur ses genoux. La princesse mère suivait dans un carrosse de gala, en compagnie de Juliette Mengden, une demoiselle d'honneur, dont elle était en train de faire sa favorite. Et Mardefeld lui-même dut écrire : « Tous « les Russes allèrent (au Palais d'Hiver) féliciter le Régent en « lui baisant la main ou la robe. Il fondait en larmes sans pou- « voir prononcer un seul mot... Le calme est si grand que pas « un chat pour ainsi dire remue (1) ». Le nouveau ministre anglais, Finch, déclarait de son côté qu'un régiment traversant Hyde-Park faisait plus de bruit que ce changement de règne (2). Il n'était que naturel que les choses se passassent ainsi. Depuis Catherine Ire le pouvoir suprême, comme la demeure des souverains, semblaient accessibles à tout le

(1) 1 novembre 1740. *Ibid.* Comp. *Archives Vorontsov*, XXV, 84. Les extraits de la correspondance de Mardefeld qui ont été publiés dans ce recueil ne contiennent en général que la partie la moins intéressante de ses dépêches.

(2) Sbornik, LXXXV, 236.

monde. On y entrait comme dans un moulin. Le Sénat vota cinq cent mille roubles pour la dépense annuelle du Régent, en lui attribuant le titre d'Altesse qu'il voulut d'ailleurs partager avec Antoine-Ulric. Le père et la mère de l'Empereur durent se contenter de deux cent mille roubles par an. Pour les prières publiques on adopta l'ordre suivant : l'Empereur, la Princesse mère, la Princesse Élisabeth et le Régent. Élisabeth protesta en vain. Quelques esprits chagrins s'étonnèrent que, dans le manifeste attribuant la succession d'Anne Ivanovna à Ivan Antonovitch, les frères de celui-ci, issus du même mariage fussent déclarés héritiers éventuels au préjudice des enfants qu'Anne Léopoldovna pourrait avoir d'un autre mariage. La postérité d'Antoine de Brünsvick primait ainsi celle de sa femme, le dernier lien rattachant cette dynastie au sang des Romanov paraissait sacrifié. Mais n'était-on pas depuis quinze ans en pleine fantaisie ? Le cas se trouvait également prévu où le Régent résignerait ses fonctions, et les membres du Cabinet, du Sénat, et de la *Généralité* devaient alors pourvoir à son remplacement. Le Synode restait en quarantaine. On fit appel cependant à sa bonne volonté pour confirmer le titre d'Altesse conféré au Régent (1). Cette question des titres préoccupait Mardefeld. « Donnez leur tous ceux « qui pourront leur faire plaisir, » décida Frédéric par une note marginale que Podewils se chargea de traduire en un langage plus diplomatique (2). L'Empereur s'appela officiellement Ivan III, comme troisième *tsar* de ce nom, ses prédécesseurs jusqu'à Ivan Vassiliévitch n'ayant porté que le titre de *grand-duc*. On l'a improprement désigné, depuis, comme Ivan VI.

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 9.
(2) Rescrit du 19 novembre 1740, *Archives secrètes de Berlin.*

II

Le gentillâtre douteux de Courlande qui devenait ainsi pour dix-sept ans, selon le calcul de Mardefeld, maître absolu de la Russie, plus complètement et plus légalement que ne l'avait été Menchikov, le Favori d'hier et le Régent d'aujourd'hui ne possédait même pas, pour justifier cette destinée, les talents et les services de l'autre. Son seul titre — c'était la honte d'Anne, impunément étalée sur les marches du trône et y souillant le berceau où reposait l'avenir de l'empire. On le croyait habile, mais il n'avait fait encore ses preuves que dans les intrigues de cour. On le disait cruel, et peut-être exagérait-on sa part de responsabilité dans les drames sanglants du règne qui venait de finir. On s'inclinait devant lui parce qu'il représentait les deux éléments — arbitraire et force brutale — dont le pouvoir suprême, depuis la mort de Pierre le Grand, était devenu ici une émanation constante. Anne avait consenti à mettre sur les épaules de cet aventurier un manteau de pourpre taillé dans les rideaux de son alcôve ; la garde ne s'était pas avisée d'y trouver à redire ; dès lors tout était dit pour tout le monde. Et que pouvait importer à cette troupe commandée par des officiers allemands qu'un Allemand qui s'appelait Bühren présidât à un gouvernement que quatre ou cinq Allemands se disputaient depuis dix ans ? Bühren n'était pas aimé; mais avait-on le choix d'un maître qui fût aimable ? Élisabeth ? Depuis dix ans aussi, on la voyait changeant d'amants tous les huit jours et les prenant si bas qu'elle eût été embarrassée même pour en faire des Favoris en titre. Encore aurait-il fallu qu'elle se mît sur les rangs, fit preuve d'énergie et d'ambition. Elle paraissait livrée au plaisir, s'y oubliant et s'y laissant oublier. Entre Ostermann, Münnich, Loewenwolde et les autres compétiteurs qui balançaient son influence, Bühren

n'avait pu en somme, jusqu'à présent donner toute sa mesure. On le verrait à l'œuvre.

Il débuta par des actes de clémence, contremandant des ordres d'exécution, accordant des remises de peine, rappelant à la cour le prince Alexandre Tcherkaski. Il continua par des mesures propres à le rendre populaire : un manifeste recommandant l'observation stricte des lois et une sévère équité dans l'administration de la justice; une réduction des impôts (17 copeks par âme sur la capitation); une distribution de fourrures aux petits employés éprouvés par un hiver rigoureux. Bühren le Favori avait été accusé de stimuler le luxe qui sous Anne ruinait la noblesse de cour; Bühren le Régent défendit de porter des étoffes au-dessus de quatre roubles l'archine (1).

De plus graves problèmes allaient solliciter son attention au dedans comme au dehors, et l'on ne peut savoir si, en les abordant, il eût justifié les appréhensions flatteuses de Mardefeld. Il eut à peine le temps d'y toucher. La mort de Charles VI déterminant dans toutes les chancelleries européennes un sursaut d'activité diplomatique, il mordit à l'appât de la garantie de la succession de Courlande que lui offrait la Prusse et traita avec cette puissance sur la base d'une alliance défensive, mais laissa l'œuvre inachevée. Il médita de réformer la garde, et l'idée de retirer les gentilshommes qui y servaient comme simples soldats, de les employer comme officiers dans l'armée de ligne et de les remplacer par des hommes du peuple, n'était pas mal conçue. Son exécution eût sans doute mis un terme au régime des coups d'État. En attendant, six bataillons de ligne et quelques dragons furent appelés à Pétersbourg pour tenir tête aux *gvardiéitsy*, Münnich expliquait à ces derniers que c'était par égard pour eux et afin d'alléger leur service. Le Régent sentait le besoin de se mettre sur la défensive. Il fut bientôt absorbé par ce souci et entraîné dans la voie des répressions. Au bout de huit jours Mardefeld eut la joie de voir « les « chats » en mouvement, surtout parmi les officiers. Le lieu-

(1) *Recueil Complet des lois*, n. 8266.

tenant-colonel de la garde Poustochkine alla trouver Michel Gavrillovitch Golovkine, un fils de l'ancien chancelier, brouillé depuis longtemps avec Bühren, et lui proposa de se mettre à la tête d'un groupe de mécontents pour demander à Anne Léopoldovna de prendre le pouvoir. Golovkine s'excusa sur la goutte qui le tenait au lit et renvoya l'officier chez Alexis Tcherkaski. Il y avait peut-être là une piste à suivre, pensait-il. Mais le groupe n'existait que dans l'imagination de Poustochkine. Du moins ne possédait-il ni organisation ni programme. Quelques invalides du parti constitutionnel de 1730, quelques échappés du naufrage de Volynski s'agitaient là, cherchant un homme pour les mener, ils ne savaient où. Tcherkaski s'en aperçut, jugea l'entreprise à sa valeur, donna rendez-vous aux conjurés — et les livra. Poustochkine reçut le knoute avec quelques complices, et le silence se fit sur cette tentative. Un marin, Maxime Tolstov, souleva encore quelque tapage, en refusant de prêter serment au Régent et en avançant courageusement ses préférences pour Élisabeth. Bühren l'envoya simplement à Orenbourg. Très adroitement, il ménageait la Tsarevna, pour l'opposer à la mère de l'Empereur. On croyait qu'il songeait maintenant à lui faire épouser son fils. Il se refusait à accueillir les dénonciations qui la visaient, et spontanément lui accordait une pension de cinquante mille roubles. Mais les instructions criminelles provoquées par la tentative de Poustochkine ou par l'incartade de Tolstov mettaient aussi en cause Antoine-Ulrich, et une lutte s'engagea entre le prince et le Régent, qui aussitôt prit l'apparence d'un duel mortel.

Il fut établi que le père de l'Empereur avait écouté avec plaisir d'autres officiers qui venaient lui dire que la Régence aurait dû lui être attribuée. Ces officiers croyaient savoir que l'oukase, dont Bühren s'était réclamé en prenant le pouvoir, ne portait pas la signature de l'Impératrice. Le secrétaire du Cabinet, Iakovlev, ainsi que tous ceux qui avaient approché la Souveraine le dix (21) octobre, date du document, affirmaient qu'elle n'avait rien signé ce jour-là. Mardefeld le sut et triom-

pha (1). Mais Bühren le sut aussi et se hâta d'agir avec vigueur. Se rendant tour à tour chez Antoine-Ulric et chez sa femme, il réclama impérieusement des explications. Le prince se confondit en dénégations et en excuses. La princesse jura qu'elle n'avait entendu parler de rien, et, pour mieux amadouer le Régent, voulut le reconduire chez lui et lui tenir compagnie pendant deux heures. Il ne s'en contenta pas. Le lendemain, 24 octobre (3 novembre), ayant convoqué le Sénat et la Généralité, il obligeait Antoine-Ulric à paraître devant cette assemblée et à subir une nouvelle réprimande. Le prince fondit en larmes ; mais l'ex-Favori devenant plus agressif encore, le souvenir lui revint de l'épée qu'il portait à son côté et il fit mine d'y mettre la main.

— Je suis prêt à m'expliquer avec vous même de cette façon! clama Bühren, hors de lui.

Venant d'une telle bouche le défi était si outrageant que le mari d'Anne Léopoldovna en oublia sa timidité naturelle, ainsi que toute prudence, en donnant libre cours à ses sentiments. « Oui, on lui avait parlé de renverser Bühren, et il « avait écouté avec plaisir ces discours ; oui, il aurait « accueilli avec transport un soulèvement destiné à lui restituer le pouvoir usurpé par un vil aventurier... » Mais Ouchakov l'arrêta :

— Encore un mot, et vous nous obligerez, Prince, à agir avec vous comme avec le premier rebelle venu. Si vous aviez plus de vingt-six ans, je le ferais de suite.

Bühren n'avait provoqué cette scène que pour obtenir de l'Assemblée où elle se produisait une consécration de son autorité que les précédents semblaient rendre nécessaire. Il reprit la parole sur un ton plus calme :

— D'après les volontés de l'Impératrice défunte, je suis maître de résigner à tout instant le pouvoir qu'elle a daigné me confier, et, si ceux qui sont ici présents jugent que le prince Antoine-Ulric en est plus digne, je leur obéirai sur l'heure.

(1) Mardefeld, 8 novembre 1740. *Archives secrètes de Berlin.*

Puis, interpellant Ostermann :

— Dites au Prince si l'oukase qui m'a donné la Régence est un document forgé, comme il a permis qu'on le lui affirmât.

Il fut reconnu plus tard que le document était simplement antidaté, Bühren l'ayant fait mettre sous presse secrètement avant qu'il fût signé. Ostermann attesta qu'il émanait de l'Impératrice, et, prompt à s'accomoder aux circonstances, proposa que les assistants le contresignassent, ce qui fut exécuté incontinent (1). L'assemblée eut à se réunir de nouveau le jour suivant. Dans l'intervalle, Bühren avait demandé à Antoine-Ulric, par l'intermédiaire de Münnich, de se démettre de ses grades de général et de lieutenant-colonel de la garde, et le prince dut annoncer publiquement qu'il acceptait cette déchéance. Ce n'était pas assez encore. Le Régent fit comme s'il ne s'attendait pas à cette démission, et la comptât pour rien.

— Je ne vous ai donné aucun grade, et il ne s'agit pas de cela mais du repos de l'Empire. Je vous engage à rester chez vous pendant quelque temps (2).

Antoine-Ulric comprit qu'on le mettait aux arrêts, et l'opinion générale fut que le Régent ne s'en tiendrait pas là. Le père et la mère de l'Empereur seraient prochainement renvoyés à l'étranger ou mis à l'ombre en quelque province éloignée. Bühren accentuait simultanément vis à vis d'Élisabeth une attitude qui allait jusqu'à l'obséquiosité, et on devinait qu'il avait plusieurs raisons pour agir ainsi et plus d'une corde à son arc dans cette lutte dont les premières passes tournaient à son avantage. Il venait de renouer en toute hâte une négociation anciennement entamée par le duc de Holstein, Frédéric-Charles. Ce beau-frère d'Élisabeth avait sollicité par lettre un emprunt de cent mille roubles, en consentant à ce que la somme servit de dot à la fille unique de Bühren, Hedwige, laide et bossue comme sa mère, dont il demandait en même temps la main pour son fils, le futur époux de Catherine II.

(1) Mardefeld, 19 novembre 1740. *Ibid.*
(2) Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 21 et suiv.

Invariablement disposée à prendre en mauvaise part tout ce qui venait du Holstein, Anne s'était fâchée, déchirant la lettre en morceaux et défendant qu'on lui en parlât. Mais le Régent s'en souvenait. Dès qu'il eût les coudées franches, il refusa un prince de Saxe-Meiningen qui se présentait comme prétendant, et le mariage répudié par l'Impératrice défunte fut décidé en quelques jours. De quel prix serait pour la famille des Bühren cette alliance même indirecte avec les Romanov! Personne à ce moment ne prévoyait la catastrophe qui, à quelques heures de là, devait en empêcher la réalisation, en apportant une solution imprévue au conflit où la maison de Brünswick semblait succomber. Le 8 (19) novembre, après avoir dansé chez le prince Tcherkaski, Hedwige Bühren, rentrant fort tard à la maison, s'était à peine endormie, pour rêver aux grandeurs qui l'attendaient, quand elle fut réveillée par des cris qui partaient de la chambre de ses parents. Elle se précipita, et vit son père, demi-nu, se débattant aux mains de quelques grenadiers, qui l'assommaient à coups de crosse de fusil et l'emportaient évanoui.

L'événement est connu. En voici le détail, dégagé des récits et des commentaires fantaisistes qui l'ont défiguré.

III

Ce même 8 novembre Münnich avait rendu visite à Anne Léopoldovna et s'était montré très ému du chagrin et de l'angoisse où il la trouvait. Complice et dupe dans l'intrigue à laquelle un rival détesté devait son élévation, le feld-maréchal lui-même ne cachait qu'avec peine son désappointement et son dépit. On raconta plus tard qu'en allant au palais impérial il s'était rencontré avec le Régent qui avait aussitôt fait rebrousser chemin à sa voiture, en ordonnant qu'on le conduisit chez son frère Gustave. Münnich aurait vu une menace dans cet incident.

Pour cette raison ou pour une autre, il laissa subitement éclater, en présence d'Anne Léopoldovna, les sentiments qu'il nourissait pour l'ex-Favori.

— Si votre Altesse le voulait, je la débarrasserais en une heure de cet homme néfaste!...

— Comment?

Il expliqua son plan. Pour se maintenir au pouvoir, Bühren comptait sur la fidélité du régiment Ismaïlovski et du régiment des gardes à cheval, commandés l'un par son frère, Gustave, l'autre par son fils. Le régiment Préobrajenski, dont lui, Münnich, était lieutenant-colonel, échappait, au contraire, entièrement à l'influence du Régent, — et c'était précisément son tour de garde au Palais d'hiver habité par la famille impériale, comme au palais d'été où demeurait « l'homme néfaste ». Avec une poignée de ces *Préobrajentsy* qu'il choisirait, Münnich se faisait donc fort de surprendre Bühren dans son sommeil et de le mettre à la discrétion de la Princesse.

Anne Léopoldovna s'effraya; mais elle n'avait plus grand chose à perdre. Tout le monde annonçait son exil prochain. Elle demanda seulement que son mari ne fût informé de rien. Elle craignait sa pusillanimité et lui ménageait, comme à elle-même, le moyen de nier toute complicité dans le coup de main projeté, en cas d'insuccès. Münnich en courrait seul les risques. Par surcroît de précaution, en congédiant le feld-maréchal, elle engagea Antoine-Ulric à demander une entrevue au Régent. Elle-même, tout en tremblant comme une feuille, lui prodigua les marques de déférence, et, flatté, il se montra plus aimable qu'à l'ordinaire, voulut que le Prince l'accompagnât au manège, puis, rentrant pour dîner, se sépara de lui dans les meilleurs termes. De sombres pensées le préoccupaient cependant. Il observa à plusieurs reprises que les rues n'avaient pas leur physionomie habituelle. Les passants, plus rares qu'à l'ordinaire, montraient des figures inquiètes. Son aide de camp suggéra qu'on craignait en ville une révolution en faveur du prince de Brünswick. Il haussa les épaules. C'était fini avec ce jeune homme!

Münnich devait dîner chez lui ce jour-là avec toute sa famille et n'eut garde d'y manquer, faisant montre d'une parfaite liberté d'esprit et d'une humeur enjouée. Il revint encore souper avec Loewenwolde, parla d'abondance, raconta ses campagnes. Bühren écoutait d'un air distrait et chagrin. Brusquement il demanda :

— Vous est-il arrivé, dans vos campagnes, de faire des opérations de nuit?

En dépit de son assurance, Münnich ne put s'empêcher de tressaillir; mais aussitôt reprenant l'aplomb, il répondit de l'air le plus naturel :

— Je ne me souviens d'aucun cas particulier; mais j'ai toujours cherché à tirer parti des circonstances qui pouvaient faciliter les entreprises que j'avais en vue.

En quittant le Régent, il alla se coucher, ordonnant qu'on l'éveillât à deux heures du matin. Il prit alors le plus dévoué et le plus énergique de ses aides de camp, le colonel Manstein, et se rendit au Palais d'hiver, où, mise dans la confidence, Juliette Mengden était aux aguets. Elle alla prévenir la Princesse qui couchait avec son mari.

— Qu'y a-t-il? demanda Antoine-Ulric.

— Rien ; restez au lit.

Münnich voulait qu'elle l'accompagnât dans son expédition ; mais elle refusa, consentant seulement à réunir les officiers et les hommes de garde et à leur annoncer l'événement. Elle embrassa le feld-maréchal en leur présence, en les engageant à l'assister. Tous se déclarèrent prêts à le suivre. Il choisit trente grenadiers et trois lieutenants. La garde du Palais d'été comprenait trois cents hommes, qui avaient ordre de tirer s'ils voyaient approcher plus de deux personnes; mais Münnich comptait bien prévenir toute collision. Il arrêta sa petite troupe à quelques centaines de pas et envoya un parlementaire. Celui-ci ramena sans bruit deux officiers, qui, en apercevant leur lieutenant-colonel, et en apprenant de quoi il s'agissait, assurèrent à leur tour que ni eux ni leurs hommes ne bougeraient. Münnich s'avança alors et ordonna à Manstein

de pénétrer avec douze grenadiers dans l'appartement du Régent. Les factionnaires placés aux portes les laissèrent passer. On sait le reste.

Comme on emportait son mari, Benigna Bühren le suivit dans la rue, en chemise. Manstein ordonna à un soldat de la ramener au palais. Le grenadier prit dans ses bras la frêle et disgracieuse créature, la regarda, cracha, et rejeta le fardeau sur un tas de neige. Elle y serait morte de froid, sans un capitaine, qui, plus humain, s'occupa de la faire vêtir et reconduire dans son logis où la ruine venait d'entrer.

Revenant sur ses pas, la petite troupe commandée par Münnich enleva encore, chemin faisant, Gustave Bühren, qui fit une résistance désespérée et Bestoujev, qui, bien que dévoué au Régent, crut être arrêté par son ordre. Au Palais d'hiver Antoine-Ulric s'était rendormi, et Anne Léopoldovna, folle de peur, avait cherché refuge auprès du fils de Münnich, qui, en qualité de Chambellan, couchait dans l'antichambre du petit Ivan. En ouvrant les yeux, il aperçut la princesse assise sur son lit et apprit ainsi ce qui se passait. On envoya prévenir Ostermann, qui accueillit le messager avec des gémissements et dit être à l'article de la mort. Il fallut lui amener des gens qui assurèrent avoir vu le Régent aux mains des *Préobrajentsy*. Il sauta alors au bas de son lit, et courut au Palais.

Au témoignage de Manstein, le Régent, qui sortait fréquemment en compagnie d'un seul aide-de-camp, aurait pu tout aussi facilement être arrêté en plein jour. « Mais le Maréchal, « qui aimait à donner à toutes ses entreprises un certain « éclat, avait choisi les voies les plus difficiles. » Il n'en était pas moins le vainqueur dans cette bataille entre Allemands, où aucun élément national n'avait notoirement figuré et aucun intérêt national ne paraissait en cause. « Münnich et Bühren se « disputaient l'empire russe, comme si c'eût été une cruche « de bière, » a dit Herzen (1).

Au petit jour on mit l'ex-Régent dans un S*chlafwagen* et on

(1) Préface à son édition des *Mémoires de Catherine II*, p. IX. Pour les détails de l'événement, voy. outre les *Mémoires de Manstein*, *les relations de Marde*

l'expédia à la forteresse de Schlüsselbourg. En même temps Anne Léopoldovna était proclamée Régente au milieu d'une allégresse de commande, à laquelle l'armée prit part plus sincèrement. Une disposition de Bühren qui défendait aux soldats et aux sous-officiers d'entrer dans les cabarets étant rapportée par le nouveau gouvernement, les cabarets furent pleins. L'ex-Régent passa six mois dans la prison qu'on lui avait destinée, où sa famille vint le rejoindre et où son procès fut instruit. Au cours de l'enquête, il avoua, après l'avoir niée longtemps, la part qu'on lui attribuait dans la préparation et la rédaction de l'acte par lequel Anne Ivanovna s'était portée à lui confier le pouvoir (1). D'après Mardefeld, on aurait aussi trouvé dans ses papiers la preuve que, du vivant de l'Impératrice, il intervenait déjà personnellement et fort arbitrairement dans les affaires d'État les plus importantes, ayant notamment, à l'insu des ministres, conclu avec la cour de Dresde une convention secrète, par laquelle il lui promettait douze mille hommes contre l'Autriche, le gouvernement saxon accordant en retour à Anne la garantie de ses dispositions pour la succession au trône (2). Parmi les coaccusés, Bismarck se distingua par un empressement cynique à accabler son bienfaiteur et à faire sa cour à Anne Léopoldovna en des lettres bassement éplorées. Pas chevaleresque cet ancêtre du chancelier de fer!

Reconnu coupable, entre autres crimes, d'avoir attenté à la vie de feu l'Impératrice en la faisant monter à cheval par de mauvais temps, (sic!) Bühren fut condamné à mort le 8 avril 1741. Il devait être écartelé. Un manifeste du 14 avril suivant convertit cette peine en un exil perpétuel. Les considérants

feld, 21 et 23 novembre, *Archives Vorontsov*, XXV, 87, 90 et celles de Finch, 8, 15 et 18 novembre, Sbornik, LXXXV, 366-385. Comp. Kostomarov, *Histoire russe*, II, 69 et suiv; Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 25 et suiv; Halem, *Lebensbeschreibung Münnichs*, p. 155 et suiv; Kuhyrov, *Gustave Bühren*, *Dix-huitième siècle*, 244.

(1) Procès-verbeaux publiés par Chtchebalski, *Lectures de la Société pour l'étude de l'Histoire*, 1862, I, 67 et suiv,

(2) 17 décembre, 1740. *Archives secrètes de Berlin.*

contenaient un long exposé historique, où le condamné était comparé à Boris Godounov. Le lieu de l'exil fut Pélym, village de Sibérie, à trois mille verstes de Saint-Pétersbourg. On y bâtit en hâte une maison composée de quatre chambres et entourée d'une haute palissade. Münnich en fit le plan — sans se douter qu'il viendrait bientôt l'occuper lui-même, pour y passer vingt années de sa vie. Gustave Bühren, son frère Charles et Bismarck furent envoyés également en Sibérie, au delà de Tobolsk, et Bestoujev resta en prison à Koporié.

Mieux traité que les Dolgorouki autrefois, l'ex-Régent eut une pension de 15 roubles par jour et garda une domesticité assez nombreuse, où figuraient deux laquais, deux cuisiniers, une négresse et une femme de chambre turque. Mais tous ses biens étaient confisqués. Quand l'aide de camp de Münnich, Wolfrod, alla à Shlüsselbourg réclamer les bijoux des condamnés, il fut témoin d'une telle scène de de désolation, qu'il ne put s'empêcher de verser quelques larmes, bien pu'il eût vu mourir ses père et mère, disait-il, en gardant les yeux secs. Pendant les premiers temps, l'humeur et la santé de celui qu'on appelait encore le duc de Courlande donnèrent des inquiétudes aux siens. Il passait d'un abattement extrême à des transports de fureur et fit une grave maladie. Au commencement de 1742 la nouvelle de l'avènement d'Élisabeth le remit sur pied, en lui rendant l'espoir.

En effet, un courrier du Sénat lui annonça bientôt qu'il recouvrait la liberté — et le domaine de Wartemberg. Quoique assez faible encore, il partit aussitôt, se proposant de gagner la Courlande. Mais il fut arrêté en route par un nouveau message qui lui enjoignait de demeurer à Iaroslavl, où ses frères et Bismarck eurent permission de le rejoindre. Gustave Bühren mourut peu après; Charles et Bismarck paraissent avoir repris du service dans l'armée. L'ex-Régent put s'établir maintenent dans une habitation plus spacieuse avec un beau jardin sur les bords du Volga. On lui envoya de Pétersbourg sa bibliothèque, ses meubles, sa vaisselle, des chevaux même et des fusils, avec la permission de chasser à vingt verstes à la

ronde. Il vécut assez confortablement; mais sa fille, Hedwige, s'ennuya au point que, prenant la fuite, elle eut l'idée de se présenter à l'Impératrice au moment d'un pèlerinage que celle-ci faisait au monastère de la Troïtsa dans les environs de Moscou et de solliciter de la souveraine, qu'elle savait fort dévote, les moyens de se convertir à la religion grecque. Elle fut rebaptisée et eut une place à la cour comme surveillante des demoiselles d'honneur, qu'elle rançonna, s'il faut en croire la légende, en leur réclamant un droit de passage pour leurs escapades nocturnes. En 1753, à 33 ans, elle finit par épouser un lieutenant de la garde, le baron Alexandre Tcherkassov, et vécut jusqu'en 1787.

Le duché de Courlande resta sans maître jusqu'en 1758. A ce moment, sur la demande d'Élisabeth, le prince Charles de Saxe, fils d'Auguste III, fut élu duc, au grand mécontentement des Courlandais, qui eussent préféré un protestant, des Polonais qui se reprenaient à souhaiter une annexion et du mari de la future Catherine II qui eut mieux aimé placer le duché dans sa famille. En 1762, ce dernier devenant Empereur rappella Bühren à sa cour, lui rendit quelques débris de sa fortune, mais lui fit savoir qu'il destinait la Courlande à son oncle, Georges-Louis de Holstein. L'ex-Régent se disposait à abdiquer en faveur de ce prince, quand arriva le coup d'État qui fit passer les pouvoirs des mains de Pierre III aux mains de sa femme, et celle-ci se hâta de trancher la question dans le sens le plus favorable aux intérêts de la Russie. Bühren n'ayant été duc et ne pouvant le redevenir que par le bon plaisir du gouvernement russe et avec l'appui des régiments russes, semblait, à ce point de vue, le meilleur des candidats. Elle lui dit d'aller à Mittau et il y arriva le 14 (25) janvier 1763, convena-convenablement accompagné. Le résident russe, Simoline, menaça la municipalité d'une exécution militaire, si ce revenant n'était reçu avec les égards convenables, et le 10 (21) février suivant la diète reconnut la légitimité de ses droits (1).

(1) Documents publiés par Barténiev, *Dix-huitième siècle*, I, 466-480.

En 1769, l'ex-Régent abdiqua en faveur de son fils, Pierre, et mourut trois années plus tard. Ce second duc de la dynastie des Bühren fut aussi le dernier duc de Courlande. En 1795 il abdiqua à son tour, moyennant une pension de ving-cinq mille ducats, mais cette fois au profit du gouverneur général russe, qui fut le comte Pahlen, celui-là même qui devait, quelques années plus tard, prendre la part que l'on sait à l'avènement d'Alexandre Ier.

Après avoir été marié succesivement à une princesse Waldeck qui le laissa veuf sans lui avoir donné d'enfants, puis à une princesse Ioussoupov qui l'amena à un divorce, Pierre de Courlande épousa en troisième noces la spirituelle comtesse Dorothée Medem, dont il eut quatre filles. L'aînée, mariée à un prince de Rohan, n'en porta pas moins *in her own right*, comme disent les Anglais, le titre de duchesse de Sagan, attaché à un domaine acquis par son père en Silésie. La seconde fut la princesse de Hohenzollern-Hechingen et la troisième la Princesse Acerenza de la maison Belmonte-Pignatelli. Il refusa longtemps de reconnaître la quatrième, dont on attribuait généralement la paternité au beau Polonais Batowski et qui, mariée au comte Edmond de Périgord, plus tard duc de Talleyrand, devint la duchesse de Dino, quitta la France après la mort de son oncle le prince de Talleyrand, racheta Sagan et fut la seconde duchesse de ce nom.

Un frère de Pierre, le prince Charles-Ernest, né en 1728, a fait souche de la ligne des princes actuels de Courlande, qui avec ce titre rappelant une souveraineté éphémère continuent à s'attribuer le nom de Biron, qui ne rappelle qu'une ineptie du Favori d'Anne Ivanovna.

CHAPITRE XIII

ANNE LÉOPOLDOVNA.

I. Physionomie morale de la nouvelle Régente. — Incapacité politique. — Vie intime. — Juliette Mengden. — Propos malveillants au sujet de cette liaison. — Le comte Lynar. — Renouveau d'un roman déjà ancien. Portrait du comte par Catherine II. — Nouveau ménage à trois. — Correspondance cryptographique. — Intervention infructueuse d'Antoine-Ulric. — Nouveau Favori en perspective. — II. Réorganisation des hauts pouvoirs après la chute de Bühren. — Münnich premier ministre. — Prétentions à la dictature — Opposition d'Ostermann. — Maladie funeste du feld-maréchal. — Le coup de la démission. — La Chute. — III. Caractère et portée de cette nouvelle révolution. — Le gouvernement personnel d'Anne Léopoldovna. — Résultats dans la politique intérieure. — Incohérence. — Corruption des hauts fonctionnaires. — Conséquences plus graves dans la politique extérieure. — Alliances contradictoires. — Entre la Prusse et l'Autriche. — Nécessité de prendre parti. — Tendances autrichiennes d'Anne Léopoldovna. — Optimisme de Mardefeld. — Tout le monde est à acheter. — Menaces de rupture avec la Suède. — Vain appel à Frédéric II. — La guerre est déclarée. — Premiers succès des armes russes. Perspectives alarmantes d'avenir. — L'alliance anglaise et ses déceptions. — Attitude équivoque du Danemark. — Danger d'un conflit avec la Turquie et avec la Perse. — Le vrai péril.

I

Il ne pouvait y avoir de doute pour personne sur le sens de la nouvelle révolution qui venait de s'accomplir. Elle substituait un aventurier allemand à un autre aventurier allemand, Münnich à Bühren. Avec ce qu'on connaissaitde son intelligence et de son caractère, Anne Léopoldovna ne paraissait aucunement propre à exercer en fait le pouvoir qui venait de lui être déféré. Parmi les contemporains ayant approché cette princesse, le fils du feld-maréchal est à peu près le seul qui lui ait attribué des qualités sérieuses d'esprit et de cœur, voire une

grande application aux affaires. Tous les autres (1) la montrent également bornée au moral et indolente au physique, passant ses journées sur un lit de repos à rêver ou à lire des romans. Son imagination seule fut de bonne heure très développée par ces lectures. Très dévote cependant, la nouvelle Régente mettait des *icones* dans tous les coins de son appartement, veillant à ce que les lampes fussent toujours allumées devant les saintes images et plus tard, en exil, elle devait faire sa principale occupation des exercices pieux en compagnie de deux chanteurs et d'un lecteur de psaumes (2). Comme toutes les princesses luthériennes converties au *pravoslavié*, elle témoignait d'une grande ferveur et d'une viligance sévère au sujet de l'éducation religieuse de ses enfants, bien que son mari continuât à fréquenter le temple.

N'aimant pas à paraître en public, elle réduisit aussitôt la représentation de cour au strict nécessaire, négligea la plupart du temps de figurer aux réceptions et congédia une grande partie du personnel si nombreux dont sa tante s'était entourée. L'intérieur du Palais tomba en quelques semaines au silence et au vide. La Régente y fut presque invisible, s'abstenant généralement de faire toilette et prenant ses repas en tête à tête avec Juliette Mengden. On en jasa, d'autant que la Favorite en arrivait, assura-t-on, à interdire à Antoine-Ulric lui-même l'accès de l'appartement et du lit conjugal (3). Mardefeld a pris son soin toutefois de démentir, sur ce point, les propos qui circulaient jusque parmi ses collègues du corps diplomatique :

« Personne ne pouvant comprendre la source du penchant « surnaturel de la grande duchesse pour Juliette, je ne suis « pas surpris de ce que le public accuse cette fille d'être du « goût de la fameuse Sapho; mais je ne puis pardonner au

(1) Manstein, *Mémoires*, 424; Münnich fils, *Mémoires*, 1817, p. 212 et suiv; Finch, *Correspondance de* 1741, Sbornik, LXXXV; Münnich père, *Ébauche pour donner une idée de la forme du gouv. en Russie*, 1774, p. 139-142; *Lady Rondeau*, *Lettres* 14 et 23,

(2) Karnovitch, *Récits*, p. 265; *Vie intérieure de l'Empire russe,* I, 76.

(3) La Chétardie, 2 septembre 1741 Aff. Étr.

« marquis de Botta, que la Régente a comblé de grâces et de « bienfaits, d'attribuer l'inclination de cette Princesse pour « Juliette à ce que cette dernière est une tribade, douée de « toutes les qualités pour l'être... Calomnie noire, s'il en fut « jamais; car feue l'Impératrice, sur de semblables imputations, « fit subir un examen rigoureux à cette demoiselle et la visiter « avec la dernière exactitude, et le rapport de la commis- « sion lui fut favorable, selon lequel elle est fille dans toutes « les formes, sans aucune apparence d'hommesse (*sic*) (1). »

Les soupçons étaient donc anciens déjà. On peut admettre pourtant qu'ils fussent calomnieux et que la commission dont parle l'agent de Frédéric ait consciencieusement fait son devoir. Bientôt en effet la vie intime, où se renfermait Anne Léopoldovna devait fournir à la malignité publique un nouvel aliment en même temps que la victoire remportée par Münnich sur son ancien rival paraissait compromise par l'entrée en scène d'un nouveau compétiteur. En 1735 déjà, pendant qu'on lui cherchait un mari, la Princesse, âgée alors de dix-sept ans, avait eu une inclination romanesque pour le ministre de Saxe, comte Lynar. Sa gouvernante, Mlle Aderkass, une Prussienne proche parente de Mardefeld, favorisa cette intrigue (2). L'Impératrice en ayant été avertie, renvoya l'institutrice coupable en Allemagne, fit rappeler le diplomate trop entreprenant, et réussit, en apparence, à ramener sa nièce à des sentiments plus dignes de son rang. A peine cependant celle-ci se trouva-t-elle en possession d'un pouvoir et d'une liberté également illimités, que Lynar reparut à Pétersbourg. Issu d'une famille italienne établie en Allemagne depuis le seizième siècle, il approchait maintenant de la quarantaine, et se trouvait veuf d'une femme, à laquelle il avait dû sa carrière diplomatique. Elle était une Flemming. Mais, bel homme, bien fait, très soigneux de sa personne, il donnait l'illusion de la jeunesse.

(1) Au Roi, 19 décembre, 1741. *Archives secrètes de Berlin.* Le marquis de Botta était à ce moment ambassadeur d'Autriche.

(2) Lady Rondeau, *Lettre* XXXIII; *Note de Choubinski sur cette lettre dans l'édition russe*, p. 208; *Dépêches de Rondeau*; Sbornik LXXVI, 413; LXXX, 88, 105.

Catherine II, qui le vit neuf ans plus tard, a fait de lui ce portrait demi-plaisant :

« C'était un homme qui joignait, à ce qu'on disait, à beau-« coup de connaissances autant de capacité. Son extérieur « était celui du fat le plus complet. Il était grand et bien fait, « blond tirant sur le roux, le teint blanc comme une femme. « On disait qu'il avait un si grand soin de sa peau, qu'il ne « dormait jamais autrement qu'après avoir recouvert son vi-« sage et ses mains avec de la pommade et qu'il mettait des « gants et un masque de nuit. Il se vantait d'avoir dix-huit « enfants et que les nourrices de ces enfants il les avait tou-« jours mises en état de le devenir. Le comte Lynar, si blanc, « portait l'ordre blanc de Danemark et n'avait d'autres habits « que de couleurs extrêmement claires, comme par exemple « bleu céleste, abricot, lilas, couleur de chair (1). »

Le rôle que ce créateur de nourrices était appelé à jouer maintenant sur les bords de la Néva se dessina en avril 1741, Mardefeld donnant à son sujet les renseignements que voici :

« Le comte Lynar, qui eut l'autre jour une pâmoison arti-« ficielle en jouant aux cartes avec la Régente, gagne de plus « en plus du terrain, en sorte que le peuple en raisonne déjà. « Il est vrai qu'il n'y a eu encore rien de réel et qu'ils ne se « sont jamais vus seuls. A ce qui semble, la Favorite et le parti « de feld-maréchal favorisent cette intrigue. »

Et quelques semaines après :

« Le comte Lynar ne néglige aucune occasion de faire « apercevoir à la grande-duchesse qu'il est éperdument amou-« reux d'elle. Elle le souffre, sans témoigner que ce sentiment « lui déplaise... Il a loué une maison tout près du jardin impé-« rial, et, depuis ce temps, la grande-duchesse Régente s'y va « promener souvent, contre son ordinaire (2). »

Je ne saurais dire si, dans le courant de l'été, les relations ainsi renouées entre la princesse et son ancien séducteur sont parve-

(1) *Mémoires*, p. 136.
(2) 14 avril, 9 mai, 24 juin 1741. *Archives secrètes de Berlin.* Ces dépêches adressées à Podewils auraient dû être brûlées selon le vœu de leur auteur

nues au degré d'intimité et d'impudeur que Herzen a signalé :

« La Régente Anne de Brünswick couchait en été avec son « amant sur un balcon éclairé du Palais... (1). »

Mais elles parurent tout au moins, aux yeux du public, destinées manifestement à renouveler dans l'enceinte du Palais ce ménage à trois, dont Anne Ivanovna avait donné l'exemple, en attendant qu'elles restaurassent, au profit du nouveau venu, la situation privilégiée de Bühren. Sur les conseils de Botta, en effet, tout en poursuivant ses entreprises amoureuses auprès de la Régente, Lynar demanda, en juin, la main de Juliette Mengden, et sa faveur s'en montra aussitôt accrue. Il eut le cordon de Saint-André, et, Anne Léopoldovna ayant accouché en juillet, voulut, à la grande indignation d'Antoine-Ulric, se lever le dixième jour pour remettre au fiancé de sa favorite les insignes de l'ordre. En même temps Mardefeld, qui avait fixé aux relevailles de la Princesse l'époque du triomphe définitif qu'il jugeait assuré au « nouveau Pâris », estima que son calcul était vérifié.

En septembre, Lynar partit pour mettre ordre à ses affaires en Allemagne, où il se proposait de ne plus revenir. Les termes dans lesquels il se trouvait avec la Régente étaient tels, qu'on l'entendait lui disant : « Vous avez fait une sottise! (2) » On devait faire maison nette pour son retour, en écartant de toute ingérence dans les affaires Antoine-Ulric lui-même. Les Russes lui adressaient déjà des révérences aussi profondes que celles dont le duc de Courlande recevait autrefois l'hommage et le nouveau Favori prenait de son côté exemple sur l'ancien, en imitant exactement ses « airs de hauteur » et en provoquant de la part des dames mêmes des témoignages identiques de « soumission (3) ».

Il emporta un grand nombre de pierres précieuses qu'il devait faire monter à Dresde et des sommes considérables, dont la destination resta mystérieuse, Mardefeld en arrivant à

(1) *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*, 1853, p. 39.
(2) *Mardefeld au Roi*, 7 novembre 1741. *Archives secrètes de Berlin.*
(3) *Mardefeld a Podewils*, 16 septembre 1741. *Ibid.*

soupçonner, non sans raison, comme on le verra, qu'Anne Léopoldovna songeait à se faire proclamer Impératrice et que la dépense était pour servir à son couronnement (1). En route et après son arrivée à Dresde, le voyageur reçut de la Régente de nombreuses lettres, dont quelques-unes nous sont parvenues. L'amoureuse Princesse y a fait emploi d'un système de cryptographie fort ingénieux et très propre aussi à expliquer le rôle qu'elle attribuait à la future comtesse Lynar dans l'organisation de leur commune existence. La correspondance était rédigée *en clair* par un secrétaire, Anne Léopoldovna y ajoutant de sa main, au-dessus des lignes, des annotations et des parenthèses chiffrées, que je vais reproduire en italiques :

« Je vous félicite de votre arrivée à Leipzig, mais je ne « serai pas satisfaite avant que je vous sache en chemin pour « retourner ici... Pour ce qui est de Juliette, comment pouvez-« vous douter un moment de son (*mon*) amour et de sa (*ma*) « tendresse, après toutes les marques qu'elle (*je*) vous en ai « données. Si vous l' (*m*) aimez, ne lui faites plus de pareils « reproches, pour peu que sa(*ma*) santé vous soit chère... Nous « aurons mascarade le 19 et le 20 de ce mois; mais je ne « crois pas que je pourrai (*sans vous, mon cher cœur*), prendre « beaucoup de part à ce divertissement, car je prévois déjà « que ma chère Juliette, qui a son cœur et son âme ailleurs, « ne s'y divertira guère. La chanson dit fort bien : « Je ne vois « rien qui vous ressemble et cependant de vous tout me fait « souvenir. » Mandez-moi le temps de votre retour et soyez « persuadé que je suis votre très affectionnée. (*Je vous em-« brasse et demeure toute à vous*). Anne (2). »

Mais que pensait Antoine-Ulric de tous ces arrangements? Au témoignage de Mardefeld, il en montrait quelque humeur, mais trouva des consolations dans les joies nouvelles d'une indépendance et d'une participation au pouvoir qui lui étaient d'ailleurs mesurées avec parcimonie. Des altercations se pro-

(1) *Le même au Roi*, 3 décembre 1741. *Ibid.* Comp, La Chétardie, 1 (12) septembre 1741. Aff. Étr.

(2) 13 octobre 1741 Publié par Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 361.

duisaient fréquemment à cet égard entre les époux. En octobre 1741, Mardefeld eut à en signaler une particulièrement vive, la nomination de quelques sénateurs faite à son insu s'étant montrée, aux yeux du prince, plus offensante encore que la promotion publique du comte Lynar. Mais il ne sortait pas plus victorieusement de ces rencontres que de celles qu'il avait eues autrefois avec Bühren :

« Comme cet entretien s'était fait à l'improviste et que le duc n'avait pas eu le temps de consulter auparavant son mentor, le comte Ostermann, la grande-duchesse a eu le dessus. Le duc a plié. Du depuis, on le voit souple comme un gant... Son bonheur a été jusqu'ici que, par sa paresse, elle l'a chargé du fardeau des affaires pour pouvoir vaquer avec plus de loisir à ses divertissements, ce qui l'a rendu en quelque façon nécessaire. C'est à voir si elle en usera de même lorsqu'elle aura un Favori déclaré. Au fond elle ne l'aime pas ; aussi n'a-t-il eu la permission de coucher avec elle qu'après le départ du Narcisse (Lynar) (1) ».

Pour l'honneur d'Antoine-Ulric il convient d'ajouter que la querelle conjugale ainsi décrite peut bien avoir eu pour motif principal la désignation au poste de procureur-général du Sénat d'un certain Brilkine, personnage obscur, qui s'était fait remarquer en 1735 par un rôle équivoque, en favorisant l'intrigue dont Lynar avait été le héros et en remportant aussi auprès d'Anne Léopoldovna, assurait-on, des succès personnels que sa peu gracieuse apparence n'expliquait pas (2).

Pour tenir tête à son épouse, Antoine-Ulric en appelait à Ostermann. Mais, en attendant que Lynar lui disputât la part de pouvoir recueillie dans l'héritage de Bühren, le véritable arbitre de la situation n'était-ce donc pas Münnich? Il l'avait été sans conteste au lendemain de son coup de main nocturne. Mais, sans que le futur époux de Juliette y fut pour rien, il éprouvait déjà, à son tour, l'instabilité des fortunes fondées sur les révolutions de palais.

(1) Mardefeld, 17 octobre 1741. *Archives secrètes de Berlin.*
(2) La Chétardie, 22 septembre (3 octobre) 1741. Aff. Étr.

II

Le manifeste publié au lendemain de l'arrestation de Bühren avait attribué à l'organisateur du coup d'État victorieux le titre de premier ministre et le second rang après le père de l'Empereur. Une somme de cent mille roubles lui était accordée en même temps, car on le savait avide d'argent, puis une autre encore de soixante-dix mille roubles pour sa maison du *Vassili-Ostrov* — l'école de marine actuelle — qu'il achevait de construire, en ayant soin que les sculpteurs y multipliassent les trophées héroïques et les figures de Turcs enchaînés (1). Mais on avait eu à faire aussi la part des ambitions rivales. Ne pouvant tout prendre, le feld-maréchal s'arrangea du moins pour qu'elles ne le gênassent point. Sur ses indications, le poste de grand-chancelier, vacant depuis la mort du vieux Gabriel Golovkine en 1734, fut adjugé au prince Tcherkaski, et, pour que la nomination ne prit pas aux yeux d'Ostermann l'apparence d'une disgrâce, on prit prétexte de ce que celui-ci s'était accidentellement occupé de la flotte, personne n'en prenant souci parmi les autres hauts fonctionnaires, pour le bombarder grand-amiral. Tcherkaski était une nullité et on lui en accola une autre, en désignant Michel Golovkine pour la place de vice-chancelier. De cette façon, la direction des affaires extérieures demeurerait vacante en réalité, et Münnich comptait bien s'en emparer.

Il ne faisait pas preuve de sagacité en imaginant que le nouveau grand-amiral s'accommoderait de cette combinaison. Les affaires extérieures étaient un domaine où l' « oracle » avait pris racine depuis longtemps. Nouvelle source de conflit, où l'ancien vice-chancelier allait trouver un allié précieux dans la personne d'Antoine-Ulric. De celui ci, Münnich avait fait aussi

(1) Bourianov, *Promenade à Saint-Pétersbourg*, 1838, p. 175.

un mécontent, en s'avisant de lui décerner le titre de généralissime, porté un instant, on s'en souvient, par Menchikov, mais en joignant à ce témoignage de déférence des considérants que le prince ne put s'empêcher de trouver injurieux. L'oukase disait en effet que, méritant lui-même ce titre par ses services, le fed-maréchal y avait renoncé par égard pour son Altesse. Bien plus, Antoine-Ulric eut à s'apercevoir qu'il en allait du département de la guerre comme de celui des relations extérieures et qu'ici comme là-bas, Münnich n'entendait laisser au chef nominal que l'apparence du pouvoir.

D'autres susceptibilités froissées et d'autres hostilités se joignirent à celle-ci. Lœwenwolde, étroitement lié avec Ostermann, et Michel Golovkine peu satisfait d'être traité en sous-ordre firent cause commune avec le grand-amiral. Contre tant d'ennemis, le feld-maréchal n'avait que le plus fragile des appuis : la reconnaissance d'une femme, dont il s'était trouvé tantôt à même de mesurer le caractère. Et précisément Ostermann se mit à faire le siège de cette forteresse si mal défendue. Rompant avec ses habitudes casanières, il se montra soudain assidu au Palais. Tous les jours il se ménageait des entretiens avec Anne Léopoldovna, lui insinuant que soit au dehors, soit au dedans, ses intérêts comme ceux du pays, couraient un gros risque entre les mains de l'homme présomptueux qui, seul désormais, en avait la charge. A ses brillantes qualités militaires, le vainqueur de Stavoutchany ne joignait pas celles d'un bon administrateur. La guerre de Turquie, comme celle de Pologne, en laissaient des preuves trop éloquentes. L'argumentation était aisée sur ce point, et Mardefeld lui-même, bien qu'il eut les meilleures raisons pour se louer du nouvel ordre de choses, ne laissait pas de partager le sentiment des pires ennemis du feld-maréchal dans l'appréciation de ses talents.

« Il est d'une belle figure, écrivait-il, à ce moment, très laborieux et éloquent; avec cela il a des grands talents pour le métier de la guerre, mais de celui qu'il vient d'embrasser, il n'a pas la moindre idée, et, en général, il a l'esprit plutôt

superficiel que profond. Son avarice, qui est proprement *splendida avaritia*, fera qu'il pèsera son amitié et sa bonne intention pour les puissances étrangères selon le poids et l'aloi des espèces. Comme il est parfaitement ignorant, il consulte son frère, qui, nonobstant son érudition pédantesque, n'a pas ombre de jugement (1) ».

Pour son malheur, en marchant sur les traces de Menchikov, le nouveau premier ministre tomba malade comme lui, en décembre, et on en profita de même. En janvier, un oukase, élaboré en son absence, ordonna une répartition des affaires entre les ministres, qui ne laissait au feld-maréchal que le militaire et restituait les affaires extérieures à Ostermann. Il se soumit d'abord, mais éprouva que ce peu de pouvoir dont on voulait qu'il se contentât désormais lui échappait encore. Quand il se présentait chez la Régente, elle était invariablement hors d'état de le recevoir et le renvoyait au généralissime, auquel il avait à adresser des rapports dans la forme usuelle entre chef et subordonné. En mars, il tenta le coup suprême de la démission, et put se flatter un instant d'avoir réussi. Effarée à l'idée de se voir abandonnée par l'homme qui l'avait aidée à terrasser Bühren, Anne Léopoldovna se récria : elle ne pouvait se passer de ses services! Mais aussitôt Ostermann la rassura : l'ex-régent était à Pélym ! Et la démission fut acceptée, accordée, selon les termes de l'oukase, à la demande du feld-maréchal que motivaient son âge et ses infirmités. Aux envoyés de France et d'Autriche, la Régente expliqua que le ministre démissionnaire, trop porté à favoriser la Prusse, avait voulu la contrarier dans sa résolution bien arrêtée de venir en aide à la cour de Vienne (2).

Antoine-Ulric, triomphant, voulut que l'oukase fut publié au son du tambour; mais le feld-maréchal en témoignant une grande colère, il y eut une vive alerte au Palais. On s'y rappela la nuit du 8 novembre, et, en même temps que, par

(1) Au Roi, 17 décembre 1740. *Archives secrètes de Berlin.*

(2) La Chétardie, 21 mars 1741, Aff. Etr. Comp. Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 38.

ordre de la Régente, trois sénateurs allaient porter au soldat irrité d'assez humiliantes excuses, une armée d'espions s'attachait à ses pas; la Régente et le généralissime changeaient de chambre à coucher tous les jours. Ils furent plus rassurés quand, la maison du Vassili-Ostrov se trouvant prête, son propriétaire put s'y établir, quittant la demeure qu'il occupait dans le voisinage du Palais impérial, et mettant la Néva entre lui et ceux auxquels il donnait maintenant de si fâcheuses angoisses. On hâta son installation, et, sans Juliette Mengden qui protégeait son compatriote, on aurait songé vraisemblablement à l'éloigner davantage.

C'était encore une révolution, la troisième depuis moins d'un an ; et sa portée semblait, cette fois, dépasser les limites d'une crise domestique. Engagée ici entre deux nouveaux compétiteurs allemands, la querelle dont elle constituait le dénouement, se rattachait à cette autre, qui, au centre de l'Europe, mettait aux prises à la même heure, deux Allemagnes, celle de Marie-Thérèse et celle de Frédéric II.

Gagné à la Prusse par des arguments sonores, Münnich s'était empressé, en effet, pendant le court moment de sa toute-puissance, de mettre la dernière main au traité ébauché par Bühren. Il avait même voulu, sans aucune insistance de la part de Mardefeld sur ce point et même un peu contre son gré, que la Russie y figurât avec un secours de douze mille hommes promis à Frédéric. Le roi ne s'en souciait point. Il ne voulait pas avoir de cosaques à commander! Münnich, lui, croyait l'honneur de la Russie engagé à ce que les ennemis communs fussent combattus par les forces communes. Mais quels seraient ces ennemis? Bühren ne prévoyait pas cette conséquence de la mort de Charles VI, qui devait, à bref délai, devenir une surprise pour toute l'Europe : l'irruption d'une armée prussienne en Silésie. Et Münnich n'y avait pas songé davantage. Ostermann seul s'était préoccupé, dans ses entretiens avec Anne Léopoldovna, d'une éventualité qu'on voyait maintenant réalisée. La Russie avait deux alliés, auxquels elle devait prêter également main-forte, et qui se trouvaient en

guerre! Il lui fallait choisir et la chute de Münnich ainsi que le crédit restauré d'Ostermann, l'ouvrier principal de l'alliance autrichienne, laissaient deviner de quel côté se porteraient ses préférences.

Mardefeld pourtant ne s'en montra pas très ému, et la suite des événements fut pour donner raison à son optimisme.

III

Vainqueur de Bühren, Münnich avait été battu par Ostermann. Ni l'un ni l'autre ne possédait l'étoffe d'un dictateur, également incapables l'un et l'autre d'une prise suffisamment énergique sur le pouvoir, alors même que ce pouvoir vacillait aux mains débiles d'une femme sans intelligence et sans volonté. Dans la crise qui venait de se produire, comme dans celles qui l'avaient précédée, Anne Léopoldovna s'était montrée très inhabile elle-même à assumer les charges du gouvernement; mais elle voulait gouverner cependant, ou du moins s'en donner l'apparence; son entourage intime, Juliette Mengden en tête, prétendait l'y aider aussi, ne fût-ce que pour se créer des droits à la libéralité des ministres étrangers; et il y avait dans cet état de choses des motifs suffisants de sécurité pour Mardefeld et pour son maître, comme aussi des menaces sérieuses pour l'avenir de la Russie.

Au dedans, le régime se traduisait par une incohérence, dont l'épisode suivant donnera l'idée. A peine Ostermann avait-il réussi à écarter son rival, que la chambre à coucher de Juliette Mengden devenait le point de départ d'une accusation des plus graves formulée contre lui-même. Un conseiller d'Etat, Temiriazev, y pénétrait, on ne sait comment, et appelait l'attention de la Favorite sur ce fait que dans le manifeste rédigé par l'« oracle » pour l'avènement de la Régente, il n'était pas question de ses filles comme héritières éventuelles

de la couronne. Grave omission! Indice probable d'intentions coupables. Pendant que la future comtesse Lynar en discutait avec le dénonciateur, Anne Léopoldovna entra à l'improviste, et aussitôt elle chargea Temiriazev de rédiger en secret deux manifestes, disant l'un qu'à défaut de frères, la succession de l'Empereur régnant serait dévolue à ses sœurs, l'autre qu'elle appartiendrait à sa mère dans le même cas. Le malheureux conseiller d'État pensa en devenir fou, mais n'en dut pas moins travailler à la composition des deux documents contradictoires, entre lesquels Anne Léopoldovna fut empêchée de faire choix par l'événement qui mit fin à sa Régence (1).

Quand elle n'intervenait pas dans les questions de haute politique ou dans les problèmes secondaires de l'administration par des décisions de la même force, elle y laissait complaisamment les fonctionnaires de tous grades à leurs propres inspirations, au sujet desquelles Mardefeld donnait à son maître les indications que voici :

« Le gouvernement d'à présent est le plus doux que cette « monarchie ait eu. Les Russes en abusent. Ils volent et pil- « lent par tous les côtés, et ne laissent pourtant pas d'être « mécontents au possible, tant parce que la Régente ne leur « parle presque point qu'à cause que le duc de Brünswick suit « aveuglément les avis d'un nommé Gramatine, qui a la « direction de sa chancellerie,... et qui est plus intéressé que « le détestable Foenin, autrefois secrétaire de Münnich (2). »

Au dedans de ses foyers, la Russie de Pierre le Grand avait les moyens de supporter pendant quelque temps ce régime, en faisant crédit à l'avenir. Anne et ses collaborateurs se passaient de tout programme de politique intérieure, en se donnant néanmoins l'air de suivre celui de Pierre le Grand. Ils faisaient mine de prendre en considération l'état toujours précaire de l'industrie nationale et nommaient une commission pour en étudier les causes. Ils s'occupaient d'envoyer à l'étranger des jeunes gens appelés à en rapporter un surcroît

(1) Soloviov, *Histoire de Russie,* XXI, 56.
(2) 27 juin 1741. *Archives secrètes de Berlin.*

d'éléments civilisateurs. Mais les candidats manquaient. Au cours de ce règne on n'en put trouver que trois, dont deux Allemands (1).

Au dehors, l'Europe, avec laquelle ils prétendaient vivre sur un pied d'égalité, se montrait plus exigeante. A l'occasion du traité, signé le 16 (27) décembre 1740 avec la Prusse, Münnich avait eu une bague de six mille écus pour sa femme, quinze mille écus pour son fils et une terre en Brandebourg, en même temps qu'on envoyait de Berlin à Juliette Mengden le portrait de la Reine entouré de diamants. En remerciant le feld-maréchal par une lettre autographe, Frédéric l'avait traité de « grand homme », de « héros » et « d'ami intime » ; (2) il n'entendait pas s'être mis en frais pour rien. L'article relatif à la succession de Courlande avait été modifié, après la chute de Bühren, dans le sens d'une convention laissant en suspens cette question ; (3) mais le surplus demeurait en l'état. A quoi se résoudrait Anne Léopoldovna ? Ses inclinations personnelles étaient pour l'Autriche, surtout depuis que Lynar se trouvait en mesure de les inspirer. Aussi la chute de Münnich fut elle saluée à Vienne comme une victoire, en même temps qu'elle frayait le chemin à Belle-Isle, qui, à ce moment précis, traversait l'Allemagne en un équipage magnifique, pour offrir à Frédéric le concours de la France (4). On sait pourtant que l'audacieux adversaire de Marie-Thérèse se fit prier assez longtemps pour accepter cette alliance. C'est que, de St-Pétersbourg, Mardefeld continuait à lui envoyer des nouvelles très rassurantes. Ostermann avait repris nominalement la direction des affaires extérieures, mais Anne Léopoldovna, qui entendait s'en mêler aussi, écoutait tout autant Michel Golovkine, un homme à gagner avec cinquante mille roubles, ou Juliette Mengden, une personne dont on ferait ce qu'on voudrait moyennant moitié autant. Le grand-amiral lui-même n'était

(1) Soloviov, *loc. cit.* XXI, 50.
(2) *Pol. Correspondenz*, I, 135, 186.
(3) Martens, *Recueil des traités*, V, 317.
(4) Le duc de Broglie, *Frédéric II et Marie-Thérèse*, I, 274.

pas d'ailleurs si Autrichien qu'on ne pût espérer d'en tirer parti, en employant les moyens convenables. Rien à faire avec de l'argent, mais un portrait du Roi et quelques gracieusetés pour les parents qu'il avait en Westphalie, feraient assurément merveille, d'autant qu'il ne s'était montré par le passé si zélé partisan de la cour de Vienne que pour attirer le duc de Brünswick dans son camp et faire échec à Münnich (1). A la fin de l'année, l'agent de Frédéric s'attribua partie à peu près gagnée. Les écus mis à sa disposition avaient si bien travaillé, avec l'aide de Juliette Mengden et de ses autres collaborateurs, dont Frédéric connaissait maintenant au juste le prix coûtant, Anne Léopoldovna s'était si bien employée à embrouiller l'écheveau de ses relations extérieures, que le gouvernement de la Régence ne se trouvait plus maître de suivre ses inclinations ou de se guider sur les convenances de la Russie. Il pourrait bien ne pas envoyer au secours du vainqueur de Molwitz les douze mille hommes dont celui-ci faisait si peu de cas ; mais il ne les mettrait pas davantage à la disposition de Marie-Thérèse, menacé qu'il était d'en avoir besoin pour sa propre défense.

De Stockholm, Bestoujev annonçait depuis longtemps des armements, pour lesquels il croyait que la France et peut-être même la Prusse fournissaient des ressources (2). Mais, avec son optimisme habituel, il les jugeait trop insignifiants pour constituer un motif d'inquiétude sérieux. Il ne voyait pas non plus les Suédois très pressés d'entrer en campagne, tout en se méprenant sur la raison de cette attitude. En réalité, elle tenait à l'attente où l'on se trouvait à Stockholm d'une nouvelle révolution intérieure que l'on croyait prochaine en Russie et que l'on estimait devoir être propice, cette fois, à l'exécution des desseins médités depuis vingt ans. Les nouvelles les plus flatteuses et les moins vraisemblables d'ailleurs circulaient à cet égard et rencontraient créance. On annonçait une démonstration militaire de Lacy en faveur d'Élisabeth ! On signalait l'arrivée à Stockholm de Maurice de Saxe, qui, déjà

(1) 14 avril et 31 octobre 1741. *Archives secrètes de Berlin.*
(2) Voy. ses dépêches chez Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 80-5.

fiancé à la Tsarevna, allait revendiquer ses droits à la tête d'une armée moitié russe moitié suédoise! L'attente se prolongeant et les esprits s'échauffant graduellement sous l'action des influences et des excitations extérieures, Bestoujev dut reconnaître en juin 1741 qu'il s'était trompé, et qu'une rupture devenait imminente.

Prévenu par son agent, Anne Léopoldovna ne sut que faire appel à celui de ses deux alliés sur lequel elle pouvait le moins compter, puisqu'elle lui avait donné des raisons de supposer qu'il n'avait pas à compter sur elle. Elle fit entendre des remontrances à Berlin, mettant en cause les subsides que la Prusse était soupçonnée de fournir à la Suède, voire ceux-là même que la France lui prodiguait certainement. Étant sur le point de s'entendre avec cette dernière puissance, Frédéric ne devait-il pas s'employer à empêcher qu'elle en usât ainsi contre son autre alliée ? Comme de raison, le roi plaida l'innocence la plus complète. On lui faisait injure avec d'« infâmes calomnies ». Il voulait que « le thaler donné à la Suède brûlat son âme », et il était presque disposé à se porter garant d'une égale neutralité observée par la cour de Versailles(1). Nous savons aujourd'hui ce qu'il fallait en penser. L'ouverture des hostilités entre la Suède et la Russie était une des conditions mises par Frédéric à l'alliance qu'il contractait avec la France. En juin 1741, il déclara catégoriquement à Valori qu'il ne remplirait pas ses engagements si les Suédois n'entraient pas immédiatement en campagne (2), et, la menace faisant son effet, le 28 juillet suivant, la guerre fut déclarée. La violation par la Russie de l'article 7 du traité de Nystadt, portant la promesse de sa part de ne pas intervenir dans les affaires intérieures de sa voisine, servait de prétexte à la rupture, concurremment avec le meurtre de Saint-Clair et d'autres motifs de moindre importance.

Bien que prise entièrement au dépourvu, la Russie supporta d'abord victorieusement le choc, grâce à la faiblesse et à l'im-

(1) Brackel, *ministre de Russie à Berlin*, 13 septembre 1741. Voy. Martens, *Recueil des traités*, v. 335.

(2) *Pol. Correspondenz*, I, 265, note.

péritie de ses adversaires. Loin de favoriser leur entreprise comme ils s'y attendaient follement, Lacy secondé par Keith battit en vue de Wilmanstradt le général Wrangel et le fit prisonnier. Mais aussitôt après, revenant à Pétersbourg, les deux généraux russes se déclarèrent incapables de faire face à une campagne d'hiver que le commandant en chef des forces suédoises, Loewenhaupt, faisait mine de vouloir tenter. Comme en Crimée, le défaut d'approvisionnements constituait un obstacle permanent à des opérations militaires de quelque durée. Les dispositions de Pierre le Grand pour la création de magasins demeuraient lettre morte. Il n'y avait même pas de commissaire d'approvisionnements (1).

Anne Léopoldovna s'adressa encore à Berlin; naïvement, elle invoqua les stipulations du récent traité par lequel on s'était promis de se secourir mutuellement et fournit une nouvelle occasion à Frédéric de se moquer de son agent. La grande Russie était bien de taille à se mesurer avec la petite Suède, affirmait le roi. Le ministre russe, Brackel, parlant de faire la paix avec l'Autriche et de se retourner contre la France pour laquelle on ne supposait pas à Pétersbourg que la Prusse eut des sympathies sincères : « Oui, oui, dit Frédéric, je suis allié « de la France malgré moi, mais je ne puis la lâcher en ce mo« ment, sans exposer mes terres de Clèves et de Westphalie (2). »

Éconduits de ce côté, La Régente et ses conseillers ne pouvaient songer à se prévaloir de leur liaison avec l'Autriche. Marie-Thérèse avait assez à faire pour tenir tête à son terrible adversaire. Restait l'Angleterre. Depuis l'irruption de Frédéric en Silésie, les dispositions de cette puissance étaient devenues des plus favorables pour la Russie. D'ailleurs l'obstacle principal à un rapprochement politique qui s'était trouvé autrefois dans les sympathies de la cour de Pétersbourg pour les Stuarts, n'existait plus. Le « chevalier de St-Georges » entretenait

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 90.

(2) Note marginale de Fréderic sur une lettre de Podewils du 14 septembre 1741. *Archives secrètes de Berlin. Rapport de Brackel chez* Soloviov, *loc. cit.* XXI, 62 et suiv.

encore une correspondance secrète, où il avait mis de grandes espérances, mais les réponses qu'on lui faisait devenaient de plus en plus incolores (1). Depuis l'arrivée à Pétersbourg de Finch, en juin 1740, une négociation s'était entamée, que les fluctuations de la politique intérieure en Russie empêchaient seules d'aboutir. Après la chute de Münnich il y eut même sur le tapis un projet de ligue qui, avec la Russie et l'Angleterre, aurait compris l'Autriche et la Saxe. L'impétuosité de Frédéric et ses premiers succès firent reculer l'Angleterre, si bien qu'elle renonça à ratifier le traité qui déjà la liait avec l'Autriche. Mais elle n'en fut que plus portée à conclure avec la Russie, et le 3 (14) avril 1741, Finch signa un traité d'amitié et d'alliance défensive, qui devait durer vingt ans et engageait les parties contractantes à se secourir mutuellement avec douze vaisseaux de guerre d'une part et douze mille hommes de l'autre. Un article très secret obligeait la Russie à fournir ce secours, même pendant la guerre actuelle de l'Angleterre avec l'Espagne, si d'autres puissances venaient à s'en mêler (2).

On avait donc, ou du moins on s'imaginait à Pétersbourg avoir la ressource d'une escadre que cette troisième alliée ne pouvait manquer d'expédier sur les côtes suédoises. Le prince Chtcherbatov, eut ordre d'en solliciter l'envoi immédiat. Il fut poliment renvoyé à la lettre du récent traité que le gouvernement russe avait d'ailleurs oublié de ratifier. Nous ne saurions même dire aujourd'hui encore si cette ratification a jamais été fournie, telle était la confusion, où, sous la main d'Anne, sa chancellerie diplomatique tombait avec les autres parties du gouvernement (3)! Le gouvernement anglais était en règle; mais il disait à Chtcherbatov : « Lisez les articles! Vous y verrez « que pendant la durée de notre guerre avec l'Espagne nous « ne sommes obligés à rien. » Tout ce que le ministre russe put obtenir fut une promesse d'intervention à Versailles

(1) Martens, *Recueil des traités*, IX, 62 et suiv.
(2) Martens, *ibid.* IX, 93. Correspondance de Finch, Sbornik, LXXXV, 469 et suiv.
(3) *Ibid.*

pour que la France s'abstînt également d'envoyer une flotte dans la Baltique.

La Russie était-elle donc en guerre avec la France? Non. La Chétardie restait à Pétersbourg et Kantémir proposait ingénûment à Fleury de s'entendre pour l'exécution de la Pragmatique.

— Mais nous ne l'avons pas garantie!

— Et votre traité d'octobre 1735 avec Charles VI?

— L'empereur n'a pas fourni la ratification de ce traité pour l'Empire et a travaillé même à l'empêcher à la diète de Ratisbonne.

Le cardinal imitait Frédéric en mystifiant le malheureux diplomate. Mais, en juin 1741, Anne Léopoldovna le mit elle-même à plus rude épreuve, lui ordonnant sérieusement de proposer à Fleury une alliance défensive! (1).

Elle frappait à toute les portes. Dans son inconscience des réalités qui l'environnaient, elle avait été jusqu'à faire fonds sur le Danemark, qui, lui aussi, était un allié! Au printemps de 1741, Korff, son ministre à Copenhague, s'était pourtant cru en mesure d'affirmer que cette cour poussait sous main celle de Stockholm à la guerre, tant par haine pour la Russie que par soumission vis à vis de la France. Et la guerre éclatant, il n'eut à recueillir que des excuses et des défaites : « on avait tout fait pour prévenir le conflit; on ne pouvait rien faire pour en atténuer les conséquences; la flotte suédoise tenait la Baltique et une armée française était sur la frontière d'Oldenbourg! (2). »

Le cercle des éléments hostiles s'étendait, enserrant de toutes parts la pauvre Régente. A Constantinople même, la France et la Suède, travaillant de concert à provoquer un retour de dispositions belliqueuses, avaient chance de réussir. La Russie était en retard pour l'exécution du traité de paix négocié par Villeneuve, qui l'obligeait à détruire Azov. Roumiantsov, qui remplaçait Niéplouiev sur les bords du Bosphore

(1) Soloviov, *loc. cit.* XXI, 113.
(2) *Ibid.* XXI, 104.

en marchant dans sa voie, demandait, il est vrai, qu'on ne se pressât pas. La Porte avait d'autres soucis; elle tremblait devant le terrible schah de Perse, Nadir, le conquérant de l'Inde. Mais soudain l'attitude de celui-ci parut au contraire menaçante pour la Russie elle-même. Kalouchkine, qui représentait à sa cour le petit Ivan III, le montra instruit des troubles intimes et des périls extérieurs où se débattaient les héritiers de Pierre le Grand, et disposé à en profiter. « Vilain pays, » l'avait-on entendu dire, » tu n'es pas digne d'avoir un souve-« rain tel que moi ! Si nous levions nos sabres il nous serait « facile de conquérir maintenant la Russie entière. »

Anne Léopoldovna et ses conseillers prirent peur, et, sur des ordres péremptoires, Roumiantsov dut signer, le 27 août 1741, une convention par laquelle, moyennant la reconnaissance du titre impérial, la Russie s'engageait à détruire immédiatement Azov (1).

C'était encore presque un succès. Le règne d'Ivan III n'en devait plus connaître d'autres. Déjà inquiétant par lui-même, le conflit extérieur avec la Suède contenait, en effet, sans que le gouvernement de la Régente parût s'en douter, un danger d'ordre intérieur, qui menaçait son existence même et devait, à bref délai, déterminer sa ruine.

(1) Soloviov, XXI, 99.

CHAPITRE IV

ÉLISABETH

I. La légende et l'histoire. — Participation présumée de la France et de l'élément national dans le coup d'État de décembre 1741. — La réalité. — Jeunesse d'Élisabeth. — Éducation. — Les ailes coupées. — Premières amours. — Vénus et Minerve. — Premières ambitions. — Retraite. — Isolement. — Liaisons obscures. — Mariage présumé. — Alexis Razoumovski. — Déchéance apparente. — II. Mouvement dans les casernes en faveur de la Tsarevna. — Ses motifs. — Ses agents. — Mme Soltykov. — Prédominance des éléments étrangers dans l'organisation du complot. — Schwartz. — Grünstein. — Rôle du chirurgien Lestocq. — Les mystères cythéréens. — Correspondance de Mardefeld et de Frédéric II à ce sujet. — III. Relations d'Élisabeth avec la France et la Suède. — Appel au concours de la première. — Réponse évasive de La Chétardie approuvée par sa cour. — Ouvertures de Nolken. — Il offre l'intervention d'une armée suédoise. — Revirement à Versailles motivé par le projet de coalition contre l'Autriche. — Ordre à La Chétardie de favoriser le complot. Nolken demande à Élisabeth une réquisition par écrit et l'abandon des conquêtes de Pierre le Grand. — Hésitations de la Tsarevna. — Recul. — Départ de Nolken. — Retraite annoncée de La Chétardie. — La Suède déclare spontanément la guerre à la Russie. — Absence de concert. — Ni plan ni direction. — Parcimonie de La Chétardie. — Élisabeth se dit abandonnée. — Tentative matrimoniale du prince de Conti. — Refus d'Élisabeth. — Avortement présumé du complot. — IV. Un concours inattendu de circonstances en précipite le dénoûment. — Entrevue orageuse au Palais d'hiver. — Lestocq livré par Élisabeth. — Ordre de départ donné aux régiments de la garde. — Action décidée. — Nouvelle demande de subsides adressée à La Chétardie. — Refus. — La révolution *sans la France*. — V. La nuit du 4 décembre. — Réunion à la maison d'Élisabeth. — Au quartier des *Préobrajentsy*. — En route pour le Palais d'hiver. — L'attentat. — L'ex-Empereur enlevé sur les genoux de la nouvelle Impératrice. — Conclusions.)

I

L'événement auquel je viens de faire allusion compte parmi les plus connus de l'histoire et le plus abondamment commentés. Les moindres détails en ont été établis d'après des témoi-

gnages si probants et mis en scène avec un art si prestigieux, que l'intention où je suis d'en reprendre le récit dans les pages qui vont suivre peut sembler également téméraire et vaine. D'autant que je n'ai guère de nouveaux documents à produire, aucun du moins qui contredise ceux dont on a plus anciennement tiré parti. Les archives de Berlin, que je peux avoir été le premier à consulter pour cet objet, se trouvent en accord parfait avec celles de Paris, ou d'autres ont puisé avant moi. Mon excuse est que, si bien renseignés qu'ils fussent, mes prédécesseurs ont failli, me semble-t-il, à faire de leur savoir le meilleur emploi. Sur deux points au moins, je veux dire d'une part en ce qui concerne l'intervention de la France et de son représentant à Pétersbourg, le marquis de La Chétardie, dans le coup d'État qui, en décembre 1741, a mis fin au règne d'Ivan III en plaçant sur le trône la fille de Pierre le Grand; d'autre part, en ce qui a trait au rôle attribué à l'élément national dans cet événement, je crois qu'ils se sont trompés du tout au tout. J'en suis même absolument sûr — une fois n'est pas coutume — précisément en raison de l'absence de témoignages contradictoires, ce qui impliquerait controverse. Il ne saurait y en avoir aucune. C'est l'évidence même! Mais d'où vient qu'on l'ait violentée à ce point?

D'où viennent toutes les légendes? Filles adultérines, elles sont généralement de père et mère inconnus. Dans ce cas particulier, le problème communément insoluble des origines se prête pourtant à quelques conjectures. La bénéficiaire du coup d'État a eu l'intérêt le plus certain à créer une sorte de trompe-l'œil, qui, derrière le prestige encore intact de la France et sous le voile de sentiments patriotiques, masquait, transfigurait, recouvrait d'un semblant de décence et de majesté, le plus vulgaire des complots, ourdi entre une alcôve et une chambrée de caserne. Quelques-uns des contemporains ont subi l'illusion; d'autres ont aidé complaisamment à la répandre, et l'enfant est venu au monde. Il a fait son chemin; il possède à cette heure un état civil bien en règle, et j'ai mauvaise grâce sans doute à y risquer des investigations indis-

crètes. La légende est si plaisante! Une princesse jeune, belle et voluptueuse, portée au pouvoir suprême par un courant populaire, avec l'appui d'un ambassadeur de trente ans et d'un cardinal octogénaire, quel thème savoureux! Mais, dans ce coin du passé où nous venons de pénétrer ensemble, ne vous semble-t-il pas que le roman ait eu déjà de lui-même et en dehors de toute fiction, une place, suffisamment grande? Et puis les légendes ont la vie dure. Je ne tuerai probablement pas celle-ci. Souffrez donc que je termine mon livre, comme je l'ai commencé, avec seul le souci de la réalité.

Née le 19 décembre 1709 — un jour de fête pour son père, qui, rentrant à Moscou après Poltava y ramenait un long cortège de prisonniers suédois — Élisabeth touchait maintenant à un âge, où, si elles ne trouvent à s'employer, les ambitions ont coutume de s'endormir pour toujours.

Elle les laissait sommeiller depuis longtemps. Active ou tout au moins turbulente sous Pierre II, elle avait dû, Anne Ivanovna régnant, réprimer la vivacité de ses allures, et s'était laissée glisser progressivement à une sorte de torpeur, où l'abus des plaisirs entrait pour beaucoup. Son instruction demeurait nulle. Sa mère avait tenu — « pour des raisons graves, » l'entendait-on dire — à ce qu'elle sût le français et dansât correctement le menuet. On connait ces raisons. Le menuet devait faire sensation à Versailles, et Catherine I[re] supposait qu'on ne pouvait y attendre davantage d'une princesse accomplie. Livrée à elle-même, la Tsarevna ne songea pas à compléter cette éducation. Elle ne lisait jamais, partageant son temps entre la chasse, l'équitation, le canotage et les soins qu'elle donnait à une beauté réelle, bien qu'un peu commune. Son visage aux traits peu réguliers, était embelli par des yeux merveilleux et déparé par un nez court, gros et aplati qu'elle ne pouvait souffrir sur ses portraits. Schmidt, le célèbre graveur, eut à refaire celui de Tocqué, pour cette raison, (1) et, pour cette raison aussi, elle ne consentit jamais

(1) Rovinski, *Dictionnaire des portraits gravés*, IV, 377.

à se laisser peindre de profil. Mais elle avait la taille bien prise, la jambe bien faite, les chairs fraiches, le teint éblouissant sans fard, les cheveux, où elle ne mettait pas de poudre, d'un beau ton roux, et un parfum d'amour et de volupté émanait de toute sa personne. Dans sa première jeunesse, en costume de canotière italienne, caraco de basin, jupon rouge très court, petit chapeau et une paire d'ailes sur les épaules — les jeunes filles en portaient alors jusqu'à 18 ans; — plus tard, sous un déguisement masculin qu'elle affectionnait, parce qu'il faisait valoir ses formes élégamment opulentes, elle fut irrésistible. Elle mettait les hommes en rut, tout en les charmant par sa pétulance et son enjouement, « toujours un pied en l'air », disait l'agent saxon Lefort, étourdie, espiègle, moqueuse. « Il « semblait qu'elle fut née pour la France, » ajoutait-il, « n'aimant que le faux brillant (1). »

En janvier 1722, en la déclarant majeure, suivant l'usage du temps, devant une assemblée nombreuse, Pierre lui coupa ses ailes avec une paire de ciseaux (2). L'ange devenait femme. Les hommes n'eurent pas besoin du symbole pour en être convaincus.

Après avoir pris un acompte, assura-t-on, avec son fiancé, le pauvre Charles-Auguste de Holstein, elle déprava Pierre II et le trompa avec le beau Boutourline. On l'appelait « Vénus », par opposition à la sœur du Tsar, la grave et longtemps sage Nathalie Alexiéievna, qui se faisait décerner le surnom de « Minerve ». Abandonnée et maltraitée par son neveu, auquel elle n'avait donné que trop de raisons pour en user ainsi avec elle, « Vénus » tomba à la débauche vulgaire, « faisant sans honte », écrivait Liria, « des choses qui font rougir les moins modestes »; (3) réunissant dans sa maison de l'Alexandrovskaïa Sloboda, (rendue célèbre déjà par Ivan le Terrible qui y opérait ses plus sanglantes exécutions), la plus détestable des compagnies; puis, quand Anne l'eût obligée de la

(1) Weber, Moritz, *Graf von Sachsen*, p. 92.
(2) Mikhniévitch, *La femme russe au* XVIIIe *siècle*, 1895, p. 121.
(3) *Dix-huitième siècle*, II, 163.

suivre à Pétersbourg, continuant le même train dans une demeure écartée des faubourgs, qui eut toutes les apparences d'une petite maison. Elle y vivait obscurément, pauvrement presque, se débattant dans de cruels embarras d'argent, étroitement surveillée. En 1735, on emprisonna une de ses femmes de chambre sous l'inculpation de propos malsonnants au sujet de Bühren. Enquête, coups de fouet et renvoi dans un monastère. Il fut question un moment d'y mettre la Tsarevna elle-même (1). Elle portait des vêtements très simples, de taffetas blanc, le plus habituellement, doublé de grisette noire, « pour ne pas faire de dettes, » disait-elle plus tard à Catherine II, « car, si elle avait fait des dettes, elle aurait craint de se damner; si elle était morte alors avec des dettes, personne ne les aurait payées, et son âme serait allée en enfer, ce qu'elle ne voulait pas. » Mais le taffetas blanc et la grisette noire étaient aussi pour donner l'impression d'un deuil perpétuel et servaient de drapeau. Sa famille, sa terrible famille de paysans lithuaniens, trois oncles, deux tantes, affublés maintenant de noms et de titres aristocratiques, mais besogneux et traités par Anne avec le plus grand mépris, lui donnait aussi des soucis et des charges. Elle élevait à ses frais les deux filles de Charles Skavronski, le frère aîné de Catherine Ire, et s'occupait de les marier (2). L'aristocratie la dédaignait, tant pour l'irrégularité de sa naissance que pour la qualité de ses amours. Ainsi, pour avoir une société, elle fut obligée de descendre de plus en plus bas, cédant encore en ceci, fille d'humble servante qu'elle était, à des inclinations naturelles.

C'est ce qu'on a appelé sa popularité.

A l'Alexandrovskaïa Sloboda elle avait traité presque en camarades les jeunes filles du village, courant la campagne en traîneau avec elles, ou, entre deux orgies, leur offrant des raisins secs de Constantinople, des noix et des gâteaux de pavots, se mêlant à leurs danses et à leurs chants. A Saint-Pé-

(1) Essipov. Notice publiée dans le *Messager historique*, 1880, mars. Comp. Schmidt-Phiseldeck, *Materialien zu der russischen Geschichte*, 1772, II, 57.
(2) *Archives Vorontsov*, I, 27.

tersbourg elle ouvrit sa maison aux soldats de la garde. Elle leur faisait de menus présents, servait de marraine à leurs enfants et leur tournait la tête avec ses sourires provoquants et ses œillades. « Tu es le sang de Pierre le Grand ! » lui disaient-ils ; mais elle leur donnait aussi à reconnaître dans ses veines le sang de l'ex-blanchisseuse, qui avait fait la joie de leurs anciens sous les murs de Marienbourg.

Elle ne se montrait en public que très rarement, dans les circonstances solennelles, et affectait alors un maintien grave et triste, un air de protestation muette, qui, à lui seul, prouvait qu'elle n'avait pas abdiqué. On le devinait aussi à quelques démarches que son entourage lui inspirait sans doute, car elle manqua toujours d'initiative. Elle alla voir le malheureux Lopatinski (voy. ci-dessus p. 216), tiré par Anne Léopoldovna de la prison où on le croyait mort.

— Me reconnais-tu ?

Brisé par sa longue captivité, le vieillard chercha quelque temps dans ses souvenirs, puis se redressant avec un éclair de joie :

— Tu es l'étincelle de Pierre le Grand !

Elle lui laissa trois cents roubles et on en parla dans les églises et dans les monastères (1).

Elle n'en paraissait pas moins abandonnée et à demi oubliée déjà. Elle restait belle, mais prenait de l'embonpoint, et l'envoyé anglais Finch, évoquant le César shakespearien en défiance vis-à-vis des gens maigres aux yeux creux, disait qu'elle était « trop grasse pour conspirer(2) ». On la croyait mariée déjà à Alexis Razoumovski, un paysan petit-russien, qu'elle avait remarqué dans la chapelle d'Anne Ivanovna, où il faisait office de chantre. Et celui-ci n'était pas évidemment encore l'homme dont elle aurait eu besoin pour sortir de la docile et paresseuse inertie, qui, au témoignage de La Chétardie, la rendait « timide sur les actions la plus simples » (3). Le

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 52.
(2) Sbornik, XCI, 107.
(3) 19 (28) novembre 1740. Aff. Étr.

beau rustre devenait parfois tapageur après boire ; mais cela n'allait qu'à casser quelques meubles. Appartenant avec lui à l'intimité de la Princesse, les deux Chouvalov, Alexandre et Ivan, ne semblaient pas, à cet égard, de plus grande ressource, et de même Michel Vorontzov, marié à une des Skavronski, la discrétion mais aussi la prudence personnifiée.

Au moment de la toute-puissance de Bühren, le Régent faisant mine de vouloir approcher son soleil de cet astre obscurci, il y eut un certain émoi parmi les partisans comme parmi les ennemis de la Tsarevna. Plus tard, on la crut en passe d'unir sa fortune à celle de Münnich disgrâcié, et les estafiers d'Antoine-Ulric eurent des ordres pour arrêter l'ex-premier ministre s'ils le voyait aller chez Élisabeth. On raconta qu'il s'y était rendu néanmoins sous un déguisement. Mais l'entrevue n'eut pas de suites apparentes. Münnich avait conseillé antérieurement à Bühren d'enfermer la Tsarevna ; elle parut ne pas vouloir l'oublier, et il fut entendu pour tout le monde qu'il n'y avait rien à craindre ni à espérer de ce côté. Et cependant, l'événement destiné à tromper ces conjectures se préparait — ailleurs que dans le cabinet de M. de La Chétardie.

II

A défaut d'homme, dans l'entourage de la princesse, qui fût capable de lui donner, avec la conscience du rôle qu'elle pouvait jouer, les moyens de le revendiquer, il y en avait plusieurs milliers dans la sphère de ses relations plus lointaines, qui s'impatientaient et s'irritaient de son inaction. Les casernes de la garde étaient en ébullition. Depuis plusieurs mois, mettant à l'épreuve le courage et la bonne volonté des auxiliaires qu'ils allaient y chercher, les auteurs de coups d'État et de coups de main avaient réveillé leurs propres ambitions, sans les satisfaire. Les *gvardiéitsy* s'étaient prêtés à la besogne, parce qu'elle

leur plaisait en elle-même, en leur donnant de l'importance et l'occasion de réclamer des récompenses ; mais, à chaque fois, ils avaient eu la sensation qu'elle leur eût été infiniment plus agréable si Bühren, ou Münnich, ou Antoine-Ulric n'en devaient profiter. Non que le sentiment national se trouvât très développé parmi eux. Beaucoup, même parmi les simples soldats, étaient des étrangers. Mais ces autres étrangers, qui, acharnés les uns contre les autres, prétendaient leur commander en gouvernant la Russie par-dessus le marché, n'avaient à leurs yeux rien de sympathique ni de prestigieux. Bühren et Münnich tour à tour s'étaient laissés, celui-là prendre au piège comme un sot, celui-ci congédier comme un laquais, et déjà, entre Juliette Mengden et Lynar, Antoine-Ulric, lui-même, le père de l'Empereur et le généralissime, s'effondrait dans le ridicule et dans la honte. Anne Léopoldovna n'était pas méchante ; ils lui auraient volontiers pardonné ses mœurs intimes ; mais ils ne la voyaient jamais. Elle s'enfermait avec sa Favorite et son Favori. Puisqu'on changeait maintenant de maître comme de chemise, ils eussent préféré Élisabeth, non parce qu'elle était « l'étincelle de Pierre le Grand, » mais parce qu'elle restait accessible à tous, avenante et complaisante ; qu'avec elle la vie morose que les autres faisaient à la Russie deviendrait sans doute souriante comme les yeux de la Tsarevna ; — sans compter ce que ces yeux promettaient aux plus entreprenants. Le souvenir de Choubine hantait les imaginations et le beau grenadier avait dans les chambrées une légende qui, beaucoup plus que celle du vainqueur de Poltava, contribua à faire triompher la fortune de sa fille.

Un foyer de désirs brûlants et d'ardentes sollicitations se constituait là, propageant sa flamme jusque dans les troupes de ligne. On y entendait crier : « Personne ne se trouvera « donc pour nous commander une prise d'armes en faveur de « la *matouchka !* » Ils appelaient Élisabeth de ce nom familier (1). Une amie de celle-ci, Madame Soltykov, née Galitzine.

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 126.

servait à sa façon dans le même milieu la cause de la Princesse. Les casernes du régiment Préobrajenski touchaient à sa maison, et elle y fréquentait si assiduement, au témoignage de Mardefeld, qu'il lui arrivait d'en remporter des souvenirs cuisants (1).

Et une conspiration prit ainsi naissance, si on peut donner ce nom à un concours de volontés également irréfléchies de part et d'autre, se cherchant et tendant à se réunir pour un but commun, mais sans accord précis, ni plan arrêté, ni moyens d'action déterminés. Pour établir le concert indispensable, deux agents obscurs, appartenant l'un à la domesticité de la Tsarevna, l'autre à l'armée, s'employèrent au dernier moment; mais leur personnalité seule suffirait à faire justice du caractère national et patriotique, dont les historiens du pays se plaisent aujourd'hui encore à revêtir l'œuvre qui les eut pour ouvriers : l'un et l'autre étaient encore des étrangers! Élisabeth elle-même ne passait nullement pour acquise aux sentiments dont on lui a fait honneur à ce propos. En septembre 1727, s'occupant de la marier avec le margrave Charles de Brandebourg, Mardefeld écrivait : « Elle est entièrement « *allemande* d'esprit et ne demande qu'à s'en aller d'ici (2) ». Les deux intermédiaires, dont j'aurai à préciser le rôle, ne tenaient non plus ni de près ni de loin à l'ambassade de France. A la faveur de quelques conversations qu'elle avait pu soutenir dans la langue de Racine, Élisabeth avait paru de suite avec l'envoyé du Roi sur un pied d'intimité propre à faire sensation. Anne Léopoldovna ayant l'appui de l'Autriche, la Princessse dont les *gvardiéïtsy* faisaient sa rivale ne devait-elle pas avoir celui de la France? Avec le tact et la finesse que les femmes les moins douées savent mettre dans ces manèges, la Tsarevna s'appliqua à entretenir et à développer cette impression, s'en faisant un décor, un porte-respect. La surveillance dont elle était l'objet et sa timidité, qui en exagérait la rigueur et les périls, l'empêchèrent, on le verra, de pousser plus loin

(1) Au Roi, 6 février 1742. *Archives secrètes de Berlin.*
(2) Sbornik, XV, 383.

cette liaison, comme d'autre part les scrupules et les défiances plus ou moins légitimes de La Chétardie lui-même s'opposèrent à ce qu'elle en tirât un parti plus avantageux. Autrement importante, efficace et décisive, dans la préparation du coup d'État, fut la part de Schwartz et de Lestocq. Dans l'exécution, un troisième étranger figura au premier plan. Juif, originaire de Dresde, ancien courtier en bijouterie et maintenant soldat aux gardes, il s'appelait Grünstein.

Schwartz était un capitaine allemand d'infanterie, qui, ayant pris du service en Russie, y passa pour ingénieur et se trouva attaché, en cette qualité, aux chantiers de constructions maritimes (1). J'ai eu l'occasion déjà de mentionner Lestocq. Il appartenait depuis longtemps à la maison d'Élisabeth comme chirurgien. Son père, un Champenois, se disait noble : L'Estocq l'Helvêque. Ayant quitté la France à la révocation de l'édit de Nantes, il s'était fixé en Allemagne, à Zelle, où il exerça la profession de barbier d'abord, puis celle de chirurgien à la cour de Georges-Guillaume, dernier duc de Brünsvick-Zelle. Né en 1692, le fils vint chercher fortune en Russie vers 1713. Il se fit apprécier par Pierre le Grand pour sa dextérité à manier le bistouri et son esprit éveillé, mais eut le malheur de déplaire à Mlle Krahmer, qui lui attribua des discours malveillants sur les relations du Tsar avec son *diénchtchik* Boutourline. Son bonheur voulut qu'il en fut quitte pour un exil à Kazan, d'où Catherine Ire s'empressa de le tirer, en le plaçant, bien qu'elle le sut profondément immoral, auprès d'Élisabeth alors âgée de seize ans. La situation qu'il occupa, depuis, dans l'intimité de la Tsarevna n'a été mise au jour qu'après l'événement de décembre 1741, époque à laquelle Mardefeld eut soin d'envoyer à son maître le résultat d'une enquête personnelle à ce sujet, où il paraît avoir mis beaucoup de zèle et aussi quelque plaisir. Ce plaisir, nous ne devrions pas être appelés à le partager, l'auteur du mémoire s'étant précautionné contre une indiscrétion posthume, en demandant que le destinataire vou-

(1) *Mémoire sur la révolution de* 1741. Aff. Etr. Russie. *Mém. et Doc.* vol. IX, fol. 120.

lût bien « sacrifier à Vulcain » les détails qu'il croyait devoir lui envoyer sur « les sacrifices que d'autres autels recevaient « par les soins du chirurgien franco-allemand. » Et, Frédéric II n'ayant pas fait droit à ce vœu, peut-être devrais-je en tenir compte moi-même, — par respect pour mes lecteurs. Mais peut-être aussi ne me pardonneraient-ils pas de leur laisser ignorer cet échantillon d'une correspondance diplomatique, qui passe, avec raison sans doute, pour avoir contenu l'essence de l'histoire contemporaine. Je me crois obligé néanmoins à y opérer quelques coupures, en renvoyant à qui de droit toute responsabilité pour le reste. Voici le texte :

« La personne de laquelle il est question (Élisabeth) réunit « en elle une grande beauté, une grâce enchanteresse et des « agréments infinis à beaucoup d'esprit et de dévotion, dont « elle pratique les devoirs extérieurs avec une exactitude sans « exemple. Mais, formée sous une constellation fatale, je veux « dire dans le moment même d'une tendre conjonction entre « Mars et Vénus, ... elle sacrifie tous les jours à diverses repri- « ses sur l'autel de la mère de l'Amour et surpasse de beaucoup « en œuvres pieuses de ce genre les épouses de l'Empereur « Claude et de Sigismond. Le premier sacrificateur distingué « qu'elle s'associa fut un sujet de Neptune, simple matelot à « belle taille... Cette charge éminente demeura récemment « vacante pendant deux ans, des prêtres de peu de considéra- « tion en faisant la fonction alternativement. Enfin un disci- « ple d'Apollon à voix foudroyante, natif de l'Ukraine ... en « fut revêtu et lui rendit sa première splendeur. Affrontant « les fatigues et en faisant l'exercice avec trop de vivacité, il « devint sujet aux évanouissements, ce qui engagea un jour « sa protectrice à se rendre dans un profond déshabillé chez « l'Hypocrate initié dans les mystères cythéréens pour le por- « ter à assister promptement le malade. Le trouvant entre deux « draps, elle s'assit sur le lit et l'exhorta à se lever. Lui, au « contraire,... l'invita à se divertir dans toutes les formes. « Impatiente de voir secourir l'ami du cœur, elle lui répliqua « avec colère : « Tu sais bien que ce n'est pas pour toi que le

« four chauffe! » « Hé bien, répondit-il grossièrement, ne « vaudrait-il pas mieux que tu le fasses avec moi qu'avec tant « d'autres hommes du bas peuple? » L'affaire en resta pour- « tant là. Il obéit. J'ai appris cette particularité d'une personne « qui a été présente à la farce... » (1)

Le nationalisme ou le patriotisme de tout ce monde est une drôlerie comme on en rencontre rarement même dans les carrefours obscurs où hantent les légendes.

Je passe à l'organisation du complot en tant qu'il en eut une, m'en tenant, pour rétablir la vérité des faits, aux rapports du marquis de La Chétardie lui-même, contrôlés par ceux que le cabinet de Versailles recevait simultanément de Stockholm et qu'on a négligé de consulter. Ils suffisent amplement pour rétablir la réalité des faits ; pour prouver, notamment, que la participation de la France à cette aventure n'a guère existé qu'à l'état de projet et que, contrairement à une version universellement accréditée, ce projet lui-même n'est pas sorti de l'initiative du jeune représentant de la diplomatie française à Saint-Pétersbourg.

III

Le marquis de La Chétardie était arrivé à son poste actuel en 1739, avec un rôle de pure représentation, qui seul paraissait lui convenir. Bornées d'abord à l'échange de simples politesses, ses relations avec Élisabeth ne contractèrent un caractère plus intime qu'en novembre 1740, après la chute de Bühren, qui enlevait à la Princesse quelques nouvelles illusions. Elle lui envoya alors Lestocq, en grand mystère, pour lui dire le regret qu'elle avait à se priver de ses visites. On se défiait d'elle et des personnes qu'elle recevait. La Chétardie répondit

(1) Mardefeld au Roi, 28 décembre 1742. *Secrétissime. Archives secrètes de Berlin.*

évasivement. Il croyait, lui, avoir des raisons pour se défier de la Princesse, la supposant en bons termes avec Anne Léopoldovna, donc Autrichienne, elle aussi. Mais, à sa grande surprise, Lestocq lui parla avec regret de la chute de Bühren. La Tsarevna avait tout perdu en le perdant. Et aussitôt, il appuya sur les espérances que pouvait laisser le parti puissant dont la fille de Pierre le Grand et son neveu, le duc de Holstein, disposaient dans la nation. Le marquis ne fut ni convaincu, ni même pressé de connaître le sentiment de sa cour sur cette insinuation. Il n'envoya pas de courrier. Encore moins eut-il le désir d'engager un entretien avec Élisabeth elle-même sur un sujet aussi scabreux (1). Il se contenta d'en écrire par l'*ordinaire* et attendit les événements, qui ne lui paraissaient nullement destinés à justifier les imaginations hasardeuses de Lestocq ou de sa maîtresse.

Le mois suivant, le ministre de Suède, Nolken, le déconcerta à son tour avec une ouverture encore plus embarrassante. Il avait reçu des ordres, disait-il, pour favoriser, à son choix, le parti du duc de Courlande, celui d'Anne Léopoldovna, ou celui d'Élisabeth, et disposait de cent mille écus. Son dessein était de les dépenser au profit de la Tsarevna, et il s'en remettait à son collègue français pour le meilleur emploi à faire de la somme dans cet ordre d'idées.

Du coup, La Chétardie fut effrayé. Il ne s'agissait plus d'espérances seulement, mais d'un complot pour la réussite duquel Nolken faisait état de pourparlers engagés par la Princesse avec quelques soldats de la garde et quelques obscurs fonctionnaires. Et on proposait au représentant du Roi Très Chrétien d'en devenir complice? C'était folie! Pourtant les cent mille écus lui donnaient à réfléchir. La Suède n'avait ni l'habitude ni les moyens de se mettre ainsi en frais. D'où venait l'argent? Celui qu'on dépensait à Stockholm pour les objets de la politique extérieure sortait fréquemment du trésor français. Eu égard aux procédés usuels de la diplomatie contemporaine, la

(1) Comp. Vandal, *Louis XV et Elisabeth*, p. 138 et suiv

supposition d'une intrigue indirectement favorisée par le cabinet de Versailles, à l'insu de son agent direct, n'avait rien d'invraisemblable. Tout compte fait, le marquis se décida à faire une réponse évasive, à écrire encore pour demander des instructions, et à attendre toujours, en se tenant sur la réserve. Il fallut un mois de plus et une invitation pressante pour l'engager à se rendre chez Élisabeth, et, là encore, il évita soigneusement de « se mettre à découvert. »

La Princesse lui épargna d'ailleurs tout embarras à cet égard, se bornant à parler en termes amers de l'état présent des choses, que « Pierre le Grand aurait eu peine à voir », et en termes émus de l'attachement que les gardes témoignaient « pour la mémoire du Tsar et pour son sang. » Le nom de Louis XV *ne fut pas évoqué une seule fois* dans cet entretien, quoi qu'on en ait dit, et encore moins le souvenir, plutôt humiliant pour la Tsarevna, d'un projet de mariage, où le refus n'était pas venu de son côté. Du moins La Chétardie n'en a rien dit dans ses dépêches, et, assurément, on ne lui eût pas pardonné à Versailles des allusions trop risquées à des sentiments dont la permanence, chez une autre qu'Élisabeth, eût pu flatter le Roi, mais qui, chez la maîtresse du beau Choubine, l'eussent mis en trop mauvaise compagnie. L'irrésolution du cardinal de Fleury et l'esprit d'aventure de son agent ont été également mis en cause à ce propos contre toute vérité. La Chétardie n'avait pas songé un instant à se faire l'avocat des projets dont Nolken l'entretenait et qu'il jugeait téméraires, et on n'hésita pas davantage à approuver sa réserve. Aux premières nouvelles, le secrétaire d'État, Amelot, s'en expliqua ainsi avec l'ambassadeur : « L'on doit croire qu'il ne sera point question de ses « intérêts (ceux d'Élisabeth) pour la couronne de Russie pen« dant la vie du Tsar. Ainsi toutes réflexions à ce sujet seraient « superflues pour le moment présent. »

C'était une fin de non recevoir catégorique et absolue.

Le Suédois seul s'obstina à aller de l'avant, et, dans le courant de janvier, La Chétardie apprit, qu'avec son concours, le complot prenait corps. Il était question maintenant de requé-

rir l'intervention armée de la Suède, dont les troupes donneraient la main à un soulèvement des gardes en faveur de la fille de Pierre le Grand.

Cela devenait grave. Toujours sur la défensive, La Chétardie esquiva une entrevue commune avec son collègue qu'Élisabeth lui proposait, mais dut le lendemain se rendre à un appel pressant de la Princesse, qui, cette fois, se montra plus explicite. Elle parla de « choses portées à un point où une plus longue « attente devenait impossible », du dévouement assuré des gardes, de l'ardeur des *conjurés,* et elle allait aborder le point le plus délicat, en exprimant sa confiance dans « l'amitié de la France », quand l'envoyé d'Angleterre se fit annoncer. D'un geste, Élisabeth engagea La Chétardie à rester et à attendre le départ de l'importun. Finch comprit qu'il était de trop et abrégea sa visite. « Enfin nous en sommes débarrassés ! » soupira la Tsarevna. Mais aussitôt, coupant court aux confidences qu'elle se disposait à reprendre, La Chétardie invoqua l'impossibilité de prolonger le tête à tête, sans le faire remarmarquer. Elle n'eut que le temps de lui dire encore que « comme elle n'était plus dans le cas de se contraindre, il « serait maître de venir chez elle quand bon lui semblerait(1). »

Il se promit bien de ne pas en abuser. Mais à Versailles maintenant on estima qu'il faisait preuve d'une prudence excessive. De Stockholm des avis y étaient parvenus attribuant à l'entreprise un caractère plus sérieux que n'avaient permis de le supposer ceux qu'on recevait de Pétersbourg, en même temps que le projet de coalition contre l'Autriche, mûrissant entre Versailles et Berlin, avait rendu plus désirable une combinaison destinée à priver la cour de Vienne du seul allié qui lui restât. Des ordres péremptoires en furent la conséquence, montrant comme absolument renversés, dans la réalité, les rôles respectifs attribués par la légende au cardinal de Fleury et à son agent. Loin d'être poussé par celui-ci, le ministre le poussa du commencement jusqu'à la fin, lui enjoignant, dès

(1) La Chétardie, 3 (14) janvier 1741. Aff. Étr.

à présent, de ne pas hésiter à favoriser le projet de coup d'État et de dire à Élisabeth que « si le Roi pouvait lui rendre service « et qu'elle voulût lui en fournir les moyens, elle pouvait « compter que S. M. se ferait un plaisir de concourir au suc- « cès de ce qu'elle pourrait désirer (1) ».

Ainsi, après la Suède, la France allait entrer en lice. Seulement, à ce même moment, l'entreprise rencontra, du fait de la première puissance, un écueil où elle risqua d'échouer. Sur le point de faire agir le ressort essentiel du complot, Nolken en démasqua brusquement le jeu secret. Il offrait de faire entrer immédiatement sur le territoire russe un puissant corps d'armée, mais exigeait, de la part de la Tsarevna, une réquisition *écrite,* où se devait trouver l'engagement de restituer à la Suède les conquêtes de Pierre le Grand. Il invoquait des promesses dont Élisabeth contesta plus tard la réalité et qui paraissent, en effet, avoir été assez vagues. Dans sa correspondance avec l'ambassadeur de France à Stockholm, Nolken affirmait que la princesse avait d'elle-même reconnu le droit pour la Suède de réclamer une partie de ses provinces perdues en récompense du service qu'elle rendrait à la fille de Pierre le Grand et qu'elle avait *presque* promis la réquisition (2). Mais Amelot lui-même jugea que c'était trop exiger (3), et Élisabeth montra une répugnance invincible à requérir ou promettre quoi que ce fut par écrit. Sa parole devait suffire. Le Suédois se montrant intraitable, elle se rejeta sur le Français.

Après un séjour de quelques jours à la campagne, dont elle avait profité pour donner à dîner à des officiers d'un régiment de ligne cantonné dans le voisinage, elle manda La Chétardie, lui faisant part de l'embarras où elle se trouvait pour retenir l'ardeur de ses partisans alors que Nolken empêchait par ses prétentions inadmissibles la mise à exécution des desseins concertés avec eux. Ses instructions lui prescrivant d'agir de con-

(1) Amelot, à la Chétardie, 12 et 16 février 1741. Aff. Étr. Russie; le même à Saint-Séverin, ambassadeur à Stockolm, 16 février 1741. Aff. Étr. Suède.
(2) Saint-Séverin à Amelot, 14 avril 1741, Aff. Étr. Suède.
(3) Amelot à Saint-Séverin, 4 juillet 1741. Aff. Étr. Suède.

cert avec son collègue de Suède, le marquis plaida du bout des lèvres une cause qu'il jugeait, lui aussi, peu défendable, ajoutant « qu'il souhaitait personnellement que cette affaire prit « une forme, puisque les liaisons qui subsistaient entre la « France et la Suède pourraient peut-être mettre le Roi à por- « tée de donner d'une façon ou de l'autre à la Princesse des « preuves de son amitié (1). »

Elle n'en put tirer davantage. Délibérément il restait lui aussi dans le vague, et il mettait tant de conviction à justifier cette attitude devant ses chefs, que leurs propres résolutions s'en trouvèrent ébranlées. Des soupçons entrèrent dans l'esprit d'Amelot. Pour montrer tant d'audace après avoir fait preuve si longtemps de tant de timidité, Élisabeth était-elle de bonne foi? Ne se faisait-elle pas l'instrument d'un piège que le gouvernement d'Anne Lépoldovna tendait à la Suède et à la France? « Je trouve si peu de vraisemblance », écrivit-il à La Chétardie, « entre le projet ferme et audacieux de cette prin- « et tout ce que vous m'avez mandé de la légèreté et de la fai- « blesse de son caractère que je ne puis pas m'empêcher d'en- « trer en quelque méfiance. » Mais cette impression ne dura pas, et l'*ordinaire* suivant fut pour mettre le marquis en demeure de sortir du nuage où il s'enfermait. Il devait dire à Élisabeth que les préparatifs belliqueux des Suédois se faisaient de concert avec le Roi et que Sa Majesté « les mettrait en état « d'aider la révolution au moment ou elle la ferait d'accord avec eux (2) ».

A la fin de mai, le secrétaire d'État se fit encore plus pressant. Valori et Belle-Isle l'instruisaient du prix que Frédéric mettait aux engagements qu'on sollicitait de lui. Il fallait coûte que coûte faire marcher les Suédois! La Chétardie eut ordre d'intervenir pour qu'Élisabeth donnât satisfaction à Nolken. Il lui proposa de remettre l'écrit entre ses mains. Pressée et acculée à une décision, elle refusa net. « Elle aurait toujours

(1) La Chétardie à Amelot, 3 (14) février 1741. Aff. Étr. Russie.
(2) Amelot à La Chétardie, 22 février et 16 mars 1741. Aff. Étr. Russie.

à craindre les reproches de sa nation, si elle la rendait par quelques sacrifices victime des droits qu'elle aurait réclamés pour monter sur le trône ». En même temps, revenant sur le parti qu'elle avait pris « de ne plus se contraindre », elle jugeait nécessaire de suspendre provisoirement ses relations avec l'envoyé français. Elle venait de commettre une grosse bévue, en imaginant qu'elle pouvait recruter pour son parti le terrible Ouchakov, qui avait repoussé ses avances d'une façon peu courtoise. Elle le devinait prévenu; peut-être même armé de preuves. En même temps elle apprenait qu'un capitaine du régiment Siémionovski, son partisan avéré, se trouvant de garde au palais impérial, avait été, de la part du duc de Brünswick, l'objet d'attentions flatteuses, Antoine-Ulric lui faisant mille compliments et lui remettant trois cents ducats (1). Anne Léopoldovna et son mari était donc, eux aussi, instruits du complot et disposés à employer tous les moyens pour en empêcher l'exécution. La Tsarevna se vit déjà la tête rasée et son beau corps enfoui sous des vêtements de nonne. Or, *she has not one bit of nuns flesh about her*, affirmait Finch. Peureusement, elle se renfonça dans ses anciennes habitudes de retraite. Nolken lui-même en fut réduit à demander des saignées à Lestocq pour avoir des nouvelles!

En mai, le chirurgien vint trouver La Chétardie, mais « ne sut que montrer les inquiétudes dont il était dévoré. Au moindre bruit qu'il entendait, il se portait vivement à la fenêtre et se croyait déjà perdu (2) ». Et la Tsarevna elle-même, apercevant le marquis dans les jardins du palais d'été, évitait prudemment une rencontre et s'en faisait un mérite auprès de la Régente.

A la fin de juin, Nolken fut rappelé par sa cour, qui, sans qu'Élisabeth y fut pour quelque chose, marchait à la guerre, tout en voulant faire accroire à la Princesse que ses résolutions dépendaient de celles auxquelles elle se porterait elle-même pour seconder son effort. En réalité, les Suédois ne tardaient

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 123.
(2) La Chétardie à Amelot, 30 mai (10 juin) 1741. Aff. Étr. Russie.

plus à prendre les armes que pour obtenir de la France de plus gros subsides et aussi parce qu'ils n'étaient pas prêts. Et les hésitations de la Tsarevna servaient leurs desseins, en ce moment, en leur donnant plus de temps pour leurs marchandages et leurs préparatifs (1). En prenant congé d'Élisabeth, leur envoyé n'en insista pas moins pour obtenir la *réquisition écrite*, sans laquelle rien ne pouvait être fait. Elle fit mine de ne pas comprendre de quoi il s'agissait, indiqua par un geste que la présence d'un chambellan de son service l'empêchait de s'expliquer; puis, dans un chuchotement, glissa à Nolken ces paroles : « Je n'attends que l'entrée en campagne des vôtres pour agir de mon côté. Demain Lestocq sera chez vous » . Le Suédois s'imagina avoir ville gagnée. Mais le chirurgien ne lui apporta qu'une lettre de la Tsarevna pour le duc de Holstein, qui, affirma-t-il, contenait « un témoignage des obligations que sa maîtresse avait à la France et à la Suède » . Il promit de revenir, et ne reparut plus.

En juillet, La Chétardie pensa lui-même suivre son collègue dans la retraite. Une difficulté de cérémonial avait surgi au sujet des lettres de créance que le Marquis entendait présenter à l'Empereur en personne. Conseillée par Ostermann, la Régente crut y trouver un prétexte pour se débarrasser d'un ministre que ses entrevues avec Élisabeth et avec Nolken lui rendaient suspect. Il se vit opposer un refus péremptoire, cessa de paraître à la cour, et son rappel fut décidé.

Élisabeth ne lui donnait plus signe de vie. En août seulement elle lui envoya un de ses chambellans, Vorontsov peut-être, qui, pénétrant de nuit dans le jardin de l'ambassadeur, lui fit un conte sur les tentatives que la Princesse avait multipliées pour le rencontrer. Le jardin du marquis touchant à la Néva, elle y avait passé trois fois en gondole, faisant sonner du cor pour attirer son attention. Elle s'était même avisée d'acheter une maison dans le voisinage, mais le projet s'ébruitant, elle avait dû y renoncer. Elle proposait maintenant un rendez-vous sur la

(1) Saint-Séverin à Amelot, 10 (21) avril 1741. Aff. Étr. Suède.

route de Pétersbourg qu'elle prendrait le lendemain à huit heures du soir. Se munissant d'une plume, « où l'encre ne sèche jamais » et d'une copie de la « réquisition » sollicitée par Nolken, La Chétardie fut exact au lieu et à l'heure indiqués, attendit jusqu'à onze heures, et eut lieu d'être convaincu que la Princesse se moquait de lui. (1)

Tristement, il faisait ses préparatifs de départ, quand un billet d'Ostermann lui annonçant une communication importante bouleversa ses projets. La Suède avait pris le parti de ne plus attendre le bon plaisir d'Élisabeth.

— Cet événement ne vous surprendra pas, dit le vice-chancelier en apercevant le marquis. Vous pouviez y être préparé.

Il avait l'air grave, mais « ne roulait plus des yeux furibonds qui ne laissaient voir que le blanc », comme dans les entrevues précédentes. Il prenait au contraire son ton le plus courtois pour annoncer à l'ambassadeur que la question du cérémonial était tranchée dans le sens de ses prétentions, et que l'Empereur le recevrait prochainement « en audience particulière et secrète ». Il se souvenait sans doute de Constantinople et de Villeneuve, et cette déclaration de guerre pour laquelle le représentant de la France à Stockholm avait donné dix millions sans compter les largesses faites aux *Paysans* et aux *Prêtres* (2) — les démocrates du lieu — elle valait à son représentant sur les bords de la Néva un retour inattendu de faveur!

A son tour Élisabeth se crut obligée à une démonstration de courtoisie. Par l'intermédiaire d'un secrétaire de la légation

(1) 8 août 1741. Aff. Étr. Comp. VANDAL, *loc. cit.* p. 143. Les dépêches du 1er et 8 avril et 18 juillet citées par l'auteur à propos de cet épisode lui sont étrangères.

(2) Saint-Séverin à Amelot, 28 juillet 1741. Aff. Étr. Suède. M. VANDAL, (*loc. cit.* p. 144) fait intervenir à ce propos, comme ayant « dicté les termes de la « déclaration de guerre » M. de Mondamert, «ambassadeur du roi à Stockholm. » Ce n'est dans doute qu'une façon de parler : la Suède n'en était pas là ! Mais M. de Mondamert n'était pas non plus ambassadeur. La déclaration de guerre est du 28 juillet n. s., et M. de Saint-Séverin n'a quitté Stockholm que le 12 août suivant, laissant la direction de l'ambassade à son secrétaire, M. de Mondamert, jusqu'à l'arrivée en octobre 1741 du marquis de Lanmary, désigné pour lui succéder.

suédoise, cette fois, elle annonça à La Chétardie que la crainte de se compromettre l'avait seule empêchée de signer la fameuse « réquisition », mais qu'elle en gardait l'original et le signerait « du moment que les affaires, prenant un bon train, elle pourrait le faire avec sûreté ». Elle se déclarait disposée en même temps à rembourser à la Suède ses frais de guerre; à lui payer par la suite des subsides réguliers, voire même à lui prêter, en secret, tout l'argent dont elle aurait besoin et à n'avoir d'autres alliés qu'elle et la France. Elle appelait cela « aller au delà de ses anciennes promesses », tout en ne soufflant mot des provinces à restituer.

Non découragé par ses récentes expériences, le marquis se hâta de lui demander un nouveau rendez-vous pour le lendemain. Allant dîner chez le comte Lynar, il passerait devant le palais de la princesse, qui n'aurait qu'à se tenir sur le perron vers midi et demi. Malheureusement, il plut le lendemain; l'entrevue manqua encore une fois, et l'homme qu'on a représenté comme dirigeant en ce moment une vaste combinaison d'entreprises diplomatiques, militaires et révolutionnaires, où, avec l'avenir de la Russie, les intérêts d'une formidable coalition européenne dirigée contre l'Autriche se trouvaient en jeu, le pauvre La Chétardie se laissait aller à confesser ainsi qu'il suit, en écrivant à son collègue de Stockholm, l'impuissance à laquelle il se voyait réduit :

« J'en suis encore à comprendre ce que la cour veut que je fasse ici (1) ».

Les ressorts qui devaient mettre cette coalition en mouvement échappaient évidemment, au moins ici, à toute direction comme à toute concordance, alors qu'une entente entre deux des principaux intéressés se montrait dépendante des variations du baromètre !

L'entente était impossible parce que la Tsarevna en restait toujours à ses coquetteries avec les soldats de la garde, accompagnées de distributions périodiques d'argent, sans lesquelles

(1) A Saint-Sévérin, 26 août 1741. Aff. Étr. Comp. VANDAL p. 145 : « Dès lors le complot se forme et la France en prend résolument la direction. »

leur zèle pour « le sang de Pierre le Grand » menacait toujours de se refroidir. Pour trouver une excuse à son inaction, elle se plaignait qu'en entrant en campagne, les Suédois eussent omis de déclarer qu'ils faisaient la guerre pour elle et néglgé aussi de placer le duc de Holstein à la tête de leurs troupes, comme Nolken l'avait promis. En septembre, par un émissaire, qui maintenant donnait à La Chétardie des rendez-vous dans les bois, elle se dit à bout de ressources pécuniaires. Il lui fallait quinze mille ducats. Le marquis fit la grimace, et, pressé, consentit à en avancer deux mille, en les empruntant à un ami qui venait de gagner la forte somme au jeu (1).

C'est ce que qu'on a appelé mettre à la disposition de la Tsarevna « les trésors et le crédit de la France! (2) »

Amelot approuva la dépense, mais exprima la crainte qu'elle ne dut être « fort mal employée ». Il revenait à ses anciens doutes sur la force et la consistance du parti dont disposait la princesse. Quant aux récriminations qu'elle faisait entendre au sujet du duc de Holstein, il les jugeait déplacées et contraires à ses propres intérêts. Que venait faire ce prince allemand dans un mouvement *national?* D'ailleurs le Roi et la Reine de Suède ne pouvaient le souffrir (3).

En octobre, malgré les deux mille ducats et les promesses que La Chétardie y avait jointes plus généreusement, Élisabeth s'estima très insuffisamment secondée par ses alliés étrangers et se montra moins décidée que jamais à agir, d'autant que la guerre tournait mal pour les Suédois. Le manifeste qu'ils avaient finalement consenti à publier selon le vœu de la Tsarevna, en se proclamant les champions de ses droits, n'empêchait pas Lacy de leur tenir tête victorieusement, et rien n'annonçait que la cour de Versailles se disposât a rétablir la balance en leur faveur. A ce moment, il est vrai, un nouvel agent français parut à Pétersbourg, sans que La Chétardie fut prévenu de son arrivée, ou instruit de sa mission. L'ambassa-

(1) La Chétardie à Amelot, 2 septembre 1741. Aff. Étr.
(2) Vandal, *loc. cit.* p. 139. Comp. Soloviov, XXI, 137.
(3) Amelot à La Chétardie, 8 octobre 1741. Comp. Vandal, p. 146.

deur en conçut quelque dépit et Élisabeth des espérances qui ne tardèrent pas à être démenties. Le nouveau venu qui s'appelait Davesnes, était porteur d'une lettre de créance pour Mme Caravaque, femme d'un peintre français, qui faisait partie de l'intimité de la Tsarevna. Hélas! elle ne trouva en lui qu'un courtier de mariage, le prétendant étant le prince de Conti, sans que la cour de Versailles parût encore vouloir appuyer sa recherche (1). Élisabeth s'en montra peu flattée Elle n'avait que faire d'un mari à cette heure! Et elle se plaignit encore plus amèrement de l'abandon où elle se voyait laissée par la France, en même temps que celle-ci se croyait en droit de rejeter sur elle-même la responsabilité des déceptions communes. Amelot écrivait à La Chétardie : « Je n'aperçois rien jusqu'à présent, de la part de cette princesse, qui puisse faire juger que tous les efforts de sa Majesté produisent les effets qu'on en doit attendre. Je n'entrevois qu'incertitude, au lieu du plan qu'on aurait dû former (2). »

Il n'y avait pas de plan; il ne devait y en avoir jamais! Et les efforts de sa Majesté paraissaient bornés, dans leur résultat présent, à faire battre les Suédois pour le roi de Prusse.

A la fin de novembre, il est vrai, Élisabeth, par un nouveau messager adressé à l'ambassadeur du Roi Très Chrétien, se déclara prête à faire éclater le complot de concert avec la Suède. Mais il lui fallait le complément des quinze mille ducats réclamés antérieurement. La Chétardie s'excusa. Le crédit qu'il s'était empressé de demander pour cet objet n'avait pas eu le temps de lui parvenir. Il mentait, n'ayant rien demandé et étant bien décidé à ne rien donner. Les remises successives d'argent français qui, passant par ses mains, auraient alimenté le complot, font partie de la légende. Le scepticisme de l'ambassadeur à l'égard du parti de la Tsarevna et de ses chances de succès ne faisait que s'affermir. A quelques jours

(1) *Lettres du prince de Conti au Cardinal de Fleury*, 15 et 27 janvier 1742; dépêche d'Amelot à La Chétardie 23 novembre 1741. Aff. Étr. Frédéric II (*Histoire de mon temps*, 1789, ch. iv, p. 130) a été trompé sur le caractère de cette mission et M. Vandal, *loc. cit.* p. 146) a partagé son erreur.

(2) 7 décembre 1741. Aff. Étr.

de là il eut une alerte. Lestocq, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps, vint le trouver et, par ses discours, lui suggéra la pensée qu'Élisabeth serait peut-être obligée de « céder au torrent », c'est-à-dire à l'impatience des soldats de la garde. Il en fut simplement effrayé. Lui aussi admettait la nécessité d'un plan et n'en apercevait pas la trace. Il eût fallu s'entendre, concerter une action commune avec la France et avec la Suède.

— Fort bien, lui fit répondre Élisabeth. Je vous laisse juge du moment.

Il proposa l'envoi à Stockholm d'un émissaire, qui arrêterait les mesures nécessaires et ferait donner à Lœwenhaupt des ordres en conséquence. Mais il ne se faisait aucune illusion sur les résultats de cet expédient, n'y voyant avec raison que la continuation d'un jeu qui durait depuis près d'un an, sans rien produire. Dans une entrevue qu'un hasard lui procura avec Élisabeth, au moment où elle descendait de traîneau, elle lui parut si « remplie d'incertitude » qu'à tout hasard et pour qu'elle ne fût pas tentée d'abandonner la partie, ce qui eut été un désastre pour la Suède, il imagina de la secouer, en lui disant faussement qu'il savait qu'on se disposait à la mettre dans un couvent.

C'était un épouvantail dont Lestocq et Schwartz se servaient avec elle, comme on effraye les enfants en annonçant l'ogre, et il ne l'ignorait pas.

Très émue, elle déclara que si on la poussait à bout, elle ne démentirait pas « le sang de Pierre le Grand ». La conversation s'animant, on parla enfin du coup d'État comme de quelque chose de réel et de tangible. On dressa une liste de proscriptions, La Chétardie indiquant comme devant être arrêtés immédiatement : Ostermann, Münnich, le fils du feld-maréchal, le baron Mengden, le comte Golovkine et Lœwenwolde avec leurs adhérents connus. Il ne nomma pas Lynar, comme on l'a rapporté, parce que celui-ci ne se trouvait pas à Saint-Pétersbourg, ni Juliette Mengden parce que, tout en conspirant pour de bon à cette heure, — ce fut la première et la

dernière — l'ambassadeur restait gentilhomme. Il recommanda à la Princesse de revêtir une cotte de mailles au moment de l'action. Mais quand agirait-on? On avait décidé d'envoyer à Stockholm. Il fallait attendre que cette résolution fort sage produisît l'effet qu'on pouvait s'en promettre. D'ailleurs à Saint-Pétersbourg même rien ne semblait prêt. Élisabeth ne fit aucune difficulté pour en convenir. Pas de plan, pas d'organisation. La réalité, c'était cela. Et, en en prenant conscience, les deux conspirateurs furent comme s'ils s'éveillaient d'un rêve, comprenant que leur imagination avait agité des fantômes, qu'il n'y avait rien de fait ni rien à faire, au moins pour le moment, et se quittant sans convenir de rien (1).

Cela se passait le 22 novembre (3 décembre) 1741, et le rôle du marquis de La Chétardie dans cette longue intrigue s'arrête à cette date. Quelques heures plus tard, comme une avalanche qui croule, les autres éléments du complot, méprisés et en grande partie ignorés par lui, se mettaient spontanément en mouvement, sous l'influence d'un concours de circonstances tout à fait inattendu; mais il n'y fut pour rien et en ignora encore tout, et ni la France ni la Suède n'eurent aucune part à l'événement.

IV

Le lendemain était jour de réception à la cour, *Kurtag*, comme on dit encore aujourd'hui là-bas. Élisabeth y parut. Ses relations avec la Régente demeuraient courtoises et même cordiales. Partagée entre son amour pour Lynar, dont elle attendait impatiemment le retour, sa tendresse pour Juliette Mengden, dont elle préparait le trousseau, les soins qu'elle donnait à ses enfants, en bonne mère allemande, et ses goûts

(1) La Chétardie à Amelot 26 novembre (7 décembre) 1741. Aff. Étr.

de paresse insouciante qui allaient en se développant, Anne Léopoldovna accueillait avec indifférence ou dépit les avertissements qui lui arrivaient sur les menées de la Tsarevna. Et c'est ainsi seulement que peut s'expliquer l'impunité paradoxale de cette conspiration, qui dans les casernes, éclatait au grand jour et se trahissait ailleurs même, depuis de longs mois, par des incidents quotidiens. A son amant qui, sur le point de partir, l'avait engagée à mettre Élisabeth dans un cloître, la Régente s'était contentée de répondre : « A quoi bon? Il restera le petit diable ». Elle voulait dire le jeune duc de Holstein. Ostermann, que Finch mettait en éveil, dénonçant devant elle les allures suspects de Lestocq, elle l'interrompait en lui montrant avec fierté des rubans qu'elle venait de coudre aux vêtements du petit Empereur. Elle préparait d'ailleurs, en grand mystère, un coup de théâtre destiné, dans sa pensée, à couper court aux ambitions du « petit diable » ou de sa tante. Mardefeld avait bien deviné (voy. ci-dessus, p. 317) : le 9 décembre, jour de sa fête, elle entendait se faire proclamer Impératrice, et avait chargé Bestoujev d'élaborer un troisième manifeste pour cet objet, en addition à ceux que préparait Temiriazev (1).

Cependant elle s'était décidée à profiter du *Kurtag* pour avoir une explication avec la Tsarevna. Elle venait de recevoir de Lynar une lettre très pressante à ce sujet, avec des indications assez précises sur les manœuvres de La Chétardie et de Lestocq. Interrompant une partie de cartes où Élisabeth se donnait l'air de prendre grand plaisir, elle l'entraîna dans un salon écarté et lui répéta mot pour mot le contenu de la missive. Élisabeth fut atterrée. Par une Géorgienne de la domesticité de la Régente et par un valet de chambre d'Antoine-Ulric, qui faisaient des rapports journaliers à Schwartz, elle était tenue généralement au courant de tout ce qui se passait au palais, les deux espions ayant soin de prendre connaissance de la correspondance qu'on y recevait et qui traînait sur les

(1) Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 153.

tables(1). Celle de Lynar échappait apparemment à leur curiosité, car la Tsarevna n'avait pas été prévenue et n'avait pas eu ainsi le loisir de préparer sa défense. Elle protesta de son innocence. On n'avait qu'à faire dire à La Chétardie de ne plus aller la voir! Quant à Lestocq, on pouvait l'arrêter et le traiter comme il méritait si on le trouvait coupable. Elle livra son complice sans réserve, finit par se jeter aux pieds de la Régente en pleurant, la fit pleurer aussi, et, ayant ainsi confondu leurs émotions et leurs larmes, les deux femmes se séparèrent en assez bons termes (2).

Le jour d'après, 23 novembre (4 décembre) de grand matin, Lestocq accourut chez La Chétardie en proie à une agitation extrême. Tout était perdu si on n'agissait de suite! L'ambassadeur écouta le récit de l'incident qui motivait cette alarme, et se refusa à la partager. En d'autres temps, quand faute de pouvoir présenter ses lettres de créance, il ne se sentait pas couvert par l'immunité diplomatique, on l'avait vu prompt à s'alarmer aussi et poussant le sentiment du danger que lui faisait courir sa participation au complot jusqu'à convertir son hôtel en forteresse. Doublement à l'abri maintenant derrière son caractère officiel et derrière les impressions que la guerre de Suède lui avait paru inspirer à Ostermann, il ne vit dans ce que lui racontait le chirurgien rien qui pût l'*intéresser* — le mot est dans une de ses dépêches (3) — ni l'émouvoir. Avait-on des nouvelles de Lœwenhaupt? Non. Eh bien on devait attendre. Il parlait de renvoyer l'action à un mois, trahissant assez ouvertement sa préoccupation essentielle, qui était de ménager les intérêts que la Suède et accessoirement la France avaient dans cette entreprise, dont le succès lui paraissait toujours problématique et même peu vraisemblable, mais dont l'existence même constituait un avantage pour les deux puissances, en affaiblissant l'ennemi commun.

(1) Mardefeld, 9 décembre 1741. Archives secrètes de Berlin. Comp. *Archives Vorontsov*, XXV, 104.

(2) *La cour de Russie il y a cent ans*, p. 85; Weydemeyer, *op. cit.*, III, 151; La Chétardie, 7 décembre 1741. Aff. Étr.

(3) 7 décembre 1741, Aff. Étr. Comp. Vandal, *loc. cit.*, p. 154.

Lestocq le quitta consterné. Il avait d'autres soucis. Il savait par ses espions que son arrestation était décidée depuis la veille, Ostermann ayant demandé seulement qu'on éloignât auparavant de Pétersbourg le régiment Préobrajenski, où il craignait de voir éclater une émeute à cette occasion. La marche en avant des Suédois qu'on annonçait servirait de prétexte. Se rendant dans un restaurant, celui d'Iberkampf sans doute, à la Millionnaïa, où l'on vendait des huîtres de Flessingue, des perruques de Paris et des carrosses de Vienne, et où il avait coutume de rencontrer ses amis, le chirurgien apprit que l'ordre de départ venait d'être donné à tous les régiments de la garde. C'était la ruine du complot et sa perte à lui. Il sentait déjà le knoute sur ses épaules. Il se précipita chez Élisabeth. Étant dessinateur à ses heures de loisir, il avait crayonné une image allégorique où la Tsarevna figurait sous deux aspects : assise sur un trône d'un côté, couronne en tête, et de l'autre vêtue en nonne et entourée d'instruments de supplice. Il lui montra le dessin, au bas duquel elle lut ce mot : « Choisissez ! » Comme elle hésitait encore, quelques soldats de la garde se présentèrent. Eux aussi étaient d'avis qu'il fallait tenter le coup immédiatement, ou y renoncer. Portant la parole en leur nom, le sergent Grünstein se montra particulièrement éloquent. Et Lestocq appuya son discours par un argument typique : « Je sens que je dirai tout sous le knoute ! » (1)

Elle se décida, et l'exécution fut convenue pour la nuit suivante. On ferait dans la soirée le tour des casernes, et, si les dispositions y paraissaient favorables, on jouerait la partie. Grünstein jugeant indispensable une dernière distribution d'argent, Élisabeth fouilla ses tiroirs : elle n'avait plus que trois cents roubles. Lestocq galopa encore chez la Chétardie, et ne put rien obtenir. Menant grand train, dépensant sans compter, le marquis était lui-même toujours à court. Du moins invoqua-t-il une pénurie, qui put à bon droit paraître invraisemblable. Il promit deux mille roubles pour le lendemain,

(1) Mardefeld, 19 décembre 1741. Comp. *Messager russe*, 1842, avril (Extraits du portefeuille Malinovski aux Archives du Ministère des Aff. Etr. à Moscou).

en escomptant la bonne volonté du prêteur complaisant qui gagnait au jeu. Et c'est ainsi que le prince de Conti se trouva autorisé à écrire plus tard : « La révolution est arrivée (en Russie) *sans nous;* » en ajoutant qu'on ne saurait pardonner à l'ambassadeur du Roi de n'avoir pas tiré meilleur parti de la situation et de se montrer si aventureux en d'autres circonstances, après avoir été si « engourdi », alors que l'esprit d'aventure eût été de saison (1).

Mardefeld, qui avait parlé dans ses rapports de six cent mille ducats et de « bijoux et nippes » pour trente six mille fournis à la Tsarevna par la France, eut aussi à reconnaître son erreur après l'événement. Lestocq revenant les mains vides, Élisabeth s'était vue obligée d'engager ses bijoux (2).

V

A onze heures du soir, Grünstein et ses compagnons reparurent chez la Princesse avec un rapport très encourageant : les *gvardiéïtsy* ne demandaient qu'à marcher, surtout depuis qu'il était question de leur faire quitter la capitale, et de les employer à une campagne d'hiver. Risque pour risque, ils aimaient mieux celui d'une révolution. Lestocq envoya deux hommes chez Ostermann et chez Münnich, pour s'assurer que l'éveil n'y avait pas été donné : ils ne virent rien de suspect. Lui-même se rendit au Palais d'Hiver et n'aperçut pas de lumière aux fenêtres qu'il supposa être celles de la chambre à coucher de la Régente. On a vu qu'elle en changeait. En rentrant, il trouva Élisabeth en prières devant une image de la Vierge.

On a cru savoir, depuis, qu'elle avait fait à ce moment le

(1) A Fleury, 25 et 30 janvier 1742. Aff. Étr.
(2) Au Roi, 6 février 1742. *Archives secrètes de Berlin.*

vœu de supprimer la peine de mort si le succès couronnait sa périlleuse tentative.

Dans une pièce voisine se tenaient tous ses intimes : Razoumovski, les Chouvalov, Pierre, Alexandre et Ivan, Michel Vorontsov, le prince de Hesse-Hombourg avec sa femme, et les parents de la Tsarevna : Vassili Soltykov, un oncle d'Anne Ivanovna, les Skavronski, les Efimovski et les Hendrikov. Ils durent s'employer à la réconforter et Lestocq eut à redoubler d'éloquence et d'énergie, car, au dernier moment, elle parut encore dépourvue de résolution et de courage. Il lui passa au cou l'ordre de Ste-Catherine, lui mit une croix d'argent dans la main, et la poussa dehors. Un traîneau attendait à la porte. Elle y prit place avec le chirurgien ; Vorontsov et les Chouvalov montèrent derrière, et on traversa au galop les rues désertes de la ville, en se dirigeant vers le quartier des *Préobrajentsy*, où se trouve maintenant l'église de la Transfiguration. Alexis Razoumovski et Soltykov suivaient dans un second traîneau avec Grünstein et ses compagnons.

Il est peu probable que le petit cortège ait fait station à ce moment devant la maison de La Chétardie, et qu'Élisabeth ait pris la peine de prévenir l'Ambassadeur « qu'elle courait à la « gloire ». Le premier rapport du marquis sur l'événement, bien que très minutieux, ne fait aucune mention de cet épisode, qui, parfaitement inutile, eût été singulièrement risqué. L'Ambassadeur n'était pas seul dans sa maison ; ne se doutant de rien, il n'avait pu prendre de précautions contre l'alerte qui, provoquée ainsi dans son entourage, se serait sans doute propagée. Le journal du secrétaire de l'ambassade, Marembert, et un mémoire historique encore plus étendu, rédigé en 1754 pour le gouvernement français (1) restent également muets à ce sujet, La Chétardie n'ayant mentionné le trait que dans une lettre postérieure, et pour expliquer comment, surpris par le dénouement précipité du complot, il s'était trouvé dans l'impossibilité de fournir à temps le subside sollicité pour son exécution.

(1) *Mémoires et Documents*, *Russie*, vol. I, fol. 192; vol. IX, fol. 38; Aff. Étr.

Peut-être cependant la visite nocturne à l'ambassade, quelque imprudente qu'elle fût, a-t-elle fait partie d'une mise en scène, à laquelle Élisabeth attacha toujours, et avec raison, beaucoup de prix. Elle courait à la gloire, sous l'égide de la France — qui venait de lui refuser deux mille roubles pour cette conquête!

Les traîneaux s'arrêtèrent devant le bureau (*sîéjjaïa isba*) du Régiment, où aussitôt un factionnaire non prévenu, — tant le complot manquait de préparation — battit l'alarme. Lestocq creva son tambour d'un coup de poignard, en même temps que treize grenadiers mis dans la confidence se dispersaient pour avertir leurs camarades. Il n'y avait là que des soldats, vivant dans des maisons de bois isolées, qui formaient le casernement. Les officiers habitaient tous en ville, un seul d'entre eux restant de service au quartier à tour de rôle. Plusieurs centaines d'hommes furent réunis en quelques instants. La plupart ignoraient encore de quoi il s'agissait.

Élisabeth descendit de son traîneau.

— Me reconnaissez-vous! Savez-vous de qui je suis la fille?

— Oui, *matouchka !*

— On veut me mettre dans un monastère. Voulez-vous me suivre pour l'empêcher?

— Nous sommes prêts, *matouchka;* nous les tuerons tous!

— Si vous parlez de tuer, je vous laisse; je ne veux la mort de personne.

Les soldats demeurèrent interdits et décontenancés. Mais elle vit qu'elle les tenait dans la main. Elle leva la croix.

— Je jure de mourir pour vous. Jurez d'en faire autant pour moi, mais sans verser le sang inutilement.

— Nous le jurons!

Ils se pressèrent pour baiser la croix, pendant qu'on arrêtait l'officier de service, qui, réveillé, accourait l'épée nue, mais ne fit aucune résistance.

En racontant ainsi ce préambule du coup d'État, les contemporains ont pu céder sur quelques points aux entrainements de l'imagination; mais, à peu près invariable à travers

tous les récits, la version est conforme, dans l'ensemble, au caractère des figurants et aux mœurs de l'époque, et je la tiens pour vraisemblable.

La cérémonie du serment accomplie, Élisabeth dit : « Allons! » Le programme ultérieur était indiqué par les précédents, réglé en quelque sorte par un protocole révolutionnaire, dont Münnich venait de fixer le détail. Trois cents hommes environ suivirent la *matouchka* le long de la perspective Nevski, la grande avenue qui aujourd'ui encore conduit au Palais d'hiver.

A la place de l'Amirauté, elle voulut quitter son traîneau et marcher avec eux. Mais bientôt, ses petits pieds enfonçant dans la neige, les grenadiers murmurèrent.

— Nous n'allons pas assez vite, *matouchka !*

Elle se laissa enlever par deux hommes qui la portèrent. Aux abords du palais, Lestocq détacha vingt-cinq hommes qui eurent mission d'arrêter Münnich, Ostermann, Loewenvolde et Golovkine. Huit autres grenadiers se portèrent en avant. Sachant le mot de passe, ils se donnèrent l'air de faire une ronde de nuit, et se jetèrent brusquement sur les quatre factionnaires qui gardaient la grande porte d'entrée. Engourdis par le froid et embarrassés dans leurs vastes manteaux, ceux-ci se laissèrent désarmer facilement. On entra, poussant droit au corps de garde. Un officier y cria : *na karaoul!* (*aux armes !*) On le terrassa, — Élisabeth détournant, a-t-on raconté, une baïonnette qui allait le frapper — et on monta à l'appartement de la Régente. Lynar étant absent, elle dormait aux côtés de son mari, bien qu'en fort mauvais termes avec lui à ce moment, s'il faut en croire Mardefeld. Ils ne se parlaient pas, mais se montraient exacts à remplir le devoir conjugal (1).

Au moment où ils se mettaient au lit, Loewenwolde avait, paraît-il, fait prévenir Anne Léopoldovna du danger qui la menaçait; mais elle l'avait traité de fou et son sommeil à cette heure était profond. Un grenadier, qui plus tard devait être

(1) Au Roi, 19 décembre, 1741. *Archives secrètes de Berlin.*

impliqué dans un complot contre Élisabeth elle-même — il s'appelait Ivinski — réveilla brutalement les malheureux. Élisabeth défendit qu'on inquiétât le petit Ivan III ; mais bientôt le bruit qui se faisait autour de lui arracha l'enfant à ses rêves. Sa nourrice l'apporta alors au corps de garde, où le prenant sur ses genoux, la fille de Pierre-le-Grand fit mine de s'attendrir.

— Pauvre cher innocent ! Tes parents seuls sont coupables...

Elle l'emporta dans son traîneau, remontant la perspective Nevski, déjà garnie d'un flot de peuple qui criait houra ! sur son passage. Et, à entendre cette clameur joyeuse, l'enfant eut aussi de la joie, et, souriant à celle qui venait de lui enlever une couronne, il gambada dans ses bras (1).

J'arrête là mon récit, me réservant de le reprendre dans un autre volume. J'en suis arrivé, dans celui-ci, au cinquième ou sixième coup d'État — car l'avènement de Pierre II n'a lui-même eu rien de très régulier — exécutés en 15 années au gré de quelques ambitions individuelles s'appuyant sur l'intervention de quelques soldats. Avec la cause des ces crises périodiques, je crois avoir indiqué aussi ce qui a permis à ce pays d'en supporter l'épreuve : une force de résistance énorme dans un organisme en voie de formation, dont elles accompagnaient le développement, ainsi qu'une maladie de croissance, sans pouvoir l'arrêter. Dans ses éléments constitutifs, appel à l'indiscipline, au concours de l'étranger, à la corruption sous

(1) La Chétardie, 7 décembre 1741, Aff. Étr ; Mardefeld, Correspondance de décembre 1741, *Archives secrètes de Berlin*. Comp. Soloviov, *Histoire de Russie*, XXI, 145 et suiv. ; Archives Vorontsov, V, I et suiv. (Note autobiographique du Comte A. Vorontsov) ; Pauzié, Mémoires, Antiquité russe, 1870, I, 86 et suiv. — D'après certains historiens, notamment Chappe d'Auteroche, (Voyage en Sibérie, I, 187), Anne Léopoldovna et Élisabeth se seraient vues à ce moment ; et, dans l'ouvrage très rare intitulé *Merkwürdige Geschichte... Elisabeth der Ersten*, 1759, une gravure montre Élisabeth arrêtant de sa main la Régente, qui se cramponne à ses couvertures.

toutes les formes, la révolution de décembre 1741 fut certainement la plus condamnable en principe, comme la plus menaçante aussi, en apparence, pour l'avenir national. Que pouvait-il se promettre de cette Impératrice se faisant un marchepied au trône de son lit ouvert à des grenadiers débauchés; de cette fille de Pierre-le-Grand prétendant régler ses préparatifs de complot sur la marche d'une armée suédoise, officiellement mise en campagne pour en favoriser l'exécution?

On a pu voir cependant les ambitions d'Élisabeth, comme les défaillances d'Anne Léopoldovna arrêtées, les unes et les autres, à une limite au delà de laquelle l'héritage du grand homme eût été réellement en péril. Si assoiffée qu'elle fut de pouvoir, la Tsarevna avait reculé devant un marché où cet héritage se fût trouvé irrémédiablement compromis. Mal commandée, plus mal approvisionnée encore, l'armée de Lacy avait repoussé l'envahisseur. Ainsi, à travers les pires hasards, le pays, avec la bande d'aventuriers et d'aventurières acharnés à s'en disputer le gouvernement, ne s'abandonnait pas, côtoyant les abîmes sans y sombrer, absorbant les plus dangereux poisons, mais en éliminant les parties mortelles; corrompus et corrupteurs, mais retenus sur la pente des déchéances irréparables par cet instinct de conservation, dont l'énergie, chez les individus comme chez les nations, est la marque et la mesure la plus certaine de leur vitalité.

Ce ressort intime se retrouve chez tous les peuples aux heures matinales de leur histoire. Du XVe au XVIe siècle, la Pologne connut des crises d'anarchie plus terribles que celles qui, deux siècles plus tard, devaient la conduire au tombeau. Elle était jeune. Dans son évolution beaucoup plus longue, la Russie du XVIIIe siècle en arrivait seulement à un printemps, qui aujourd'hui encore n'est pas près de finir. Sa jeunesse a fait son salut de 1725 à 1742. Elle a empêché l'intoxication des organes essentiels dans ce corps robuste et a permis aux parties saines de conserver leur vigueur et de prévaloir dans cette longue élaboration du génie et du patriotisme national, dont nous avons à suivre toujours les merveilleux progrès.

En traitant avec Nolken, Élisabeth n'avait assurément pas — elle devait par la suite le montrer surabondamment — un souci plus délicat des intérêts de sa patrie que ceux des seigneurs polonais qui déjà arrivaient à Pétersbourg pour engager de semblables trafics. Elle avait des scrupules qu'ils ne connurent point, et elle disait où elle les prenait : dans la crainte des responsabilités à encourir devant l'opinion.

Lacy n'était qu'un mercenaire, mais il commandait à des hommes qui l'eussent écharpé s'il n'avait fait son devoir en tenant tête à l'ennemi. Et c'est ainsi que, sans figurer directement dans le mouvement qui porta au Palais d'hiver la complice de Lestocq, de Schwartz et de Grünstein, le sentiment national, c'est-à-dire la conscience, obscure ici et irréfléchie mais puissante, des intérêts et des devoirs communs, y était intervenue, pour en réprimer certains écarts, et pouvait légitimement réclamer sa part de triomphe dans l'avènement du nouveau régime.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES CONTENUS DANS CE VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

LA GUERRE DES QUENOUILLES. — MAURICE DE SAXE

CHAPITRE IV

L'EMPEREUR S'AMUSE. — PIERRE II

CHAPITRE V

OLIGARCHIE ET ANARCHIE. — LES HOMMES D'EN HAUT

CHAPITRE VI

TRAGÉDIE IMPÉRIALE. — CATHERINE DOLGOROUKI

DEUXIÈME PARTIE

ANNE Ire

CHAPITRE VII

TENTATIVE DE RÉGIME CONSTITUTIONNEL. — LA PREMIÈRE CHARTE RUSSE

CHAPITRE VIII

L'IMPÉRATRICE ET LE FAVORI. — BÜHREN

CHAPITRE IX

POLITIQUE INTÉRIEURE DU RÈGNE. — LES ALLEMANDS AU POUVOIR

CHAPITRE X

POLITIQUE EXTÉRIEURE. — ÉLÈVES ET HÉRITIERS DE PIERRE LE GRAND

CHAPITRE XI

LA COUR ET LA SOCIÉTÉ. — LA MORT D'ANNE Ire

TROISIÈME PARTIE

LES DEUX RÉGENCES

CHAPITRE XII

LA CHUTE DE BÜHREN

CHAPITRE XIII

ANNE LÉOPOLDOVNA

CHAPITRE XIV

ÉLISABETH

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16391